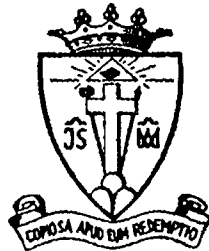


SPICILEGIUM HISTORICUM

Congregationis
SSmi Redemptoris



Annus LV 2007 Fasc. 1
Collegium S. Alfonsi de Urbe

La Rivista
SPICILEGIUM HISTORICUM Congregationis SSmi Redemptoris
è una pubblicazione dell'Istituto Storico
della Congregazione del Santissimo Redentore

DIRETTORE
Adam Owczarski

SEGRETARIO DI REDAZIONE
Emilio Lage

CONSIGLIO DI REDAZIONE
Álvaro Córdoba, Gilbert Enderle, Serafino Fiore, Emilio
Lage, Giuseppe Orlandi, Adam Owczarski

DIRETTORE RESPONSABILE
Giuseppe Orlandi

SEDE
Via Merulana, 31, C.P. 2458
I-00100 ROMA
Tel [39] 06 494901, Fax [39] 06 49490243
e-mail: storia.gen@cssr.com

Con approvazione ecclesiastica

Autorizzazione del Tribunale di Roma
N. 310 del 14 giugno 1985

Ogni collaboratore si assume la responsabilità di ciò che scrive.

STUDIA

SHCSR 55 (2007) 3-83

JEAN BECO, C.SS.R.

LES RÉDEMPTORISTES EN BELGIQUE 1ère partie: Les débuts (1831-1841)

I. LES ANNÉES 1831-1833: 1. – *Introduction*; 2. – *La Belgique de 1831*; 3. – *À Rumilies*; 4. – *À Liège*; 5. – *À Saint-Trond*. II. LES ANNÉES 1834 ET 1835: 1. – *À Tournai*; 2. – *À Liège*; 3. – *À Saint-Trond*. III. VERS LA CRÉATION DE LA PROVINCE BELGE (1836-1841): 1. – *Witten*; 2. – *À Tournai*; 3. – *À Liège*; 4. – *L'affaire de Tilff*; 5. – *Nouveau déménagement*; 6. – *À Saint-Trond*; 7. – *Fondations proposées*. IV. CONCLUSION. DOCUMENTS

I. LES ANNÉES 1831-1833

1. – *Introduction*

Si, durant sa longue vie, Saint Alphonse ne s'est jamais rendu sur le sol belge, ses oeuvres y étaient déjà fort connues, bien avant que la Belgique ait acquis son indépendance en

SIGLES:

BECO, *Hd* = Jean BECO, *Documenta heldiana*.

BECO, *Sb* = Jean BECO: *Documenta sabelliana*.

BECQUÉ, *Dechamps* = Maurice BECQUÉ, *Le Cardinal Dechamps*, Leuven 1956.

ChPCprB = *Chronicae Provinciae et Collegiorum Provinciae Belgicae*, Bruxelles 1865, voll. I-VIII. Chroniques manuscrites, huit volumes à la fois aux Archives CSSR de la Province Flandrica et aux AGHR.

DE MEULEMEESTER, *Held* = Maurice DE MEULEMEESTER, *Le Père Frédéric von Held*, Jette 1911.

DHGE = *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques*, Paris 1912.

Dig. Chr. = *Digesta Chronica Collegiorum Congregationis SS Redemptoris Provinciae Belgicae*, s.l., s.d.

DILGSKRON, *Held* = Carl DILGSKRON, *P. Friedrich von Held*, Wien 1909.

GDEL: *Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse*.

1830¹. Deux exemples² suffiront pour s'en convaincre: en 1778 déjà les *Visites au Saint Sacrement* sont publiées à Bruges par De Moor et en 1826, le Professeur David fit paraître à Malines en dix volumes la *Theologia Moralis*.

On peut dire que, vue de Vienne, l'entrée de la Congrégation en Belgique commence par des imprécisions géographiques³. C'est le 11 août 1831 que pour la première fois, à notre connaissance, ce pays est mentionné dans la correspondance du P. Joseph-Amand Passerat, Vicaire Général des Transalpins, au Recteur Majeur Celestino Cocle⁴. Passerat lui fait part de son étonnement de recevoir une lettre des *Pays-Bas* d'un curé des environs de Liège. Il s'agit bien évidemment de l'abbé Joseph Hannecart⁵, curé de Rumillies, petite paroisse des environs non de Liège

GIROUILLE, *Passerat* = Henri GIROUILLE, *Vie du Vénérable Joseph Passerat*, Paris 1924.

GRÉGOIRE, *Recherches* = Léon GRÉGOIRE, *Recherches sur les Missions paroissiales prêchées par les Rédemptoristes dans le diocèse de Liège de 1833 à 1852*, Leuven 1966.

Hier. Cath. = R. RITZLER - P. SEFRIN, *Hierarchia Catholica medii et recentioris aevi*, Patavii 1968.

KERSTEN, *JHL* = Pierre KERSTEN, *Journal Historique et Littéraire*, Liège 1834-1865.

LANDTWING, *Die Redemptoristen* = Thomas LANDTWING, *Die Redemptoristen in Freiburg in der Schweiz 1811-1847*, Freiburg Schweiz 1955.

LORTHIOIT, *Mémorial* = Jean Baptiste LORTHIOIT, *Mémorial alphonisien*, Tourcoing 1929.

MADER, *Die Congregation* = Carl MADER, *Die Congregation des Allerheiligsten Erlösers in Österreich*, Wien 1887.

WUEST, *Annales* = Joseph WUEST, *Annales CSsR Provinciae Americanae*, I-II, Ilchester 1888-1924.

¹ M. DE MEULEMEESTER, *De editionibus operum S. Alphonsi in Belgio ante Patrum nostrorum adventum vulgatis*, dans *Analecta* 1 (1922) 221-224; du même: *Introduction de la théologie morale de St Alphonse de Liguori en Belgique*, dans *Ephemerides Theologicae Lovanienses* 16 (1939) 468-484; du même: *Glanes alphonsiennes*, Leuven 1946, 14-26.

² Exemples empruntés à M. DE MEULEMEESTER, *Sint Alfonsus, zijn invloed in Vlaanderen op godsdienstig en cultureel gebied*, Leuven 1940, 7 et 15.

³ Ces débuts sont racontés dans *ChPCprB*, I, 3-29 et dans *Dig. Chr.*, I, 3-9; DILGSKRON, *Held*, 53-57; DE MEULEMEESTER, *Held*, 59-61 et 65-67; GIROUILLE, *Passerat*, 424-432. Également dans un manuscrit inédit de 51 pages par le P. Georges RUSTIQUE (1958) aux AGHR Bruxelles Sud.

⁴ Passerat à Cocle du 11 août 1831, original aux AGHR Fonds Passerat.

⁵ Joseph Hannecart (1797-1867), curé de Rumillies de 1828 à sa mort.

mais de Tournai, ville épiscopale d'une Belgique qui venait de se débarrasser de la tutelle hollandaise imposée par les Puissances européennes en juillet 1814, après la première défaite de Napoléon.

Ce curé avait pour ami le chanoine Joseph Villain⁶, directeur spirituel au Grand Séminaire de Tournai. Tous deux connaissaient l'oeuvre du Bienheureux Alphonse de Liguori, l'appréciaient et désiraient beaucoup voir s'installer dans leur diocèse cette Congrégation de missionnaires itinérants qu'il avait fondée juste un siècle auparavant. Mais comment faire? Ces religieux étaient tout à fait inconnus dans leur contrée. C'est alors que le curé Hannecart se souvint d'avoir dans sa paroisse une personne qui pourrait peut-être l'éclairer. En effet le comte Charles de Robiano, châtelain de Rumillies, avait épousé la fille de Madame Leopold von Stolberg, grande amie de Dorothee Mendelssohn, épouse du philosophe viennois Friedrich Schlegel, lui-même converti par St Clément Hofbauer. Ainsi était-il assez facile d'entrer en contact avec les Rédemptoristes de Vienne, et plus particulièrement avec leur Vicaire Général Passerat. Commence alors une correspondance entre la Comtesse de Robiano, sa mère, le P. Passerat, le curé de Rumillies et Mgr Delplancq⁷, évêque de Tournai. Le Vicaire Général est assez embarrassé car bon nombre de ses sujets sont d'expression allemande, mais peut-être trouvera-t-il quelques missionnaires francophones à la maison de Fribourg en Suisse⁸. En effet, fin octobre, il envoie à Rumillies les Pères Jambon⁹ et Schweißguth¹⁰, munis d'une lettre de leur

⁶ Le Hennuyer Joseph Vil(l)ain (Soignies 1797 - Saint-Trond 1838), prêtre à Malines en 1820, Directeur spirituel au Grand Séminaire de Tournai. Profès à Saint-Trond le 18 juillet 1835 (*ChPCprB*, I, 119). *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°212. Nous le retrouverons comme Maître des novices à Saint-Trond. Ce fut le premier décès d'un Rédemptoriste en Belgique.

⁷ Jean-Joseph Delplancq (Thieu 1767 - Tournai 1834), évêque de Tournai de 1829 au 27 juillet 1834. *Hier. Cath.*, VII, 373.

⁸ Passerat à Hannecart du 15 septembre 1831. AGHR 30060001,83106.

⁹ Le prêtre de Belley Charles Guillaume Jambon (Pont-de-Veyle 1786), prêtre en 1811. Profès au Bischenberg en 1829. Arrive à Rumillies en octobre 1831, *ChPCprB*, I, 20-21. Quitte Tournai en juin 1834, *ChPCprB*, I, 90. Dispensé en octobre 1843. Passerat à Ripoli du 9 juin 1842, AGHR, 07 XII 3067 et Schmitt à Sabelli du 23 juin 1844, AGHR 30040001,0014, publiée par Jean BECO, dans *Documenta sabelliana*, 255. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°152; LANDTWING, *Die Redemptoristen*, 59 (n. 1) et 63; A. CZECH - M. NEUBERT, *Notitiae*

recteur, le Père Aloys Czech¹¹. Nous savons que le P. Jambon donna son premier sermon en la cathédrale de Tournai le jour de la Toussaint 1831 en présence de l'évêque en personne.

2. – La Belgique de 1831

Avant d'aller plus loin, jetons un coup d'oeil sur cette Belgique dont la naissance un peu brusquée et inattendue vient de bouleverser le délicat équilibre européen échafaudé par les grandes Puissances. L'entité *Belgique* existait depuis bien longtemps – Jules César la cite déjà – mais toujours comme faisant partie d'un grand tout, tel que les Provinces des Ducs de Bourgogne, le Royaume d'Espagne, l'Empire austro-hongrois ou l'Empire napoléonien dont la domination sera la plus lourde. Après la défaite de Napoléon et le Congrès de Vienne, nos Provinces furent confiées au roi de Hollande, Guillaume Ier, par les puissances européennes, non pour lui plaire mais par crainte des appétits français, en reprenant ainsi la vieille idée de «barrière». Mais comme le note finement Carlo Bronne «en créant les Pays-Bas, l'Angleterre avait attelé un poulain nerveux avec un placide percheron, et par malheur, le cocher ne s'en apercevait pas»¹². En outre,

de primis missionibus in Helvetia, dans *SHCSR* 8 (1960) 376, n. 55.

¹⁰ Karl Schweißguth (Haguenau 1802), profès au Bischenberg en mai 1827, prêtre à Fribourg en mai 1828. Avocat, aurait été amené à la Congrégation par la Mission d'Haguenau (1826). GIROUILLE, *Passerat*, 359, 431. Le P. Ottmann dans ses carnets n°5, p. 52 (aux AGHR) écrit: «Schweißguth fut renvoyé peu avant notre entrée dans la ville [*de Tournai*]», c'est-à-dire dès novembre 1833. Pour LANDTWING, *Die Redemptoristen*, 59 et 130: en 1832 ou 1833. Suivant *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°122, il aurait quitté la Congrégation en 1844 (ainsi que pour J. LÖW et A. SAMPERS dans *SHCSR* 8 [1960] 376, n. 54.)

¹¹ Le Tchèque Aloys Czech (Bürgstein=Sloup 1790 - Landser 1868), profès à Coire en 1808 et prêtre à Fribourg en 1812. Deuxième Provincial Suisse de 1845 à fin 1847. *Series Moderatorum Generalium eorumque Vicariorum et Consultorum*, dans *SHCSR* 2 (1954) 244, n. 32; O. WEIB, *La corrispondenza tra il Rettore Maggiore Ripoli e il Vicario Generale Passerat*, dans *SHCSR* 40 (1992) 293, n. 145. Lettres de Czech à Hannecart des 16 octobre et 14 novembre 1831, dans *Copix Documentorum ex Archivio Provinciae Belgicae*, ceci renvoie à deux volumes de copies de lettres (dont les originaux sont en grande partie perdus) déposés aux AGHR, *Provincia Belgica* (désormais *Copix*) I, 30 et 31.

¹² C. BRONNE, *L'Amalgame*, Bruxelles 1948, 198.

Guillaume Ier n'avait pas compris que les peuples ont une âme et qu'il est vain de les rendre riches si on leur défend de prier et de parler dans leur rite et dans leur langue¹³.

On donna à ce mariage quelque peu forcé le nom d'*Amalgame*, qui dura quinze ans, de 1815 à 1830. Puis les Belges, lassés de la politique franchement trop hollandaise et protestante du Roi Guillaume Ier, prirent les armes et en septembre 1830 chassèrent les troupes hollandaises qui, d'ailleurs, n'opposèrent pas grande résistance. Plus rude fut la bataille juridique et diplomatique qui s'en suivit¹⁴. Pris de court devant ce coup de force des Belges, les nations s'inclinèrent mais, comme elles ne tenaient pas à voir près de la Mer du Nord un petit pays si faible, objet de toutes les convoitises, elles imposèrent leurs conditions et on se mit à la recherche d'un roi. On parla du Duc de Nemours (fils du roi français Louis-Philippe), du Duc de Leuchtenberg, pour finalement s'accorder sur la personne du Prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha¹⁵, oncle de la future reine Victoria d'Angleterre.

C. Bronne poursuit son analyse en soulignant que «ce n'est pas la poudre, c'est la pensée qui a forgé l'indépendance belge, la pensée de quelques têtes étonnamment jeunes et étonnamment mûres qui, fidèles à leur idéal d'étudiants, se trouveront à point pour soutenir le poids du royaume de Léopold I^{er} aux postes principaux du gouvernement et des ambassades. Étrange révolution, sage, bien élevée, soucieuse d'ordre et de légalité. Révolution sans femmes et sans tribuns [...] Révolution raisonnable, cheminant dans la pénombre des prétoires et des prisons, éclatant en émeute fortuite aux quinquets d'un théâtre. Elle s'est faite bien moins *pour* que *contre* quelque chose, car s'ils étaient d'accord pour exiger la suppression des entraves linguistiques et religieuses, Catholiques et Libéraux avaient avant 1827 des ob-

¹³ *Ibid.*, 379.

¹⁴ FL. DE LANNON, *Histoire diplomatique de l'indépendance belge*, Bruxelles 1930, 121-147.

¹⁵ Léopold I^{er} (Coburg 1790 - Bruxelles 1865), Duc de Saxe et Prince de Saxe-Cobourg-Gotha. Règne sur la Belgique de 1831 à sa mort. Pendant un moment, notre P. V. Dechamps sera le directeur spirituel de ses trois enfants, dont le futur Léopold II. Y. DELZENNE - J. HOUVOUX, *Le nouveau dictionnaire des Belges*, Bruxelles 1998, II, 64.

jectifs différents qu'ils reprendront après 1840, Flamands et Wallons n'étaient pas sans divergences que l'avenir accentuera bientôt [...] Révolution libérale mais bourgeoise»¹⁶.

Le royaume de Léopold I^{er} était un minuscule pays, à peine plus grand que la Sicile, un peu plus petit que la Hollande et comptait à l'époque quatre millions d'habitants¹⁷ à forte majorité catholique. La Constitution belge, telle qu'elle sortit le 7 février 1831 des délibérations de l'Assemblée nationale, apparaît «comme le type le plus complet et le plus pur que l'on puisse imaginer d'une Constitution parlementaire et libérale».¹⁸ Elle avait bénéficié d'une rencontre heureuse mais momentanée entre le catholicisme libéral et le libéralisme politique, ainsi le pouvoir de l'État y était fortement réduit. Elle garantissait la liberté de presse et de parole, de l'usage des langues, des cultes et de l'enseignement. L'Église Catholique est libre et n'a plus à craindre les tracasseries d'un roi tel que Guillaume I^{er}, émule de l'empereur autrichien Joseph II.

Le Père Passerat a-t-il pensé à tout cela lorsqu'il reçut l'invitation du curé de Rumillies? Certes, il avait connu la Belgique lors de son bref passage à Namur et à Liège en 1792, après avoir déserté les armées républicaines¹⁹, mais ce pays-là n'avait plus rien à voir avec la Belgique de 1830. Ce qu'il a dû entrevoir, c'est la possibilité de pouvoir enfin échapper aux difficultés qu'il avait rencontrées si souvent en Autriche, en Alsace, dans les États allemands et dans les Cantons suisses. La jeune Belgique semblait offrir à la Congrégation un asile sûr et durable. L'avenir lui donnera raison. Les quatre premières maisons qu'il y fondera connaîtront une très longue vie: Tournai et Wittem existent toujours; Liège et Saint-Trond seront plus que centenaires lors de leur suppression²⁰. À part les deux guerres mondiales qu'elle subira comme tous ses voisins, la Belgique est toujours restée un

¹⁶ BRONNE, *L'Amalgame*, cit., 373.

¹⁷ H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, Bruxelles 1926, VI, 348.

¹⁸ *Ibid.*, VI, 442.

¹⁹ GIROUILLE, *Passerat*, 23-25.

²⁰ La communauté de Liège fut transférée en 1964 à Bois-de-Breux (*Analecta* 36 [1964] 220), puis supprimée le 19 juin 1990, Prot. 3200 0237/90, *Analecta* (1990) 17. Saint-Trond fut supprimé en janvier 1965, Prot. 12542/65, *Analecta* 37 (1965) 128 et 240.

pays à caractère stable.

Le climat religieux présentait malgré tout quelques ombres. La Révolution française avait supprimé les privilèges du clergé, détruit ou vidé une multitude d'abbayes, couvents, chapitres et congrégations religieuses²¹. Le roi Guillaume Ier va reprendre à son compte la politique du josphisme tracassier et imbu des principes du Siècle des Lumières, avec en plus une teinte calviniste. Sa décision la plus impopulaire fut de créer en 1825 un «collège philosophique» à Louvain dont il avait nommé le personnel et que tout futur ecclésiastique devait fréquenter. En outre, ce collège remplaçait les petits et grands séminaires. Il laissera aussi vacants pendant de longues années plusieurs sièges épiscopaux.

Une des premières mesures de la jeune Belgique fut de rétablir les anciennes écoles ecclésiastiques et de redonner aux évêques leurs pouvoirs habituels. Ils retrouvèrent ainsi pleine liberté dans les nominations et la correspondance avec le Saint-Siège et, pour compenser les spoliations antérieures, l'État garantissait les traitements des ministres du culte.

La foi de la population, restée catholique, avait cependant besoin d'être soutenue, et un des moyens fut les Missions populaires qui répondaient à une réelle attente. Ceci explique l'extraordinaire succès que remportèrent d'emblée les premières Missions prêchées par les Rédemptoristes et les nombreuses vocations qu'elles suscitèrent²².

3. – À Rumillies

Revenons à nos deux pionniers, Jambon et Schweißguth, qui, dans un premier temps, logèrent au presbytère de Rumillies, tout en prenant leurs repas chez Monsieur le Baron René-Albert de Cazier du Chastel de la Howarderie, autre bienfaiteur de la paroisse et beau-frère du Comte Albert de Robiano. Quelques mois plus tard, le 25 février 1832, arrivait du Bischenberg comme

²¹ E. DE MOREAU, *Histoire de l'Église catholique en Belgique*, dans *Histoire de la Belgique contemporaine*, Bruxelles 1929, II, 475-596.

²² *Ibid.*, II, 498-500.

supérieur le P. Schöllhorn²³, suivi de Kaltenbach²⁴ et du jeune Bourgoïn²⁵, ainsi que deux Frères lais: le Fr. Ignace²⁶ et le Fr. Joseph²⁷. A propos de ces renforts, venus surtout du Bischenberg et de Fribourg, le P. Passerat doit insister auprès du P. Aloys Czech, Recteur à Fribourg, qui est plutôt réticent:

«Vous me permettez de vous dire et de vous reprocher en toute douceur que le P. Bourgoïn ne soit pas encore parti. D'après les nouvelles instances que m'avait faites le P. Jambon et que vous m'avez écrit des deux sujets qui se trouvent à Tournai, vraiment je ne sais comment interpréter vos retards. Si je voulais lâcher la bride à mes jugements, je vous répéterais *Cicero pro domo sua*. Vous pensez à votre maison et à Fribourg, ensuite à la gloire de Dieu»²⁸.

Sept personnes, cela faisait beaucoup pour le presbytère de Rumillies. Mais une solution avait déjà été trouvée: les religieux seraient logés toujours à Rumillies, mais dans une belle et grande bâtisse connue sous le nom de *La Solitude*, en fait un petit

²³ *ChPCprB*, I, 39. Le Souabe Martin Schöllhorn (Eisenberg 1784 - Altötting 1863), profès à Jestetten en 1805 et prêtre à Sion en 1808. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°40. En Belgique de janvier 1832 à novembre 1833, *ChPCprB*, I, 27, 59. Recteur au Bischenberg. O. WEIß, *La corrispondenza tra il Rettore Maggiore Ripoli e il Vicario Generale Passerat*, dans *SHCSR* 40 (1992) 274, n. 70.

²⁴ Le Badois J.B. Kaltenbach (Triberg 1791 - St-Nicolas 1875), profès à Farvagny en 1813 et prêtre à Fribourg en 1814. En Belgique depuis mars 1832 (*ChPCprB*, I, 39). *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°57. Part aux États-Unis en décembre 1848 avec Hafkenscheid. WUEST, *Annales*, II, 13, 495; LORTHOIT, *Mémorial*, 636; *SHCSR* 2 (1954) 55 et 253, n. 76, et 4 (1956) 286, n. 15. Biographie manuscrite rédigée par Edouard SCHWINDENHAMMER (aux AGHR) 27, 31, 193.

²⁵ *ChPCprB*, I, 40. L'Alsacien Joseph Bourgoïn (Danjoutin 1808-Contamine 1865), profès au Bischenberg en 1826 et prêtre à Fribourg en 1830. En Belgique de mars 1832 à juillet 1837 (*ChPCprB*, I, 40; 221). *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°117. LORTHOIT, *Mémorial*, 264-265. Il aurait demandé son adhésion aux Napolitains: Held à Pilat du 8 décembre 1840, AGHR 30060001,84086, publiée par Jean BECO dans *Documenta heldiana*, 254; Passerat à Held des 13 mars, 6 et 21 mai 1841 (*ibid.* 84114, 84126 et 84130; BECO, *Hd*, 266, 275 et 277).

²⁶ L'Alsacien Ignace Eschbach (Rumersheim 1790 - Pérouse 1881), profès en 1829 au Bischenberg. *Catalogus Fratrum*, XIV, n°36. Retourne en France au cours de l'année 1833, *ChPCprB*, I, 39, 54; LORTHOIT, *Mémorial*, 118.

²⁷ Le Badois Joseph Danegger (Jestetten 1795 - Tournai 1864), profès en 1822 à la Valsainte. *ChPCprB*, I, 39; *Catalogus Fratrum*, XIV, n°9; *Dig. Chr.*, I, 52.

²⁸ Cité par G. Rustique CSsR, notes manuscrites (1958) 19-20, AGHR, Belgio.

château, propriété de la manse épiscopale et maison de campagne du Grand Séminaire. On ne pouvait rêver mieux, une solide maison entourée d'un beau parc, à la campagne mais proche de la ville. L'évêque de Tournai en personne, pour manifester son intérêt, vint bénir l'oratoire dédié à St Albert de Prague²⁹ le 25 mars.

Tout semblait donc commencer sous les meilleurs auspices. Hélas, malgré les mises en garde du P. Passerat au curé Hannecart³⁰, malgré les explications qu'ont certainement données les premiers missionnaires, l'évêque, gêné par la pénurie de prêtres dans son diocèse, commença à placer les Pères dans les paroisses environnantes. Solution qui excluait toute possibilité de vivre une vie commune sérieuse et de prêcher des Missions comme l'aurait souhaité le Vicaire Général et comme l'exigeaient nos Constitutions.

Entre-temps arrivait de Fribourg un autre confrère le P. Martin Simonis³¹, qui ne sera pas d'une très grande utilité puisqu'il fut bientôt nommé aumônier des Soeurs Augustines établies à Saint-Ghislain (diocèse de Tournai), poste qu'il occupera jusqu'à sa mort. Mais fait plus important, le 31 octobre suivant, deux candidats prenaient l'habit rédemptoriste dans la petite chapelle de Rumillies et commençaient leur année de noviciat³² sous la direction du Père Schöllhorn: Urbain Verheyden³³, et Gabriel Rümpler³⁴. Un peu plus tard arriva Frans Lempfridt³⁵. Il

²⁹ Sans doute pour honorer nos bienfaiteurs locaux: le Comte Albert de Robiano et le Baron René-Albert de Cazier.

³⁰ Passerat à Hannecart le 15 novembre 1831: «... vous avez bien saisi l'esprit de notre congrégation. Notre principal but est vraiment les missions, sans cependant négliger les fonctions du ministère, surtout en faveur des personnes les plus délaissées dans les endroits où nous nous trouvons». Copie aux AGHR 30060001,83106.

³¹ L'Alsacien Martin Simonis (Ammerschwir 1803 - St Ghislain 1864), profès au Bischenberg en 1827 et prêtre à Fribourg en 1829. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°151. Arriva en Belgique en septembre 1832. *ChPCprB*, I, 41.

³² *ChPCprB*, I, 38. Pour cette période voir aussi P. JANSSENS, *L'organisation du noviciat de la Province belge CSsR*, dans *SHCSR* 12 (1964) 185-202.

³³ Le Flamand Urbain Verheyden (Lokeren 1811), profès à Saint-Trond le 2 novembre 1833, ordonné prêtre en 1837, dispensé en 1855. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°194.

³⁴ L'alsacien Gabriel Rümpler (Obernai 1814 - New York 1856), profès à Saint-Trond le 2 nov. 1833, ordonné prêtre à Liège en 1838. *Catalogus Gen.*

s'en fallut de peu que le curé même de la paroisse se joignit à eux³⁶. En tout cas les novices ne finiront pas leur année de probation à *La Solitude* car des faits nouveaux allaient élargir singulièrement l'horizon.

4. - À Liège³⁷

Certaines fondations ont des origines lointaines, apparemment fort improbables. En septembre 1831, le P. Celestino Cocle, Recteur Majeur de l'Institut, fut préconisé archevêque de Patras et confesseur à la cour de Naples. Il fut provisoirement remplacé dans sa charge par le P. Biagio Panzuti, en attendant la convocation d'un Chapitre Général à Pagani. Celui-ci était prévu pour mai 1832. Le P. Held fut choisi comme capitulaire représentant la communauté de Vienne³⁸. Il entreprit le long voyage en s'arrêtant en notre maison romaine de Monterone où résidait le Procureur Général, Giuseppe Mautone. Celui-ci lui apprit que, plusieurs fois déjà, un jeune abbé d'Amsterdam, étudiant au Collège Romain, était venu demander son admission dans la Congrégation. Ne sachant trop que penser, Mautone profita de la présence des Pères Held et Czech dans ses murs pour leur présenter ce candidat. Après une entrevue, ils décidèrent d'en référer au P. Passerat. Heureuse décision! Non seulement ce prêtre,

Patrum, XIII, n°198; M.J. CURLEY, *The Provincial Story*, New York 1963, *passim*.

³⁵ Le Lorrain François-Xavier Lempfridt (Lixheim en 1809), profès à Saint-Trond le 8 décembre 1833, ordonné prêtre à Liège en 1837. Quitta la Congrégation en août 1845 alors qu'il était Supérieur à Hanley (Angleterre). *ChPCprB*, II, 172; *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°198. Devint Oblat en novembre 1867, cf A. SAMPERS, *Institutum Oblatorum in CSSR Rectore Maiore N. Mauron*, dans *SHCSR* 26 (1978) 85, n. 57 et 102, n. 34.

³⁶ Lettres de Czech à Hannecart du 14 novembre 1831 et de Passerat à Hannecart de mars 1833. Copies aux AGHR, *Copix*, I, 30 et 30060001,83312. Passerat l'admettra comme Oblat ainsi que le Baron de Cazier, Passerat à Hannecart du 10 janvier 1832, AGHR 30060001,83202.

³⁷ Sur la fondation de Liège: *Chroniques locales de Liège*, I, 1-12 (AGHR), *Dig. Chr.*, II,3-6. DILGSKRON, *Held*, 57-61; DE MEULEMEESTER, *Held*, 62-65; GIROUILLE, *Passerat*, 431-434.

³⁸ DILGSKRON, *Held*, 39-45 svv et DE MEULEMEESTER, *Held*, 51-53.

qui s'appelait Bernard Hafkenscheid³⁹ – plus connu sous le nom de Père Bernard – deviendra un des plus grands missionnaires de l'Institut, mais il sera aussi l'élément providentiel qui aura permis indirectement la fondation de trois maisons très importantes: Liège, Saint-Trond (Sint-Truiden en flamand) et Wittem. Sans parler de son rôle dans la Province américaine dont il fut le premier Vice-Provincial (1848-1850) et Provincial (1850-1853), avant de se rendre en Irlande (Limerick, 1853-1855).

Comment a-t-il connu la Congrégation du Très Saint Rédempteur? Nous l'ignorons. Cependant, une lettre adressée à son ami, Mgr van Bommel⁴⁰, évêque de Liège et écrite un mois après son ordination sacerdotale, montre clairement sa décision:

«Dans quelques jours, le joyeux «Nard» entrera dans la Congrégation de St Ligorio. Depuis plus de six mois, Monseigneur, presque chaque jour cette pensée m'occupe l'esprit. J'ai pesé le *pour* et le *contre*, plus souvent devant le Crucifix qu'à ma table de travail. Mon confesseur, homme brave et prudent, que j'ai souvent consulté sur ce sujet, m'a donné son plein accord. Que me reste-t-il à faire sinon suivre la voix du ciel que je pense avoir entendue? Je croyais être destiné pour l'Autriche. Mais les Ligoriens que j'ai rencontrés à Rome pensent que je serai plutôt dirigé vers la Hollande. Je prévois que ma décision sera désapprouvée par beaucoup, qui, ne connaissant ni la Congrégation ni son fondateur, ont peut-être nourri quelques préjugés envers l'une et l'autre. Mais ceux qui connaissent les membres de cette Congrégation, selon moi, applaudiront à ma décision. Je ne crains rien tant que de m'engager dans une voie que la Providence ne m'aurait pas ouverte. La volonté du Seigneur sur moi n'est pas de travailler sous votre guidance dans le champ liégeois, mais soyez assuré, Monseigneur, que je ne vous oublierai pas, ni vous ni vos brebis»⁴¹.

³⁹ Le Hollandais Bernard Hafkenscheid (Amsterdam 1807 - Wittem 1865), ordonné prêtre à Rome le 17 mars 1832. Profès le 17 octobre 1833 à Weinhaus (Vienne). *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°193.

⁴⁰ Le Hollandais Cornelius van Bommel (Leiden 1790 - Liège, 1852): évêque de Liège de 1829 à 1852. *Hier. Cath.*, VII, 235; P. JANSSENS, *Mgr van Bommel et la Province Belge CSSR*, dans *SHCSR* 13 (1965) 380-403.

⁴¹ Lettre du 21 avril 1832, reproduite dans l'original néerlandais par J. PAQUAY, *Het Klooster van St-Truiden en Mgr van Bommel*, Lummen 1933, 24-26.

L'avenir ne le contredira pas. Hafkenscheid part de Rome en mai 1832 muni d'une lettre de recommandation du Père J.B. Rossi, Jésuite et recteur du Collège Romain. Cette lettre⁴² disait, entre autre, que l'abbé Hafkenscheid avait consacré près de quatre ans à l'étude de la théologie dogmatique et morale, de l'Écriture Sainte, de l'Histoire ecclésiastique et de la langue hébraïque. En 1830, il était bachelier, puis licencié et enfin Docteur à l'unanimité des suffrages.

Bien décidé à entrer chez les Rédemptoristes, ce jeune prêtre voulut néanmoins saluer ses parents en Hollande. Sur son chemin, il s'arrêta d'abord en notre maison d'Innsbruck d'où il écrivit au Vicaire Général Passerat pour lui demander d'envoyer à Amsterdam la réponse tant attendue de son admission. Il se remit en route pour s'arrêter une fois encore chez son grand ami Mgr van Bommel, évêque de Liège depuis trois ans. Ils s'étaient connus bien auparavant, lorsque Bernard était élève au Petit Séminaire de Hageveld et l'abbé van Bommel régent de cet Institut. Le maître avait eu le temps d'apprécier les qualités de son élève⁴³ et lorsqu'il revit celui-ci, jeune prêtre fraîchement sorti de ses études théologiques, il ne peut que s'étonner de la décision qu'il venait d'apprendre d'abord par lettre puis de vive voix. L'évêque avait entrevu un grand avenir pour cet abbé, qui sait, même une chaire de professeur à l'Université Catholique qui allait rouvrir ses portes dans peu de temps⁴⁴. Cependant, l'évêque non seulement ne voulut pas s'opposer à cette décision mais, intrigué, demanda de plus amples renseignements sur cette Congrégation fondée par le Bx Alphonse de Liguori et totalement inconnue de lui. Il entrevit de suite le bien que ces «missionnaires des campagnes» pourraient accomplir dans ses paroisses. Évidemment l'abbé Bernard ne pou-

⁴² Texte latin dans J.A. LANS, *Het Leven van Pater Bernard*, Zwolle 1877, 79-80. Cette biographie fut traduite en français: *Vie du R.P. Bernard*, Tournai 1882, et en allemand: *Der Hochwürdige P. Bernard Hafkenscheid*, Regensburg 1884. Autre biographie par le Chanoine P. CLAESSENS, *Vie du Père Bernard*, Tournai 1873.

⁴³ Van Bommel l'appelle «son enfant gâté» dans une lettre adressée au P. Held vers novembre 1834. Copie aux AGHR 30060001,83440. BECO, *Hd*, 063.

⁴⁴ Van Bommel va jouer un grand rôle dans la renaissance de l'université belge qui recommence d'abord à Malines en 1834, puis à Louvain une année plus tard. A. SIMON, *Le Cardinal Sterckx et son temps*, Wetteren 1950, I, 260-293.

vait pas donner beaucoup de précisions sur un Institut auquel il n'appartenait pas encore. C'est le P. Geller⁴⁵ qui, en repos dans sa famille à Aix-la-Chapelle, vint éclairer Mgr van Bommel. Une fois la décision prise d'appeler des Rédemptoristes dans sa ville épiscopale, Mgr confia l'affaire à son Vicaire Général Barrett⁴⁶.

Restait à trouver un logement et des sujets pour commencer cette fondation. Une habitation provisoire fut trouvée dans les cloîtres de la cathédrale Saint-Paul, ancienne demeure des chanoines. Dès le 8 septembre 1832, Mgr Barrett écrit au P. Geller:

«J'ai la satisfaction de vous informer que nous n'avons pas besoin d'acheter ou de louer une maison à Liège pour y établir une colonie de votre Congrégation si respectable et si utile à l'Église. La divine Providence nous fournit le moyen de faire cet établissement dans les cloîtres mêmes de la cathédrale à Liège. Nous pouvons sous trois ou quatre mois y faire un établissement qui aura au rez-de-chaussée une bonne cuisine avec pompe et une place à manger, et à l'étage, neuf chambres et un grand salon. Les chambres à l'étage ne sont pas construites, mais le bâtiment existe et sous peu de mois, le tout sera en état. Si vous croyez que cela suffit et peut convenir, il ne tiendra qu'à vous de venir examiner le local que Mgr et le Chapitre cathédral mettent à votre disposition pour y placer quatre à cinq Religieux prêtres, et deux ou trois frères laïques. Nous croyons que le local ne peut suffire pour le noviciat, mais huit ou neuf religieux y seront très à l'aise. Nous ferons nous-mêmes tous les frais de l'appropriation, nous demandons seulement que vous placiez de dignes Religieux qui édifient la ville de Liège *verbo et exemplo* [...]»⁴⁷.

En ce qui concernait ces «religieux édifiants», le Vicaire Général Passerat n'hésita pas à envoyer deux hommes de valeur, à forte personnalité, d'abord son secrétaire et homme de confiance, le P. Held⁴⁸, accompagné du P. Pilat⁴⁹. Le premier reçut

⁴⁵ Franz Geller (Aachen 1798 - Liège 1875), profès au Bischenberg en 1825, prêtre à Strasbourg la même année. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°99; *Dig. Chr.*, II, 190-192.

⁴⁶ Jean-Arnold Barrett (Looz 1770 - Flémalle-Haute 1835), Vicaire Général à Liège de 1821 à 1833. Évêque de Namur d'avril 1833 à sa mort. *Hier. Cath.*, VII, 275; *DHGE*, VI, 918-919.

⁴⁷ Barrett à Geller le 8 sept. 1832, original aux AGHR Prov. Belg. *Localia Liège*.

⁴⁸ Plus officiellement: Friedrich von Held, autrichien (Brunn 1799 - Vaals

du Vicaire Général des pouvoirs étendus, comme on peut le voir dans les lettres patentes⁵⁰ qu'il reçut à son départ le 6 février 1833. Il y est nommé Supérieur de Liège et «Visiteur Permanent» des maisons présentes – il n'y avait à ce jour que Rumillies! – et à venir. Aux dires de certains à Vienne, Held exerçait une trop grande influence sur le Vicaire Général et son départ pour la Belgique ne fut pas regretté de tous⁵¹. Même Mgr Pietro Ostini, nonce apostolique à Vienne, en parle comme d'un sujet excellent mais doté d'une tête volcanique, capable de perturber la paix de n'importe quelle communauté!⁵² Malgré ce caractère rugueux, Held va grandement contribuer à mettre en oeuvre les projets du Vicaire Général Passerat.

Arrivés à Liège le 8 mars, les deux religieux vont saluer l'évêque et sur son invitation, visitent déjà un autre endroit dans la ville proche de Saint-Trond pour une éventuelle implantation, puis se rendent à Rumillies en attendant la fin des travaux aux cloîtres Saint-Paul. Il ne prendront possession de leur habitation à Liège que le 25 mai 1833 et commenceront leur vie apostolique, fort discrètement car, religieux et étrangers de surcroît, ils n'avaient pas intérêt à se faire remarquer. Au point qu'il fut décidé de porter la soutane des séculiers et les Frères circuleraient en habit ordinaire. Comme le P. Pilat était parti s'occuper de la nouvelle fondation à Saint-Trond, la venue des Pères Berset⁵³,

1881), profès en 1821, prêtre en 1823. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°72.

⁴⁹ Jean-Baptiste Pilat (Prague 1799-Bruxelles 1878), profès en 1823, prêtre en 1825. Supérieur à Lisbonne, n'y retourne pas après le Chapitre Général de 1832 mais reste en Belgique. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°88; *Dig. Chr.*, IV, 47-49.

⁵⁰ Originaux aux Archives CSSR Flandrica. Photocopies aux AGHR: 30060001,83304 et 83306, publiées dans BECO, *Hd*, 018-020.

⁵¹ Welserheimb à Mautone du 22 février 1833 (original aux AGHR 07 X B 2582); Fortner à Sabelli du 1er mars 1833 (traduction italienne de l'Allemand aux AGHR 07 X B 2585, BECO, *Sb*, 100) publiée par O. WEIB dans *SHCSR* 40 (1992) 311-313; Kosmaček à Sabelli du 23 juillet 1833 (traduction italienne de l'allemand aux AGHR 07 X B 2595, BECO, *Sb*, 109) publiée par O. WEIB dans *SHCSR* 40(1992) 320-321.

⁵² Lettre d'Ostini à Ripoli (*avril?*) 1833 aux AGHR 07 IX C 2312, publiée par O. WEIB dans *SHCSR* 40 (1992) 331-332.

⁵³ Le Fribourgeois Joseph Berset (Villargiroud 1794 - Liège 1868), profès à la Valsainte en 1818 et prêtre à Fribourg en 1819. *Catalogus Gen. Patrum*,

van den Wijenberg⁵⁴ ainsi que du novice Frère Pierre Bardy⁵⁵ se révéla bien nécessaire pour seconder le Supérieur. Trois autres confrères viendront encore grossir le groupe: les Pères Joseph Ludwig⁵⁶, Bourgoin (transféré de Rumillies) et Hafkenscheid⁵⁷ qui venait de terminer son noviciat à Weinhaus, faubourg de Vienne.

Par bonheur, nous conservons sans doute la première lettre que Held a écrite à son ami Sabelli, secrétaire du Recteur Majeur Ripoli, en avril 1833 où il décrit ses premières impressions⁵⁸. Nous pourrions célébrer dans l'église St Paul de Liège qui fait fonction de cathédrale depuis la destruction de St Lambert par les révolutionnaires français; ce n'est pas l'idéal mais cela nous incorpore – en apparence du moins – au clergé séculier. Outre la langue française, le Flamand est très utile car parlée dans plusieurs régions. Il existe dans le pays un réel intérêt pour le Bx Alphonse et ses oeuvres. Ainsi, lors de querelles sur un point de morale, notre fondateur sert-il de point de référence ultime. Dans les séminaires on étudie sa façon de prêcher, l'évêque le tout premier. Les jeunes reçoivent une excellente éducation dans les séminaires et Held espère y trouver de bonnes vocations; Mgr n'y est pas opposé, bien au contraire! Enfin Held en-

XIII, n°63. Arrive en Belgique en mai 1833 et ne la quitte plus. *ChPCprB*, I, 27, 57, 314; *Dig. Chr.*, II, 155-159.

⁵⁴ Le Hollandais Johannes Baptista van den Wijenberg (Venray 1806 - Mons 1860), profès et prêtre à Fribourg en 1832. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°179; *Dig. Chr.*, V, 23-25; L. DANKELMAN, *Uit het leven van de eerste Nederlandse Redemptorist, Pater Joannes B. van den Wijenberg*, dans *Monumenta Historica Provinciæ Neerlandicæ CSSR* 6 (1954) 33-36.

⁵⁵ Le Suisse Pierre Bardy (Fribourg 1808 - Landser 1855) profès à Saint-Trond le 1er février 1836. Retourne au Bischenberg dès décembre 1836, *ChPCprB*, I, 166; *Catalogus Fratrum*, XIV, n°70; LORTHIOIT, *Mémorial*, 609.

⁵⁶ L'Alsacien Franz-Joseph Ludwig (cousin du P. Ottmann) (Nordheim 1806 - Pagani 1852). Profès et prêtre en 1829. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°155. Vint de Fribourg à Liège en juillet 1833 et retourna en Suisse en avril 1841, *ChPCprB*, I, 61 et 395. Passa ensuite dans la Province de Naples. MINERVINO, I, 69; LANDTWING, *Die Redemptoristen*, 117.

⁵⁷ Sur Bernard Hafkenscheid cfr notes 39 et 42. Arrive à Liège en novembre 1833. Quelques semaines plus tard, il est déjà à Saint-Trond comme professeur de théologie, *ChPCprB*, I, 70.

⁵⁸ Held à Sabelli du 19 avril 1833. AGHR 30060001,8332, BECO, *Sb*, 102 ou BECO, *Hd*, 026. Cfr document I à la fin de cet article.

visage déjà la création d'une maison d'études pour les éventuels candidats.

5. – À Saint-Trond

Parallèlement à cette fondation liégeoise, une autre proposition occupait déjà l'esprit du Père Passerat et de nos pionniers. En effet, dans son enthousiasme, Mgr van Bommel propose au P. Held de fonder une autre maison non loin de Liège en pays flamand, dans la Province de Limbourg, mais appartenant toujours – à cette époque – au diocèse de Liège. Il s'agit de la petite ville de Saint-Trond⁵⁹. Là, comme à Tournai, le Bx Alphonse n'était pas un inconnu. Dès 1824, la paroisse voisine de Melveren l'avait choisi comme patron secondaire et c'est à Saint-Trond que paraît en 1823 la traduction en néerlandais de la biographie d'Alphonse de Liguori écrite par le Postulateur Vincenzo Giattini⁶⁰. C'est donc là qu'arrivèrent début mars 1833 les Pères Held et Pilat, accompagnés du Vicaire Général de Liège Barrett. Aidés par le Doyen de la ville, Keesen⁶¹, ils se mirent en quête d'un logis. Ils portèrent leur choix sur le *Steenært*, c'est-à-dire un endroit bien précis de la ville où depuis des siècles, il y avait eu une intense vie religieuse et mystique. Il restait là une espèce d'infirmierie avec une douzaine de cellules. C'était suffisant pour le moment.

Deux mois plus tard, le 24 mai, le P. Held décida de transférer les novices qui avaient pris l'habit, on s'en souvient, au château de *La Solitude* à Rumillies vers la nouvelle résidence de Saint-Trond. Ils étaient cinq: le Flamand Frans Verheyden, l'Alsacien Gabriel Rümpler, le Lorrain F.X. Lempfridt avec deux autres Français venus plus tard, Jähl⁶² et Vögli⁶³ sous la conduite

⁵⁹ Sur cette fondation: *ChPCprB*, I, 48-49; 65-71; *Dig. Chr.*, III 3-7; DILGSKRON, *Held*, 61-62; DE MEULEMEESTER, *Held*, 65-68; P. CLERINX, *De Paters Redemptoristen van St-Truiden. Honderd jaar op Steenaert*, St-Truiden 1933; M. DE MEULEMEESTER, *Het klooster van Steenaert te St-Truiden*, Leuven 1933, et J. PAQUAY, *Het klooster van St Truiden en Mgr van Bommel*, Lummen 1933.

⁶⁰ Traduction due à J.B. Smits. Cfr DE MEULEMEESTER, *Bibliographie*, II, 160.

⁶¹ Eustache Keesen (1776-1837), Curé-Doyen de Saint-Trond. *ChPCprB*, I, 49, 65-66, 71, 140, 168, 176, 222; KERSTEN, *JHL*, III, 521 (février 1837).

⁶² Le «clerc» Jähl était à peine arrivé à Rumilles (*ChPCprB*, I, 49) qu'il partit pour Saint-Trond (*ibid.*). Quitte la Congrégation en août 1834, (*ChPCprB*,

du P. Pilat qui avait déjà été maître des novices à Lisbonne. Assez rapidement la maison accueillit d'autres confrères. Ainsi le 10 août arriva d'Autriche le P. Ottmann⁶⁴. Il est suivi le 18 novembre par les «bannis» du Portugal: les Pères Kannamüller⁶⁵, Menezes⁶⁶ et Flamm⁶⁷, accompagnés des étudiants théologiens Valle⁶⁸, da Silva⁶⁹ et Azevedo⁷⁰. Les détails de leur fuite précipi-

I, 86) sans avoir prononcé de vœux.

⁶³ Le cas de Vögli n'est pas clair. Il arrive à Rumillies avec Jährl (*ChPCprB*, I, 49), part avec lui à Saint-Trond puis disparaît des Chroniques. Un Vögli réapparaît comme étudiant à Wittem en novembre 1838 (*ChPCprB*, I, 280) pour y être dispensé en février 1839 (*ChPCprB*, I, 311). Le Vicaire Général Passerat revient plusieurs fois sur son cas: Passerat à Held, novembre 1838 (AGHR 30060001,83858, BECO, *Hd*, 182), 5 décembre 1838 (AGHR 30060001, 83866, BECO, *Hd*, 186) et 27 février 1839 (AGHR 30060001,83914, BECO, *Hd*, 201). Le *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, ignore ce Vögli mais sous le n°265 cite un certain «Wegely» qui probablement n'a jamais existé.

⁶⁴ *ChPCprB*, I, 61. L'Alsacien Léopold Ottmann (Nordheim 1805 - Luxembourg 1881), profès au Bischenberg en 1828 et prêtre à Fribourg en 1829. Par deux fois, JANSSENS, *L'organisation du noviciat de la Province belge CSSR*, 190 et 197, écrit qu'Ottmann est revenu du Portugal. En fait, il fut nommé pour Lisbonne, mais, par suite des circonstances politiques, n'y est jamais allé, *ChPCprB*, I, 61. *Carnets de Ottmann* (AGHR *Personalia*) n°5, p. III. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°127; LORTHIOIT, *Mémorial*, 59 (erroné).

⁶⁵ *ChPCprB*, I, 58. Karl Kannamüller (Röhren/Bohème 1801 - Saint-Trond 1857), profès et prêtre à Vienne en 1826. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°122; *Dig. Chr.*, III, 48-49; A. SAMPERS, *Epistularum commercium inter RM Cocle et VG Passerat, ann. 1826-1828*, dans *SHCSR* 13 (1965) 47, n. 15, mais indique par erreur le lieu de décès à Liège.

⁶⁶ Francisco de Menezes (Goa 1806 - Bombay 1863), profès en 1830 et prêtre en 1831 à Lisbonne. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°169; A. SAMPERS, *Fr Franc. de Menezes, the first Asian Redemptorist*, dans *SHCSR* 23 (1975) 200-220; S.J. BOLAND, *Fr Franc. de Menezes CSSR, missionary apostolic in India and Sri Lanka*, dans *SHCSR* 39 (1991) 157-185.

⁶⁷ Le Tchèque Joh. Nep. Flamm (Kleinborowitz 1798 - Wien 1840), profès et prêtre en 1826. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°116; MADER, *Die Congregation*, 340.

⁶⁸ José Valle d'Oliveira (Lisboa 1810 - Frosinone 1870), profès à Lisbonne en 1831 et prêtre à Modena en 1836. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°175; A. SAMPERS, *Redemptoristae in Lusitania 1826-1833*, dans *SHCSR* 13 (1965) 249-297; G. ORLANDI, *P. Giuseppe Maria Valle CSSR*, dans *SHCSR* 25 (1977) 130-249.

⁶⁹ João Da Silva (Leira 1814 - Scifelli 1883), profès à Lisbonne en 1831 et prêtre à Modena en 1838. Envoyé de Saint-Trond à Finale en 1837 (*ChPCprB*, I, 217). *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°178; J. Löw, *Documenta de Sancta Paula di Rosa (Soror Maria Crucifixa) et de Missione quam PP. Collegii nostri de Mon-*

tée de Lisbonne vers le nord sur un rafiôt hollandais ne manquent pas de pittoresque. On sait qu'ils débarquèrent à Ostende le matin du 9 septembre, se rendirent à Bruges et de là à Rumillies au château de *La Solitude* où ils eurent la joie de rencontrer les Pères Pilat et Held. Leur arrivée coïncida avec le déménagement de leurs confrères de Rumillies vers la maison que la famille de Cazier possédait dans la ville même de Tournai sur la rive gauche de l'Escaut. En effet, le Baron de Cazier était décédé à l'âge de 79 ans le 20 février de cette année 1833 et sa veuve avait généreusement mis leur demeure en ville⁷¹ à la disposition de ces Religieux que son époux avait beaucoup aidés lors de leur court séjour dans la paroisse de Rumillies⁷². Bien que cet hôtel particulier ait été complètement transformé, la maison des Rédemptoristes de Tournai n'a plus jamais changé de place.

Cet afflux soudain et inattendu de confrères obligea les Supérieurs à chercher à Saint-Trond une demeure plus vaste. Ils ne durent pas aller bien loin. Au Steenaert, de l'autre côté de la rue, se trouvait un monastère, autrefois occupé par les moniales du Tiers-Ordre de St François sous le titre du «Val St Jérôme». Abandonné, il avait déjà été l'objet de tractations entre Mgr van Bommel et le propriétaire. Celui-ci, bien entendu sentant l'aubaine, en demandait un prix trop élevé. Finalement l'évêque lui-même put l'acheter pour 19.000 fr le 12 août 1833⁷³.

tecchio in Acquafredda praedicaverunt 2-17 febr. 1847, dans SHCSR 2 (1954) 89, n. 2; *De sacris missionibus*, dans SHCSR 4 (1956) 48, n. 21; MINERVINO, I, 48.

⁷⁰ Giuseppe Azevedo (Cintra 1813 - Montecchio 1850), profès à Lisbonne en 1831 et prêtre à Modena en 1838. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°177; *De sacris missionibus*, dans SHCSR 4 (1956) 48, n. 21; A. SAMPERS, I. M. d'Oliveira: *Vitae compendium Patris Iosephi Azevedo*, dans SHCSR 14 (1966) 415-429.

⁷¹ La véritable donation n'eut lieu que le 14 décembre 1852 en présence des Pères Dechamps (alors Provincial), Motreuil (Recteur), Stallenberg, Gaudry, Verheyen et Huchant. Copie aux AGHR Prov. Belg. *Localia*.

⁷² Sa bienfaisance s'étendra bien après sa mort. En effet dans son château de *Beauregard* trouveront refuge des Rédemptoristes bavarois exilés par le *Kulturkampf* de 1873 à 1885. Viendront à leur tour des Rédemptoristes de la Province de Paris, eux aussi chassés par leur Gouvernement de 1899 à 1919. Ce château de *Beauregard* si hospitalier est maintenant détruit. LORTHOIT, *Mémorial*, 513.

⁷³ *ChPCprB*, I, 69. Copie de l'acte notarié aux AGHR Prov. Belg. *Localia*.

Un acte intéressant du 13 pluviôse de l'an VI⁷⁴ décrit le domaine:

«La maison conventuelle des ci-devant religieuses de Stenart consistant en quatre ailes de bâtiments, l'une contenant trente-deux cellules, les autres contenant plusieurs pièces au rez-de-chaussée et au premier étage, surmontées de vastes greniers; les dits bâtiments sont entourés de trois côtés de jardins fermés de murs en briques et en contiennent notamment un de neuf petites verges; plusieurs autres bâtiments servant de grange, écurie et brasserie. Le tout contenant environ un bonnier de surface⁷⁵ et estimé en capital à 18.000 francs»⁷⁶.

Comme il fallait s'y attendre, l'édifice était en piteux état. Il avait servi de logement et d'hôpital militaire, puis de réserve à grain et dans la chapelle on y avait donné des représentations théâtrales. Heureusement, les Pères furent grandement aidés par des Trudonais généreux dont les Chroniques ont gardé les noms, comme Lowet⁷⁷, Engelbosch, Steynen. Ce fut sept mois après leur arrivée en ville que Pères, Frères, étudiants et novices purent s'installer au *Steenart*. La chapelle fut dédiée à Notre-Dame auxiliatrice des Chrétiens et le jour de Noël 1833, la messe de l'aurore fut chantée par le Doyen Eustache Keesen. Le dimanche dans l'octave de la Nativité le P. Hafkenschied, à peine arrivé du noviciat autrichien, donna un de ses premiers sermons comme missionnaire rédemptoriste.

Quittons un moment Liège et Saint-Trond pour revenir à Tournai. La situation n'est pas des meilleures. Nous l'avons déjà dit, Mgr Delplancq semblait n'avoir pas très bien compris le but de l'Institut et plaçait les Pères un peu partout, dans les paroisses qui en avaient besoin. Ce ne fut pas du goût du P. Passerat, ni du Visiteur le P. Held. Dès son arrivée en Belgique, il alla trouver l'évêque et menaça de supprimer la fondation tournai-

⁷⁴ C'est-à-dire du 1 février 1798.

⁷⁵ Une verge = 12,7 ares. Un bonnier: ancienne mesure agraire (Nord de la France et Belgique) valant de 64 à 148 ares. *Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse* (désormais *GDEL*) X, 10706 et II, 1351.

⁷⁶ PAQUAY, *Het Klooster van St Truiden*, cit., 1833, 10-11.

⁷⁷ Mgr van Bommel parle du décès de M. Lowet dans une lettre à Held du 17 août 1835, photocopie aux AGHR 30060001,83526.

sienne si la situation de changeait pas. La Congrégation avait été fondée pour annoncer la Parole de Dieu, surtout grâce aux Missions populaires, et non pour grossir les rangs du clergé séculier. L'affaire s'arrangea, mais pour un temps seulement car, comme nous le verrons, la Congrégation connaîtra encore quelques démêlés avec le redoutable Mgr Labis, successeur de Mgr Delplancq.

Nous voici arrivés à la fin de l'année 1833. Ces deux années de présence sur le sol belge ont été riches en événements et en fondations. Tournai avec ses deux résidences successives et déjà la prise d'habit de cinq candidats. Installation à Liège et à Saint-Trond. Premiers voeux prononcés dans ce noviciat. Renfort de missionnaires amenés de Fribourg, du Bischenberg, d'Autriche et, par accident, de Lisbonne. Des hommes de valeur prennent la tête de cette branche naissante comme les Pères Held et Pilat. Entre également en scène une personnalité de premier plan: le P. Bernard Hafkenscheid. Il n'est pas étonnant dès lors que le Vicaire Général Passerat décide de venir lui-même visiter cette lointaine Belgique qui lui donne certes quelques soucis mais tant d'espoirs!

II. LES ANNÉES 1834 ET 1835

1. – À Tournai

Le Supérieur, Martin Schöllhorn, étant rappelé en Alsace, au Bischenberg, c'est le P. Kaltenbach qui prend la tête de la communauté, récemment déménagée de *La Solitude* de Rumillies au quai Notre-Dame en ville. Le P. Ottmann, après un court séjour à Saint-Trond, est aussi nommé sur les rives de l'Escaut.

Quant à nos Pères «fondateurs», hélas, ils ne finiront pas leurs jours dans la Congrégation. Le P. Schweißguth, suivant la politique de l'évêque de Tournai et compte tenu des débuts difficiles à *La Solitude*, fut nommé curé dans diverses paroisses du diocèse⁷⁸ et y perdit sa vocation de Rédemptoriste. Jadis fervent

⁷⁸ Selon la biographie, non publiée, du P. Kaltenbach par le P. Edouard Schwindenhammer (aux AGHR) 79-81.

et mortifié, disent les Chroniques⁷⁹, pour des raisons restées obscures, il fut bientôt dispensé de ses vœux et incardiné au clergé séculier sans avoir été une pierre d'achoppement pour les fidèles, ni un déshonneur pour la Congrégation.

Le P. Jambon, quant à lui, a déplu dans sa façon de prêcher, trop ampoulée, pas du tout dans la ligne de nos prédications populaires⁸⁰. On le retrouve au Bischenberg à la fin de l'année 1834 et il fut dispensé de ses vœux en octobre 1843⁸¹.

De Vienne, le Vicaire Général Passerat suit les événements de Belgique avec beaucoup d'attention. Trois maisons à aménager, à faire grandir, à peupler de confrères aptes aux missions, tout cela demande du temps et de la vigilance. Certes le Visiteur Held a les choses bien en mains mais il vaut mieux se rendre compte sur place, aussi décide-t-il de se mettre en route. En décembre 1833, il écrit une lettre au Recteur Majeur Ripoli⁸², pour lui signaler qu'il compte aller *ultra Rhenum* visiter ses confrères. Un mois plus tard le Supérieur lui répond qu'il n'approuve pas cette décision⁸³ car sa santé est trop précieuse pour la mettre en danger et la communauté de Vienne a grand besoin de lui. Qu'il envoie un autre à sa place! Cependant Ripoli a dû changer d'avis car le Père Passerat entreprendra bel et bien ce long voyage avec le P. Alexandre Czvitkovicz⁸⁴ et le Frère novice Joseph (Michel) Hawerlik⁸⁵.

⁷⁹ Sur Schweißguth: cfr note 10. *ChPCprB*, I, 41 et 90; OTTMANN, *Carnets* n°5, 52 aux AGHR *Dig. Chr.*, I, 7. DILGSKRON, *Held*, 59 (mais cet auteur intervertit par erreur le sort des deux confrères Schweißguth et Jambon).

⁸⁰ Lettres Passerat à Hannecart du 23 novembre 1831 (AGHR 30060001, 83112) du 1er mars 1833 (AGHR 30060001,83312). Held à Sabelli du 27 mai 1833 (copie aux AGHR 30060001,83330, BECO, *Hd*, 030).

⁸¹ Sur Charles Jambon, voir note 9. *ChPCprB*, I, 90.

⁸² Passerat à Ripoli du 13 décembre 1833 (AGHR Fds Passerat), publiée par O. WEIß dans *SHCSR* 40 (1992) 292-293.

⁸³ Ripoli à Passerat du 19 janvier 1834 (AGHR 07 IX C 2434b), publiée par O. WEIß dans *SHCSR* 40 (1992) 296-297. Et Passerat à Pilat du 12 février 1834: «*Il faut encoère que le Rss P. Recteur Majeur lève la défense qu'il m'en a faite par une tendre sollicitude pour mon âge et pour ma santé*» (copie aux AGHR 30060001,83408).

⁸⁴ Le Hongrois Alexandre Czvitkovicz (Köszeg 1806 - New Orleans 1883), profès à Vienne en 1826 et prêtre à Graz en 1830. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°115. En Belgique de 1834 à 1839, *ChPCprB*, I, 78, 324. Retourne en Autriche pour partir début janvier 1841 aux E.U. Recteur de Baltimore. Revient en

Passant par Aix-la-Chapelle, il se rendit à Heerlen en Limbourg hollandais où nos Pères prêchaient une mission du 27 juin au 13 juillet. Il y revit entre autres son homme de confiance, le P. Held. Tous deux partirent pour Tournai où il arrivèrent le 28 juillet, le lendemain du décès de l'évêque Mgr Delplancq⁸⁶. Durant son séjour, en la fête de l'Assomption, le Vicaire Général eut l'honneur de prêcher en la cathédrale. Deux séminaristes s'en souviendront particulièrement: les futurs Rédemptoristes Victor Dechamps et Joseph Vanbreuse.

La Visite canonique terminée, les deux visiteurs prirent le chemin de Saint-Trond, emmenant avec eux le Chanoine Villain qui, on s'en souvient, fut l'instrument providentiel de notre implantation en Belgique.

Mais à Tournai, la succession de Mgr Delplancq prit plusieurs mois. Ce n'est que le 10 mai 1835 que Gaspar Labis, professeur de théologie dogmatique au Grand Séminaire et favorable aux thèses morales du Bx Alphonse, devint le 90ème évêque de Tournai, il le restera jusqu'en 1872. Trente-sept ans de règne pendant lequel les rapports avec la Congrégation ne furent pas toujours au beau fixe et les points de friction ne se firent pas attendre.

Ainsi, jugeant nos confrères peu instruits – sauf, selon lui, le Père Ottmann – l'évêque voulut les soumettre aux examens annuels que devaient subir tous les vicaires. En outre il voyait naturellement d'un mauvais œil quelques membres de son clergé regarder avec beaucoup trop de sympathie cette Congrégation nouvellement débarquée dans son diocèse, et même songer à y entrer! Cela avait déjà été le cas du Chanoine Villain, il est vrai *sede vacante*, mais aussi plus récemment de Victor Dechamps, sujet

Europe fin 1842 pour quelques mois. WUEST, *Annales*, I, 90, 121, 134; M.J. CURLEY, *The Provincial Story*, 58-82; A. SAMPERS, *Epistularum commercium inter RM Cocle et VG Passerat ann. 1826-1828*, cit., 49, n. 29.

⁸⁵ *ChPCprB*, I, 78. Repris par GIROUILLE, *Passerat*, 448-453 et par P. JANSSENS, *Le premier voyage du Vén. Père Passerat en Belgique, 1834*, dans *SHCSR* 15 (1967) 148-160. Le Tchèque Joseph Hawerlik (Pribon 1812 - Antwerpen 1889), profès à Liège en 1835. *ChPCprB*, I, 130; *Catalogus Fratrum*, XIV, n°62.

⁸⁶ Passerat à Soeur Eugénie Dijon OSSR du 29 juillet 1834 (AGHR Fds Passerat). Contrairement à DILGSKRON, *Held*, 85, qui date à tort le décès de l'évêque en mai 1835. *Hier. Cath.*, VII, 373. Repris par BECQUÉ, *Dechamps*, I, 42.

qui promettait beaucoup. D'autres membres du clergé suivront ces exemples, comme la suite le montrera.

Face à ces frictions et compte tenu de l'attitude bien plus bienveillante de l'évêque de Liège, Mgr van Bommel, les Supérieurs songèrent sérieusement à abandonner la maison de Tournai pour renforcer Liège et Saint-Trond. Les choses allèrent si loin qu'en août, Passerat écrivit aux Pères, ainsi qu'aux familles de Cazier et de Robiano qu'il retirait purement et simplement ses confrères du diocèse⁸⁷. On peut deviner la stupéfaction et la douleur de nos bienfaiteurs et amis qui avaient tant fait pour nous faire venir à Tournai. Tristesse aussi du curé Hannecart qui, pressentant le coup, avait écrit un long Mémoire à son évêque, le suppliant de conserver la *maison-mère* des Rédemptoristes dans la ville. Après avoir rappelé les événements de 1831 et l'arrivée des premiers missionnaires dans sa paroisse, il continue:

«Le nombre de Pères augmenta, mais notre consolation ne fut pas durable à la vue des sacrifices que les bons Pères avaient à faire en demeurant dans les paroisses où malheureusement la pénurie excessive des prêtres dans notre diocèse les retint trop longtemps, ce qui était contre les règles de leur Institut. Ils s'y soumièrent néanmoins, toutefois en faisant de continuelles instances pour être réunis en communauté. Leurs gémissements bien justes furent enfin exaucés, mais non sans peine. Rendus à leur maison, nous croyons les voir heureux et contents, mais une certaine défiance qu'on eut toujours d'eux, sans leur en expliquer le motif, les peinait et nous aussi».

Puis, imprudemment peut-être, le curé risque une comparaison avec l'évêque de Liège:

«Sa Grandeur, Mgr van Bommel est leur protecteur et leur père. On détacha même des Pères de notre maison, Pères qui y fussent demeurés sans aucun doute s'ils avaient trouvé ici égale protection [...] Plusieurs et plusieurs fois Madame la Baronne de Cazier fit avec moi des démarches auprès du R. P. Vicaire Général [*Passerat*] pour avoir du renfort, et jusqu'à ce jour nous n'avons pas pu être exaucés, et cela uniquement parce que jusqu'à votre avènement au siège épiscopal ils n'ont été que tout au plus tolérés. [...]

⁸⁷ Passerat à Ripoli du 6 août 1835 (AGHR Fds Passerat). Edouard Schwindenhammer: Biographie manuscrite de Kaltenbach (AGHR) 92-93.

Ouvrez votre coeur de père aux enfants du Bx Alphonse, tendez-leur la main et ils se jeteront dans vos bras. Ils n'attendent de votre part que cette affection que vous portez à tous les vôtres pour être aussitôt tout à vous. Du haut du ciel, leur fondateur, que vous aimez, vous regarde et vous prie de prendre sa famille sous votre protection. [...] Connaissant le bon esprit qui règne dans cette fervente Congrégation, je suis persuadé que votre Grandeur n'aura qu'à se louer plus tard de ce qu'elle aura fait pour la conserver dans son diocèse; avant peu d'années, une maison parfaitement montée lui offrira toutes les ressources désirables dans des hommes apostoliques. Elle pourra alors se convaincre par elle-même de tous les talents cachés sous les simples dehors de nos Révérends Pères».

L'auteur de ce fervent plaidoyer revient à cette fameuse question des examens diocésains:

«L'examen est là: aucun des Révérends Pères ne le craint; au premier signal de votre volonté, ils s'y rendront volontiers et avec confiance, pourvu que ce ne soit pas avec les vicaires et les curés, car il leur a été expressément défendu de se rendre à celui-là. La raison vous en paraîtra claire, Monseigneur: c'est pour entourer de tout le respect possible un Ordre aussi vénérable, et afin qu'il ne plane jamais dans le public aucun soupçon qui leur puisse être défavorable ou fâcheux»⁸⁸.

La réaction de l'évêque devant ces menaces de départ et ces supplications venant d'un peu partout ne manque pas d'étonner. En effet, le 24 août la main sur le coeur, il écrivit une lettre à la Baronne de Cazier qui s'empressa de la communiquer au P. Passerat. Il disait entre autres choses:

«Vous pouvez être convaincue, Madame, que je regrette autant que personne le départ de nos bons Pères Rédemptoristes. [...] Si jusqu'ici je n'ai fait encore aucune démarche pour la révocation de l'ordre qu'il ont reçu de quitter le diocèse, c'est que d'après la lettre que m'écrivit le R. P. Passerat, il me paraissait que c'était un parti pris et que leur translation à Liège était irrévocablement arrêtée. Mais maintenant que vous me faites espérer que l'on pourrait encore revenir sur cette décision, vous pouvez compter que je vais me mettre en devoir de travailler auprès

⁸⁸ *ChPCprB*, I, 98-100; *Dig. Chr.*, I, 11-12.

des supérieurs pour faire rappeler cet ordre de départ et conserver au diocèse ces pieux auxiliaires du clergé»⁸⁹.

Façon très élégante de se tirer d'affaire! En tout cas, un peu plus tard, Passerat revint sur sa décision d'envoyer tout son monde à Liège et à Saint-Trond, et laissa la maison de Tournai poursuivre sa longue destinée⁹⁰.

On pouvait ainsi croire que l'année 1835 s'achèverait dans la paix et la confiance retrouvées. Hélas non. L'évêque préparait une autre surprise au P. Held. En décembre, celui-ci reçoit une lettre de Monseigneur lui demandant de quitter la maison que les Pères habitaient sur la rive gauche de l'Escaut en échange du couvent des Dames de St-André situé sur la rive droite⁹¹. Motif invoqué: la Providence venait d'affliger le Pensionnat d'une maladie bien commune en ce temps [*il ne dit pas laquelle*] et que les médecins ont attribuée à l'encombrement. Les Pères ne pouvant habiter la maison qu'ils occupent actuellement [*il ne dit pas pourquoi*] et sur l'assurance des médecins n'ayant rien à craindre de la maladie dans la maison de St-André, – l'évêque lui-même ne refuserait pas de l'habiter si les convenances de son état ne s'y opposaient – il demande que les Pères déménagent⁹². Perplexe, le P. Held vint donc inspecter la maison qui nous était offerte, demanda conseil et finit par refuser cet échange⁹³, d'autant plus que la famille de Cazier ne lui cache pas son indignation de voir traiter avec tant de désinvolture le don qu'avait fait le Baron⁹⁴. Les choses en restèrent là pour un temps.

⁸⁹ Mme de Cazier à Passerat du 27 août 1835 (copie manuscrite dans *Litteræ Provinciæ*, I, 11 et photocopie aux AGHR 30060001,83530)

⁹⁰ Lettre Passerat à Ripoli du 16 novembre 1835 (AGHR Fds Passerat).

⁹¹ Dans l'actuelle rue du Château. Un lycée royal occupe maintenant le site.

⁹² Labis à Held du 14 décembre 1835 (AGHR 30060001,83540, BECO, Hd, 088).

⁹³ Held raconte lui-même cet épisode dans un *Pro Memoria* rédigé le 25 décembre 1838 (Copie conforme aux AGHR 30060001,83874, BECO, Hd, 191). Voir Document V à la fin de l'article.

⁹⁴ Ni les Dames de St-André, ni les Rédemptoristes n'ont tenu rancune de ce petit incident, en effet, bien plus tard, en 1964, les étudiants CSSR ont aidé aux fouilles archéologiques sur le site de cette abbaye St-André. Cfr COULON-LACROIX, *Les fouilles archéologiques de St-André à Tournai*, Louvain-la-Neuve 1990, 5.

2. – À Liège

Nos Pères sont maintenant installés dans les cloîtres St-Paul. Le P. Held y est Supérieur secondé par les Pères Berset, Joseph Ludwig et Bourgoin⁹⁵. Plus tard viendra de Suisse le P. Antoine Césard⁹⁶. Nous l'avons vu, les premiers Rédemptoristes à Liège devaient se faire discrets et leurs premières activités apostoliques furent des sermons de circonstances, des retraites aux religieuses, des prédications aux grandes occasions. Le baptême du feu en quelque sorte. Ainsi, par exemple, le curé de St Nicolas, l'abbé Groteclaus, cherchant comment remplacer un prédicateur indisponible au dernier moment, vint demander au Supérieur de le tirer d'embarras. Il s'agissait d'assurer l'Octave du Sacré-Coeur. Le Père Berset accepta cette série de prédications qui firent connaître et nos Pères et leurs talents oratoires. On les demanda à St-Denis, à Ste-Croix, à St-Martin, à St-Barthélemy, à la Cathédrale,... Puis les curés des environs s'enhardirent à leur demander des travaux plus longs comme des octaves, des neuvaines. Plus significatif encore, l'évêque demanda au P. Berset de prêcher la grande retraite à ses séminaristes.

Ces débuts, aux dires du P. Held, furent cependant assez pénibles. Il écrit au Recteur Majeur que «la partie de la population qu'on appelle les *Wallons* tient beaucoup du caractère des Français et est très difficile. On se donne de la peine, on prêche beaucoup mais, jusqu'ici, les résultats ne sont pas sensibles. Ce qui nous console beaucoup, ce sont les excellentes dispositions du clergé»⁹⁷.

À la fin de l'année 1833, commencèrent véritablement les missions: Gulpen, événement très important pour l'Institut – nous

⁹⁵ Passerat à Ripoli 26 décembre 1834 (AGHR Fds Passerat).

⁹⁶ Le Suisse Antoine Césard (Buix 1802), prêtre en 1828, profès à Fribourg en janvier 1834. Arrive à Liège en octobre 1834 et rentre en Alsace en octobre 1841. Dispensé en 1843. *ChPCprB*, I, 91, 388 et 390; *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°196; LANDTWING, *Die Redemptoristen*, 59 et 123, n. 5.

⁹⁷ Lettre en italien de Held à Ripoli le 13 octobre 1833 (Original aux AGHR 30060001,83362, BECO, *Hd*, 040), publiée par O. WEISS dans *SHCSR* 40 (1992) 323-324. Un an plus tard, Passerat sera du même avis: «... *inter Gallos qui tam difficile quam Germani facile moventur...*». Passerat à Ripoli 26 décembre 1834 (AGHR Fds Passerat).

y reviendrons – Valkenburg, Montzen, Heerlen, Thimister, Verviers, Dieupart, Vaals, Sittard, Louveigné, Theux,...⁹⁸ Série de missions impressionnante compte tenu du petit nombre de missionnaires disponibles et maîtrisant plus ou moins bien la langue française.

Les missions de Thimister (septembre 1834)⁹⁹ et de Verviers (novembre 1834)¹⁰⁰ seront marquées par la présence du P. Passerat en personne. Sans doute las de n'avoir que de fastidieux problèmes d'administration à résoudre dans son exil viennois, le Vicaire Général a voulu, lui aussi, goûter aux joies de la prédication et voir le bien qui pouvait s'opérer dans une population avide d'accueillir de vrais missionnaires, d'entendre la Parole de Dieu, de pouvoir se réconcilier avec Lui, après tout ce temps de sécheresse spirituelle. L'enthousiasme du Vicaire a dû être bien grand pour que le Recteur Majeur lui écrive de se ménager: il est en Belgique pour organiser la Congrégation et se rendre compte de la situation, et non pour prêcher des missions et mettre sa santé en danger!¹⁰¹ De son côté le P. Berset raconte au secrétaire du Recteur Majeur la mémorable mission de Verviers et en profite pour souligner le manque d'ouvriers apostoliques. Il est très mécontent du P. Czech, recteur de Fribourg, qui renâcle à laisser partir ses sujets et qui ne se rend pas compte que «la seule ville de Liège compte plus d'habitants que tout son canton de Fribourg»¹⁰². C'est à Verviers encore qu'un jeune missionnaire va s'illustrer et commencer une éblouissante carrière de prédicateur: Bernard Hafkenschaid, à peine sorti du noviciat de Weinhaus (Vienne).

⁹⁸ Ces missions et travaux sont racontées en détail dans les *Chronica Laborum Apostolicorum extra Collegia*, I, 8-60. Voir également KERSTEN, *JHL*, les années 1834-1835, *passim*; GRÉGOIRE, *Recherches*.

⁹⁹ Mission de Thimister: KERSTEN, *JHL* nov. 1834, I, 361-362.

¹⁰⁰ Mission de Verviers: KERSTEN, *JHL* déc. 1834, I, 419-425, 492.

¹⁰¹ Ripoli à Passerat le 10 novembre 1834 (Original aux AGHR 07 IX C 2327).

¹⁰² Berset à Sabelli 27 novembre 1834 (Original aux AGHR 30060001, 83448; BECO, *Sb*, 129). Passerat à Ripoli 18 novembre 1834 (AGHR Fds Passerat).

3. – À Saint-Trond

Une vingtaine de Rédemptoristes sont maintenant au *Steen-aert*: Pères, Frères, étudiants et novices sous la direction du P. Pilat. Mais par suite des déménagements successifs, le noviciat a connu plusieurs Pères Maîtres¹⁰³. Il y eut d'abord à Rumillies le P. Martin Schöllhorn (d'octobre à décembre 1832), puis le P. Karl Peter qui participa au déménagement à Saint-Trond (de janvier à mai 1833) et le Supérieur lui-même, Pilat (de mai 1833 à mars 1835). Quant à ce dernier, le Vicaire Général connaissait son tempérament excessif, plusieurs lettres l'exhortent à être plus modéré car il est turbulent, trop zélé¹⁰⁴. Bien avant sa visite, il l'avait supplié de former ses novices avec plus de calme. Il doit leur donner une meilleure nourriture, du thé au lait tant qu'ils veulent et du sucre à volonté. «Accoutumez vos novices à une grande modération en tout. C'est l'esprit de Dieu *qui est omnia fortiter et suaviter disponens*»¹⁰⁵. Passerat aurait voulu que le P. Czech lui cède le P. Michel Neubert, mais en vain¹⁰⁶.

Les conditions matérielles étaient difficiles pour le P. Pilat. À la fois missionnaire, Supérieur, Maître des novices et préfet des étudiants, il devait composer et parer au plus pressé. Passerat, durant son premier voyage en Belgique, avait bien compris la situation et promis d'envoyer quelqu'un comme maître des novices. Ce fut le P. Dobisch¹⁰⁷. Celui-ci arriva fin mars 1835, quoique Pilat semble avoir gardé la haute direction du noviciat. En tout cas, l'entente était loin d'être parfaite entre les deux et le choix de Dobisch ne fut pas des plus heureux.

¹⁰³ *ChPCprB*, I, *passim* et JANSSENS, *L'organisation du noviciat de la Province belge CSSR*, 185-202.

¹⁰⁴ Passerat à Ripoli 26 décembre 1834 (AGHR Fds Passerat).

¹⁰⁵ Passerat à Pilat 7 mai 1833 et 12 février 1834. (Originaux aux Archives CSSR Flandrica, copies aux AGHR 30060001,83326 et 83408).

¹⁰⁶ Passerat à Held 10 juin 1835 (copie AGHR 30060001,83520, BECO, *Hd*, 080)

¹⁰⁷ Aloys Dobisch (Horzeniowes/Bohême 1810), profès à Mautern en 1829 et prêtre en 1833. Dispensé en 1838. Arrive d'Innsbruck à Saint-Trond le 23 mars 1835 (Passerat à Held 17 mars 1835, copie aux AGHR 30060001, 83512, BECO, *Hd*, 075) et retourne en Autriche en septembre 1836. *ChPCprB*, I, 119 et 156; *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°150.

Quant aux études, elles s'organisaient au mieux, compte tenu des circonstances. Les Chroniques¹⁰⁸ nous donnent la liste des *lecteurs*: Alexandre Czvitkovicz pour la dogmatique et Kannamüller pour la Morale, Heilig supervise le cycle supérieur des études classiques.

En mai 1835, la maison eut l'honneur de recevoir son grand ami et protecteur, Mgr van Bommel. Le prélat fut reçu, nous dit-on, en quinze langues, sans doute en y incluant les dialectes locaux¹⁰⁹. Moins anecdotique et plus importante pour l'avenir fut l'arrivée d'un jeune prêtre de Tournai, Victor Dechamps. Lui-même raconte¹¹⁰ comment vers neuf heures du soir, par une soirée d'été qui répondait parfaitement à l'état de son âme heureuse et tranquille en touchant au port, en attendant le Frère portier, il leva les yeux et vit une vieille inscription taillée dans la pierre même de la porte du couvent: *Mater Dei sis intranti janua coeli*¹¹¹. Toute sa peine fut alors de refouler ses larmes, ne voulant pas paraître triste au moment même où son cœur était inondé de joie. Marie avait donc autrefois choisi l'heure où il l'invoquait comme la *porte du ciel*, pour l'attirer là où elle voulait lui montrer un jour qu'il ne l'avait pas invoquée en vain, et que c'était bien elle qui l'avait conduit au port. Ce n'est donc pas par hasard que trente ans plus tard, nommé évêque de Namur, il prendra comme devise *Pervia Cœli porta manes*.

Cette deuxième année passée à Saint-Trond s'acheva pleine de ferveur et d'espoir mais aussi de tensions. Comme l'écrivait Passerat à Held¹¹²: «Les têtes s'échauffent à Saint-Trond. Il me semble que l'esprit du P. Dobisch domine son monde, peut-être a-t-il été égaré par le P. Kannamüller. Nous ne savons que trop bien que l'activité désordonnée du P. Pilat hors de la maison en est la cause principale».

¹⁰⁸ *ChPCprB*, I, 89.

¹⁰⁹ *ChPCprB*, I, 140 et *Dig. Chr.*, III, 15.

¹¹⁰ V. DECHAMPS, *La Nouvelle Ève*, dans ses *Oeuvres complètes*, Malines 1874-1880, V, 260-261.

¹¹¹ Il s'agit d'un chronogramme laissé par les locataires précédents: 1660.

¹¹² Passerat à Held 10 juin 1835 (Copie aux AGHR 30060001,83520, BECO, Hd, 080).

Heureusement, pour dénouer ces problèmes, une quatrième fondation allait voir le jour à Wittem, petite localité située à une quarantaine de kilomètres de Liège, maison qui allait connaître, elle aussi, un très grand avenir.

III. VERS LA CRÉATION DE LA PROVINCE BELGE (1836-1841)

1. – *Wittem*¹¹³

Si l'introduction de la Congrégation en Belgique eut pour cause la diffusion des ouvrages de saint Alphonse, la maison de Wittem, par contre, doit son origine à l'activité apostolique de ses fils. Reportons-nous au début de la fondation liégeoise. En juin 1833 Mgr van Bommel invita les Pères Held et Berset à visiter le Petit séminaire qu'il avait ouvert deux ans plus tôt à Rolduc. Le P. Berset y fut invité à prendre la parole en français à l'intention des élèves et il y fut tellement apprécié qu'on le pria de donner la retraite annuelle le mois d'octobre suivant. Ce fut un succès au point que plusieurs élèves demandèrent leur admission dans la Congrégation, ainsi Matthieu-François Poilvache, Joseph-Guillaume Lamaye, Louis Gillet (tous profès en 1835), Joseph Dejaer (profès en 1836)¹¹⁴.

Notre réputation grandissait dans ce pays des trois frontières: belge, allemande et hollandaise. Les prêtres de l'endroit, sous l'impulsion de l'évêque de Liège, commençaient à nous demander des prédications et même des missions populaires. Tout naturellement, elles vont se concentrer dans le nord de la Province de Liège et le sud de la Province du Limbourg hollandais, dont une grande partie appartenait encore à la Belgique et au diocèse de Liège. Citons¹¹⁵ les missions de Gulpen-Wittem¹¹⁶ du

¹¹³ Sur Wittem, l'ouvrage de base reste celui de H. MOSMAN, *Het Redemptoristenklooster Wittem*, Roermond 1935.

¹¹⁴ *ChPCprB*, I, 261; DE MEULEMEESTER, *Held*, 111; BECQUÉ, *Dechamps*, I, 49.

¹¹⁵ Riche documentation sur ce sujet dans les *Monumenta Historica Provinciae Neerlandicae CSSR*, surtout les articles de M. MULDER, V (1953) 157-186; VI (1954) 73-88 et 169-175; VII (1955) 161-177. Traduits en partie par Dijkman-Zirilli dans *SHCSR* 33 (1985) 263-282.

¹¹⁶ Gulpen: Galoppe en français. Cfr KERSTEN, *JHL*, octobre 1834, I, 328-334.

22 décembre 1833 au 9 janvier 1834; de Valkenburg¹¹⁷ du 18 avril au 1er mai 1834; de Heerlen¹¹⁸ du 27 juin au 13 juillet dont le P. Passerat fut témoin lors de son premier voyage en Belgique; celle de Vaals¹¹⁹ du 16 février au 4 mars 1835 et celle de Sittard¹²⁰ un peu plus tard.

Nous retiendrons la mission de Gulpen qui a été directement à l'origine de notre installation à Wittem. C'est le doyen Alexandre van der Velpen qui la demanda expressément pour ranimer la foi de ses paroissiens, fort tiède en ces temps-là. Pourquoi a-t-on choisi l'église de Wittem comme centre des prédications? Sans doute était-ce plus central et les Pères pouvaient loger dans l'ancien couvent des Capucins qui, trois ans plus tard, deviendrait notre maison. Les missionnaires étaient au nombre de cinq: le Supérieur Held et Joseph Ludwig de Liège, van den Wijenberg et Kannamüller de Saint-Trond et l'alsacien Allonas¹²¹.

Cette mission eut un retentissement énorme dans la région¹²². Il y avait plus de cent ans qu'un tel événement n'avait eu lieu. Une foule immense venue des trois pays (Hollande, Belgique, Allemagne) fit de ces journées de prédication un triomphe. Les Chroniques parlent de douze à quinze mille personnes venues de partout, même d'Aix-la-Chapelle et de Cologne. La cérémonie de la plantation de la Croix eut lieu, à la demande des fidèles, à la fois à Gulpen et à Wittem. Les missionnaires eux-mêmes furent surpris du succès de la mission. M. Mulders se penche longuement sur les causes de ce succès¹²³. Il cite l'attrait

¹¹⁷ Valkenburg: Fauquemont en français. KERSTEN, *JHL*, juin 1834, I, 101-102.

¹¹⁸ Heerlen: KERSTEN, *JHL*, nov. 1834, I, 359-361.

¹¹⁹ Vaals: KERSTEN, *JHL*, mai 1835, II, 48-49.

¹²⁰ Sittard: KERSTEN, *JHL*, mai 1835, II, 49-50.

¹²¹ L'Alsacien Jean-Baptiste Allonas (Markolsheim 1804 - Landser 1847), écolier à la Valsainte, profès au Bischenberg en 1824 et prêtre à Nancy en 1827. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°93. Arrive à Tournai fin 1833 et repart au Bischenberg en octobre 1835. *ChPCprB*, I, 93 et 137; OTTMANN, *Carnets*, n°5, 51; LANDTWING, *Die Redemptoristen*, 24 et 62.

¹²² KERSTEN, *JHL*, oct. 1834, I, 328-334. Autre témoin précieux: J. Th. Laurent (1804-1884), vicaire de Heerlen et futur évêque du Luxembourg, voir Ch. MOELLER, *Leben und Briefe von J. Th. Laurent*, Trier 1887, I, 218-219. Cette mission sera le début d'une longue amitié avec les Pères Held, Passerat, Fey, Geller.

¹²³ M. MULDER, *De volksmissies der Redemptoristen in Nederland*, dans *Monumenta Historica Provinciae Neerlandicae CSSR V* (1953) 167-172. Traduc-

de la nouveauté, le goût du romantisme chez le peuple après des décennies de rationalisme sec et de josphisme tatillon qui s'adressait plus à la raison qu'au cœur. Les missionnaires eux-mêmes avaient le sens du tragique, de la mise en scène. Les pèlerinages étaient à la mode, on se déplaçait volontiers pour écouter un grand sermon, participer à une cérémonie sortant de l'ordinaire ou... pour assister à une fête villageoise. En outre, un peu avant, une épidémie de choléra dans la région avait poussé plus d'un à réfléchir sur la précarité de la vie et sur ses fins dernières. Une raison plus évidente encore: le talent des missionnaires. Quoique maîtrisant imparfaitement le Français et le Néerlandais, ils savaient comment parler aux foules, comment inspirer crainte, amour et repentir. Ainsi leurs sermons sur la Passion de Notre-Seigneur ou le rôle de la Vierge Marie dans notre salut touchaient tous les cœurs.

Quelles que soient les causes du succès de la mission de Gulpen-Wittem, les conséquences en seront très bénéfiques pour la Congrégation. Lorsque le P. Held s'aperçut qu'après à peine deux ans d'existence, la maison de Saint-Trond devenait trop exiguë pour ses novices et étudiants, il commença à penser sérieusement à une quatrième fondation. Mais où? Dans le diocèse de Tournai, il ne fallait pas y songer, les relations avec l'évêque Labis n'étaient pas au beau fixe. Par contre, Mgr van Bommel était largement acquis à la Congrégation et ne refuserait pas une troisième maison de Rédemptoristes dans son diocèse, au contraire. Le Supérieur n'avait pas oublié Wittem, sa fameuse mission et cette grande bâtisse abandonnée près de l'église. C'est là qu'il porta ses regards. Mais il y avait une condition pour obtenir l'église de Wittem, à savoir remplir toutes les charges paroissiales en tant que succursale de la paroisse de Mechelen, Held refusa cette condition. En outre la propriétaire Madame Veuve van Velthoven ne désirait pas vendre son bien quoiqu'elle appréciait le P. Held. Ce fut son fils, juge à Eindhoven, Justin van Velthoven¹²⁴ qui la décida à cette vente.

tion italienne: *SHCSR* 33 (1985) 274-275.

¹²⁴ Justin van Velthoven: devenu plus tard Rédemptoriste (Budel 1809 - Bruxelles 1857), profès à Saint-Trond en 1844 et prêtre à Wittem en 1848. Décédé comme membre de la Province hollando-anglaise. *ChPCprB*, II, 76-77; Ca-

Le couvent des Capucins fut donc cédé le 19 décembre 1835¹²⁵, non pas aux Rédemptoristes directement, car ils n'étaient pas encore reconnus légalement, mais à la Fabrique d'église de Mechelen pour la somme de 5.750 fr., somme avancée par la Baronne von Lommesen et sa soeur. Le 30 juillet 1836, la Fabrique d'église de Mechelen abandonna la jouissance du bien aux Rédemptoristes de Liège¹²⁶.

Loin de ces préoccupations juridiques, la communauté de Saint-Trond apprit par le Préfet des étudiants, Joseph Ludwig, qu'enfin, ils allaient avoir une maison d'études digne de ce nom. Le 1er janvier 1836, les Pères Ludwig et Peter partirent en avant afin de préparer la maison. Et le lundi 11 janvier, de grand matin, prirent la route de Wittem les douze premiers d'une liste qui sera fort longue au fil du temps: le Père Alexandre Czvitkovicz, le diacre Michael Heilig, les deux Portugais chassés de leur pays: Giuseppe Azevedo et João Da Silva, l'Alsacien Gabriel Rümpler, le Lorrain F.X. Lempfridt, l'Allemand Andreas Markus Hugues, les Belges Joseph Lamaye, Urbain Verheyden, Louis Gillet, Mathieu Kempenaire et un Frère également de Belgique, Jan Leenaerts¹²⁷.

Les plus forts étaient à pied, les autres en carriole, juchés sur les meubles et les malles contenant les pauvres effets de chacun. Après une journée harassante, c'est avec joie qu'ils aperçurent enfin la faible lumière qui les attendait dans cette froide nuit d'hiver. Malgré la chaleur de l'accueil du P. Peter, ils durent bien constater que la maison était loin d'être prête à les recevoir. Les choses finirent bien par s'organiser, grâce, entre autre, à la générosité des voisins. À la fin du mois de juillet 1836, la communauté avait encore grandi: de Saint-Trond étaient progressivement arrivés l'Alsacien Antoine Schmitt, les Belges Victor Dechamps et Mathieu Poilvache, de Fribourg le Bavarois Joseph Arnold et de Vienne le Belge Louis Cartuyvels¹²⁸.

talogus Gen. Patrum, XIII, n°408; OTTMANN, *Carnets*, n°5, 60 (aux AGHR).

¹²⁵ DILGSKRON, *Held*, 83 et MOSMANS, *Wittem* (cfr note 113) 29 et svv.

¹²⁶ Ce n'est qu'en août 1865 que la Congrégation acquit le bien définitivement. MOSMANS, *Wittem*, cit., 31.

¹²⁷ *ChPCprB*, I, 170-175.

¹²⁸ *ChPCprB*, I, 159 et 176.

Jusqu'à l'érection de la Province belge (le 2 juillet 1841), il y eut deux Recteurs à Wittem: Alexandre Czvitkovicz (de janvier 1836 au 1er août 1839) suivi de Heilig qui le resta jusqu'en décembre 1847. Quant aux préfets des étudiants, il furent trois: Joseph Ludwig qui resta en fonction cinq mois, puis Victor Dechamps qui le devint dès sa profession religieuse en juin 1836 jusqu'en octobre 1840, enfin Théodore Lelouchier qui cessa en décembre 1847¹²⁹.

Quels étaient les professeurs en ces débuts?¹³⁰ Nous savons que le P. Czvitkovicz enseigna la théologie dogmatique jusqu'en 1838 lorsque le P. Rümpler le remplaça pour un an, puis le P. Dechamps reprit ce cours ainsi que l'Écriture Sainte, l'Histoire ecclésiastique et le Droit Canon¹³¹. La Théologie morale fut aux mains de Czvitkovicz puis de Heilig. La Philosophie fut enseignée successivement par Michael Heilig, Joseph Arnold et M. A. Hugues. Les cours de Rhétorique pour les étudiants qui n'avaient pas encore achevé le cycle des études secondaires étaient assurés par Heilig et Arnold. Ainsi peu à peu, la maison de Wittem va commencer son rôle de maison de formation au même titre que Mautern en Autriche (fondé en 1827) et Fribourg en Suisse (1828). D'après le *Liber Professionum* de Saint-Trond, arrivèrent à Wittem de 1837 jusqu'à la création de la Province Belge environ 45 profès dont il est vrai, un certain nombre avaient quasiment achevé leurs études.

Le mois de juillet 1837 fut marqué d'une pierre blanche au studentat. Ce fut à cette époque en effet que le Vicaire Général Passerat décida d'entreprendre sa deuxième visite canonique en Belgique. On imagine sans peine la curiosité de tous les confrères de pouvoir rencontrer, beaucoup pour la première fois, ce

¹²⁹ *ChPCprB*, I, 172, 177, 324 et 343; MOSMANS, *Wittem*, cit., 330.

¹³⁰ *ChPCprB*, I, 159-160; 217-218; 270-280; 312-313; 343-348; 386-387; MOSMANS, *Wittem*, cit., 194-196; M. MULDER, *De inrichting van Wittems Studentaat in de eerste tijd*, dans *Monumenta Historica Provinciae Neerlandicae CSSR* II (1950) 161-177; L. DANKELMAN, *Oversten en Officiales*, dans *ibid.*, V (1953) 24-30; Th. VAN EUPEN, *Bijdrage tot de geschiedenis van de dogmatische theologie in Wittem (1836-1955)*, dans *ibid.*, VII (1955), 97-118; P. JANSSENS, *Le berceau du studentat de la Province belge CSSR*, dans *SHCSR* 12 (1964) 368-370.

¹³¹ Jusqu'en octobre 1840 où Dechamps fut nommé à Liège comme admoniteur. Remplacé à Wittem par Théodore Lelouchier, *ChPCprB*, I, 353.

Supérieur dont ils avaient entendu parler maintes fois. Lui-même raconte l'événement en termes savoureux:

«Je suis monté sur le trône à Wittem, et des arcs de triomphe et des guirlandes et des inscriptions et des compliments et de la musique plus que je n'en voulais [...] Je suis bien vite descendu de mon trône pour me mettre dans les rangs. Alors j'étais dans ma vocation et me trouvais si bien, surtout parce que je ne voyais que de braves gens. Qu'ils sont braves ces Belges!»¹³²

En septembre 1838 vinrent à Wittem quelques néo-profès du Bischenberg contre, semble-t-il, l'avis du Recteur de Fribourg, Aloys Czech. Ils y restèrent deux ans, puis retournèrent à Fribourg à cause du trop rude climat hollandais¹³³. Deux autres n'y restèrent qu'un an avant d'être dispensés¹³⁴. Enfin un autre candidat fribourgeois ne fit que son année de noviciat (1838-1839) à Saint-Trond¹³⁵.

Tout était pour le mieux jusqu'en avril 1839 où de sombres nuages vinrent troubler le ciel en ce coin du Limbourg. En effet, lorsque les Belges en septembre 1830 chassèrent les Hollandais en ne reconnaissant plus le roi Guillaume I comme leur souverain, les choses se gâtèrent entre la Belgique et les Pays-Bas. Il y eut bien un protocole dit des «XXIV articles» proposé par la Conférence de Londres le 15 octobre 1831 selon lequel la rive droite de la Meuse revenait au roi de Hollande. Mais celui-ci refusa de signer ce protocole, si bien que la partie du Limbourg où se trouve Wittem était administrée en fait par la Belgique qui n'y avait pas droit! Cette situation paradoxale dura jusqu'au 19 avril 1839 lorsque l'accord de 1831 cessa d'être lettre morte et la rive droite de la Meuse passa réellement et définitivement au Royaume de Hollande¹³⁶.

¹³² Passerat à Sœur Eugénie Dijon OSSR du 2 août 1837 (AGHR Fds Passerat).

¹³³ Ce sont Henri Billet, Auguste Bobillier, Claude Lausay et Ambroise Zobel. *ChPCprB*, I, 280 et 343; LANDTWING, *Die Redemptoristen*, 66, n. 5.

¹³⁴ Joseph Brasay et Elias Vögli, *ChPCprB*, I, 280 et 311. Pour Vögli, cfr note 63.

¹³⁵ Le Fribourgeois François Fasel (Vuissens 1819 - Contamine 1861), *ChPCprB*, I, 269, 311 et 321; *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°279; LORTHIOIT, *Mémorial*, 145.

¹³⁶ Fl. DE LANNOY *Histoire diplomatique de l'Indépendance belge*, Bruxelles

On peut aisément imaginer la crainte de nos confrères de Wittem. Les Belges surtout se souvenaient fort bien des tracasseries qu'eut à subir l'Église de leur pays durant la période hollandaise de l'*Amalgame*. Retomber sous une monarchie hollandaise et protestante de surcroît ne leur disait rien qui vaille! Le recteur Czvitkovicz écrivit en avril 1839 à Mgr den Dubbelden, Vicaire apostolique de 's Hertogenbosch (Bois-le-Duc)¹³⁷ en répondant d'avance aux objections qui pourraient être faites contre leur communauté:

* *Aurions-nous commis des irrégularités au cours d'éventuelles missions paroissiales? Impossible car nous n'avons pas encore donné de missions*¹³⁸. Nous nous occupons exclusivement de la formation de nos trente étudiants.

* *Notre maison abrite beaucoup d'étrangers. C'est vrai, mais ils proviennent de pays tellement monarchiques qu'ils sont au-dessus de tout soupçon!*

* Dernière objection possible: *le clergé séculier suffit pour assurer la pastorale*. Sur ce point, c'est aux autorités ecclésiastiques d'en juger; elles savent par ailleurs quelle influence bénéfique des Religieux zélés peuvent exercer sur le comportement moral du peuple.

Quelques mois plus tard, le successeur d'Alexandre Czvitkovicz, le Recteur Heilig reçut des autorités civiles limbourgeoises un questionnaire officiel à remplir. On lui demandait entre autres le but de la maison de Wittem, les liens avec les autres maisons et les pays étrangers, l'enseignement donné et pour qui, la liste des résidents, etc. Le Recteur y répondit du mieux qu'il put et attendit, non sans inquiétude, une réponse qui ne vint pas. En effet le roi Guillaume I abdiqua en octobre 1840 en faveur de son fils, Guillaume II. A peine un mois plus tard, le nouveau

1930, 247-250, 375.

¹³⁷ MOSMANS, *Wittem*, cit., 39. Mosmans se réfère aux Archives diocésaines de 's Hertogenbosch (Bois-le-Duc).

¹³⁸ Czvitkovicz joue sur les mots car il y a eu des missions au Limbourg avant et après leur arrivée à Wittem. Ainsi en 1836: Venlo, Roermond, Weert, Horst. M. MULDER, *Geschiedenis van de Redemptoristen-volkmissies in Nederland*, dans *Monumenta Historica Provinciae Neerlandicae* GSSR VI (1954) 77-81.

souverain signa un décret¹³⁹ reconnaissant légalement la maison de Wittem, mais en la soumettant à certaines conditions:

1. l'Institut doit se conformer strictement aux statuts approuvés par le Pape Benoît XIV;

2. les membres restent soumis à l'autorité ecclésiastique de l'endroit où ils se trouvent;

3. l'Institut est «personne morale», et donc soumis à certaines contraintes administratives [*par exemple en cas d'héritage*];

4. les exercices spirituels, connus sous le nom de *Missions* doivent se confiner aux alentours de l'église, et non sur la voie publique.

Ainsi toutes les craintes se dissipèrent quant à l'existence du studendat. Le roi fit mieux encore en daignant visiter notre maison durant l'été 1841¹⁴⁰. De passage dans la commune, il descendit de carrosse pour écouter le discours de bienvenue du P. Bernard Hafkenschaid qui l'invita à entrer dans notre maison. Ce qu'il fit de bonne grâce. Les ministres qui l'accompagnaient grommelèrent un peu, n'y voyant qu'une perte de temps, mais le souverain n'y prêta pas attention et se fit montrer tout la maison. Comme il faisait remarquer la propreté des chambres, le P. Bernard Hafkenschaid lui répondit: «Sire, la propreté de nos cellules est une des principales recommandations de saint Alphonse».

2. – À Tournai

Alors que les maisons de Liège, de Saint-Trond et de Wittem pouvaient compter sur la bienveillance de leur évêque, Mgr van Bommel, les Pères de Tournai, par contre, se voyaient en butte à quelques tracasseries de la part de Mgr Labis. Pendant les cinq années qui conduiront à la création de la Province belge, les motifs de friction vont s'accumuler entre la Congrégation et l'évêché. Sur les cendres encore chaudes des conflits antérieurs¹⁴¹,

¹³⁹ Décret du 28 novembre 1840, n°15. MOSMANS, *Wittem*, cit., 41-43.

¹⁴⁰ Cette visite eut lieu le 18 juin 1841. *ChPCprB*, I, 395-397; MOSMANS, *Wittem*, cit., 40-45.

¹⁴¹ Rappelons-nous l'affaire des examens diocésains pour nos Pères, le déménagement demandé et refusé sur l'autre rive de l'Escaut, ...

plusieurs nouveaux brandons de discorde s'allumèrent.

Il y eut d'abord ces membres du clergé séculier qui, nous voyant prêcher des missions, sentirent l'appel à la fois à la vie religieuse et à une activité apostolique, dure certes mais qui apportait joies et consolations. Ce fut le cas du curé d'Arquennes, l'abbé Degrez¹⁴² qui demanda son admission dans l'Institut après avoir sollicité en vain la permission de son évêque. Lassé d'attendre son accord, il prit l'habit à Saint-Trond le 13 juin 1836. Aussitôt Mgr Labis lui intima l'ordre de rentrer dans sa paroisse et écrivit une lettre sévère au P. Held¹⁴³:

«Je viens d'apprendre, non sans surprise et sans peine, qu'un prêtre de mon diocèse, Mr Degrez, curé d'Arquennes-lez-Nivelles, a abandonné brusquement son poste, malgré la défense formelle que je lui avais faite de partir avant l'époque où il me serait possible de le remplacer. Je suis loin de m'opposer aux vocations religieuses lorsqu'elles me paraissent bien éprouvées et qu'il n'en résulte aucun dommage considérable pour le diocèse, mais je ne puis tolérer cette espèce de désertion dans un moment surtout où je suis encore obligé de laisser plusieurs cures vacantes [...]. On m'assure que M. Degrez est entré au noviciat à Saint-Trond, je ne puis ajouter foi à ce bruit. Désirant toutefois connaître la vérité, je m'adresse à vous, Très Révérend Père, avec toute confiance pour savoir ce que vous connaissez à cet égard. S'il a été réellement admis au nombre de vos novices, j'aime à croire que ce ne peut être qu'à votre insu [...]. Dans cette hypothèse, j'attends de vous que vous vous empressiez de le renvoyer à son poste qui restera vacant [...]».

Dès son retour d'Autriche, Held lui répondit de Wittem en ces termes:¹⁴⁴

«Je savais avant mon départ de Liège que M. Degrez n'attendait que la permission de Votre Grandeur pour entrer chez nous. Dans la présomption que cette permission ne tarderait pas d'être

¹⁴² Nicolas Degrez (Frasnes-lez-Gosselies 1805 - Bruxelles Uccle 1840) ordonné prêtre en 1828 et profès à Saint-Trond en 1837. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°242; *ChPCprB*, I, 155-156, 213, 351; *Dig. Chr.*, II, 53-54.

¹⁴³ Lettre de Labis à Held du 21 juin 1836 (BECO, *Hd*, 098), copie dans *Copiaz* I, 34 et dans *ChPCprB*, I, 143-144.

¹⁴⁴ Lettre de Held à Labis du 27 juin 1836 (BECO, *Hd*, 099), copie dans *Copiaz* I, 35 et dans *ChPCprB*, I, 145-146.

donnée pendant mon absence, j'ai donné au Supérieur de la maison du noviciat la faculté de l'admettre [...] Comme les choses se passaient pendant mon absence et à mon insu, je prie le R. P. Villain¹⁴⁵ qui, par hasard, se trouve ici présent, de faire à V. G. l'exposé de toute cette affaire qui m'afflige sensiblement, vu qu'un Prélat de l'Église se croit blessé dans ses droits par une Congrégation qui ne tient à rien autant qu'à la bonne intelligence avec ceux dont dépend tout le succès des travaux qu'elle entreprend pour le salut des âmes. V. G. jugera si ceux qui tenaient ma place en mon absence ont tenu une conduite blâmable et si le rappel de M. Degrez à son poste, chose que V. G. a le droit de lui signifier, doit avoir lieu. Pour ce qui me regarde, mes dispositions au sujet de l'admission du prêtre contre la volonté de leurs respectifs évêques, je me suis conformé dans ce point – Mgr de Liège peut le témoigner – à la conduite ordinaire des autres corporations religieuses existantes dans ce pays».

L'évêque se calma quelque peu, mais il demanda que le curé réintègre, du moins provisoirement, son poste¹⁴⁶. Finalement l'abbé Degrez, après être de fait retourné quelque temps dans sa cure d'Arquennes, reviendra à Saint-Trond et prononcera ses voeux le 30 avril 1837¹⁴⁷.

Si nous nous sommes attardés sur ce cas, c'est parce qu'il illustre bien l'état d'esprit qui régnait dans le diocèse de Tournai à cette époque. Ce genre d'incident va se répéter plus d'une fois au cours des années suivantes. Ainsi, celui du curé de Baulet, l'abbé Guersouille¹⁴⁸ qui mena aussi une rude bataille, mais ne

¹⁴⁵ Sur Joseph Villain (1797-1838): cfr note 6.

¹⁴⁶ Labis à Held du 8 juillet 1836 (BECO, Hd, 101), copie dans *Copiæ*, I, 36 et *ChPCprB*, I, 147.

¹⁴⁷ Le P. Degrez ne fera pas une longue carrière chez nous. Père Maître quelques mois à la mort de Joseph Villain en 1838. Il fut atteint d'aliénation mentale pendant la mission de Haccourt en octobre 1839 (*Chronica laborum apostolicorum extra Collegia*, I, 135). Passerat à Held du 17 décembre 1839 (photocopie aux AGHR 30060001,83944, BECO, Hd, 214). Décédé dans une maison de santé à Bruxelles-Uccle le 13 janvier 1840. *ChPCprB*, I, 319-320 et 351; *Dig. Chr.*, II, 53-54.

¹⁴⁸ Nicolas Guersouille (Ath 1805), ordonné prêtre en 1828 et profès à Saint-Trond en 1837. Dispensé de ses voeux à Tournai en 1848. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°246. Devint Chartreux, puis Trappiste, *ChPCprB*, I, 157-158). Décédé comme sous-Prieur fin 1854, cfr Vanbreuse à Mauron le 1 juin 1855

restera chez nous que onze ans.

Citons également le cas du séminariste Théodore Lelouchier qui, plus tard, deviendra un des Consultants Généraux du P. Nicolas Mauron et le restera trente-six ans, de 1855 à 1891¹⁴⁹. Lui aussi, sous l'influence du P. Villain¹⁵⁰, entra au noviciat de Saint-Trond au début du mois de juillet 1837. La réaction ne se fit pas attendre: le 20 juillet, l'évêque lui intima l'ordre formel de réintégrer les rangs de son clergé. Ce qu'il refusa. Plus tard¹⁵¹, il révéla la réponse qu'il avait donnée à son évêque en ces termes peu équivoques: «[...] je répondis à Mgr que je n'ôterais point l'habit à moins qu'on ne me l'arrachât et je le pria de me faire la faveur de me perdre de vue [...]».

Dernier transfuge: le diacre et professeur au collège épiscopal d'Enghien, l'abbé Fontaine¹⁵², autre pénitent de l'abbé Villain. Il eut à livrer le même combat contre son irascible évêque. Celui-ci osa lui écrire:¹⁵³

«Comme il m'appartient de décider de la vocation des sujets de mon diocèse, je vous défends sous peine de suspense de quitter le poste que je vous ai assigné à Enghien, jusqu'à ce que vous vous rendiez à l'invitation qui vous fut faite par mon Vicaire Général [Dupiéroux]».

Il fut quand même reçu comme novice à condition de se rendre, par prudence, au noviciat du Bischenberg¹⁵⁴, quoique finalement il put se rendre à Saint-Trond. En compagnie de

(Original aux AGHR 30060001,85518).

¹⁴⁹ Le Belge Théodore Lelouchier (Mons 1814 - Roma 1891), profès à Saint-Trond le 15 juillet et prêtre à Liège en décembre 1838, *ChPCprB*, I, 269. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°257. Recteur à Liège de déc. 1847 à janvier 1851. Consultant Général de 1855 à 1891, *SHCSR* 2 (1954) 61 et 255, n. 82. Dossier aux AGHR PrB, XVI, 11.

¹⁵⁰ Villain à Lelouchier 9 février 1837, *ibid.*

¹⁵¹ «Sommaire» rédigé à Wittem le 12 mai 1842. AGHR, *ibid.*

¹⁵² Jean Fontaine (Gilly 1815-Tournai 1845) prend l'habit à Saint-Trond le 2 février 1838. Ordonné prêtre à Liège le 22 décembre 1838 et profès à Saint-Trond le 2 février 1839. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°273; *ChPCprB*, I, 266-269, 280, 310; II, 208; *Dig. Chr.*, I, 24-25.

¹⁵³ Labis à Fontaine 9 février 1837. Copie dans *ChPCprB*, I, 268-269.

¹⁵⁴ Held à Villain 17 novembre 1837, AGHR 30060001,83758. BECO, *Hd*, 144.

Théodore Lelouchier et d'Antoine Schmitt, il reçut l'ordination sacerdotale à Liège des mains de Mgr van Bommel, avant même d'avoir achevé son noviciat.

Plus étonnante encore fut l'attitude de Mgr Labis envers notre Père Ottmann¹⁵⁵. Celui-ci jouissait d'une grande estime auprès de l'évêque, du clergé et des Tournaisiens. Or un jour, le P. Held reçut une lettre de l'évêque¹⁵⁶ lui demandant de renvoyer de la maison de Tournai le P. Ottmann «qui, j'en suis convaincu, ne peut plus y faire de bien». Held lui répondit¹⁵⁷ qu'il s'empresait d'accéder aux désirs de Sa Grandeur. Celle-ci, quelques jours plus tard¹⁵⁸, prise de remords sans doute, tint quand même à préciser «qu'aucune cause infamante n'a provoqué la demande, mais le silence est nécessaire». Ce silence pudique, c'est Ottmann lui-même qui va le briser dans sa petite autobiographie¹⁵⁹. Il avait osé déconseiller à une de ses pénitentes, Mademoiselle Pauline Dumortier, fille du célèbre catholique tournaisien ministre d'État Barthélemy Dumortier (1797-1878), d'entrer chez les Dames de St-André, congrégation choyée et protégée par Monseigneur lui-même, comme nous l'avons vu plus haut. En fait le confesseur avait simplement dit à Pauline de suivre sa conscience... C'en était trop pour Mgr Labis, d'où ce renvoi si brutal. Cette fois Held revint sur sa décision¹⁶⁰ et suspendit le renvoi du Père Ottmann «changement si peu attendu et qui – écrit-il – vu l'opinion publique et la confiance dont ce Père a joui jusqu'à présent, exposera la Congrégation à Tournai sans doute à une nouvelle et très rude épreuve». Ottmann resta donc à son poste jusqu'en octobre 1838, d'où il partit pour Saint-Trond pour y remplacer le P. Degrez en qualité de Maître des novices¹⁶¹.

¹⁵⁵ Cet épisode est raconté par HELD dans son *Pro memoria* de décembre 1838 (AGHR 30060001,83874, BECO, *Hd*, 191) (voir document V à la fin de cet article) et dans *ChPCprB*, I, 246-251. Voir également E. SCHWINDENHAMMER, *Vie du P. Kaltenbach* (mss, 1876) 98-99 et *Dig. Chr.*, I, 19.

¹⁵⁶ Labis à Held du 18 juin 1838 dans *Copiæ* I, 42, BECO, *Hd*, 166.

¹⁵⁷ Held à Labis du 19 juin 1838 dans *Copiæ* I, 43, BECO, *Hd*, 167.

¹⁵⁸ Labis à Held du 22 juin 1838 dans *Copiæ* I, 44, BECO, *Hd*, 169.

¹⁵⁹ OTTMANN, *Carnets*, n°5, 53-62 (Aux AGHR Gallo-Helv. *Personalia*).

¹⁶⁰ Held à Labis du 25 juin 1838 dans *Copiæ*, I, 45, BECO, *Hd*, 170.

¹⁶¹ Ottmann restera Maître des Novices jusqu'au début 1848 pour ensuite quitter définitivement la Province Belge et devenir le troisième Provincial

Autre souci pour Held: la construction d'une église au Quai Notre-Dame. Depuis le début, l'évêque aurait voulu donner l'hôtel de la famille de Cazier à la Congrégation si chère à son cœur, les Dames de St-André. Le refus des Rédemptoristes ne fit que renforcer son opposition à la construction d'une église au Quai Notre-Dame. Held écrit: «Il soutenait tantôt que l'église ne pourrait être bâtie sans exposer la maison à une détérioration considérable et au danger; tantôt il alléguait d'autres raisons qui furent réfutées et par l'assurance des connaisseurs et par l'expérience qu'on en a faite plus tard». «L'église a été bâtie» conclut l'auteur, «mais Monseigneur n'en parut jamais content»¹⁶². Plus tard, le bâtiment fut partiellement démoli et ne prit son aspect actuel qu'en mars 1862¹⁶³.

Comme pour les trois autres maisons belges, Tournai passa du statut de *hospitium* à celui de *collegium* (c'est-à-dire de maison régulière en bonne et due forme) par un décret du 18 janvier 1837¹⁶⁴. J. B. Kaltenbach y fut nommé Recteur, les Pères Berset et Hessel consultants et Ottmann, admoniteur, du moins jusqu'à son départ pour Saint-Trond.

Malgré leur nombre réduit, les confrères de Tournai donnèrent plusieurs missions paroissiales. Ainsi les Chroniques en dénombrent trente-deux pour la période 1836-1841, principalement dans le diocèse, mais également dans d'autres régions afin d'aider les maisons liégeoises et limbourgeoises¹⁶⁵. Une mission restée célèbre dans la région fut celle de Leuze-en-Hainaut du 6 au 23 octobre 1837. Célèbre par le succès de foule, mais aussi par les scènes de troubles qui s'y déroulèrent. Nous apprenons quelques détails grâce à la presse locale:

de la Gallo-helvétique.

¹⁶² HELD, *Pro Memoria* de décembre 1838 (AGHR 30060001,83874, BECO, *Hd*, 191). La première pierre fut posée le 21 octobre 1836 par l'abbé Gérard, curé de St-Quentin (*ChPCprB*, I, 164) et la bénédiction eut lieu le 20 juin 1838 par Mgr Labis. SCHWINDENHAMMER, *Vie du P. Kaltenbach*, cit., 97 (mss de 1876 aux AGHR).

¹⁶³ *Dig. Chr.*, I, 50-51.

¹⁶⁴ Lettre Ripoli à Held du 18 janvier 1837 (Copie aux AGHR 30060001, 83706, BECO, *Hd*, 116).

¹⁶⁵ *Dig. Chr.*, I, 111-112 et *Chronica Laborum Apostolicorum extra Collegia*, I, *passim*.

«Quelques jours avant la mission qu'on s'était bien promis ou d'empêcher, ou de troubler, un individu que l'opinion publique appelle aujourd'hui par son nom, avait pendant la nuit, couvert d'ordures l'image du Sauveur qui se trouve dans une niche adossée à la muraille de l'église. Les habitants du fameux cabaret *Le Cauchon*, avaient injurié, persiflé et mis à la porte plusieurs personnes qui avaient à leurs yeux le tort impardonnable de prendre part à la mission. Un individu fort célèbre à Leuze par un zèle anti-catholique avait donné à boire à des soldats qui stationnaient dans la ville pour qu'ils allassent vociférer sous les fenêtres des missionnaires. Les chefs apprirent à temps ce projet et en empêchèrent l'exécution. Nonobstant il y eut des cris d'outrages sous les fenêtres des missionnaires: *brigands, croque-dévôts*, etc. Plus tard une rixe éclata au *Cauchon*. Un catholique entre et demande à boire. *Qu'on ne donne pas à boire à cette canaille-là, qu'on le mette à la porte*, s'écrie le coryphée du parti [*libéral*]. Et il fut mis à la porte. Un moment après il y revient avec trois autres, même réception et même traitement. Ils répondent aux injures par le cri *Vive la Croix!* Outrés de tant d'affronts, ils se présentent en plus grand nombre; on veut les repousser, mais cette fois ils résistent, et ces gens qui s'étaient jusque là laissé abreuver si patiemment des plus grossiers outrages, firent à leur manière justice de ceux qui leur distribuent chaque jour l'injure et le mépris. Quelques effets furent brisés dans le petit combat qui dura trois quarts d'heure. Le calme se rétablit aussitôt qu'ils eurent chassé à leur tour les habitués du *Cauchon* et il n'y eut ni morts, ni blessés. La leçon n'est ni légale ni digne d'éloges, mais il faut avouer que les partisans de l'évangile voltairien savent en donner de plus rude en toute occasion. Pour donner à cette rixe un air d'émeute, un de ceux qui avaient, dit-on, été étrillés, vint demander main forte à Tournai, mais le piquet de lanciers qui fut détaché à cette fin fut tout étonné, arrivant à Leuze, que tout étoit dans l'ordre»¹⁶⁶.

3. – À Liège

L'année 1836 fut un tournant pour nos confrères de Liège¹⁶⁷. Depuis leur arrivée dans cette ville, le logement dans les cloîtres

¹⁶⁶ Cette scène est racontée dans *Chronica laborum apostolicorum extra Collegia*, I, 88-90 qui rapporte l'article de KERSTEN, *JHL*, déc. 1837, IV, 414-416, lui-même se référant au quotidien *Courrier de l'Escaut*.

¹⁶⁷ Pour cette période, voir *Chroniques Locales* (manuscrites) de Liège I, 14-96 (aux AGHR). *ChPCprB*, I, 164-166 et *Dig. Chr.*, II, 19-58.

de St-Paul avait été considéré plus ou moins comme provisoire. Il fallait chercher quelque chose de moins précaire. Or s'élevait dans la rue Neuvise l'église Ste-Catherine qui avait été paroisse jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et qui à présent dépendait de la paroisse de St-Denis¹⁶⁸. L'idée de la confier aux Rédemptoristes n'était pas neuve, dès septembre 1833, le Conseil de Fabrique de St-Denis avait pris un certain nombre de dispositions qui auraient pu favoriser le projet: allocation de 1.810 fr par trimestre, plus 800 fr par an pour l'entretien et 26.000 fr pour la remise en état du logement, etc.¹⁶⁹ Mais les fidèles du quartier voulaient également retrouver leur paroisse d'antan, ce que ne pouvait accepter le P. Held. L'évêque, embarrassé, n'osa pas imposer son idée et préféra attendre.

Ce n'est que trois ans plus tard, le 29 août 1836, que nos confrères purent déménager à Ste-Catherine sans assumer les charges d'une paroisse. Bien vite, ils s'attirèrent la sympathie de la population et purent sans crainte porter à nouveau leur habit religieux. Comme toutes les maisons belges, celle de Liège fut érigée canoniquement le 18 janvier 1837 avec comme Recteur le P. Held – également Visiteur – et les Pères Bernard Hafkenschied et Césard consultants.

Si les Liégeois nous étaient acquis, il n'en était pas tout à fait de même pour le clergé de la ville. Reproches et plaintes s'accumulaient sur le bureau de Mgr van Bommel:¹⁷⁰

* nous visitons et confessions les malades sans en avvertir les curés concernés;

* nous attirions trop les fidèles qui, par le fait même, désertaient leurs paroisses;

* notre manière de confesser déplaisait également.

Tout cela n'a pas troublé l'évêque outre mesure, puisque le jour de la Ste-Catherine, le 25 novembre 1837, il vint célébrer

¹⁶⁸ Sur l'église Ste Catherine en Neuvise, voir C. SCHROEDER, *L'église Ste Catherine à Liège*, Liège 1998, et anon. *Chanoines Réguliers de Latran. Cent ans de présence. St Antoine-Ste Catherine*, Liège 1997.

¹⁶⁹ Procès-verbal du 17 septembre 1833. Copie aux AGHR 30060001, 83354 et dans *Copiae*, I, 171.

¹⁷⁰ *Chroniques Locales* (manuscrites) de Liège I, 24-25 (AGHR).

une messe pontificale au cours de laquelle il ne manqua pas de souligner son attachement à la Congrégation «après avoir fait la visite de toutes les églises de ma ville épiscopale», dit-il entre autres, «je viens me reposer parmi les enfants du Bx Alphonse».

Mais nos confrères ne se contentaient pas d'organiser des cérémonies dans leur église. Ils n'oubliaient pas que leur première tâche était de prêcher des Missions. Les Chroniques¹⁷¹ nous donnent des chiffres précis: de 1836 à 1841, soixante-dix missions furent données par les Pères de Liège, soit seuls, soit en collaboration avec les confrères de Saint-Trond ou de Tournai. Il faut y ajouter quinze renouvellements dans ce même laps de temps.

4. – L'affaire de Tilff

Une mission est à souligner tout particulièrement: celle de Tilff, localité à quinze kilomètres au sud de Liège qui eut lieu en mars-avril 1838. Nulle mission sans doute n'a soulevé autant de passions, n'a provoqué autant d'agitation, elle en est même devenue une affaire presque nationale qui a défrayé la chronique un long moment¹⁷².

Les missionnaires étaient au nombre de trois: Bernard Hafkenschied, Nicolas Guersouille et Valentin Dunoyer¹⁷³. Ils reçurent un accueil chaleureux du curé de la paroisse qui, cependant, les mit tout de suite en garde: la municipalité, travaillée par la franc-maçonnerie liégeoise, avait cru bon de publier un décret interdisant toute manifestation publique, et cela avant même le début de la mission! Dix jours plus tard, alors que celle-ci se déroulait calmement, nouveau décret cloué sur la porte de l'église:

«Le Conseil communal de Tilff considérant que la présence des missionnaires et des étrangers attirés par eux a fait naître dans la commune un mécontentement et une agitation tels que

¹⁷¹ *Chronica laborum apostolicorum extra Collegia*, I, *passim*, et *Dig. Chr.*, II, 297-300.

¹⁷² KERSTEN, *JHL*, mai 1838, V, 3-24; 39. Mai 1839, VI, 41-42. *ChPCprB*, I, 233-240; J. DARIS, *Histoire du diocèse et de la Principauté de Liège*, Liège 1873, IV, 401-406; *Dig. Chr.*, II, 31-37; DILGSKRON, *Held*, 109-114; DE MEULEMEESTER, *Held*, 104-107; GRÉGOIRE, *Recherches* (cfr note 98) 200-239.

¹⁷³ Cfr notes 39, 42, 57 et 148

de graves désordres et de fâcheuses collisions pourraient en résulter, vu son arrêté du 21 de ce mois, et considérant que les mesures prescrites par cet arrêté sont devenues insuffisantes dans l'état actuel des esprits [...], arrête que tout rassemblement en plein air de cinq personnes est interdit pendant le séjour des missionnaires dans la commune [...].

Ce décret suscita la réprobation du Gouverneur de la Province de Liège, le Baron Vandenstein, qui en souligna l'illégalité car il allait à l'encontre du libre exercice du culte garanti par la Constitution belge. En outre, le Conseil communal ne pouvait en la matière que prendre des mesures répressives et non préventives. De son côté Mgr van Bommel prit énergiquement la défense des missionnaires:

«Vous aurez en conséquence, Monsieur le Curé, à faire suivre à la mission son plein cours, tant pour la prédication en plein air, s'il en est besoin, que surtout la plantation de la croix. Honneur à l'autorité supérieure qui a maintenu la Constitution sur la liberté des Cultes que l'on voulait opprimer. Honneur à vous, Monsieur le Curé, honneur à vos excellents paroissiens et aux RR.PP. Missionnaires qu'aucun genre de tracasseries n'a pu rebuiter».

Cette lettre fut lue en chaire le dimanche de la Passion. Mais les pouvoirs communaux ne désarmèrent pas, au contraire! Il ne fallut pas moins d'un Arrêté royal pour mettre plus ou moins fin aux hostilités et permettre que la croix de mission fut plantée dans le cimetière de Tilff¹⁷⁴.

Les journaux anti-cléricaux n'ont pas raté cette belle occasion de dénigrer ces missionnaires «dont les sermons ressemblaient aux discours furibonds que prononçaient sur d'autres sujets les Jacobins et les forcenés de 1793. Ils manquent essentiellement de bon goût et de bonnes manières. Ils frappent sur la chaire plus fort que des paysans au cabaret et leurs gestes outrés accompagnent dignement des paroles furibondes qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire dont se servent les gens bien ap-

¹⁷⁴ Plus tard cette croix fut quand même arrachée, brisée et jetée dans l'Ourthe, KERSTEN, *JHL*, sept. 1838, V, 246; *ChPCprB*, I, 243. On trouvera copie des différents arrêtés et décrets également dans *Copiae*, I, n°142 à 150.

pris. [...] Dans un débordement de fanatisme, ils crient malédiction contre l'impie, fût-il même votre parent, votre père, votre mère et le frappent d'une damnation éternelle...». ¹⁷⁵ Une certaine presse ira plus loin en posant la question de fond: *Quelle est l'utilité des missions?* la Belgique n'est pas une nation païenne, la religion catholique est celle de la grande majorité, chaque ville, village, hameau a son église et son curé. Qu'avons-nous besoin de ces étrangers qui font insulte à nos pasteurs en les jugeant incapables ou insuffisants dans l'instruction et l'édification de leurs ouailles. Au fond le Libéralisme a vu dans ces prédications – un peu trop enflammées – une attaque directe contre les progrès de la société, une attaque à la civilisation, un parti-pris de replonger le peuple dans l'ignorance, une dernière tentative pour restituer à l'Église Catholique une position privilégiée dans l'État.

Léon Grégoire conclut sagement:

«L'affaire de Tilff avait dégénéré en question de principe. En affirmant leurs droits sans beaucoup de nuances, Catholiques et Libéraux s'étaient violemment affrontés et n'avaient réussi qu'à creuser entre eux un fossé un peu plus profond fait de méfiance réciproque. En laissant les passions prendre le dessus, ils avaient laissé se gâter les choses. Cette querelle avait fini par dépasser le cadre des missions paroissiales pour devenir un dialogue de sourds entre catholiques et libéraux. Et pourtant on a l'impression qu'un peu de psychologie et de modération de part et d'autre eussent arrangé bien des choses».

L'auteur cite alors le ministre d'État catholique le comte Félix de Mérode (1791-1857) qui écrit à Mgr van Bommel ces paroles marquées au coin du bon sens:

«À propos des missions, qu'il me soit permis de vous avouer que j'ai vu avec regret la persistance mise dans la plantation d'une croix sur le cimetière de Tilff. Vouloir user à toute fin de ses droits et des exagérations des libertés religieuses inscrites dans la Constitution n'est pas prudent. Pour résister à l'autorité mal disposée, il faut des raisons majeures, et une plantation de croix sur un cimetière n'est pas assez importante pour motiver tant d'éclat. Si les missionnaires eussent dit au bourgmestre et éche-

¹⁷⁵ Cité par GRÉGOIRE, *Recherches*, 206-207.

vins de Tilff: *nous pourrions malgré vous planter une croix sur le cimetière, mais nous nous en abstenons par déférence et amour de la paix*, peu de jours se seraient écoulés avant que le public eût blâmé l'autorité communale. Mais qu'est-ce qu'une croix plantée en vertu d'un arrêté ministériel et même royal!»¹⁷⁶

Certains évènements marquent la vie d'un village pour longtemps. La mission de Tilff en est un exemple frappant. Plus de cent vingt ans plus tard, un journaliste d'un hebdomadaire bruxellois a cru bon devoir ressusciter l'affaire¹⁷⁷. Il affirme qu'on disait encore de Tilff – sans trop savoir pourquoi – *le pays maudit où on jette le Bon Dieu dans l'Ourthe*. Et de citer un passage du journal de l'époque *Le Politique* qui jetait un regard acide mais éloquent sur la façon dont certains percevaient les missions:

«Notre jeune pays jetait vers l'avenir un regard plein de confiance. On bénissait la sagesse de nos institutions et la prudence du roi. Tout à coup, des hommes, étrangers la plupart à notre pays et nos mœurs, s'abattent sur notre sol au signal d'une piété mal éclairée. De l'Autriche, de la France, de la Hollande, de la Bohême, arrivent en foule des missionnaires aux convictions ardentes, à la parole âpre et fanatique, aux prétentions ultramontaines des plus exagérées. Ils venaient– disaient-ils – ranimer la foi défaillante, combattre l'esprit de vertige et l'erreur qui s'est emparée du siècle. La grande majorité des habitants de nos villes et de campagnes ne songeaient point à s'insurger contre ses pasteurs spirituels. La foi se raffermissait par la tolérance et faisait d'autant plus de prosélytes que nul ne revendiquait plus la prétention de l'imposer par la force. La chaire était dignement occupée par des prêtres belges qui suffisaient aux besoins des âmes».

¹⁷⁶ GRÉGOIRE, *Recherches*, 238-239; A. SIMON, *La politique religieuse de Léopold I*, Bruxelles 1953, 178.

¹⁷⁷ S. DE RAET, *Tilff ou la conspiration du silence*, dans l'hebdomadaire belge (aujourd'hui disparu) *Pourquoi Pas?* du 1er juillet 1965, 47-50.

5. – Nouveau déménagement

Peu avant cette tumultueuse mission de Tilff, Held avait eu un autre sujet de préoccupation: trouver un logement plus approprié pour sa communauté. Après l'inconfort des cloîtres St-Paul et la maison tout aussi incommode de Ste-Catherine en Neuvise, il eut la bonne fortune de trouver un bâtiment plus grand et surtout une très belle église. Le tout était situé rue Hors-Château, non loin de la Place St-Lambert et de l'ancien palais épiscopal, au cœur même de la cité.

C'était une grande bâtisse qui avait déjà derrière elle une longue histoire¹⁷⁸. En 1617 était arrivé à Liège le premier Carme Déchaux avec pour mission de fonder une maison de son Ordre dans cette ville. Les choses ne traînèrent pas, car le 28 avril 1618, les religieux pouvaient déjà s'installer dans leurs bâtiments. Par suite de nombreux contretemps, l'église ne fut achevée qu'en 1655. Les Carmes y restèrent jusqu'à leur expulsion par la Révolution française, durant laquelle leur couvent et église furent confisqués, puis vendus en 1796 à Georges-Alexandre Kessels – ex-Carme – qui décéda en février de l'année suivante. Son frère et héritier Jean-Joseph les revendit à son tour le 10 janvier 1803 à Michel de Selys-Longchamps¹⁷⁹. Puis, pendant plus de trente ans, l'église fut désaffectée et les bâtiments employés à divers usages. Au début de 1838, M. de Selys fit savoir qu'il mettait en vente aux enchères l'église et les deux maisons contiguës. Le P. Held, qui en avait déjà parlé au P. Passerat, vit de suite la belle occasion qui se présentait, mais où trouver l'argent nécessaire? Il se tourna une fois de plus vers l'évêque qui promit tout son appui. Un homme de confiance, le banquier Frédéric-Nicolas De Sauvage, d'Ougrée, se rendit à la vente publique du 15 mars et acheta le bien pour 215.000 fr. Le lendemain, au Séminaire épiscopal, M. De Sauvage revendit les immeubles, au même prix, conjointe-

¹⁷⁸ *Chroniques locales* (manuscrites) de Liège I, 43-50. (AGHR). *ChPCprB*, I, 283-289; *Dig. Chr.*, II, 41-45; DILGSKRON, *Held*, 121-122 et DE MEULEMEESTER, *Held*, 119-120. F. MATHIEU, dans *La Voix du Rédempteur*, 1927, 77-80, 169-172.

¹⁷⁹ *Chroniques locales* (manuscrites) de Liège I, 52-57. (AGHR). Copie des actes notariaux aux AGHR Pr.B *Localia*, Liège.

ment au Chanoine Nicolas Gotale, Président du Séminaire¹⁸⁰, et au P. Held.

Voici comment un témoin¹⁸¹ rapporte les faits:

«Le couvent des Carmes à Liège, aliéné à l'époque de la Révolution française, et sa belle église convertie en un magasin, vient d'être rendus à une destination analogue à leur but primitif. Les Pères Rédemptoristes de Liège, logés à Ste Catherine d'une manière fort étroite et peu saine, ne pouvoient plus longtemps occuper cette demeure, quand Madame la Baronne de Selys a mis le susdit couvent des Carmes en vente, ainsi que les bâtiments contigus. Les Frères des Écoles Chrétiennes avaient besoin eux-mêmes d'une maison centrale qui convint au but de leur Institut. M. Gotale, Président du Séminaire, et le R.P. Held, supérieur des Rédemptoristes, ont saisi l'occasion opportune et qui ne se seroit probablement plus représentée à Liège, de procurer à ces deux corporations religieuses un établissement convenable. M. Gotale, par convention particulière avec le R. P. Held, se charge des bâtiments étrangers au couvent, les destine aux Frères des Écoles Chrétiennes et paie environ le tiers de la somme de 215.000 fr., prix de toutes les propriétés réunies. Le reste de la somme est à la charge des PP Rédemptoristes qui devront en outre faire de très fortes dépenses pour réparer convenablement l'église et le couvent. Pour faire face à ces dépenses, il paroît qu'ils ne comptent que sur la Providence et sur le zèle religieux des Catholiques belges, et nous sommes persuadés que leur confiance ne les aura pas trompés. [...] Nous tiendrons dans notre bureau une caisse ouverte pour les dons qu'on voudra bien nous remettre pour cette bonne œuvre».

Enfin, le 9 janvier 1840, se joua le troisième acte de cette vente lorsque Held et l'abbé Gotale se partagèrent définitivement le lot: l'église et le couvent pour les Rédemptoristes, le reste pour l'évêché¹⁸².

¹⁸⁰ Le Chanoine Nicolas Gotale (Bovigny 1798 - ?). En 1833 Président du Grand Séminaire de Liège. KERSTEN, *JHL*, février 1842, VIII, 500.

¹⁸¹ KERSTEN, *JHL*, juin 1838, V, 96-97.

¹⁸² Ce qui deviendra plus tard le Collège St-Barthélemy. Les mêmes *Chroniques locales* I, 57 donnent les noms des bienfaiteurs qui permirent d'acheter le bien: en premier lieu l'évêque van Bommel lui-même, notre Père Bernard Hafkenscheid, de Sauvage, la famille Dechamps, etc.

Nos confrères ne purent cependant pas s'y installer de suite car il y avait trop d'aménagements à y apporter. Ce ne fut que le 7 décembre 1839 que nous pûmes enfin occuper ces bâtiments qui, pendant cent vingt ans, vont jouer un grand rôle dans la Province belge et la vie religieuse liégeoise.

Il y avait encore un point délicat à régler: l'évêque voulait bien nous voir déménager à condition de garder Ste-Catherine. Dans sa lettre au début de l'année 1839¹⁸³, Held explique à Mgr van Bommel pourquoi il ne peut accepter les deux églises: opposition probable du clergé, difficulté d'administrer deux lieux de cultes à la fois, manque de ressources et de personnel. L'évêque se rangea à son avis, d'autant plus qu'il y eut encore des difficultés avec les curés des paroisses voisines. Désirant comme toujours concilier les vues de son clergé avec celles des Rédemptoristes, Monseigneur écrit à Held:

«Je vous supplie tous de faire de votre côté tout ce qui dépendra de vous pour augmenter la bonne harmonie. Et vous entrez dans mon esprit et dans mes intentions, en privilégiant, dans votre sollicitude pour toutes les églises de la ville et du diocèse, vos deux voisins St Barthélemy et St Antoine. Zèle, prudence et charité, avec ces trois choses nous irons bien»¹⁸⁴.

La communauté de Ste Catherine entra donc rue Hors-Château le 7 décembre 1839 et deux jours plus tard eut lieu la *réconciliation* de l'église, c'est-à-dire qu'elle fut rendue au culte. «Après la messe pontificale» nous racontent les Chroniques «Messgr van Bommel et Mercy d'Argenteau eurent la bonté d'accepter le modeste dîner que les Pères leur offraient. Les deux grands Vicaires ainsi que les membres les plus distingués du clergé y assistaient. Le curé de Lantin, M. Fossion, le dernier survivant des Carmes qui furent chassés à la Révolution française fut également présent à la cérémonie et au dîner»¹⁸⁵.

¹⁸³ *Chroniques locales* (manuscrites) de Liège I, 40-42. (AGHR). Texte dans *Copiae*, I, n°8.

¹⁸⁴ Van Bommel à Held du 15 décembre 1839. (Original AGHR 30060001, 83942, BECO, Hd, 213)

¹⁸⁵ *Chroniques locales* (manuscrites) de Liège I, 61 (aux AGHR).

Avant même d'entrer dans les bâtiments nouvellement acquis, Held fut renommé Recteur de Liège et responsable des quatre maisons belges avec une sourdine: l'obligation de prendre l'avis de deux consultants, Ottmann et Pilat, surtout en ce qui concernait les problèmes du noviciat et du studentat¹⁸⁶. Il s'écoulera encore un an et demi avant que Held ne cède sa place de recteur à Victor Dechamps et devienne le premier Provincial belge.

Un des premiers visiteurs qui poussa la porte du couvent de la rue Hors-Château était un curieux personnage qui fera parler de lui un peu plus tard. Un Ukrainien exilé, mi-vagabond mi-pèlerin, un peu perdu dans la ville et dans sa vie. Il se nommait Vladimir Petcherin (1807-1885) et il nous a laissé de cette période une description pleine de vie et très précieuse¹⁸⁷. Ancien professeur à l'université de Moscou, exilé volontaire, converti au catholicisme grâce au Rédemptoriste Charles Manvuisse, il entra au noviciat, devint prêtre et joua un rôle important dans les fondations de Londres et de Limerick.

6. – À Saint-Trond

Cette communauté qui englobait à la fois noviciat, studentat, juvénat connut les difficultés de toute maison de ce genre où les responsables doivent, par la force des choses, s'occuper un peu de tout à la fois. Le moteur en était le P. Pilat¹⁸⁸, homme entreprenant, généreux mais surchargé de besogne. Heureusement le départ des étudiants en janvier 1836 pour Wittem clarifia la situation. Restaient à Saint-Trond: Pilat, supérieur, Kannamüller, économiste, Dobisch, Maître des novices avec Villain pour *socius*, et les Pères Geller, van den Wijenberg, Bernard Hafkenschied, Lambrechts et Jacques; trois Frères profès; neuf novices choristes et trois novices Frères¹⁸⁹. C'était plus que suffisant pour remplir cette maison.

¹⁸⁶ Décret du Recteur Majeur Ripoli du 3 juin 1839 (AGHR 30060001, 83920 et 30060001,83922). DILGSKRON, *Held*, 137-138.

¹⁸⁷ Voir son autobiographie (partielle) dans *SHCSR* 52 (2004), spécialement sur Liège: pp. 292-306.

¹⁸⁸ Sur Pilat, voir note 49.

¹⁸⁹ *ChPCprB*, I, 167.

Il y eut malheureusement quelques tensions entre Pilat et Dobisch, lequel finalement repartira pour l'Autriche en septembre 1836 après un an et demi de séjour en Belgique¹⁹⁰. Pilat dut reprendre la charge de Père Maître en attendant un nouveau formateur qui ne fut autre que le P. Villain, celui-là même qui provoqua notre venue en Belgique¹⁹¹. C'était un homme profond, depuis peu dans la Congrégation – il avait prononcé ses vœux le 18 juillet 1835 – mais animé depuis longtemps d'une admiration et d'un grand amour pour elle. Hélas, la mort mit fin prématurément à sa charge de formateur. Il mourut à Saint-Trond après une courte maladie le 30 janvier 1838. C'était le premier décès de ce qu'on allait appeler trois ans plus tard la *Provincia Belgica*.

Ce fut pendant son trop court mandat qu'un modeste jeune homme alla se présenter au noviciat, comme tant d'autres à cette époque. Comme il ne connaissait que le Néerlandais, il fut interrogé par son compatriote Bernard Hafkenscheid qui le trouva vertueux certes, mais peu doué. D'ailleurs ce candidat s'était déjà présenté chez les Jésuites qui l'avaient refusé à cause de son âge avancé, il avait 27 ans déjà! La tête basse, Peerke Donders – c'était son nom – s'en alla chercher ailleurs. Ce n'est que trente ans plus tard qu'il devint rédemptoriste en Guyane hollandaise (Surinam) et devint cet apôtre admirable parmi les lépreux, au point d'être reconnu officiellement Bienheureux par l'Église¹⁹².

Ainsi, de nouveau, le Vicaire Général dut chercher un formateur pour le noviciat, le cinquième en cinq ans! Ce fut le P. Nicolas Degrez qui reprit cette charge, mais pour dix mois seulement: en effet, en octobre 1838 déjà, sa santé ne lui permet plus de continuer¹⁹³.

Vint enfin une période beaucoup plus stable en la personne du P. Léopold Ottmann. Nous connaissons ses démêlés avec

¹⁹⁰ *ChPCprB*, I, 139, 156, 167. Passerat à Held début octobre 1836 (Photoc. AGHR 30060001,83632, BECO, *Hd*, 107) et 15 novembre 1836 (AGHR 30060001,83636, BECO, *Hd*, 109).

¹⁹¹ Sur Joseph Villain: voir note 6. *ChPCprB*, I, 263-266.

¹⁹² Peerke Donders (1809-1887) fut béatifié par Jean-Paul II le 23 mai 1982. A. SAMPERS, *Einige Briefe und andere Schriften des seligen Peter Donders*, dans *SHCSR* 29 (1981) 66; L. DANKELMAN, *Peerke Donders*, *Hilversum* 1982, 31-32.

¹⁹³ Sur Nicolas Degrez: voir notes 142 et 147.

l'évêque de Tournai¹⁹⁴. Ceux-ci ont-ils poussé le P. Held à l'éloigner de cette maison, tout en ménageant les susceptibilités de l'un et de l'autre? C'est possible. Ottmann nous a laissé de précieux souvenirs autobiographiques qui corroborent ce que nous savons par ailleurs. Il écrit:

«Je me rendis à Saint-Trond le 11 octobre 1838. Tout restait à faire et à organiser, surtout quant au temporel et quant au procédé à suivre avec les nombreux postulants. Jusque là Mgr van Bommel était la providence, notre pourvoyeur jusqu'aux minimes objets nécessaires. Enfin il demanda au P. Held s'il ne fallait rien apporter et payer aux novices. J'ignore sa réponse. Le fait est qu'il n'y avait rien, ni en nature, ni en argent. Les curés novices, sans doute pour se conformer à la lettre de l'évangile, vendaient ou donnaient à leur famille ou à leur servante tout, jusqu'à leur linge de corps, comme s'ils eussent pu se permettre d'y vivre comme des anges. Je mis aussitôt ordre à ce laisser-aller par trop mystique. Je fixai les objets, nombre et qualité d'un trousseau convenable ayant égard aux ressources des familles de nos postulants»¹⁹⁵.

On voit le côté pratique de cet homme qui avait les deux pieds sur terre! Il continue en soulignant qu'au bout de peu d'années, le noviciat versait un excédent des pensions à la caisse provinciale et aidait le studendat de Wittem. Le nombre des novices augmentant, il demanda un *socius* qu'il reçut en la personne du Père Van Linden¹⁹⁶.

Le *Liber Professionum* de Saint-Trond nous donne une idée exacte du nombre de professions – choristes et Frères – pour cette période:

1833	5 professions	1838	4 professions
1834	une seule	1839	7 professions
1835	8 professions	1840	12 professions
1836	11 professions	1841	6 professions
1837	16 professions!		

¹⁹⁴ Sur Ottmann: voir notes 64 et 155.

¹⁹⁵ Aux AGHR OTTMANN, *Carnets*, n°5, 67-71.

¹⁹⁶ Le Hollandais Joseph van Linden (Putte 1810-Liège 1870), prêtre en 1836, profès à Saint-Trond en 1844. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°422; *ChPCprB*, II, 127; *Dig. Chr.*, II, 169-172.

7. – *Fondations proposées*

Nous savons comment le P. Hafkenschaid, grâce à l'amitié qui le liait avec l'évêque de Liège, a contribué à faire connaître notre Congrégation dans ce diocèse. Or il se fait que deux Vicaires Généraux de Liège vont se succéder sur le siège de Namur: Jean-Arnold Barrett (avril 1833 à juillet 1835) et Nicolas Dehesselle (février 1836 à août 1865). Tous deux vont nous proposer de nous établir dans leur diocèse.

En 1834 déjà, Mgr Barrett contacta Held et lui offrit une maison dans la ville même, mais sa mort prématurée mit fin au projet¹⁹⁷.

Quant à son successeur Dehesselle, c'est à Esclaye, petit village aux environs de Dinant, qu'il rêvait de nous voir venir grâce aux bons soins du Baron de Villers. Là encore, l'affaire échoua car, suivant le P. Held, elle ne se présentait pas bien: trop loin de tout, manque de ressources. L'évêque s'inclina, mais un froid subsista¹⁹⁸.

D'autres propositions vont se concrétiser dans la suite, mais elles appartiennent plutôt à l'histoire de la Province belge proprement dite: les maisons de Bruxelles-Madeleine et de Bruges.

IV. CONCLUSION

Au terme de ces dix premières années, il est temps de conclure et de se demander qui, en fin de compte, a posé les fondations de la Province belge. Il y eut bien entendu les Supérieurs, le Recteur Majeur Ripoli et le Vicaire Général Passerat qui, par leur fonction même, devaient donner leur accord. Le premier le fit, mais de loin, en attendant de voir la suite, le second s'engagea beaucoup plus. Comme Vicaire Général il y eut à choisir les hommes qu'ils enverraient en Belgique, aux dépens d'autres maisons et à la grogne de leurs supérieurs, du moins si les sujets étaient de qualité – pour les autres, on n'était pas fâché de les voir partir... Une fois les premiers jalons posés, il fallut encore soutenir le moral des troupes, rassurer les uns, stimuler d'autres,

¹⁹⁷ Sur cette fondation manquée à Namur: *ChPCprB*, I, 85.

¹⁹⁸ Sur Esclaye: *ChPCprB*, I, 150-152.

calmer l'ardeur de certains, ce qui exigeait une correspondance suivie. Enfin le Père Passerat fut le premier et le seul à visiter la Belgique dès 1834.

Ainsi quatre maisons transalpines, sur ordre du Vicaire Général, vont envoyer des confrères en Belgique: une en Alsace, le Bischenberg, une en Suisse: Fribourg, deux en Autriche: Vienne et Innsbruck. Comme nous l'avons vu, chaque Rédemptoriste venu en Belgique a une histoire personnelle différente. Certains n'ont fait que passer quelques mois, d'autres de nombreuses années, voire toute leur vie, les uns ont joué un rôle important, d'autres non. En suivant l'ordre de leur arrivée, nous devons citer:

En octobre 1831: Charles Jambon et Karl Schweißguth de Fribourg.

En 1832: Martin Schöllhorn du Bischenberg, J.B. Kaltenbach de Vienne; les Frères Joseph Danegger et Ignace Eschbach ainsi que le P. Joseph Bourgoïn de Fribourg. Un peu plus tard Martin Simonis de Fribourg qui deviendra de suite et pour toute sa vie aumônier des Soeurs Augustines à Saint-Ghislain dans le diocèse de Tournai.

En 1833: Karl Peter et Ludwig Schenkbecher de Fribourg. Friedrich von Held et J.B. Pilat de Vienne. Franz Geller d'Innsbruck. Joseph Berset du Bischenberg. J.B. van den Wijenberg, le Frère Pierre Bardy et Joseph Ludwig de Fribourg. Léopold Ottmann d'Autriche. Johann Nep. Flamm, Karl Kannamüller et Francesco Menezes ainsi que trois étudiants chassés du Portugal par les événements politiques. J.B. Allonas du Bischenberg. Le cas du P. Bernard Hafkenschaid est un peu particulier: il termina son noviciat à Vienne-Weinhaus et fut directement affecté en Belgique.

En 1834: Alexandre Czvitkovicz et le Frère Michel Hawerlik de Vienne; Antoine Césard de Fribourg.

En 1835: Aloys Dobisch et George Hessel.

Enfin début 1836: le Frère Georges Kiefer.

De ces vingt-quatre Pères et cinq Frères, neuf seulement resteront en Belgique toute leur vie: Karl Kannamüller, J.B. van den Wijenberg, Martin Simonis, Joseph Berset, Franz Geller, J.B. Pilat et les Frères Joseph Danegger, Michel Hawerlik et Georges Kiefer. Ajoutons à ces neuf noms, ceux des Pères Held, Michael

Heilig, J.B. Kaltenbach, Joseph Ludwig, Léopold Ottmann, Markus-Andreas Hugues et Alexandre Czvitkovicz et nous aurons retenu la quinzaine de Rédemptoristes qui, réellement, peuvent être considérés comme les pionniers et fondateurs de la Province belge et, indirectement, de toutes ses fondations ultérieures comme les Iles Britanniques, la Hollande, les Antilles danoises, Ste-Anne de Beaupré, le Congo-Zaïre, les Ukrainiens du Canada, ceux de Galicie en Ukraine occidentale,...

DOCUMENTS

I

Première lettre envoyée de Belgique par le P. Friedrich von Held au Recteur Majeur Ripoli, via le secrétaire de celui-ci, le P. Sabelli. Original allemand aux AGHR, jadis XII C 5a, soit 30060001, 83322. Traduction partielle en italien par le secrétaire Sabelli. Éditée dans BECO Hd 056 et BECO Sb 102.

Liège, 19 avril 833¹⁹⁹

Très Révérend, bien-aimé confrère en Jésus-Christ,
C'est avec une vraie joie que j'ai reçu votre lettre du 27 février dernier, non point à Vienne, comme V. R. le supposait, mais en Belgique où je me trouve depuis six semaines. Je regrette vraiment beaucoup que le P. Passerat ait reçu trop tard la lettre du P. Général. Car, bien que je ne puisse pas croire qu'à Vienne je fusse d'une quelconque utilité, je n'aurais cependant pas été chargé d'une charge aussi lourde et pleine de responsabilité, telle que me trouver dans un pays étranger à la tête d'une nouvelle fondation. Et cependant c'est arrivé, je me trouve ici et pendant mon séjour je ferai mon possible pour au moins ne rien gâcher. Bien que je sois ici depuis trop peu de temps pour rédiger un long récit détaillé sur notre existence en Belgique, je veux cependant

¹⁹⁹ En marge: arrivée le 15 mai, répondu le 1er juin.

vous faire part, à vous-même et, grâce à vous, au Révérend Père Général – dont je baise humblement la main – des espérances que notre Congrégation serait en droit d'attendre dans ce pays.

En ce qui concerne la maison sise dans le diocèse de Tournai, où nos Pères travaillent depuis plus d'un an, on est en général satisfait de l'activité de notre Congrégation, bien qu'elle se limite jusqu'à maintenant, à cause du manque extraordinaire de clergé, à provisoirement aider ce dernier dans sa tâche et à donner quelques prédications. Comme j'ai été par le P. Vicaire Général chargé de procéder dans chaque maison à la Visite canonique, j'ai prié Mgr l'évêque²⁰⁰ en toute humilité mais avec insistance de respecter le genre d'activités prévues pour notre Congrégation par notre Bienheureux père et à ne pas diviser nos forces, ce qu'il a promis solennellement de respecter. Par ailleurs nos Pères ont bon espoir de recevoir une toute nouvelle maison, au lieu de celle qu'ils occupent jusqu'à maintenant.

Comme vous le savez maintenant, j'ai été envoyé dans le diocèse de Liège et, selon le désir de l'excellent pasteur, réellement apostolique²⁰¹, je dois fonder une petite communauté à Liège même, ainsi qu'un noviciat dans une autre ville proche de Liège. À Liège, l'évêque nous a permis de nous installer dans une maison attenante à l'église St-Paul, habitation confortable et bien aménagée, suffisante pour six à huit prêtres et quelques frères lais, habitation qui le cas échéant pourrait être agrandie. //2// Nous célébrerons nos offices dans l'église St-Paul susnommée, qui, depuis la destruction de l'ancienne cathédrale, en fait fonction. Ce qui ne nous empêchera pas d'y exercer notre ministère comme si elle nous était exclusivement destinée. Il est vrai qu'au premier abord il m'a semblé désagréable de ne pas avoir l'église pour nous seuls, mais dans les circonstances actuelles, ceci nous garantit un réel avantage, à savoir qu'au yeux du gouvernement plutôt libre-penseur, nous semblons incorporés au clergé de la cathédrale, et ainsi cela nous protège d'une masse de vexations et de poursuites que nous rencontrerions certainement dans cette ville, si nous vivions autrement. Nous ne sommes absolument pas

²⁰⁰ Mgr Jean-Joseph Delplancq (1767-1834).

²⁰¹ Mgr Corneille van Bommel (1790-1852).

général dans nos activités, et de fait, dès que j'aurai obtenu quelques Pères valables, l'évêque veut nous faire donner des missions dans les faubourgs de Liège et dans les campagnes. À cette fin le P. Berset viendra ici de Strasbourg. J'ai également écrit pour obtenir deux Pères de Suisse et le P. Ottmann d'Innsbruck. Tous connaissent bien le français, langue dominante ici. Bien que je parle cette langue suffisamment pour la vie courante, je ne pourrai cependant prêcher qu'après quelque temps et après de sérieux exercices, mais cela ne se fera peut-être pas, car d'après l'avis du P. Passerat, je ne resterai pas ici pour toujours. Outre la langue française il est nécessaire dans ce pays de connaître également le flamand [*flammländische*] ou bas-allemand, car on le parle dans beaucoup d'endroits. Justement à cause de ces différentes langues et de la grande distance d'ici à Vienne, il faut ériger un noviciat par ici. L'évêque a fait aménager entre-temps une petite maison avec chapelle et jardin à Saint-Trond, qui est suffisante pour les huit à dix novices à venir. Dans quelques mois j'ai bon espoir de recevoir là un vrai couvent avec église. Comme le P. Schoellhorn, en accord avec le P. Passerat, a déjà accepté quelques novices avant mon arrivée, et comme quatre braves séminaristes de Strasbourg se sont présentés au P. Berset //3// j'ai demandé au P. Pilat, qui m'a accompagné jusqu'ici, de les prendre en charge, jusqu'à ce qu'il soit rappelé pour Lisbonne.

V. R. peut s'imaginer comment moi, pauvre hère, me fais-je du souci dans un pays étranger et dans une langue étrangère. Je pense qu'en quelques semaines j'aurai doublé le nombre de mes cheveux gris. Aussi je demande du Révérendissime P. Général une bénédiction toute spéciale. Je demande également à tous mes chers confrères en Italie, surtout ceux qui se souviennent encore de moi, de prier Dieu et sa sainte Mère afin qu'ils me viennent en aide dans ma tâche.

Je m'estime quand même heureux, si par mes soucis et angoisses, je puis quelque peu expier mes péchés et contribuer à l'honneur de Dieu. Par ailleurs tous ici, surtout le clergé vraiment excellent en Belgique, sont bien disposés quant à l'acceptation de la Congrégation. Il règne ici une estime très spéciale envers le Bienheureux Alphonse. J'ai trouvé ses reliques chez beaucoup de gens. Ses oeuvres non seulement sont bien connues, mais

elles sont lues presque exclusivement. En morale, toute décision repose en dernier ressort sur son avis. On est continuellement occupé à traduire toutes ses oeuvres en français, dont certaines ont été rééditées plusieurs fois. Dans les séminaires les ouvrages du Bx Alphonse servent d'exemple quant à la manière de prêcher. Lorsqu'en présence de l'évêque on évoque sa façon simple et apostolique de prêcher, il dit qu'il ne fait rien d'autre que de suivre les ordres et conseils du Bx Alphonse. Les jeunes gens d'ici sont dès leur plus jeune âge fort bien éduqués dans les petits séminaires diocésains, d'où j'espère obtenir de bons candidats pour la Congrégation. L'évêque lui-même a souligné qu'il n'empêcherait personne – même les plus capables – d'entrer dans notre Congrégation. Il va jusqu'à exhorter les Présidents des Séminaires de susciter et favoriser l'amour du travail en commun dans la Congrégation.

//4// De tout ceci, V. R. voit – et si vous voulez bien le communiquer – ainsi que le Révérendissime P. Général et ses Consultants, comment vont les choses en Belgique, ou plutôt comment elles se présentent à moi. Il me serait très cher et je le considérerais comme une grande grâce, si le P. Général voulait bien me donner *son avis* sur tout cela, et même si je pourrais avec le temps espérer quelque aide d'Italie, si jamais un studendat devrait être érigé par ici. Mais j'écrirai là-dessus quand le temps sera venu.

[... *question d'intentions de messes* ...]

Je vous remercie de m'avoir signalé les fêtes qui ont eut lieu à Nocera et je vous prie de me communiquer de temps à autre des nouvelles intéressantes de nos maisons. Je suis heureux que les nouvelles émanant d'Amérique suscitent tant d'intérêt en Italie. Peut-être se décidera-t-on avec le temps d'envoyer des missionnaires d'Italie là-bas où ils sont si utiles. Quant à moi je suis prêt, d'un moment à l'autre sur un signe de mes Supérieurs, à aller en Amérique où on peut facilement gagner une couronne pour le Ciel. Malheureusement je ne puis plus vous communiquer une telle nouvelle.

V.R. devra maintenant chercher un correspondant à Vienne. Si je peux vous donner un conseil, je vous recommande le P. Leopold Roeger²⁰² qui est le plus fiable. [...]

²⁰² Leopold Roeger (Wien 1791 - Wien 1835), prêtre en 1815 et profès

II

Lettre du P. Friedrich von Held au Vicaire Général transalpin Passerat à Vienne. Original français aux AGHR olim X C 9, soit 30060001,83514. Éditée dans BECO Hd 076.

Liège ce 16 avril (Jeudi-Saint) 1835

Très révérend Père !

De retour de mon voyage que j'ai fait dans le Brabant, je m'empresse de vous en rendre compte d'autant plus que les nouvelles que j'ai reçues de Fribourg nous ôtent tout espoir d'avoir le P. Neubert ou tout autre. On écrit de là que Monseigneur de Fribourg²⁰³ a reçu une lettre du Rss P. Général en vertu de laquelle aucun Père de cette maison ne peut être envoyé ailleurs sans que le P. Général en fût informé!? Je crois que le P. Czech, dont les lettres d'ailleurs sont toujours bien piquantes, ira finir comme tant d'autres obstinés contre leurs Supérieurs immédiats et légitimes. Il se demande maintenant [= *je me demande*] 1° quoi faire avec la maison de Tournai que vous ne laissez subsister que dans l'espérance de pouvoir avoir des sujets de Fribourg? 2° quoi faire de St-Trond dont le nombre de sujets demande absolument une séparation des novices d'avec les étudiants?

Pour vous éclairer je vais donner des renseignements suivants:

Monseigneur l'Archevêque de Malines²⁰⁴, qui m'a fait séjourner deux jours chez lui, paraît très bien disposé en faveur de notre Congrégation et vu les dispositions de coeur nullement équivoques, vu son caractère franc et loyal, on peut, je le crois, compter sur lui. On m'a fait dans son diocèse trois différentes offres.

La première impliquant différentes difficultés pour le moment ne doit pas fixer notre attention et je m'abstiens d'en écrire davantage.

La deuxième regarde la propriété qu'on veut nous donner

en 1826. *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°111; MADER, *Die Congregation*, 329-330.

²⁰³ Mgr Pierre Yenni (1774-1845).

²⁰⁴ Mgr Engelbert Sterckx (1792-1867).

d'un grand bâtiment consistant d'une belle maison en très bon état qui a servi autrefois de Prieuré de Bernardins, avec le couvent très spacieux qui sert maintenant de fabrique, mais qui pourrait facilement être restitué à sa première destination. Les bâtiments avec les jardins situés dans une contrée très agréable et fort saine à quatre lieues de Louvain nous seraient donnés sans aucune charge et pourraient très bien servir pour une maison d'études; on y ferait une chapelle domestique et on rendrait dans l'église qui est jointe au couvent et desservie par un prêtre /:logé séparément de nous:/ les services que nous jugerions à propos. L'église est un pèlerinage de la Ste Vierge et le bien à y faire serait infini. Quand l'administration de cette bien petite paroisse succursale n'offrait aucun inconvénient, on pourrait l'accepter avec le temps et selon les circonstances /: car on doit remarquer que dans un bouleversement politique une telle administration garantirait notre existence:/²⁰⁵

La troisième offre vous est connue. Le curé de Coudenberg à Bruxelles vous a parlé d'une église et d'une petite maison tout près de l'église qui sont à sa disposition, il veut les mettre à la disposition de la Congrégation et en a obtenu l'agrément de Monseigneur l'Archevêque. Lorsque je lui ai marqué ma répugnance de nous établir dans une telle //2// ville, il s'est fait fort de votre promesse. Monseigneur l'Archevêque paraît fort désirer un établissement à Bruxelles, convaincu qu'il est qu'un tel établissement surtout par rapport aux confesseurs qui manquent dans les grandes villes y est plus nécessaire que dans les petits endroits et dans les campagnes. Comme l'expérience faite surtout en Belgique m'a fait connaître que les villes sont plus abandonnées et privées des secours spirituels que les paroisses à la campagne, je n'ai pas pu disconvenir, mais je laisse le tout à vos sages dispositions que vous aurez la bonté de me notifier le plus tôt possible.

Dans le diocèse de Liège, Mgr²⁰⁶ est encore toujours disposé d'acheter pour nous le beau couvent de Wittem, où on n'établira plus de paroisse. Le R. P. Pilat est contraire à l'accepta-

²⁰⁵ Il s'agit du Collège Notre-Dame de Basse-Wavre dans le Brabant wallon.

²⁰⁶ Mgr Corneille van Bommel.

tion de toutes ces offres, il veut que le Noviciat avec les études reste à St-Trond; il le fait dans la crainte de perdre quelques sujets qui l'aident dans le travail qui devient en effet tous les jours plus fort à St-Trond. Pour remédier à l'inconvénient susdit, il propose de louer l'infirmerie avec le jardin d'où les Frères des Écoles Chrétiennes viennent de sortir. Il a un peu raison, mais le don d'une si belle maison comme celle de Basse-Wavre /: c'est le nom de l'endroit dont j'ai parlé:/ et l'avantage de s'établir dans un autre diocèse mérite aussi quelque considération.

Par rapport à la maison de Tournai il est bon de remarquer, comme vous le savez déjà, qu'il est difficile d'y porter pour le moment un remède efficace sans paralyser en grande partie l'activité de la maison de Liège. Monseigneur est entièrement décidé de ne pas se porter quelque part avec sa visite avant qu'on n'y ait fait la Mission. Il y a tant de missions demandées que je ne puis pas les faire dans cette année, non sans les sujets qui sont à ma disposition, quoi faire si j'en perd encore? Outre cela, la bâtisse de la maison de Ste Catherine avance; il faudra occuper l'église à l'entrée de l'hiver, le travail qui nous y attend est énorme. Comment sortir de tant d'embarras?

Le P. Dobisch est à St-Trond. J'ai permis qu'il soit employé au noviciat sous la direction du P. Pilat qui a si peu de temps de s'occuper des novices /:qui d'ailleurs donnent de très bonnes espérances:/ //3// Le P. Pilat est si content du P. Dobisch et les novices se trouvent si bien avec lui qu'on a insisté chez moi de lui confier entièrement la direction du noviciat, à quoi, comme vous pouvez bien penser, je me suis refusé – cependant je vois que c'est un bonheur pour le P. Dobisch d'être venu en Belgique et d'avoir quitté *[nnsbruck]* où on l'avait trop flatté.

Après avoir lu ou entendu lire cette lettre, vous aurez mal de tête, mais que puis-je faire que répandre l'amas de mes embarras dans le sein d'un Père et d'un Père qui reçoit dans un quart d'heure d'oraison plus de lumière que ma misérabilité n'aura reçu jusqu'au Jour du Dernier Jugement? Aidez-moi donc je vous en prie. Après avoir tout exposé comme je le comprends, je ferai, je l'espère, tout ce que vous trouverez bon, car je suis bien sûr que vous agissez dans l'intérêt de la gloire de Dieu et du bien de toute la Congrégation.

Je viens de recevoir dans ce moment une lettre de M. le Curé de Rumillies²⁰⁷ que je vous envoie. Quoi faire? Selon mon avis le P. Allonas ne serait jamais parti de la Belgique. En attendant votre réponse, je vais écrire au P. Allonas qu'il peut rester en toute sûreté de confiance en Belgique. Dans l'attente de votre réponse, à Mr le Curé je répondrai que je ne puis empêcher le départ d'un Père qui en a obtenu la permission de Votre Révérence.

J'ai dit quelques paroles à Bruxelles de votre désir d'y établir les Religieuses du St Rédempteur. On semblait le goûter, mais moi, j'ai tant de répugnance! Cependant j'ai toute leur confiance en leurs prières que je les prie de vouloir m'accorder.

A présent je demande pour Vous à Dieu un très heureux *Alleluja*, je le demande aussi pour tous les Pères et Frères, surtout pour ceux qui vous ont sincèrement et véritablement unis. *Quoad ceteros ubicumque sint, utinam abscindantur qui nos conturbant*²⁰⁸. D'ailleurs toute la Belgique vous est entièrement dévouée.

Agréez les humbles hommages de respect et d'amour filial dans lesquels je suis, Révérendissime Père, votre très obéissant fils et serviteur en J. Ch.

Frédéric Held C.S.S.R.

P.S.: Je joins une lettre pour le R. P. Passy. J'espère que ma lettre du 28 mars²⁰⁹ avec 1000 messes vous est arrivée. S'il est encore [*temps*], je prie d'envoyer par les PP. destinés pour l'Amérique²¹⁰ des Christs et les crucifix de Mission.

²⁰⁷ L'abbé Joseph Hannecart.

²⁰⁸ Gal. 5:12.

²⁰⁹ Held à Passerat 28 mars 1835 (lettre perdue?)

²¹⁰ Les Pères destinés à l'Amérique: Petrus Czakert et Joseph Prost. Partent de Vienne, puis via la Belgique et Le Havre le 10 juillet 1835. WUEST, *Annales*, I, 27.

III

Lettre du P. Vicairé Général transalpin Passerat (de Vienne) au P. Friedrich von Held (à Liège, Belgique). Original français aux Archives CSsR de Köln, photographie aux AGHR 30060001,83516. Éditée dans BECO Hd 078.

De la veille de ma naissance (=29 avril 1835)

Priez pour nous

R. et T. C. Père Held

En réponse à votre dernière, je vous accuse les mille intentions en vous priant de ne plus en envoyer jusqu'à nouvelle supplique, que des plus grosses, votre superflu.

Je vais écrire une longue lettre au R. M. et lui nommer les neuf que le P. Czech a donné à la Belgique²¹¹, etc. etc. Oui, je crains pour le P. Czech. Vous feriez bien aussi d'écrire au moins au P. Sabelli que je soupçonne d'appuyer le P. Czech. *Sed cave, nicht heftig*, car vous ne prouveriez rien. Priez le R. Maj. d'envoyer sur les lieux. Je n'ai rien fait à Fribourg sans le conseil des anciens et les plus prudents qui étaient à la maison et sans la Consulte d'ici. Je n'écris pas au P. Czech, je lui fais la mine.

Vous faites bien ne pas lâcher la bride au P. Dobisch. Je vous approuve bien de ne pas laisser réunis tant de monde sous l'étendard du P. Pilat. Quant à ce que vous me demandez du reste, pour fixer les choses, quand on n'est pas sur les lieux, il faudrait des révélations. Les inconvénients qui résultent de ce que le R. M. n'a rien vu de ses propres yeux et ne connaît pas les sujets me rendent encore plus circonspect. Cependant, *consulto Deo et aliis adhibitis, dicam quae videntur mihi, sine praecepto formali tamen*.

Je vois que la maison de Louvain pour un studendat conviendra le mieux. Dites au bon curé de Bruxelles²¹² que nous sommes bien éloignés de refuser ses offres généreuses, alors plus

²¹¹ Les neuf donnés par Czech: (en 1831) Jambon et Schweissguth; (en 1832) Bourgoin et Simonis; (en 1833) Peter, Louis Schenkbecher, van den Wijenberg et Fr. J. Ludwig; (en 1834) Césard. Ainsi que trois Frères.

²¹² Sans doute l'abbé Van Hex, curé de St-Jacques sur Coudenberg.

tard, Wittem ne m'éffraye pas: nous aurons assez de sujets allemands. C'est la maison qui me plaît le plus. Tournai aura patience. Seulement il est juste de faire dans ce diocèse quelques missions. Je ne désire rien plus que de voir rester le P. Allonas à Tournai.

Vous pourriez bien écrire amicalement au ch. P. Sabelli, mais bien modérément – car la lettre pourrait être renvoyée au nonce²¹³ – que Rome pense probablement comme nous au sujet de Mr Milde et de Mr Osti[ni]. Car leur Concordat a été regretté à Rome en ces termes: *Principia mea non sunt tua, nec tua sunt mea*; aussi de la Cour, M. Milde ne reçoit plus d'affaires à traiter.

Le P. Landes²¹⁴ vient d'écrire au P. Bex²¹⁵ que M. le Comte W[elsersheimb]²¹⁶ sortira de la Société plus facilement qu'il n'y est entré.

Je vais envoyer au Rss R. Maj. votre lettre avec une autre de Fribourg. Il paraît que Mr de Pree de Verviers viendra dans peu à Vienne; ne manquez pas cette occasion au moins pour les antiphonaires et les journaux.

Prenez bien garde, si vous faites tant de missions, de miner votre monde. Il est impossible qu'ils durent longtemps. Du moins les prédicateurs, le jour d'un sermon, devraient ou peu ou point écouter les confessions. *Vide //2// et cave ne tardior et inutilis fiat moderatio*. Ne vous tuez pas pour que Mgr²¹⁷ puisse faire ses visites.

J'attends ma réponse à la lettre précédente²¹⁸. Je voudrais bien apprendre quelque chose du P. Lambrechts. Pensez-vous à faire ordonner les FF. Heilig, Valle et Lempfridt? Je vous salue de coeur. Vous êtes tous mes chers confrères et les vôtres. Votre affectionné s[erviteur] et f[rère] J. Passerat C.SS.R.

²¹³ Mgr Pietro Ostini (1775-1849).

²¹⁴ Alois Landes (Augsburg 1767 - Roma 1844). L. KOCH, *Jesuiten Lexicon*, Leuven 1962, II, 1072.

²¹⁵ Le Belge Pieter Beckx (Zichem 1795 - Roma 1887), Général des Jésuites de 1853 à 1884. *DHGE*, VII, 388-390; KOCH, *Jesuiten Lexicon*, I, 170-172.

²¹⁶ Le Comte Karl von Welserheimb (Graz 1798), profès en 1821 et prêtre en 1823. Dispensé en 1833 (Décédé comme SJ en 1880). *Catalogus Gen. Patrum*, XIII, n°79; *SHCSR* 9 (1961) 147; 40 (1992) 309-313; 52 (2004) 39n.

²¹⁷ Mgr Corneille van Bommel.

²¹⁸ Lettre de Passerat à Held du 17 mars 1835, BECO, *Hd*, 075.

IV

Lettre du P. Vicaire Général transalpin Passerat (de Vienne) au P. Friedrich von Held (à Liège, Belgique). Original français aux Archives CSsR de Köln, photographie aux AGHR 30060001,83628. Éditée dans BECO Hd 105.

12e 7bre 836

R. et t. C. Père!

Je vous ferai tous mes compliments sur votre entrée à Ste Catherine et je désire de tout mon coeur que le bon Dieu vous conserve sous sa sainte garde, vous y accorde la paix, l'amour, la paix du coeur, le zèle pour votre perfection et le salut des âmes, en un mot *Pater Domini nostri Jesu Christi repleat vos omnibus benedictionibus in Christo.*

Ce sujet que je vous avais promis est parti, je lui ai donné l'argent pour son voyage, mais il a été arrêté en voyage. Le malheureux²¹⁹ s'est avisé de dire la messe, d'écouter les confessions, donner l'extrême onction, justement dans le village de Dorothée. Il est un *criminel*. Vous ferez donc bien de vous servir de gens du pays. Vous savez quelle misère c'est pour envoyer des Autrichiens.

Vous pouvez admettre au noviciat 1° M. Majolée 2° le curé de Namur²²⁰ 3° le prêtre attaché au pensionnat²²¹.

J'espère bien que vous aurez écrit au Rss P. R. Majeur. Car comme je vous l'ai dit, je n'ai pas répondu, sinon que je vous avais envoyé sa lettre et que vous, étant sur les lieux, vous pourriez mieux expliquer la chose que moi-même. Depuis cela, je n'ai reçu aucun mot du Rss P. Recteur Majeur. Il me paraît que Dieu a exaucé ma prière. Depuis le R. M. jusqu'au P. Held qui ne veut plus être que mon serviteur, pas même mon confrère, encore moins mon fils. Mais n'importe, au moins conserverai-je pour lui un coeur de frère puisque, comme j'en suis persuadé, je ne suis pas digne d'être son père. Mais il sera bien //2// attrapé et je serai bien vengé s'il est un jour mon Père, prérogative que je

²¹⁹ Il s'agit de André Kichle, cfr BECO, Hd, 114 et 115.

²²⁰ Inconnu. Held à Villain du 16 déc. 1836, AGHR 30060001,83640; BECO, Hd, 111.

²²¹ Nicolas Guersouille (1805-1854).

demande au Seigneur et que je ne désespère pas d'obtenir. Pour vous montrer que mon coeur n'est pas aliéné, je vous écris de ma propre main, ce que je fais rarement, vous en savez la raison, mais enfin j'aime mieux souffrir que de vous donner occasion de vous enfoncer plus encore dans vos idées noires. Car c'était à vous à répondre à ma lettre, vous m'étiez redevable et j'attendais avec impatience de vos nouvelles. Les idées noires venaient déjà se présenter à mon esprit, mais je les chasse, même quant à vos réflexions sur la *vérité*. Je souscris à vos réflexions, mais dites-moi, qui est sûr d'avoir la *vérité*? Pour moi, je crois qu'elle n'est sûre que par la voix de l'autorité. Au moins vous avouerez qu'elle n'est pas avec l'amertume, *non est sensus ubi est amaritudo*²²². Sondons nos coeurs. Nous la trouverons donc certainement dans la charité *quae patiens est, benigna est, non cogitat malum, non habet amaritudinem zelus illius*²²³.

Mais ne parlons plus de cela. Vous avez cru faire à Vienne ce que vous deviez faire. Vous n'avez plus aucune répondeance devant Dieu ni devant les hommes. Les pertinents sont libres. *In opinionibus libertas, in omnibus caritas*. Blessier la charité serait le plus grand mal. Soyez quant au coeur ce que vous étiez, je veux l'être moi-même. Rendons-nous les devoirs respectifs. Je ferai ce que je pourrai pour vous en ce qui regarde mon devoir. Nous travaillons pour vous. Je suis et serai le même dévoué serviteur et affectionné frère

Jos. Passerat C.S.S.R

Je suis sensible à votre invitation, mais pour cette année...

Le choléra à Vienne est toujours fort. L'archevêque d'Olmütz est mort à Prague du choléra²²⁴.

//3// Après cette lettre écrite, je reçois du Rss R. M. une lettre qui, quoiqu'amicale, ne m'accorde rien et ne me dit rien sinon de faire les suffrages pour le Fr. laïque Nicola Orlando²²⁵.

Cependant vérifions toujours. Il faut avoir son supérieur dans le coeur pour être dans le coeur de son supérieur.

²²² Sir 21:15.

²²³ 1 Cor 13:4.

²²⁴ Mgr Ferdinand von Chotek (1781-1836).

²²⁵ Le Frère Nicola Orlando Sorbuca (1761-1836).

Vous saurez que le couronnement du Roi et de la Reine de Bohême a eu lieu, parmi le choléra.

[note de Held: «reçu et répondu le 23 septembre»: réponse perdue?]

V

Pro Memoria destiné peut-être à Mgr Raffaele Fornari, Nonce en Belgique de 1838 à 1842. Rapport sur les événements de Tournai. Original: ? Copie manuscrite aux AGHR sub 30060001,83874, autre copie dans «Litterae Provinciae» aux Archives CSsR de la Provincia Flandrica I, 71. Édité dans BECO Hd 191.

PRO MEMORIA

Pour indiquer l'époque où l'intérêt que Monseigneur l'Évêque de Tournai²²⁶ portait à la Congrégation du SS Rédempteur commença à s'altérer, il faut peut-être remonter à la fin de l'année 1835 où Sa Grandeur se trouvant dans un embarras considérable par rapport au pensionnat des demoiselles de St André, elle fit à la Congrégation l'offre de changer l'hôtel de M^{me} de Cazier, habité par les Pères de la Congrégation contre l'ancien établissement des Dames de St André²²⁷. Le soussigné se rendit sans retard à Tournai dans l'espoir d'obliger Monseigneur l'Évêque dans cette occasion et d'intéresser sa Grandeur à la bâtisse d'une église pour la Congrégation dont la nécessité se faisait sentir de plus en plus.

À mon arrivée à Tournai, l'offre qu'une Dame avait faite à Monseigneur de sa maison avait tiré de l'embarras mais sa Grandeur persistait à nous offrir l'ancien établissement de St André comme plus commode pour y bâtir une église que l'hôtel de M^{me} de Cazier qui selon la pensée de sa Grandeur aurait pu se vendre avantageusement. Monseigneur eut la bonté de me conduire à St André et je voyais clairement que sa Grandeur attachait beaucoup d'importance à ce changement. Cependant cet établissement ne me paraissait pas offrir les avantages auxquels je m'at-

²²⁶ Mgr Gaspar Labis (1792-1872).

²²⁷ Lettre de Labis à Held du 14 déc. 1835, AGHR 30060001,83540; BECO, Hd, 088. Cfr p. 27.

tendais et ne voulant rien précipiter dans une affaire si grave, je demandai du temps pour y réfléchir, et surtout pour faire examiner le local par des experts. En attendant, sa Grandeur parut beaucoup compter sur la réalisation de l'échange et promit dans cette supposition de se mettre à la tête d'une souscription en faveur de la bâtisse de l'église. Contre l'attente de Monseigneur, l'expertise des deux établissements montrait jusqu'à l'évidence l'avantage que nous trouverions de bâtir notre église dans la maison même que la Congrégation tenait de la générosité de la famille de Cazier. Outre cela M^{me} de Cazier parut sensiblement affectée de la proposition de changer son hôtel contre une maison beaucoup moins commode et moins propre à un établissement religieux. //2// Le R.P. Recteur de Tournai²²⁸ présenta à sa Grandeur ces observations avec un plan d'un architecte qui fit voir l'opportunité de bâtir l'église dans une aile de la maison que la Congrégation occupait déjà. La proposition du P. Recteur eut le malheur d'être très mal accueillie par sa Grandeur; elle soutenait tantôt que l'église ne pourrait être bâtie sans exposer la maison à une détérioration considérable et au danger, tantôt elle alléguait d'autres raisons qui furent réfutées et par l'assurance des connaisseurs et par l'expérience qu'on a faite plus tard. Voyant que les choses n'avançaient guère, que le P. Recteur n'osait même pas se présenter chez Monseigneur avec sa proposition. Le sousigné fit le voyage à Tournai et se présentant à sa Grandeur il la pria de vouloir agréer que l'église fut bâtie selon le plan qu'un architecte nous avait fait. Après quelques observations sur les motifs qui avaient engagé sa Grandeur à s'opposer à ce plan, elle disait qu'elle ne voulait pas mettre obstacle à ce que l'église fût bâtie selon le désir de la Congrégation mais que, dans ce cas, elle se voyait obligée de se retirer de la participation ou plutôt de la direction qu'elle avait eu la bonté de promettre auparavant. Alors le soussigné répondit que, malgré la peine qu'il ressentait, il se voyait dans la nécessité de procurer finalement un établissement à la Congrégation que sa Grandeur elle-même désirait voir s'effectuer à Tournai. Quoique Monseigneur désirât de n'être plus à la tête de la souscription, sa Grandeur eut pourtant la bon-

²²⁸ Le Badois J.B. Kaltenbach. *ChPCprB*, I, 218.

té de souscrire, après M^{me} la Baronne de Cazier, fondatrice, pour la somme de mille francs. L'église a été bâtie, mais Monseigneur n'en parut jamais content.

Une deuxième cause de la position difficile où se trouve la Congrégation vis-à-vis de Monseigneur l'évêque de Tournai, est la réception de quelques sujets du diocèse dans la dite Congrégation. Ici il faut observer que dans tous les cas où il s'agissait de l'entrée de quelques sujets dans la Congrégation, Monseigneur ne se tint jamais principalement au besoin actuel du diocèse qui empêche pour un temps de favoriser les vocations à l'état religieux, mais mettait toujours des principes en avant, et des principes que malgré l'extrême référence que je professe pour les lumières de sa Grandeur, je trouvais en contradiction manifeste avec ce que je me croyais en droit de penser d'après les règles de l'Église, des différentes décisions des souverains Pontifes et des auteurs approuvés de Théologie. Souscrire à d'autres principes, comme Monseigneur de Tournai paraissait l'exiger, aurait paru une faute grave pour tout Supérieur religieux.

//3// La Congrégation fut cependant loin de mettre en pratique dans leur étendue les principes qui favorisent sous ce rapport les Religieux en consultant la paix et la bonne intelligence. On y a renoncé absolument dans beaucoup de cas qui se sont présentés; et dans très peu de cas qu'on reproche à la Congrégation d'en avoir usé autrement, ce fut dans des circonstances tellement extraordinaires que j'ose offrir une justification complète pour chaque cas en particulier. Pour faire comprendre comment il y eut été difficile d'éviter les plaintes de Monseigneur de Tournai sous ce rapport, il suffira d'observer que, d'après le sentiment de sa Grandeur, quiconque aurait reçu la tonsure de ses mains, n'est plus libre d'embrasser l'état religieux sans la permission de l'évêque. Cette affaire de réception des sujets paraît sans doute un des plus grands griefs de Monseigneur l'évêque de Tournai²²⁹.

Je viens maintenant à quelques faits particuliers et récents qui montrent une disposition tellement défavorable à la Congrégation qu'un prompt arrangement paraît très nécessaire. Parmi

²²⁹ Les cas des Pères Degrez, Théodore Lelouchier, Guersouille, Fontaine.

les Pères de la maison de Tournai, le R. P. Ottmann qui y a demeuré plusieurs années dans un degré supérieur de la confiance de Monseigneur l'évêque et des habitants de la ville: Sa Grandeur en a donné beaucoup de preuves non équivoques et quant aux habitants il n'y a qu'une voix que c'est principalement au crédit du P. Ottmann qu'on doit les secours par lesquels on est parvenu à bâtir l'église, et la peine avec laquelle on supporte dans ce moment le départ de ce Père montre bien l'attachement qu'on lui a porté. Dans le mois de juin dernier, j'ai reçu de Monseigneur de Tournai la lettre que je produirai bien volontiers si votre Grandeur le désire par laquelle sans avoir jamais auparavant articulé aucun grief, Monseigneur me demande le rappel immédiat dudit P. Ottmann²³⁰. Supposant que ce Père, contre toute attente, se fut rendu coupable d'une faute grave qui justifierait la mesure si rigoureuse et en même temps déshonorante pour un Père qui jusqu'alors avait joui d'une réputation intacte, je m'empressai d'annoncer à Monseigneur le rappel du Père Ottmann que je fis venir à Liège avec le P. Recteur de la maison. J'exprimais dans ma lettre l'espoir de connaître sous peu de la bouche même de sa Grandeur les motifs du mécontentement qu'elle me disait dans sa lettre avoir de justes raisons de tenir secrets²³¹. Cependant ni le R. P. Recteur, ni le P. Ottmann ne purent m'indiquer aucune cause probable de la démarche que Monseigneur venait de faire. J'écrivis donc à sa Grandeur de vouloir trouver bon que je renvoyasse le dit Père à son poste pour le moment, en promettant de venir moi-même sous peu de jours à Tournai pour apprendre le véritable état des choses²³². J'y fus en effet, Monseigneur se plaignait que le P. Ottmann depuis un temps considérable se mettait en opposition avec sa Grandeur par rapport à la maison de St André dont il disait avoir désapprouvé l'esprit. Il y avait encore d'autres //4// pareils griefs qui tout au plus auraient pu accuser le dit Père de peu de prudence, si les faits apportés avaient été prouvés, mais le tout reposait sur les rapports de quelques personnes dévotes que sa

²³⁰ Labis à Held du 18 juin 1838, *Copiae*, I, 42 = BECO, *Hd*, 166.

²³¹ Held à Labis du 19 juin 1838, *Copiae*, I, 43 = BECO, *Hd*, 167.

²³² Held à Labis du 25 juin 1838, *Copiae*, I, 45 = BECO, *Hd*, 170.

Grandeur même avouait être indiscrettes. J'eus beau représenter tout ce qui était si facile d'opposer très justement à de semblables allégations, tout fut à peu près inutile et Monseigneur conserva de très graves préventions contre le P. Ottmann à qui on n'avait jamais donné l'occasion de se défendre. Ce bon Père croyait avoir regagné les bonnes grâces de sa Grandeur qui promettait de ne plus vouloir ajouter foi aux rapports sans avoir entendu les deux parties, mais il fut trompé dans son attente, et je jugeai prudent de rappeler à la première occasion favorable le P. Ottmann qui depuis quelques semaines occupe à St Trond le poste de Maître des novices, poste auquel il a été destiné depuis longtemps, mais que j'ai toujours différé de lui faire occuper, voyant la satisfaction de Monseigneur de Tournai et des habitants de la ville à laquelle il y travaillait depuis si longtemps. À cette même occasion, je pensais pouvoir parvenir à guérir entièrement la plaie que ces différents ont pu causer à sa Grandeur, en me disposant à lui rendre des prêtres qu'elle a eu tant de peine de perdre pour quelque temps. Je commençai par lui envoyer le R. P. Degrez ci-devant curé dans le diocèse de Tournai, et qui avait joui d'une réputation et d'une confiance plus qu'ordinaire. Contre toute attente, Monseigneur en parut bien plutôt irrité que d'en être content, au moins les pouvoirs lui furent refusés et, ni la lettre pleine de respect et de soumission que le P. Degrez lui avait écrite, ni la visite qu'il a hasardée de lui rendre n'ont plus fléchi sa Grandeur.

Malheureusement ce n'est plus un tel ou un tel Père dont Monseigneur se plaint, c'est la Congrégation elle-même et sa Constitution sur laquelle sa Grandeur jette la faute et de laquelle il croit pouvoir se plaindre. Me voilà donc dans un embarras très pénible et comment en effet travailler avec quelques Pères dont la santé est en partie détruite par des travaux excessifs qui, de plus, sont découragés, peïnés, intimidés dont le nombre était déjà insuffisant avant le départ du R. P. Ottmann et qu'on ne peut compléter vu la disposition défavorable de sa Grandeur! L'autre partie de l'alternative me paraît encore plus grave et plus difficile à embrasser, c'est de céder et sacrifier un établissement dont les travaux excitent peut-être trop de jalousie, dont les intrigues ne paraissent pas du tout étrangères au déplaisir de Monsei-

gneur. Mais comment le quitter après avoir fait faire au public tant de sacrifices et de dépenses et sur qui retomberait finalement l'odieux d'une telle mesure? Certainement pas sur la Congrégation contre laquelle le public n'a aucune plainte, mais qu'il honore au contraire d'une confiance bien prononcée.

Vous voyez, Monseigneur, que c'est là une alternative très grave, dont on éviterait bien volontiers les tristes suites par tous les moyens possibles. J'implore donc humblement la médiation de votre Grandeur si Elle veut bien y consentir ou, si cela ne se peut pas, je demanderai du moins avec confiance quelques conseils propres à arrêter le mal, s'il est possible.

[de la main de Held:] concordat cum originale Leodii 25 Decembris 1838 Fr. de Held CSsR Visiteur.

VI

Article publié par Pierre Kersten dans son «Journal Historique et Littéraire de Liège» de janvier 1844 (pp. 449-454) qui donne un tableau fort complet des missions rédemptoristes dès leur arrivée aux Pays-Bas. Les divisions sont les nôtres.

Introduction

Depuis l'approbation royale, accordée vers la fin de 1840 à l'établissement des Pères du T. S. Rédempteur en Hollande, et au libre exercice des missions dans ce pays, ces ouvriers infatigables ont beaucoup travaillé dans cette portion du champ de l'Église. Les deux vicariats de Bois-le-Duc et de Breda sont les principaux théâtres où ils ont exercé leur zèle avec un succès toujours croissant. En moins de trois ans, plus de cent mille âmes ont reçu le bienfait de la Mission par leurs soins, cinq mille pour le seul vicariat de Bois-le-Duc. Encore les militaires n'entrent-ils point dans ce calcul. Ils ont arrosé de leurs sueurs dix-huit endroits remarquables de ce dernier vicariat et quatorze de celui de Breda. Sur la demande de l'ancien administrateur du district de Grave, Uden fut le premier qui reçut la Mission en octobre 1841; mais la première Mission du vicariat de Bois-le-Duc fut celle de Tilburg, ville industrielle de douze mille catholiques et longtemps le quartier général de l'armée hollandaise. Cette Mission qu'on peut regarder comme le modèle de toutes celles qui

se donnèrent depuis, eut lieu dans deux églises à la fois au mois de février 1842. Les fruits qu'elles produisit furent si abondants et si solides qu'ils se conservent encore aujourd'hui dans toutes les classes de la société, spécialement dans celle dont l'exemple exerce le plus d'influence. Dès lors on entrevit tout le bien qu'on pouvoit attendre des Missions dans le Brabant, comme l'événement l'a si heureusement confirmé.

Comme il seroit trop long de détailler les succès de chaque Mission en particulier, voici des faits généraux dont on nous garantit la vérité et qui se sont reproduits dans les différentes localités. Fidèle aux règles et à l'esprit de leur Ordre, les Pères demeurent dans chaque endroit dix à quinze jours au moins, quelque peu peuplé qu'il ne soit, afin de rien omettre des exercices les plus importants, et pour recueillir à loisir les fruits de la grâce. Cependant loin que l'élan religieux ne soit jamais ralenti dans les populations, il a toujours été s'augmentant jusqu'à la fin. Les cérémonies extraordinaires, telles que l'amende honorable, la consécration solennelle à la Sainte Vierge, la bénédiction papale, ont été partout accompagnées d'une grande pompe religieuse. Le chapelet en commun, précédé d'une instruction (le tout selon l'esprit de St Alphonse) et récité avec le peuple par un Père du haut de la chaire de vérité, n'a jamais été omis même dans les plus grandes villes, telles que Breda et Bois-le-Duc. Cette prière vocale et publique attire évidemment sur les travaux des missionnaires les grâces les plus signalées; bien souvent des conversions admirables en sont la suite. Il est vrai que les circonstances ne permettent ordinairement pas de faire la plantation de la Croix, mais on y supplée le plus souvent par l'érection des Stations, pour l'acquisition desquelles MM les curés, de concert avec leurs paroissiens, n'épargnent aucune dépense, ce sont parfois des tableaux peints sur toile par les meilleurs artistes du pays, de la valeur de plusieurs milliers de florins.

Déroulement d'une Mission

Quant à l'ordre des exercices de la Mission, il est presque partout le même. Ordinairement, la parole de Dieu est prêchée au peuple trois fois le jour, les dimanches jusqu'à quatre fois. Une instruction se donne de grand matin pour la classe ouvrière, sur les obligations du chrétien et sur la manière de se disposer à

recevoir les sacrements, et afin qu'il n'y ait personne dans la paroisse qui ne profite de ces instructions si utiles, on traite ordinairement les mêmes matières dans un sermon à la grand-messe, surtout dans les villages. Dans les endroits où les besoins spirituels les requièrent, comme dans les villes, on n'omet point de traiter les vérités dogmatiques pour affermir ceux dont la foi chancelle et rappeler à la vérité ceux qui se sont égarés. Le soir, on prêche les grandes vérités de la religion, pour réveiller les pécheurs à leur sommeil de mort, et pour ramener les âmes tièdes à la ferveur de leur état. On chante ensuite le *Miserere* et un court Salut du T.S. Sacrement.

Pour ce qui concerne les résultats des exercices, on peut s'en faire une idée, d'après la foi d'un peuple si attaché à sa religion et où toutes les conditions rivalisent d'ardeur pour le bien. Aussi, est-ce une exception rare, même parmi les grands, lorsque quelqu'un résiste à la grâce offerte à tous dans la Mission. Nous ne dirons donc rien de ces larmes versées en abondance, de ces sanglots qui étouffent la voix du prédicateur et l'obligent quelquefois à s'arrêter. Nous nous contenterons de rappeler en passant combien il est consolant pour la religion de voir ces retours sincères de l'erreur à la vérité, ces conversions aussi solides que nombreuses, ces haines invétérées changées en amitié, ces mauvais livres brûlés, ces scandales réparés, ces liaisons criminelles rompues ou légitimées, ces restitutions considérables faites aux particuliers et à l'État.

Fruits de la Mission

Certes, il est beau de voir ces paroisses entièrement purgées d'abus énormes en si peu de temps ou renouvelées dans l'esprit de piété, fréquenter les sacrements, s'adonner à la prière et embrasser avec une sainte avidité les moyens de persévérance. Quel spectacle attendrissant que celui de toute une ville, sans en excepter ni les gens de lettres, ni les hommes en place, ni les militaires, se revêtant du scapulaire avec son premier pasteur, ou récitant le chapelet à haute voix en l'honneur de la Mère de Dieu! Que ne doit-on pas espérer de l'avenir d'un tel troupeau? Cependant d'autres moyens encore sont employés pour perpétuer le bien des missions. Ici, on érige des sociétés de bons livres, là, on établit des confréries, ailleurs, on relève les ancien-

nes, comme celle du Rosaire, du Scapulaire, etc.; partout on forme une association contre les blasphèmes; en beaucoup d'endroits, on y ajoute des Congrégations à la tête desquelles se trouvent des ecclésiastiques et les personnes les plus recommandables.

Le renouvellement

Mais ce qui contribue le plus à l'affermissement des fruits des exercices, c'est le renouvellement de la Mission dont l'idée est due à la sagesse de Saint Alphonse qui en fait une obligation spéciale à ses enfants. Selon le saint fondateur, il doit se faire environ six mois au plus après la Mission, pendant un temps plus court et avec un moindre nombre de missionnaires. L'expérience prouve chaque fois combien ce retour est important. Alors les bons se consolident dans le bien, les faibles se remettent en bon état et les pécheurs qui ont échappé d'abord au filet mystique, y sont pris d'ordinaire. Ces exercices finissent ordinairement par le renouvellement des vœux du baptême, cérémonie si analogue à leur esprit et si propre à mettre le sceau à toutes les bonnes résolutions.

Réaction des autorités ecclésiastiques

Au récit de succès si merveilleux, ajoutez que l'ordre et la tranquillité publique sont parfaitement conservés dans les Missions, malgré l'enthousiasme religieux et l'empressement incroyable de foules immenses à la foi vive et au zèle ardent que la modération des missionnaires a soin de retenir dans les bornes, et vous comprendrez aisément pourquoi Mgr H. den Dubbelden, évêque d'Emmaüs et J. van Hooijdonk, évêque de Dardanie réclament pour toute l'étendue de leurs Vicariats respectifs un bienfait aussi signalé. Car non seulement ils autorisent et approuvent hautement les Missions, mais ils apprécient si fort ce moyen de salut pour leurs ouailles, qu'ils ne manquent jamais de se rendre en personne dans les endroits les plus importants, pour fermer les exercices par une messe solennelle, sans que la distance des lieux ou la difficulté des chemins soient capables de les en détourner. Si néanmoins, le grand âge de Mgr de Bois-le-Duc l'empêche en ceci de satisfaire ses désirs, il a soin d'engager son coadjuteur, Mgr Zwijsen, évêque de Gerra à le remplacer dans cette circonstance, ce à quoi le digne prélat se prête toujours très volontiers.

Rôle du clergé local

À la vue de si beaux exemples de la part des Supérieurs ecclésiastiques, rien d'étonnant si tout le clergé séculier sans exception, non seulement s'empresse de demander la Mission et le renouvellement, mais se met même à la disposition de ses premiers pasteurs pour pouvoir prendre part à ces travaux si méritoires. Au moindre mot de leur évêque, MM les curés quittent leurs paroisses au nombre de quinze à vingt pour aller aider les missionnaires à convertir les âmes. Rivalisant d'ardeur avec eux, on les voit demeurer du matin jusqu'au soir au sacré tribunal jusqu'à la fin de la Mission. Tout récemment encore à Bois-le-Duc, 48 respectables curés, ayant à leur tête trois vénérables Doyens, ont contribué ainsi au bien spirituel de cette éminente population. Qu'il est édifiant de voir une telle union entre les deux clergés, mais surtout que cela est utile à l'Église! Après cela, quel cœur catholique ne nourrirait le doux espoir de voir bientôt refleurir dans un champ si bien cultivé, cette antique foi et cette simplicité de mœurs qui ont distingué de tout temps le Brabant septentrional?

Comme nous nous sommes proposé de n'embrasser dans cet aperçu que les travaux extérieurs des Pères Rédemptoristes en Hollande, sans parler des retraites nombreuses qu'ils y ont données selon les diverses occurrences, soit dans les Grands Séminaires ou dans les Petits, soit dans les couvents, dans les prisons, les hôpitaux et autres établissements de ce genre, nous revenons aux faits des Missions pour achever notre tableau.

Auprès des militaires

Une chose digne d'attention et d'éloge, c'est la conduite que tiennent partout les militaires catholiques pendant les exercices, lorsqu'ils ont lieu dans les villes où il y a garnison, comme Breda, Bergen-op-Zoom, Grave, Bois-le-Duc. À peine le supérieur de la mission est-il arrivé, qu'il se fait un devoir de rendre visite non seulement aux autorités civiles, ce à quoi il ne manque jamais, mais encore aux chefs militaires, avec qui il prend des mesures pour les besoins spirituels de leurs subordonnés. Pour plus de facilité, on fixe le jour où ils feront leurs devoirs religieux. Au temps marqué, il se rendent ensemble à l'église au son des tambours et des trompettes, et ils y trouvent dix à quinze confes-

seurs, uniquement destinés à les entendre et à les satisfaire. Impossible de dépeindre l'émotion vive et salutaire que produit la vue de tous ces soldats jeunes et vieux, s'approchant de la Sainte Table avec cette piété mâle qui leur est propre. Il n'y a pas jusqu'aux officiers supérieurs qui les accompagnent, qu'on ait vus les encourager par leur exemple, faire bénir leur chapelet en public, le réciter avec le peuple, se revêtir du scapulaire en face de la multitude et suivre assidûment les exercices de la mission. Souvent le R.P. Bernard [*Hafkenscheid*], frappé d'une piété si franche et de l'édification qui en résultait, n'a pu s'empêcher de leur en témoigner sa satisfaction et sa reconnaissance du haut de la chaire de vérité.

Auprès des malades

Les malades ne sont pas moins l'objet des soins des missionnaires. Le lendemain de la clôture, après une messe de *Requiem* pour les défunts de la paroisse pendant laquelle un Père fait un sermon sur les âmes du Purgatoire, ils font la visite des malades, les confessant, leur donnant le scapulaire et la bénédiction papale. Si le nombre en est trop grand, Messieurs les Curés viennent à leur aide dans cette charitable occupation.

Les Protestants

Nous serions injustes si nous ne rendions hommage à la conduite que tiennent généralement les Protestants pendant tout le cours des missions. Non seulement ils n'entravent point les efforts des missionnaires mais ils leur témoignent tout le respect possible. Plusieurs d'entre eux, jusque dans les grandes villes et parmi les plus hauts fonctionnaires publics, ont fréquenté ouvertement les principaux exercices et en ont témoigné une grande satisfaction, avouant que les Pères les éclairaient sans les blesser.

Conclusion

Tel est le résumé fidèle des travaux des missionnaires du T.S. Rédempteur en Hollande pendant ces trois dernières années [1842-1844]. Certes, il ne manque point d'intérêt pour tout catholique qui a pris à cœur la cause de Dieu et le bien de son Église. Il pourrait même, ce semble, fournir dans la suite, quelque belle page à l'histoire de ce pays, car il ne faut point perdre de vue que tout ceci se passe dans un royaume protestant où

l'on rencontre encore une forte opposition de la part d'un certain parti qui n'est rien moins que tolérant. Il est vrai que les missionnaires entrent en silence dans les paroisses, et en sortent également sans bruit, contents d'avoir procuré la gloire de Dieu et le salut des âmes, mais il est à remarquer aussi que dès le commencement, ils y portent partout l'habit de leur Ordre, que c'est la croix sur la poitrine et le chapelet à la ceinture qu'ils exercent leur laborieux ministère, enfin, que c'est avec une liberté vraiment apostolique qu'ils y prêchent la vérité dans sa force. Quel sera l'avenir de ces travaux? Dieu seul le connoit!!! En attendant, nous bénissons le Père des miséricordes d'avoir si largement répandu ses bénédictions sur ce bon peuple et nous faisons les vœux les plus ardents pour que d'autres pays encore profitent de si beaux exemples.

Nous ne pouvons omettre de dire un mot en finissant sur le Vicariat du Limbourg hollandais. Dès avant la cession du territoire²³³, les endroits les plus remarquable de ce diocèse, tels que Ruremonde²³⁴, Venlo²³⁵, etc., avaient déjà reçu la mission. Depuis la cession, la maison de Wittem y a continué ses travaux. Deux jubilés ont eu lieu à Maastricht²³⁶, une deuxième mission a été donnée à Venlo²³⁷ ainsi qu'à Sittard²³⁸; d'autres endroits y ont reçu le même bienfait en l'y attendant encore sous peu. Ceux qui connaissent le zèle bien intentionné de Mgr l'évêque d'Hirène²³⁹, savent aussi tout le bien qu'on doit en attendre désormais.

²³³ Cession qui eut lieu entre la Belgique et les Pays-Bas en avril 1839.

²³⁴ La Mission de Ruremonde (ou Roermond) du 26 février au 14 mars 1836 avec les Pères Hafkenscheld, Held, Kannamüller, ... *Chr. Lab. apost.* I: 79-80.

²³⁵ Mission de Venlo du 15 au 21 janvier 1836, avec les PP. Hafkenscheld, Held, Berset, ... *Ibid.*, I, 77-79.

²³⁶ Les deux Jubilés de Maastricht du 1^{er} au 15 novembre 1840, toujours avec le P. Hafkenscheld et six confrères. *Ibid.*, I, 158-163. Un renouvellement eut lieu du 2 au 9 novembre 1841 par Hafkenscheld et G. van der Wielen. *Ibid.*, I, 183.

²³⁷ Sur cette deuxième Mission de Venlo: pas de traces dans les Chroniques.

²³⁸ Deuxième Mission à Sittard du 16 au 25 juillet 1843, avec le P. Hafkenscheld et quatre autres missionnaires. *Ibid.*, I, 235-236.

²³⁹ L'évêque d'Hirène: Johannes Paredis (1795-1886) qui fut plus tard évêque de Ruremonde (ou Roermond) de 1853 à 1886, dont dépendait le Stuedat de Wittem.

RÉSUMÉ

Cet essai raconte l'entrée des Rédemptoristes dans une Belgique qui vient juste de conquérir son indépendance (1830), et le début de leurs activités apostoliques, d'octobre 1831 à juillet 1841, date de l'érection canonique de la Province belge. Il s'attache surtout à décrire la fondation des quatre premières maisons, chacune promise à un long avenir: Tournai, Liège et St-Trond en Belgique, Wittem dans le Limbourg hollandais. Il souligne également les personnalités qui marqueront son développement, telles que Passerat, Held, Dechamps, Pilat, Ottmann ... Il relève enfin quelques traits des missions populaires qu'ils ont données dans le pays.

SUMMARY

This essay describes the arrival of the Redemptorists in Belgium, which had just obtained its independence in 1830. It also recalls the beginning of their apostolic work from October 1831 to July 1841, when the Belgian Province was canonically erected. In particular it gives a detailed description of the foundation of the first four houses each destined to have a long history – Tournai, Liège and St. Trond in Belgium and Wittem in Dutch Limbourg. It gives special attention to the confreres who brought about its development, such as Passerat, Held, Dechamps, Pilat, Ottmann ... Finally it notes some characteristics of the parish missions that they preached in the country.



GIUSEPPE RUSSO, C.SS.R.

LUIGI PIRANDELLO E I REDENTORISTI

IL PIRANDELLO IN TRE SUOI LAVORI
DÀ NOTIZIE VERE E NON VERE SU I REDENTORISTI

1. – *Le disavventure dei Redentoristi tra il 1848 e il 1860*; 2. – *Con la partenza dei Redentoristi non si spense l'amore dei girgentini verso di loro*; 3. – *Il Pirandello sta con «il Dio di dentro» e rifiuta «il Dio di fuori»*; 4. – *Il Pirandello disconosce l'opera sociale della Chiesa girgentina, denigrando il clero e il vescovo*; 5. – *Pirandello nelle sue opere parla di una somma di denaro appartenente ai Redentoristi*; 6. – *Il Pirandello cita due opere di sant'Alfonso impropriamente*; 7. – *La seconda parte della novella «Difesa di Meola» nella realtà non ha alcun fondamento.*

1. – *Le disavventure dei Redentoristi tra il 1848 e il 1860*

L'interesse di Luigi Pirandello verso i Missionari Redentoristi o Liguorini, dal cognome del loro fondatore sant'Alfonso Maria de Liguori, parte in qualche modo dalla storia della sua famiglia. Infatti la madre dello scrittore, Caterina, era una Ricci Gramitto, figlia dell'avvocato Giovanni, antiborbone, ardente assertore dell'unità d'Italia, con idee liberalmassoni e nipote del canonico Innocenzo Ricci Gramitto, che scalò tutti i gradini in seno al Capitolo dei Canonici della Cattedrale di Girgenti e fu anche Vicario Generale.

Giovanni Ricci Gramitto, Giovanni Battista Picone, Gaetano Nocito, i fratelli Mariano e Francesco Gioeni con la presidenza di Bianchini furono i componenti del Comitato rivoluzionario, che guidò il popolo girgentino nella rivolta contro i Borboni del gennaio del 1848¹.

¹ G. PICONE, *Memorie storiche agrigentine*, ristampa anastatica, Agrigento 1982, 609-614.

Cacciato dalla Sicilia l'esercito borbonico e insediata il 25 marzo l'Assemblea Nazionale, il primo compito del Parlamento Siciliano fu di reperire i fondi per costituire un esercito siciliano. Si pensò di dare ai banchieri come caparra gli ori delle chiese e i beni dei Gesuiti e dei Redentoristi, che erano creduti referenti del governo borbonico. Infatti furono soppressi e i loro beni incamerati nei giorni in cui venivano ricordati i loro Fondatori: i Gesuiti il 31 luglio, festa di sant'Ignazio di Lojola, e i Redentoristi o Liguorini il 2 agosto, festa di sant'Alfonso Maria de Liguori².

L'anno successivo, ritornati i Borboni in Sicilia per opera del generale Carlo Filangeri, detto il Satriano, i girgentini, che avevano applaudito alla cacciata dei Borboni, di nuovo fecero il voltafaccia e mandarono a Caltanissetta dei delegati per dare la loro sottomissione al governo legittimo costituito. Furono ricevuti dal Satriano ed ottennero il decreto di amnistia, già pubblicato a Catania il 22 aprile 1849. Però dal decreto furono esclusi i componenti del Comitato rivoluzionario, che si rifugiarono a Malta. Qui l'avvocato Giovanni Ricci Gramitto, si fece venire la famiglia, ma il primo agosto del 1850 morì «*consunto per la disperazione e la lontananza della sua terra*»³.

La casa dei Redentoristi di Girgenti per volere del re Ferdinando II fu riaperta e consegnata ai legittimi proprietari il 1° agosto 1849 tra il giubilo del popolo. Della cacciata dei Redentoristi di Girgenti non abbiamo alcuna documentazione, soltanto abbiamo una lettera del padre Antonino Lauria del 28 febbraio 1854, indirizzata al cardinale Cosenza, visitatore straordinario per le case dei Redentoristi del Regno delle due Sicilie, ove descrive la brutta sorte, che sortì in quel frangente:

«Con ogni rispetto sottopongo alla considerazione dell'Em. V. Rev.ma, come io ebbi restituita dell'augusto nostro Sovrano questa Casa già ridotta nelle passate vicende a quartiere de' forzati evasi. Ho dovuto quindi soppendere ad ingenti spese di rifrazione, mobilia, e quando altro richiedesi per una nuova fondazione»⁴.

² M. BELTRAMI SCALIA, *Rivoluzione di Sicilia* (memorie storiche), vol II, Roma 1932, 180-181. È con la riforma liturgica del Concilio Vaticano II che la memoria di sant'Alfonso si celebra il 1° agosto.

³ A. CAMILLIERI, *Biografia del figlio cambiato*, Milano 2000, 28-29.

⁴ APPR (Archivio della Provincia Palermitana CSSR) V C 19.

La permanenza dei Redentoristi a Girgenti non durò a lungo, poiché undici anni dopo con l'arrivo dei Mille furono ancora soppressi, ma questa volta anche espulsi e mandati in esilio a Malta. Il decreto di espulsione fu promulgato dal dittatore Giuseppe Garibaldi e controfirmato dal Segretario di Stato dell'Interno e della Sicurezza Pubblica Francesco Crispi il 17 giugno 1860⁵.

L'espulsione dei Redentoristi fu vissuta dai massoni come una vittoria, convinti che fossero legati a doppia corda con la casa borbonica, ma non così dal popolo girgentino, che sperava in un loro pronto ritorno, come era accaduto nel 1849.

Perché tanto odio verso i Redentoristi da parte dei liberalmassoni?

Tutti sapevano dei buoni rapporti che passavano i Redentoristi napoletani con la casa reale borbonica, specialmente con Ferdinando II. I girgentini di questa amicizia avevano usufruito per non aver soppressa la loro Provincia nel 1828⁶.

Essendo stato internazionalizzato nel 1847 il Consiglio generale redentorista con l'introduzione di quattro consiglieri stranieri per volere della Santa Sede, il superiore generale, padre Vincenzo Trapanese, siciliano di Aragona, pensò di presentarlo al re Ferdinando II. Ricevutoli a Caserta, il re tenne un discorso e tra le altre cose disse: «S. Alfonso ha fondato la sua Congregazione anzitutto per il mio regno; è qui che Dio la benedirà».

Poi, congedandoli, ripeté questa frase in francese, e rivolto al Trapanese disse: «Spero che questi padri ne saranno convinti, quanto me»⁷.

Da questo rapporto privilegiato dei Redentoristi napoletani con il re facilmente nacque per riflesso nei liberalmassoni siciliani l'odio verso i Redentoristi di stanza in Sicilia.

⁵ G. RUSSO, *I Redentoristi in Agrigento*, Agrigento 2005, 309-310.

⁶ PICONE, *Memorie storiche agrigentine*, 594-595. Il p. Calogero Giaccone, redentorista, scriveva il 26 marzo 1829 al p. Celestino Cocle, superiore generale redentorista, che poi divenne consigliere del re Ferdinando II e confessore dei suoi figli: «La città in quei giorni ha in bocca il nome e i favori di Vostra Paternità per la grazia ricevuta». Cfr APPR V C 6.

⁷ Cfr DE MEULEMEESTER, *Histoire*, 153. Citazione presa da J. LOOYAARD, *Vie de S. E. le Cardinal Dechamps* (mss in AGHR Bio 1/2), I, 141.

Non passarono molti giorni dal decreto garibaldino che il 25 giugno si presentò in nome di Vittorio Emanuele, re d'Italia, alle ore sedici secondo il computo antico, cioè alle ore nove attuali, la Commissione, eletta dal Governatore del Distretto, nella portineria della casa dei Redentoristi, sita nel quartiere di san Gerlando. La Commissione era formata dai signori Giuseppe Belli, direttore dei Rami Riuniti della Provincia di Girgenti, Gaetano Deluca, Michele Bonadonna e dal baronello Giovanni Celauro, ricevitore dei Rami e Diritti Diversi con i notai Salvatore Fasulo di Girgenti ed Alfonso Lo Presti, notaio con la residenza in Canicattì, di passaggio, per stilare «l'inventario degli oggetti mobili, mobiliari ed immobili pertinenti alla casa di questi reverendi padri liguorini», di già disciolti, come risulta dal decreto dittatoriale del diciassette corrente giugno⁸.

La commissione trovò i seguenti padri Antonino Maria Lauria di Naro, rettore, Filippo Dolcimascolo di Sciacca, ministro-economista, Gaspere Ciaccio di Sciacca, Paolo Lo Jacono di Siculiana, Giacomo Dolcimascolo di Sciacca, Vincenzo Traina di Misilmeri, Pietro Cupani di Canicattì, Luigi Spina di Valguarnera, e i fratelli coadiutori: Rosario Adduca di Maschito, Leopoldo Amato di Girgenti, Carmelo Ricciardi di Girgenti, Natale Ballo di Palermo, mentre i padri napoletani Giuseppe Zanchelli e Carmelo Alfano erano già partiti per Napoli, e il fratello Diego Savatteri di Canicattì stava a Mazara del Vallo a servire il vescovo redentorista Carmelo Valenti⁹.

La commissione, riunita la comunità, lesse la dittatoriale disposizione. Ascoltata la lettura, tutti indistintamente si dichiararono pronti di lasciare la casa e di consegnare ciò che «vi è di mobile, immobile, mobilia, ed effetti mobiliari, appartenenti alla casa»¹⁰.

L'inventario fu compilato in tredici giorni e fu un calvario per la comunità, perché i singoli soggetti stettero in prigione nelle proprie stanze senza la possibilità di comunicare tra di loro. Infatti per maggiore cautela la Commissione pregò il comandan-

⁸ Cfr APPR, III A 1, *Inventario della casa dei PP. Liguorini e della chiesa di Sant'Alfonso, fatto all'epoca della loro soppressione, cioè dal 25 giugno al 7 luglio 1860*, 1 e 1 retro.

⁹ Cfr Russo, *I Redentoristi in Agrigento*, 317-318.

¹⁰ APPR, III A 1, *Inventario della casa dei PP. Liguorini...*, 2.

te maggiore della Guardia Nazionale di disporre che una sezione di militi guardasse a vista, giorno e notte, sia le persone che le cose esistenti¹¹.

L'11 luglio gli undici componenti la comunità di Girgenti con altri cinque confratelli venuti da Sciacca e da Calatafimi lasciarono la casa e la chiesa, inaugurata appena sei anni prima, che aveva consumato il frutto delle loro fatiche, vivendo nella massima povertà. Solo fratello Rosario Adduca restò a Girgenti, non per custodire la casa, ma perché ammalato ed inabile¹².

Accompagnati dalla guardia nazionale di buon mattino per evitare qualche sommossa, furono condotti al Molo. Si imbarcarono sul veliero, «Adriana», di Pasquale Marullo, che era stato incaricato di mettersi a disposizione dai fratelli Alfonso e Marco Marullo, magazzinieri del barone Ignazio Genuardi¹³.

2. – *Con la partenza dei Redentoristi non si spense l'amore dei girgentini verso di loro*

Fratello Rosario, che era stato sacrista prima nella chiesa di santa Maria dell'Itria e poi nella nuova chiesa di sant'Alfonso e massaro nella Biblioteca Lucchesiana, non visse a lungo. Infatti morì il 19 agosto 1860, giorno in cui si celebrava, quell'anno, la festa di sant'Alfonso. Fu un accorrere di fedeli e il suo funerale fu una apoteosi. Alcuni girgentini fecero una colletta e commissionarono al pittore Onofrio Zirafa di riprodurlo sul letto di morte. L'iscrizione latina, posta sotto l'immagine, fu composta dall'avvocato penalista Giovanni Battista Picone¹⁴.

Fratello Rosario, come aveva chiesto ad Alfonso Manto, l'uomo che con tanto amore l'accudì negli ultimi giorni, fu sepolto ai piedi dell'Addolorata, nei pressi dell'altare del Redentore, il primo a sinistra di chi guarda l'altare centrale, accanto al presbiterio. Le autorità non apposero ostacoli¹⁵.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

¹³ Cfr S. ALESSI, *Servo di Dio Fratello Rosario Adduca, redentorista*, Agrigento 1997, 65.

¹⁴ *Ibid.*, 82.

¹⁵ *Ibid.*

La morte di fratello Rosario confermò l'amore e la stima dei girgentini verso i Redentoristi.

Per valutare l'odio dei massoni verso i Redentoristi è utile riportare una lettera del 20 gennaio 1914, a dieci giorni del loro arrivo a Girgenti.

Il sacerdote Giuseppe Modica, per incarico di monsignor Bartolomeo Lagumina, vescovo di Girgenti, scrive a Palermo al padre Salvatore Dispensa, superiore provinciale dei Redentoristi, suo cugino, comunicando il cambiamento del programma per il loro ingresso a Girgenti, voluto dal vescovo. La motivazione di questo cambiamento fu per non dare addito a reazioni negative da parte dei liberali, cioè dei massoni:

«Il Vescovo vuole che voi, anziché con un triduo di Quarantore, apriate la vostra venuta con una muta di Esercizi al popolo...»¹⁶.

E poi riferì perché il vescovo vuole questa mutazione:

«Siamo in tempo di lotta; facendo tanto clamore i nostri liberali della città nostra potranno suscitare qualche interpellanza al Parlamento e quindi potranno venire dei grattacapi. Così si dirà e si farà capire che i Padri Liguorini verranno per una sacra missione al popolo, che per simpatia ed amore li ha trattieneuti ad una stabile dimora»¹⁷.

Il Modica prosegue:

«Ebbene, noi, qualunque sia l'apprezzamento o il commento che potrebbe farsi su tale ragione, siamo indifferenti al programma; quello che noi vogliamo che vengano presto i Liguorini. Sì, il popolo li vuole, li vuole a qualunque costo, e si duole che il numero dei Padri per ora sia sparuto.

Oh! quanti uomini e donne aspettano a voi altri per riconciliarsi con Dio. Io non posso camminare più in città, perché tutti mi fermano, tutti mi domandano con ansia: Quando verranno i Padri? Anche il Rettore del Seminario n'è contentissimo e si è offerto a mandare i seminaristi con la magnifica scuola di canto che animerà la messa solenne.

¹⁶ ACA (Archivio Casa Agrigento CSSR), Carpetta Modica.

¹⁷ *Ibid.*

In quanto al vescovo bisogna compatirlo, perché lui forse temerebbe di perdere la protezione del Governo e quindi la pagnotta di quaranta mila lire»¹⁸.

Ormai, stabilita la data della venuta il primo febbraio, il vescovo mandò a chiamare il Modica e gli disse:

«Scriverà al suo cugino e gli dirà che io manderò la mia carrozza col mio rappresentante, il sig. Can. Puma, mio segretario, a rilevarli alla stazione. Dirà ch'è mio assoluto piacere che domenica, dopo le funzioni che si faranno a S. Alfonso, vengano tutti e quattro a pranzare con me nel mio palazzo. Sicché in quanto a questo lui non pigli nessun pensiero»¹⁹.

L'accoglienza ai Redentoristi fu molto calorosa. Il sacerdote Angelo Di Piazza, rettore della chiesa di sant'Alfonso, il 29 gennaio 1914 aveva fatto stampare un manifesto – invito, che distribuì alla cittadinanza, ove diceva che il primo febbraio avrebbero fatto il loro ingresso i Missionari Redentoristi²⁰. Infatti «Il Cittadino Cattolico», settimanale della Provincia di Girgenti, nella cronaca con il titolo «I Padri Liguorini a Girgenti» così descrisse l'arrivo e l'accoglienza:

«Il 1° c. m. arrivarono fra noi i tanto attesi figli di S. Alfonso.

Fin dalla mattina si notava in città un'insolita animazione. Alle ore 11 le rappresentanze di S. E. Mons. Vescovo, del Rev.mo Capitolo, dal Clero, del Seminario, della Federazione diocesana e di tutte le associazioni cattoliche della città in parecchie carrozze – gentilmente favorite da Mons. Vescovo, dal B.ne Giudice, dal Cav. La Rizza, dalla Duchessa Contarini e dalle famiglie Borsellino, Caruana, Cara – si recarono, alla stazione a rilevare i buoni Missionari, che appena arrivati vennero fatti segno a vive dimostrazioni di stima e di affetto e furono accompagnati alla Chiesa di S. Alfonso, già rigurgitante di devoti fedeli. Qui il Rev.mo Can. Gaglio diede dal pulpito il benvenuto ai Rev.di Padri con parole vibranti di entusiasmo e di santo zelo, magnificando l'efficacia della loro predicazione apostolica e invitando i fedeli a trar frutto dall'opera che essi compiranno in mezzo a noi. Gli rispose, vivamente commosso, il P. Dispensa, Provinciale

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*, lettera del 28.01.1914.

²⁰ ACA, Carpetta Modica.

dei Liguorini e nostro concittadino, il quale, dopo aver accennato con quanta ansia egli avesse sospirato questo giorno, ringraziò dal profondo del cuore in primo luogo S. E. Mons. Vescovo, che tanto benignamente aveva accolto l'iniziativa di una loro missione in Girgenti, e quindi tutte le rappresentanze che costituivano il comitato nonché il numeroso popolo accorso, e chiuse augurandosi che come essi si mettevano a disposizione di tutti, così tutti profittassero dell'opera loro per il bene delle loro anime e per la gloria di Dio.

Ebbe luogo poi la messa solenne celebrata dal Rev.mo P. Provinciale assistito dai PP. Pitoni e La Lomia. Vi prese parte la Schola cantorum del Seminario che eseguì con soddisfazione del pubblico una messa del Perosi sotto la competente direzione del Sac. Prof. Doumulin. Alla messa seguì il canto del Te Deum e la Benedizione col Divinissimo»²¹.

Terminata la lunga celebrazione, i padri passarono in palazzo per ossequiare il vescovo. Furono accolti amorevolmente, e trattenuti a pranzo²². Poi passarono a prendere possesso della loro abitazione, situata nel palazzo Portolano, di fronte alla chiesa dell'Itria, appartenente ai parenti della famiglia della moglie di Pirandello²³.

Questo era il clima che trovarono i Redentoristi a Girgenti: un popolo osannante e i liberalmassoni a guardare. In verità i Redentoristi dal loro arrivo non sono stati mai ostacolati nel loro apostolato. Hanno operato sempre liberamente e la loro predicazione sia nella chiesa di sant'Alfonso che nelle altre della città è stata seguita con larga partecipazione di popolo. Non di meno i girgentini, provenienti numerosi da qualunque parte della città, hanno fatto richiesta dell'amministrazione del Sacramento della Penitenza²⁴.

Quando i Redentoristi violentemente furono costretti a interrompere il loro apostolato missionario, lasciarono nel tessuto popolare un ricordo indelebile per il loro spirito di sacrificio, per il distacco al denaro, ma in modo speciale per la sete delle ani-

²¹ N. 4, del 18 febbraio 1914, p. 2; cfr CCA (Cronaca Casa Agrigento).

²² CCA.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

me, che venivano nutrite da sana dottrina. Tanto che spesse volte, trovando paesi in guerra con gruppi contrapposti, riuscivano a riportare la pace²⁵.

Significativo è il termine *Patruzzi*, che, sin dall'inizio del loro arrivo in Sicilia, il popolo siciliano ha coniato per significare il loro amore e la loro riconoscenza.

Ricostituita la Congregazione del SS. Redentore in Sicilia nel 1881 a Mazara del Vallo²⁶ e riprese le sante missioni nel 1903 trovarono accoglienza e plauso ovunque²⁷. Immemorabili restarono le missioni di Sciacca, Siculiana, Cammarata, Sambuca, Menfi, Aragona, Favara... per citare solo quelli della provincia di Girgenti²⁸.

3. – *Il Pirandello sta con «il Dio di dentro» e rifiuta «il Dio di fuori»*

Luigi Pirandello descrive l'avversità del liberalmassoni verso i Redentoristi in tre suoi lavori: nel romanzo *«I vecchi e i giovani»*²⁹, e nelle novelle *«Difesa di Meola»*³⁰ e *«Visto che non piove...»*³¹, del trittico *«Tonache di Montelusa»*.

Questo clima avverso ai Redentoristi, coltivato solo da un gruppo molto ristretto di girgentini, lo scrittore lo ha respirato in famiglia, specialmente dalla madre Caterina, che aveva conservato l'astio verso i Redentoristi, amici del Borboni. Benché con la morte di Giovanni Ricci Gramitto, la cognata con i figli fossero stati ospitati in casa dello zio canonico, Innocenzo, in Via Duomo, il loro atteggiamento antiborbonico e anticlericale non mu-

²⁵ RUSSO, *I Redentoristi in Agrigento*, 257-261.

²⁶ *Ibid.*, 331-337.

²⁷ G. RUSSO, *Isidoro Fiorini, missionario redentorista*, Palermo 1999, 122-144.

²⁸ *Id.*, *Ricerche e appunti sulle missioni redentoriste in Sicilia, partite dalla casa di Uditore, 1897-1939*, Palermo 1984, dattiloscritto.

²⁹ *«I vecchi e giovani»* è un romanzo diviso in due parti, la prima parte è ambientata a Girgenti e la seconda parte a Roma. La trama si svolge nel tempo dei Fasci Siciliani.

³⁰ Novella pubblicata in *«Il Marzocco»* l'8 agosto 1909. In questa novella si parla a lungo dei Redentoristi e qui Pirandello esprime i suoi giudizi su di essi.

³¹ Pubblicata in EO (Studio Editoriale Lombardo) nel 1915, presumibilmente composta nel 1914.

tò. Infatti mentre lo zio canonico cantava il «Te Deum» in Cattedrale per il ritorno dei Borboni in Sicilia, la nipote Caterina, futura madre di Luigi Pirandello, confezionava nel sottoscala le bandiere tricolori.

Nella missione di Sciacca del 1903 il popolo a viva voce ripetutamente in chiesa, interrompevano le prediche, e gridavano: «*I Padri non partiranno da Sciacca, Viva la misericordia di Dio, Viva la Missione, Viva i figli di sant'Alfonso*». Infatti nel 1904 vi si stabilirono, anche se i liberalmassoni fecero una qualche opposizione³².

Per riaverli a Girgenti si formò un comitato da personaggi eminenti, capeggiato da monsignor Angelo Di Piazza, rettore della chiesa di Sant'Alfonso, che esprimeva la volontà popolare³³.

Il Pirandello nelle sue opere mostra nessuna stima verso gli uomini di Chiesa, poiché ha tutta una concezione particolare della Chiesa. Infatti in «*Uno, nessuno e centomila*», fa la distinzione tra Dio di dentro e Dio di fuori. Il Dio di dentro è l'esperienza privata, personale, individuale, spirituale della religione, mentre il Dio di fuori è la religione organizzata, cioè come struttura, clero, gerarchia, finanze, una moltitudine di edifici, culto esteriore di massa. Anche ne «*I vecchi e i giovani*» fa la distinzione tra religione come vita interiore e religione come organizzazione nel mondo esterno. Nocio Pigna, per esempio, osserva: «Altro è Dio, altro il prete»³⁴.

4. – *Il Pirandello disconosce l'opera sociale della Chiesa girgentina, denigrando il clero e il vescovo*

Il Pirandello, seguendo la concezione del «Dio di dentro», non mostra alcuna stima verso il clero girgentino con a capo il suo vescovo e non riconosce il loro operato a favore del popolo. Eppure dopo l'unità d'Italia la chiesa girgentina ha avuto due ve-

³² Russo, *Isidoro Fiorini*, 126-128.

³³ CCA, Carpetta Di Piazza.

³⁴ Cfr *Il Dio di fuori: Chiesa letterale e chiese metaforiche*, di John Barnes, in *I vecchi e i giovani: storia, romanzo, film*, a cura di Enzo Lauletta. Ed. del Centro Nazionale Studi Pirandelliani, Agrigento 2006, 249.

scovi, che brillano per sapienza ed operosità, i monsignori Domenico Turano³⁵ e Gaetano Blandini³⁶. Uno storico oggi, ignorando il loro operato, non potrebbe stendere con oggettività la storia della Provincia agrigentina, perché sarebbe una storia monca.

Nel romanzo «*I vecchi e i giovani*» Pirandello così presenta il clero girgentino:

«Fortuna che finora lì a Girgenti nessuno si moveva, né accennava di volersi muovere! Paese morto. Tanto vero – dicevano i maligni – che vi regnavano i corvi, cioè i preti. L'accidia, tanto di far bene quanto di far male, era radicata nella più profonda sconfidenza della sorte, nel concetto che nulla potesse avvenire, che vano sarebbe stato ogni sforzo per scuotere l'abbandono desolato, in cui giacevano non soltanto gli animi, ma anche tutte le cose»³⁷.

E il vescovo, che qui è chiamato monsignor Montoro:

«Dal canto suo, Monsignore avvertiva che tra lui e il principe c'era un sentimento non ben definibile, che spesso da una parte e dall'altra s'arricciava, si ritraeva, lasciando tra loro un vuoto impiccioso, dal quale venisse dentro a ciascuno dei due una certa lieve acredine rodente. Forse questo vuoto era fatto da un argomento, che Monsignore sapeva di non poter toccare, e che pure era tanta parte della vita del principe: cioè, i suoi studii archeologici, il suo culto per le antiche memorie. Non poteva toccarlo, quest'argomento, per timore che fosse pretesto a don Ippolito di riparlargli d'una cosa, di cui egli, uomo di mondo e senza ubbie d'alcuna sorta, non voleva sapere. Più volte il principe aveva cercato d'indurlo a consacrare almeno una piccola parte della sua cospicua mensa vescovile al restauro dell'antico Duomo, insigne monumento d'arte normanna, deturpato nel Settecento da orribili costruzioni di stucco e volgarissime dorature. Egli s'era rifiutato, dicendogli che, se mai fosse riuscito a metter da parte qualche risparmio, lo avrebbe piuttosto destinato a costituire una rendita, per cui al convento di Sant'Alfonso, lì presso la cattedrale, potessero ritornare i Padri Liguorini cacciati dopo il 1860»³⁸.

³⁵ D. DE GREGORIO, *La Chiesa Agrigentina, notizie storiche*. IV: *L'Ottocento*, Agrigento 1999, 215-255.

³⁶ *Ibid.*, 259-241.

³⁷ L. PIRANDELLO, *I vecchi e i giovani*, Oscar Mondadori, Milano 1970, 15.

³⁸ *Ibid.*, 111.

E nella novella «*Difesa di Meola*», il vescovo è chiamato Vitangelo Partanna, e lo imbalsama in una figura tetra, mettendolo in contrasto con le bellezze naturali della città di Girgenti:

«Un incubo orrendo gravava su tutti noi Montelusani, da undici anni: dal giorno nefasto che Monsignor Vitangelo Partanna, per istanze e mali uffizii di potenti prelati a Roma, ottenne il nostro vescovado.

Avvezzi com'eravamo da tempo al fasto, alle maniere gioconde e cordiali, alla copiosa munificenza dell'Eccell.mo nostro Monsignor Vivaldi (Dio l'abbia in gloria!), tutti noi Montelusani ci sentimmo stringere il cuore, allorché vedemmo per la prima volta scendere dall'alto e vetusto Palazzo Vescovile, a piedi tra i due segretarii, incontro al sorriso della nostra perenne primavera, lo scheletro intabarrato di questo vescovo nuovo: alto, curvo su la sua trista magrezza, proteso il collo, le tumide e livide labbra in fuori, nello sforzo di tener ritta la faccia incartapecorita, con gli occhialacci neri su l'adunco naso. I due segretarii, il vecchio don Antonio Sclepis, zio del Mèola, e il giovane don Arturo Filomarino (che durò poco in carica)³⁹, si tenevano un passo indietro e andavano interiti e come sospesi, consci dell'orribile impressione che Sua Eccellenza destava in tutta la cittadinanza. E infatti parve a tutti che il cielo, il gajo aspetto della nostra bianca cittadina s'oscurassero a quell'apparizione ispida, lugubre. Un brulichio sommesso, quasi di raccapriccio, si propagò al passaggio di lui per tutti gli alberi del lungo e ridente viale del Paradiso, vanto della nostra Montelusa, terminato laggiù da due azzurri: quello aspro e denso del mare, quello tenue e vano del cielo»⁴⁰.

Il Pirandello denigra il Blandini e si schiera totalmente da quella parte, che guarda e legge gli avvenimenti della Chiesa girgentina solo in negativo, sino ad arrivare a disconoscerli. Infatti non fa alcun accenno a tutto il movimento sociale della Chiesa girgentina, iniziato nell'ultimo decennio dell'ottocento e concluso violentemente con l'avvento del Fascismo.

³⁹ Facilmente è il giovane sacerdote Michele Sclafani, che negli ultimi anni del Blandini ne fu segretario, ma con la nomina di monsignor Bartolomeo Lagumina fu subito esonerato, perché troppo interessato di questioni sociali, scegliendosi il sacerdote Pietro Di Puma, che lo servì sino alla morte.

⁴⁰ L. PIRANDELLO, *Novelle per un anno*, «*Difesa di Meola*», vol. I, t. I, Milano 2001, 109-110.

Il Blandini, quando venne a Girgenti, portò un bagaglio di impegno sociale e un'entusiasmo pastorale, che accrebbe man mano sempre più, non ponendo limite a fatiche e a iniziative, tanto che morì sulla breccia a Canicattì.

Infatti il Blandini aveva svolto attività pastorale in parrocchia, era stato accanto al vescovo di Caltagirone Antonio Morana come segretario ed era stato a quarantasei anni nominato prelado di S. Lucia del Mela col titolo di vescovo titolare di Sergiopoli.

Giunto a Girgenti stette per circa due anni accanto a monsignor Domenico Turano nella qualità di coadiutore, arricchendo le iniziative, che già esistevano, quali l'istruzione religiosa degli adulti con il catechismo dialogato con sede stabile nella chiesa di san Giuseppe e le conferenze mensili per la formazione del clero.

All'inizio del suo episcopato scoppiò il colera in Sicilia. Per venire incontro ai gravi disagi della popolazione diede delle norme al clero come affrontarlo.

Incrementò la pratica dell'ora santa da farsi la prima o la terza domenica di ogni mese e ne scrisse una, che sino al qualche decennio fa i fedeli la recitavano a memoria.

Invitò Don Giovanni Bosco a mandare i Salesiani a Girgenti e a Licata.

Riformò il seminario dando un regolamento ai seminaristi e costruì quello estivo di Favara.

Fu un instancabile annunciatore della Parola di Dio, non mettendo limite alle fatiche, utilizzando le ottime doti oratorie, che possedeva.

Visitò i paesi della diocesi per rendersi conto della situazione religiosa e sociale.

Ancora oggi il Blandini è ricordato con ammirazione per l'incremento dei Circoli cattolici, per i Congressi e i Comitati cittadini, le Adunanze diocesane dei comitati parrocchiali, le Casse rurali e artigiane, l'affitto dei feudi, la Banca Cattolica S. Gaetano e il settimanale «Il Cittadino Cattolico», che sostenne⁴¹.

Immemorabile è restato nella storia della Provincia e della diocesi di Girgenti il «Secondo Congresso Cattolico della Regione Sicula dell'Opera dei Congressi e de' Comitati Cattolici in Ita-

⁴¹ Cfr DE GREGORIO, *La Chiesa agrigentina, L'Ottocento*, 259-346.

lia», celebrato a Girgenti dall'8 all'11 ottobre 1896.

Questo Congresso regionale l'anno precedente era stato preceduto da un Congresso diocesano, celebrato subito dopo il primo Congresso regionale di Palermo, che aveva suscitato un grande entusiasmo sia nel Blandini che nel clero e laicato girgentino.

Nel primo Congresso provinciale così si espresse il prevo-
sto di Licata don Raimondo Incorvaia in favore delle classi rurali e artigiane:

«Lo stato miserando in cui versano attualmente i nostri fratelli tiene talmente preoccupato e sì inasprito il loro spirito che poco o nulla giova il parlare di anima e di eternità, se prima non si rimargina questa ferita sociale il cui dolore ha già pervertito una gran parte dei cuori umani...»

E poco dopo, aggiungeva:

«Dalle informazioni a dunque pervenute dalla diocesi relativamente alla questione economico-sociale noi rileviamo come certo: 1) che in tutti i paesi della diocesi (a meno di qualche città fortunata, sulla cui fortuna io confesso i miei dubbi), i contadini e i poveri operai versano in una vera miseria che li riduce spesso alla disperazione; 2) che la causa di tale miseria, oltre all'esorbitanza delle imposte che isteriliscono l'industria e l'agricoltura, oltre al deprezzamento sul valore subito dai prodotti industriali e agrari per la concorrenza, è causa precipua la deficienza del credito alla piccola industria e all'agricoltura, quale deficienza di credito ha costretto il povero agricoltore o l'infelice operaio a sottomettersi, nei suoi bisogni, all'enorme usura del 60, del 120 e spesso del 200 per cento! Ed io ricordo benissimo che un piccolo negoziante, or sono pochi mesi, dovette, in quaranta giorni, pagare £. 40 d'usura per sole £. 50 che egli aveva in grave urgenza ricevuto, a patto di pagare £. 1 al giorno, ossia il 730 per cento!!! 3) rileviamo che da tutti si reclama un rimedio»⁴².

Il rimedio, che suggeriva l'Incorvaia, ma già proposto nel primo Congresso regionale di Palermo, era l'istituzione in ogni paese delle Casse rurali e operaie per venire incontro ai bisogni dei poveri.

⁴² *Ibid.*, 294.

Nel dodicesimo anniversario di fondazione del Circolo S. Gerlando di Agrigento, celebrato nel marzo del 1895 il ragioniere Emanuele Gallo parlò della necessità di impiantare le Casse rurali in diocesi, cosa che mons. Blandini caldeggiò, dicendo che ormai era tempo di intraprendere questa strada, nonostante le non molto floride condizioni economiche.

Nella Prima Adunanza Diocesana del 1895, mons. Blandini volle presente il sacerdote Luigi Cerutti, che già nel Veneto aveva avuto una lunga esperienza con le Casse rurali e artigiane per liberare i contadini e gli artigiani dall'usura.

Nella diocesi girgentina il movimento fu iniziato dal sacerdote Michele Palminteri di Calamonaci con l'aiuto dell'arciprete De Leo, fondando la Cassa rurale S. Vincenzo.

Come sede del secondo Congresso regionale fu scelta la chiesa di sant'Alfonso, che allora si trovava nel suo più grande splendore, tanto da far dire a mons. Giovanni Blandini, vescovo di Noto e fratello di Gaetano:

«Ove un dì torreggiava la cittadella degli agguerriti concittadini di Empedocle si eleva tra gli altri monumenti, consacrati al buon Dio, signore dei signori e vincitor della morte, questo tempio che in tempi recenti seppe levar su, cotanto vago e spazioso e divoto, la pietà vostra»⁴³.

È proprio strano che il Pirandello ignora tutto questo. Eppure il Congresso regionale e i due Congressi provinciali su le opere sociali e caritative, celebrati a Girgenti, per dare dignità e per liberare dallo strozzinaggio degli usurai i contadini e gli artigiani sono stati celebrati con larga partecipazione di popolo, proveniente da tutta la Sicilia, proprio sotto il suo naso. Che abbia avuto simpatie socialistoide non è strano, ma che abbia disconosciuto totalmente l'impegno della Chiesa girgentina è proprio strano.

Pirandello certamente sta dalla parte dei liberalmassoni e fa tifo per Meola, piccolo e sparuto chiacchierone pieno di astio verso il vescovo e verso i Redentoristi.

⁴³ Secondo Congresso Cattolico della Regione Sicula dell'Opera dei Congressi e de' Comitati Cattolici in Italia, 1896, 5.

5. – *Pirandello nelle sue opere parla di una somma di denaro appartenente ai Redentoristi*

In «*I vecchi e i giovani*», «*Difesa di Meola*» e «*Visto che non piove...*» lo scrittore tratta una notizia, che tutti sapevano, quella del deposito di una somma di denaro, che doveva essere data ai Redentoristi al loro ritorno a Girgenti.

La provenienza di questa somma non si conosce. Ma è certo che la regina Sofia dopo la morte del giovane re delle Due Sicilie, Francesco II, diede delle somme per la formazione dei giovani Redentoristi, dimoranti a Napoli e in Sicilia. I Redentoristi di Napoli ne usufruirono subito, poiché avevano già delle case di formazione, mentre i siciliani non ne poterono usufruire, perché non si erano ancora costituiti in Sicilia. Allora la somma per i siciliani fu data ai Redentoristi del Lazio, affinché reclutassero giovani da mandare in Sicilia⁴⁴. Dunque si può pensare che questa somma abbia avuta la stessa provenienza, cioè dalla regina Sofia⁴⁵.

In «*I vecchi e i giovani*» Pirandello così ne parla:

«Più volte il principe (Laurentano) aveva cercato d'indurlo a consacrare almeno una piccola parte della sua cospicua mensa vescovile al restauro dell'antico Duomo, insigne monumento d'arte normanna, deturpato nel Settecento da orribili costruzioni di stucco e volgarissime dorature. Egli s'era rifiutato, dicendogli che, se mai fosse riuscito a metter da parte qualche risparmio, lo avrebbe piuttosto destinato a costituire una rendita, per cui al convento di Sant'Alfonso, lì presso la cattedrale, potessero ritornare i Padri Liguorini cacciati dopo il 1860»⁴⁶.

È nella novella «*Difesa di Meola*» che tratta questo argomento dilungandosi. Marco Meola è nipote del segretario anziano del vescovo. Da ragazzo era stato indirizzato in Seminario, ma uscitone, lo zio lo diseredò. Per questo trattamento nel Meola sorse un grande astio verso il clero, che lo portò sulla sponda della massoneria.

⁴⁴ RUSSO, *Isidoro Fiorini*, 194-195.

⁴⁵ *Ibid.*, 195.

⁴⁶ PIRANDELLO, *I vecchi e i giovani*, 111.

Nell'impianto della novella il Pirandello assume la parte del difensore di Meola, poiché i montelusani (girgentini) lo accusavano di brogli, appellandosi a «*quanti sono in Italia liberali equanimi e ben pensanti*»⁴⁷.

«Ho tanto raccomandato ai miei concittadini di Montelusa di non condannare così a occhi chiusi il Mèola, se non vogliono macchiarsi della più nera ingratitudine.

Il Mèola ha rubato.

Il Mèola s'è arricchito.

Il Mèola probabilmente domani si metterà a far l'usuraio.

Sì. Ma pensiamo, signori miei, a chi e perché ha rubato il Mèola. Pensiamo che è niente il bene che il Mèola ha fatto a se stesso rubando, se lo confrontiamo col bene che da quel suo furto è derivato alla nostra amatissima Montelusa (Girgenti)»⁴⁸.

Il Pirandello lo descrive nervoso con le mani tremanti, le cui

«cicche ricciute della testa leonina, rizzandosi, lo costringevano più del solito a rincalzarsi con manate furiose il cappelluccio floscio, che non gli vuol mai sedere in capo. Era pallido e fiero. Un fremito di sdegno gli arricciava il naso di tratto in tratto»⁴⁹.

E poi riporta i ricordi del passato: la corruzione propagata dai Redentoristi nelle missioni popolari e la loro cacciata da Girgenti:

«Tuttora negli animi dei vecchi Montelusani la memoria della corruzione seminata nelle campagne e in tutto il paese, con le prediche e la confessione, dei Padri Liguorini, e dello spionaggio, dei tradimenti operati da essi negli anni nefandi della tirannia borbonica, di cui segretamente s'eran fatti strumenti»⁵⁰.

Eppure non era così. Durante le missioni la popolazione creava un rapporto di affetto con i missionari per i benefici che riceveva, tanto che, giungendo il giorno della partenza, lo viveva come un giorno di grande perdita, da far dire al cronista che

⁴⁷ *Ibid.*, 109.

⁴⁸ PIRANDELLO, *Novelle per un anno*, «*Difesa di Meola*», 109.

⁴⁹ *Ibid.*, 111.

⁵⁰ *Ibid.*

«l'uscita dei padri da Mineo fu accompagnata da pianti ed urli straordinari per tutta la strada sino a Militiello Val di Catania: non così piangono la morte dei loro genitori, come i minioli la partenza dei missionari».

E poi:

«L'uscita dal paese fu uno squarcio di pianto degli Ebrei sopra le mura di Gerusalemme. I padri furono accompagnati a Militiello da circa duemila persone, duecento dei quali a cavallo»⁵¹.

Non mancavano dimostrazioni di affetto, anche inopportune, quando i missionari passavano da un paese dove avevano già tenuta una missione. Quasi, li violentavano, costringendoli a fermarsi e allora era una lotta per proseguire il loro viaggio⁵².

Per il difensore, invece, Meola è un benefattore di Montelusa per aver fatto fallire il progetto del vescovo, quello di far tornare i Redentoristi. Infatti il vescovo era così impegnato ad accumulare denaro per un prossimo loro ritorno. Però nessuno dei girgentini era a conoscenza di questo segreto, tanto che il Meola lo svela.

«Ebbene, i Liguorini, i Liguorini voleva far tornare a Montelusa Monsignor Partanna, i Liguorini cacciati a furia di popolo quando scoppiò la rivoluzione.

Per questo egli accumulava le rendite della Diocesi»⁵³.

Eppure i Redentoristi non furono cacciati a furor di popolo. Infatti la Commissione, che li tenne per tredici giorni chiusi giorno e notte sotto lo sguardo della Guardia Nazionale, dovette trasferirli al Molo di buon mattino per non creare una sommossa popolare. La stima e l'amore, che i girgentini avevano dei Redentoristi, la dimostrarono pochi giorni dopo con i funerali solenni, che tributarono a fratello Rosario Adduca, sino a seppellirlo contro qualunque legge nella chiesa di sant'Alfonso⁵⁴.

⁵¹ AGHR XLI A 4; S. GIAMUSSO, *Le Missioni dei Redentoristi in Sicilia dalle origini al 1860*, in *SHCSR* 10 (1962) 51-176.

⁵² RUSSO, *I Redentoristi in Agrigento*, 260.

⁵³ PIRANDELLO, *Novelle per un anno*, «*Difesa di Meola*», 111-112.

⁵⁴ ALESSI, *Servo di Dio Fratello Rosario Adduca*, 61-83.

Il Pirandello anche nella novella «*Visto che non piove...*» parla del vescovo, che raccoglie denaro per far ritornare i Redentoristi.

«Marco Mèola, il feroce tribuno anticlericale, che quattr'anni addietro aveva giurato di salvar Montelusa da una temuta invasione di padri Liguorini, aveva ormai perduto ogni popolarità. Perché, pur essendo vero da una parte che il giuramento era stato mantenuto, non era men vero dall'altra che i mezzi adoperati e le arti che aveva dovuto usare per mantenerlo, e poi quel ratto, e poi la ricchezza che glien'era derivata, non erano valsi a dar credito alla dimostrazione ch'egli voleva fare, che il suo, cioè, era stato un sacrificio eroico. Se la nipote di Monsignor Partanna, infatti, la educanda rapita, era brutta e gobba, belli e ballanti e sonanti erano i denari della dote che il Vescovo era stato costretto a dargli; e, in fondo, i pezzi grossi del clero montelusano, ai quali non era mai andata a sangue quella promessa del loro Vescovo di far tornare i padri Liguorini, se non amici apertamente, avevano di nascosto, anche dopo quella scappata, anzi appunto per quella scappata, seguitato a veder di buon occhio Marco Mèola»⁵⁵.

Visto che a Girgenti la gente parlava di questa somma di denaro ed che anche Luigi Pirandello ne aveva scritto, il superiore provinciale del tempo, padre Ernesto Bresciani, fece fare delle ricerche sia dall'arciprete di Canicattì, Luigi La Lomia che dall'economo curato di Grotte don Carmelo Chiarenza.

L'arciprete Luigi La Lomia, zio del redentorista padre Angelo, così rispose il 10 gennaio 1912:

«Lunedì, chiamato da P. Angelo, fui in Aragona per avermi comunicato i suoi pregiati disegni, ai quali così rispondo. Dinanzi tutto è vero che c'è il legalo di Monsignor Blandini per il mantenimento di quattro Gesuiti e colla dispensa della S. Sede potrà invertirsi ai Rev.mi PP. Liguorini»⁵⁶.

⁵⁵ L. PIRANDELLO, *Novelle per un anno*, «*Visto che non piove...*», vol. I, t. I, Milano 2001, 136.

⁵⁶ APPR, carpetta Luigi La Lomia. Nel retro della busta il padre Bresciani scriveva: «Legato Blandini p. Girgenti».

Poi continua:

«Le significo con tutto rispetto la propria mia convinzione: essere assai utile l'apertura della casa di Girgenti e fu errore preferire Sciacca a Girgenti.

Con massima confidenza debbo pure renderla avvisata; che avendo interrogato Monsignore: "Quando aprirà la casa dei Liguorini?" Rispose scuro: "Cosa volete, avete visto in Roma, che lusso di casa, mattoni, fabbriche ecc. ecc., come mantenerli?" Non si scoraggi, incominci le pratiche ed il Signore farà il Resto»⁵⁷.

Invece la ricerca del Chiarenza, fatta nello stesso anno, fu più dettagliata e precisa:

«Il denaro che Monsignore Blandini teneva per la riapertura della casa dei Redentoristi era la somma di £. 50.000, che Egli per diversi anni tenne in deposito presso le Figlie di S. Vincenzo dell'Istituto Schifano e che ritirò qualche mese prima della sua morte, perché la Superiora Provinciale delle Suore non permise, che Ellino avessero tenuto un mandato così delicato ed importante. Nel tenere questo deposito presso quelle religiose aveva detto, che in caso di morte esse l'avrebbero dovuto restituire semplicemente all'arrivo dei Padri Redentoristi in Girgenti. Quando poi ritirò il deposito, suo malgrado, disse loro, che quella somma la conservava in un camerino col segreto del Palazzo Vescovile; e che alla morte di Lui l'autorizzava a dirlo. Difatti appena verificatosi la morte della f. m. di Blandini il Rev. Sclafani fu incaricato d'informare Monsignor Lagumina, il quale disse di averla trovata. Le Figlie di S. Vincenzo, interrogate in proposito, risponderebbero»⁵⁸.

Alcuni giorni prima, il Bresciani con il padre Salvatore Dispensa era stato a Girgenti a conferire con monsignor Bartolomeo Lagumina, che non fece alcuno accenno del legato, anzi assunse un atteggiamento molto scostante sulla venuta dei Redentoristi, quasi allargando le braccia.

Il Bresciani dando rapporto di questo incontro, al padre Patrizio Murray, superiore generale, così scriveva il 19 luglio 1912:

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ APPR, carpetta Chiarenza.

«Fui a Girgenti col P. Dispensa, ospitati graziosamente da Mons. Vescovo, il quale mi disse che se fossi andato l'anno scorso, subito e ben volentieri ci avrebbe ceduto casa e chiesa, ma che ora gli sembra difficile perché la casa è affittata per 10 anni (dei quali ne è passato uno solo) alla Provincia per le Guardie daziarie»⁵⁹.

Dunque il Pirandello dice la verità quando parla dell'esistenza di una somma di denaro, che sarebbe servito per il ritorno dei Redentoristi a Girgenti.

6. – Il Pirandello cita due opere di sant'Alfonso impropriamente

Il Meola per creare avversione verso i Redentoristi ogni giorno nel caffè Pedoca commentava anche alcune opere di sant'Alfonso. Il Pirandello, che aveva ereditato per mezzo della mamma parte dei beni immobili, come la casa al Caos, dello zio canonico Innocenzo Ricci Gramitto, avrà anche ereditato parte della biblioteca. Le due opere citate dallo scrittore erano molto conosciute da un larghissimo pubblico sia nel settecento che nell'ottocento. *Le Glorie di Maria* hanno avuto e hanno ancora oggi una splendida fortuna⁶⁰.

«Io ricordo bene che cori d'approvazione e che applausi e quanta ammirazione, allorché, sfidando i fulmini del Vescovado e l'indignazione e la vendetta dello zio, Marco Meola, facendosi cattedra d'un tavolino del Caffé Pedoca, si mise per un'ora al giorno a commentare ai Montelusani le opere latine e volgari di Alfonso Maria de' Liguori, segnatamente i Discorsi sacri e morali per tutte le domeniche dell'anno e il libro delle Glorie di Maria»⁶¹.

⁵⁹ APPR, carpetta Bresciani.

⁶⁰ Cfr DE MEULEMEESTER, *Bibliographie*, I. Già nel 1750 *Le Glorie di Maria*, che erano state pubblicate nel 1750, vivente il Santo, ebbero tredici edizioni a Napoli, Venezia, Parma e Bassano, mentre dopo la sua morte furono tradotte in francese, tedesco, inglese, spagnolo, olandese e in tante altre lingue, raggiungendo 736 edizioni. Se aggiungiamo quelle editate in questi ultimi settanta anni, senza smentita le edizioni facilmente raggiungono mille. Mentre i *Sermoni compendiatî per tutte le domeniche dell'anno*, questo è il titolo esatto dell'opera citata dal Pirandello, vivente il Santo, ha avuto sei edizioni tra Napoli e Bassano, mentre sino al 1933 sessantasei edizioni. Questo testo era stato scritto dal Santo per dare un contributo ai sacerdoti per preparare le omelie della domenica.

⁶¹ PIRANDELLO, *Novelle per un anno*, «Difesa di Meola», 112-113.

Le due opere che cita il Meola non sono opere latine e neppure morali. Queste due opere possono essere catalogate invece tra le opere ascetiche. Si vede che il Pirandello non li ha lette e le cita, tanto per citarle, perché ha letto i titoli.

7. – *La seconda parte della novella «Difesa di Meola» nella realtà non ha alcun fondamento*

Il racconto del progetto e della realizzazione della *fuitina* con la probanda gobbeta, nipote del vescovo, collocata nella badia di sant'Anna, forse sarà veramente accaduto, ma non ha alcun rapporto con la venuta o no dei Redentoristi.

Sotto l'aspetto artistico, però, è interessante per l'immediatezza del dialogo tra il difensore, Pirandello, e il Meola nel *viale del Paradiso*:

«Sonavano nell'aria che inebriava, satura di tutte le fragranze della nuova primavera, le campane delle chiese, tra i gridi festivi delle rondini guizzanti a frotte nel luminoso ardore di quel vespero indimenticabile.

Io e il Mèola passeggiavamo per il nostro viale del Paradiso, muti e assorti nei nostri pensieri.

Il Mèola a un tratto si fermò e sorrise.

– Senti, – mi disse. – Queste campane più prossime? Sono della badia di Sant'Anna. Se tu sapessi chi le suona!

– Chi le suona?

– Tre campane, tre colombelle!

Mi voltai a guardarlo, stupito del tono e dell'aria con cui aveva proferito quelle parole.

– Tre monache?

Negò col capo, e mi fe' cenno d'attendere.

– Ascolta, – soggiunse piano. – Ora, appena tutt'e tre finiranno di sonare, l'ultima, la campanella più piccola e più argentina, batterà tre tocchi, timidi. Ecco... ascolta bene!

Difatti, lontano, nel silenzio del cielo, rintoccò tre volte – din din din – quella timida campanella argentina, e parve che il suono di quei tre tintinni si fondesse beato nell'aurea luminosità del crepuscolo.

– Hai inteso? – mi domandò il Mèola. – Questi tre rintocchi dicono a un felice mortale: "Io penso a te!".

Tornai a guardarlo. Aveva socchiuso gli occhi, per sospirare, e alzato il mento. Sotto la folta barba crespa gli s'intravedeva il collo taurino, bianco come l'avorio.

– Marco! – gli gridai, scotendolo per un braccio.

Egli allora scoppiò a ridere; poi, aggrottando le ciglia, mormorò:

– Mi sacrifico, amico mio, mi sacrifico! Ma sta' pur sicuro che i Liguorini non torneranno a Montelusa.

Non potei strappargli altro di bocca per molto tempo»⁶².

Il Meola, tramite le visite settimanali che faceva alla zia monaca, preposta alla sorveglianza delle tre educande, trama la tresca, portandosi la gobbetta, nipote del vescovo *per impedire che i padri Liguorini tornassero a Montelusa*⁶³.

«Monsignor Partanna infatti – per costringere il Meola alle nozze con la nipote rapita – dovette convertire in dote a questa nipote il fondo raccolto per il ritorno dei padri Liguorini. Monsignor Partanna è vecchio e non avrà più tempo di rifare quel fondo.

Che aveva promesso Marco Meola a noi liberali di Montelusa? Che i Liguorini non sarebbero tornati.

Ebbene, o signori, e non è certo ormai che i Liguorini non torneranno a Montelusa?»⁶⁴.

Eppure i Redentoristi sono tornati il 1° febbraio del 1914, accolti festosamente dai girgentini, come già è stato detto.

Con il loro ritorno la volontà di monsignor Blandini non è stata messa in atto, perché la somma non è stata mai consegnata ai Redentoristi.

I Redentoristi, contenti di essere ritornati a Girgenti non l'hanno mai richiesta, anche se era un loro diritto.

Se si fa il conto delle spese che monsignor Lagumina ha sostenuto per l'acquisto della casa dal Municipio, la cui somma è stata di £ 9.750⁶⁵, per il deposito di £ 32.000, che mise presso la Banca S. Gaetano in cartelle del debito pubblico italiano al 3%,

⁶² *Ibid.*, 113-114.

⁶³ *Ibid.*, 118.

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ ACA, Carpetta Lagumina: Contratti tra Vescovo e CSSR. Si fa notare che monsignor Lagumina ha acquistata la casa per la diocesi, dando ai Redentoristi l'uso perpetuo con la clausola di poter fare qualunque modifica.

per l'affitto del palazzo lucchesiano⁶⁶ e di qualche altro piccolo contributo, che diede all'inizio del loro arrivo per fare delle riparazioni al tetto della chiesa, si deve dire che la somma raggiunge all'incirca il deposito Blandini.

SOMMARIO

I Redentoristi, presenti a Agrigento dal 1761, furono soppressi e mandati in esilio a Malta nel 1860 dopo l'arrivo di Garibaldi e dei suoi Mille. L'espulsione dei Redentoristi fu vissuta dai massoni come una vittoria, ma non così dal popolo girgentino, che sperava in un loro pronto ritorno. Ripristinata la Congregazione in Sicilia, i Redentoristi tornarono ad Agrigento nel 1914, malgrado gli intrighi dei liberalmassoni. Nel romanzo *I vecchi e i giovani* e nelle novelle *Difesa di Meola* e *Visto che non piove...*, Pirandello descrive il clima avverso ai Redentoristi che, come spiega l'autore di questo saggio, era coltivato solo da un gruppo molto ristretto di girgentini.

SUMMARY

The Redemptorists, who had been present in Agrigento since 1761, were suppressed and sent into exile on Malta in 1860 after the arrival of Garibaldi and his troops. The expulsion of the Redemptorists was seen by the Freemasons as a victory. But it was not viewed as such by the people of Agrigento who hoped for their quick return. Once the Congregation was restored in Sicily, the Redemptorists returned to Agrigento in 1914, despite the intrigues of the Freemasons. In the romantic novel *I vecchi e i giovani*, and in the other novels *Difesa di Meola* and *Visto che non piove...*, Pirandello describes the atmosphere which was hostile to the Redemptorists. The hostility, as the author of this essay explains, was fomented by only a very small band of Agrigento citizens.

⁶⁶ ACA, Carpetta Lagumina: Contratti tra Vescovo e CSSR. Questo deposito andò perduto quando la Banca S. Gaetano fallì.

MARIAN BRUDZISZ, C.SS.R.

DIE POLENSEELSORGE DER POLNISCHEN REDEMPTORISTEN IN DEUTSCHLAND*

EINLEITUNG; 1. – *Redemptoristen – „Christus-Touristen“ (1891-1932)*; 2. – *Die DPs-Priester als Seelsorger von „Displaced persons“*: 2.1. – *P. Jan Szymaszek als Pfarrer und Dekan in der Somme- und der Infanterie-Kasernen in Augsburg*; 2.2. – *P. Wacław Pilarczyk, der wandernde Seelsorger*; 2.3. – *Das Leben und der Tod von P. Tadeusz Tybor in Dillingen*. 3. – *Redemptoristen in den polnischsprachigen Missionen*; 3.1. – *Pfarrseelsorge in Landshut*; 3.2. – *Polnische Katholische Mission in München*; 3.3. – *Die Polnische Katholische Mission in Stuttgart*; 3.4. – *Peregrinatio*

EINLEITUNG

Die Industrialisierung des preußischen Staates und seit 1871 des Kaisertums begann bereits Ende des 18. Jahrhunderts. Doch den großen Schwung brachte sie in den siebziger Jahren des 19. Jahrhunderts. Die deutschen Unternehmer benötigten viele Arbeitskräfte, daher fanden auch unzählige Polen aus dem preußischen Teilungsgebiet, insbesondere vom Lande, dort ihre Arbeit. 1890 gab es dort über 35.000 polnische Beschäftigte und über 100.000 auf dem westlichen und mittleren kaiserlichen Gebiet, d.h. in Nordrhein-Westfalen, Sachsen, Thüringen, Berlin, Hamburg und Umgebung. 1914 stieg diese Anzahl bis zu 800.000 Beschäftigten. Anfangs kamen sie hauptsächlich aus dem preußischen Teilungsgebiet Polens, dann folgten ihnen Arbeitssuchende aus Galizien und dem Kongresspolen. Die Festangestellten besiedelten vor allem Nordrhein-Westfalen, wobei Bochum mit seinem Kloster der deutschen Redemptoristen schnell zu einem besonders

* Der Text ist in einer kürzeren Fassung in der polnischen Version in *Studia Polonijne* Bd. 27 (2006) 61-101 erschienen. Die Übersetzung ins Deutsche wurde von Frau Magdalena Elsholz vorbereitet.

beliebten, auch seelsorgerischen Ansiedlungszentrum wurde. In Bochum selbst bildeten die Polen etwa 35-40% der Einwohner¹. Nach der Aufhebung des Redemptoristenordens 1873 wurden sowohl ihre Kirche als auch ihr Kloster zum polnischen Zentrum und zum Zentrum der Polenseelsorge, insbesondere im Ruhrgebiet, wo polnische Redemptoristen tätig waren. Die politischen Veränderungen in Deutschland und Polen, die Umsiedlungen der polnischen Bevölkerung in den Jahren 1939-1945 durch die Deutschen und später folgende polnische Exil- und Migrationswellen verlängerten die seelsorgerische Tätigkeit der polnischen Redemptoristen für die Polen in Deutschland.

ABKÜRZUNGEN

AEM-Fr = Archiv Erzbischöfliches Ordinariat München-Freising

APMK-N = Archiwum Polskiej Misji Katolickiej w Niemczech (Hannover) =
Archiv der Polnischsprachigen Katholischen Mission in Deutschland

AWPR-Tu = Archiwum Warszawskiej Prowincji Redemptorystów. Oddział w
Tuchowie = Archiv der Warschauer Provinz der Redemptoristen. Ab-
teilung Tuchów

AWPR-Wa = Archiwum Warszawskiej Prowincji Redemptorystów. Oddział w
Warszawie = Archiv der Warschauer Provinz der Redemptoristen. Ab-
teilung Warschau

PMK = Polska Misja Katolicka = Polnisch-Katholische Mission

¹ H.U. WEHLER, *Polen im Ruhrgebiet bis 1918*, in: *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte* 48 (1962) 203-235; H.J. BRANDT, *Das Kloster der Redemptoristen in Bochum und die Polenseelsorge in Westfälischen Industriegebiet (1883-1918)*, in: *SHCSR* 23 (1975) 135-139; K. MURZYNOWSKA, *Polskie wychodźstwo zarobkowe w Zagłębiu Ruhry w latach 1880-1914*, Wrocław 1972; Ch. KLESSMANN, *Polnische Bergarbeiter im Ruhrgebiet 1870-1945. Soziale Integration und nationale Subkultur einer Minderheit in der deutschen Industriegesellschaft*, Göttingen 1978; R.Ch. MURPHY, *Gastarbeiter im Deutschen Reich. Polen in Bottrop 1891-1933*, Wuppertal 1982; V.M. STEFANSKI, *Polnische Arbeitsmigranten im Ruhrgebiet in: Ausländer, Gastarbeiter; Integrationsprobleme und ihre Lösungsansätze in historischer und aktueller Perspektive*, hg. von der Gemeinsamen Arbeitsstelle RUB/IGM, Bochum 1985, 1-59; G. JANUSZ, *Polonia w Niemczech*, in: *Polonia w Niemczech. Historia i Współczesność*, Warszawa 1995, 21-26; W.M. STEFAŃSKA, *Polskie wychodźstwo zarobkowe w Zagłębiu Ruhry*, in: *Przegląd Polonijny* 22 (1996), Fasz. 3, S. 91-98; A. SZULCZYŃSKI, *Zarys dziejów Polonii niemieckiej z informatorem*, Berlin 1999, 6-56; A. CHWAŁBA, *Historia Polski 1795-1918*, Kraków 2001, 532-538; J. KOZŁOWSKI, *Niemcy (1871-1918)*, in: *Encyklopedia polskiej emigracji i Polonii*, hg. von K. Dopierają, Bd. 3, K-O, Toruń 2004, 408-411.

1. – Redemptoristen – „Christus-Touristen“ (1891-1932)

Diese Hunderttausende von Polen entbehrten anfangs fast gänzlich die Seelsorge in ihrer Muttersprache; sie waren sich selbst überlassen und in Vergessenheit geraten. Das seelsorgerische Bemühen von Antoni Kantecki (1847-1893)² war unregelmäßig (1872-1873), weil er in dieser Zeit mit seiner Doktorarbeit in Münster beschäftigt war. Trotzdem war er von den Polen sehr geschätzt. Die gegen die polnische Kultur ausgerichteten Anordnungen des deutschen Kulturkampfes, insbesondere aus dem Jahr 1873, erleichterten keinesfalls diese Arbeit. Den polnischen Priestern wurde ihre Seelsorge unter den Saisonarbeitern verboten. Die Arbeitsplanung in den Fabriken und auf den Junkergütern verhinderte sogar die Teilnahme an den sonntäglichen Messen. Unter solchen Umständen erfüllte Władysław Enn (1845-1908), „der wandernde Priester“ aus Gniezno, seinen geistlichen Dienst in den Jahren 1878-1882³. Ein anderer Priester, Józef Sztowski (1842-1911), der am 23. Dezember 1883 zum „Hauptseelsorger“ der Nordrhein-Westfälischen Polen ernannt wurde, bewohnte das Bochumer Kloster der Redemptoristen, das von ihnen 1873 verlassen werden musste⁴. Er war ein unermüdlicher Seelsorger. Doch 1889 endete seine Nominierung. Sein Nachfolger wurde seit dem 23. April 1890 Doktor in der Philosophie und Theologie Franciszek Liss (1855-1933), der ebenfalls ins Redemptoristenkloster an der Kirche der Muttergottes von der Immerwährenden Hilfe einzog, die die „Polnische Kirche“ genannt

² S. KARWOWSKI, *Ks. Dr Antoni Kantecki*, Poznań 1896; M. WOJCIECHOWSKA, *Kantecki Antoni*, in: *Polski słownik biograficzny*, Bd. XI, Wrocław-Warszawa-Kraków 1964-1965, 814-816; F. STOPNIAK, *Kantecki Antoni 1847-1893*, in: *Słownik polskich teologów katolickich*, Bd. 2, hl, hg. von H.E. Wyczawski, Warszawa 1982, 259-260.

³ Z. ZIELIŃSKI, *Z dziejów „walki o dusze“ polskich robotników sezonowych w Niemczech w dobie Kulturkampfu*, in: *Rola Wielkopolski w dziejach narodu polskiego*, Poznań 1979, 229-239. Der Autor erwähnt auch die Priester: Kantecki, Sztowski und Liss.

⁴ BRANDT, *Das Kloster*, 141-143; J. MANDZIUK, *Ks. Józef Sztowski – polski duszpasterz w Zagłębiu Ruhry*, in: *Nasze Słowo* 5 (1994) Nr. 4, S. 19-20.

wurde⁵. Er hatte sicherlich einen Einfluss auf den Kontakt mit den deutschen Redemptoristen, die an der Grenze zu Deutschland im holländischen Glanerbrug lebten und an dem verlassene Kloster interessiert waren. Dr. Liss hatte vermutlich auch Kontakte mit Redemptoristen in Galizien, die seit 1889 in Großpolen und in der Diözese Culm tätig waren, denn er lud sie 1891 zur Zusammenarbeit in den polnischen Zentren in Westfalen ein. Die deutschen Redemptoristen organisierten 1891 gleichzeitig zwei Missionen: eine deutsche in Langendreer und eine polnische für etwa 1000 Polen (28.6.-8.7.), wobei die letztere den Redemptoristen aus Galizien anvertraut wurde. Sie wurde von Patres Bernard Łubiński (1846-1933) und Antoni Jedek (1834-1903) aus Mościska, einem im preußischen Schlesien geborenen Tschechen aus der österreichischen Provinz, geleitet. Dieser Mission der Patres Antoni Jedek und dem aus Galizien dazugekommenen Paul Meissner (1852-1922), einem Deutschen aus Glogau (seine Mutter war Polin), folgten noch drei weitere Missionen: in Barop (11.7.-14.7.) für 300 Polen, in Braubauerschaft (16.7.-23.7.) für 1000 Polen sowie in Gelsenkirchen-Neustadt (24.7.-2.8.) ebenfalls für 1000 Polen. P. Łubiński hielt in derselben Missionszeit

⁵ A. NADOLNY, *Polskie duszpasterstwo w Zagłębiu Rury (1871-1894)*, in: *Studia Pelplińskie* 12 (1981) 239-315; DERS., *Duchowni jako przywódcy grupy etnicznej na przykładzie działalności ks. Franciszka Lissa w Zagłębiu Ruhry w latach 1890-1894*, in: *Studia Polonijne* 5 (1982) 128-143; DERS., *Sto lat polskiego duszpasterstwa w Hamburgu*, Hamburg-Pelplin 1992 13-30; J. WALKUSZ, *Liss Franciszek*, in: *Encyklopedia katolicka*, Bd. X, Lublin 2004, 1151. – Über alle drei polnischen Priester in Deutschland siehe auch: J. MANDZIUK, *Działalność wydawnicza duchowieństwa polskiego wśród Polonii w Niemczech*, in: *Kościół w Polsce. Dzieje i kultura*, Bd. III, hg. von J. Walkusz, Lublin 2004, 199-208; *Dzieje duszpasterstwa polskiego w Niemczech*, in: *Księga Jubileuszowa duszpasterstwa polskiego w Niemczech*, hg. von F. Mrowiec, Würzburg 1995 21-23; K. KOSICKI, *Duszpasterstwo wśród Polaków w Niemczech w latach 1945-1950*, Lublin 1993, 41-45; DERS., *Dzieje duszpasterstwa polskiego w Niemczech (1945-1986)*, in: *Dodatek (die Beilage) Naszego Słowa* 2006 Nr 3(365), [16 S.]; S. STAWNY, *Duszpasterstwo Polskie w Niemczech*, in: *Głos Katolicki* 35 (1993), Nr. 12, S. 12-13; S. BOBER, *Die polnischsprachige Seelsorge in Deutschland – ein geschichtlicher Entwurf*, in: *Duszpasterstwo polskojęzyczne w Niemczech 1945-2005 – Polnischsprachige Seelsorge in Deutschland 1945-2005*, red./hg. von S. Bober – S. Budyń, Lublin-Hannover 2006, 533-567; DIES., *Duszpasterstwo polskich robotników przymusowych w Niemczech w czasie po II wojnie światowej*, in: *Studia Polonijne* 27 (2006) 103-117.

auf die Einladung von Dr. Liss am Sonntag, dem 12. Juli eine Predigt in der Redemptoristenkirche in Bochum, bei der große Scharen von polnischen Arbeitern anwesend waren, darunter auch dreißig verschiedene polnische Vereine⁶. Diese Missionen der Redemptoristen aus Galizien waren eine Unterstützung der seelsorgerischen Tätigkeit von Dr. Liss, gleichzeitig halfen sie auch seinem Bemühen, die polnische Kultur und Sprache dort zu erhalten, was zur Entstehung der polnischen Vereine, der Zeitschrift *Wiarus Polski* und des 1894 gegründeten *Vereins der Polen in Deutschland* führte⁷. Dr. Liss postulierte die Rückkehr der Priesterorden, darunter auch der Redemptoristen ins Ruhrgebiet. Diese Tätigkeit konnte der preußischen Obrigkeit nicht gefallen; sie gefiel auch kaum dem Bischof Franz Drobe (1808-1891) und seit 27. Dezember 1891 seinem Nachfolger, Hubertus T. Simar (1835-1902), der u.a. postulierte, dass die polnischen Vereine mit den analogen deutschen zusammengefügt werden sollten. Dr. Liss war gezwungen, Westfalen zu verlassen, und begab sich am 30. Juni 1894 in seine Culm-Diözese. Doch die Exilpolen waren zu dieser Zeit bereits gut organisiert.

Die ersten konkreten Schritte, um die Zusage der deutschen Reichsregierung für die Redemptoristenrückkehr zu erhalten, unternahm, wie es scheint, der Vatikan. Leo XIII. unterstützte sehr diese Bemühungen. Eine diskrete Aktion führte seit etwa 1889 der Apostolische Sekretär Kard. Mariano Rampolla über den Münchner Nuntius Antonio Agliardi, der vom Wiener Nuntius Luigi Galimberti unterstützt wurde. Die schwierige Aufgabe der diplomatischen Gespräche mit den einflussreichen Politiken, vor allem aus Preußen und Bayern, wurde dem Münchner Nuntius Agliardi aufgetragen. Die Gespräche fanden in den Jahren 1889 und 1891 statt. Zuerst ging es darum, die Unterstützung von Bayern, Württemberg und Sachsen sowie die Gunst des Bun-

⁶ Provinzial-Archiv der Redemptoristen in Wien, Abteilung XVII, Karton 15: Littau, Prag, Píbram, Mościska, Tuchów: *Chronikalberichte über das Haus Mościska 1891*, 4, 8-9 (Der Bericht stammt vom dort mitwirkenden Pater Meisner); AWPR-Tu, *Kronika klasztoru w Mościskach*, Bd. III, S. 66; M. BRUDZIŚ, *Redemptoryści polscy w służbie Kościoła w ostatnim stuleciu 1883-1983*, in: *homo Dei* 52 (1983) 179-180.

⁷ NADOLNY, *Duchowni jako przywódcy*, 135-141.

desrates zu gewinnen, in dem die Protestanten, die den Redemptoristen entschieden abgeneigt waren, eine Mehrheit bildeten. Die Redemptoristen mussten dem Bundesrat als eine tragende Kraft dargestellt werden, die durch ihre Tätigkeit zur Beruhigung der unzufriedenen Arbeiterklasse führen könnte. Die Arbeiterklasse bildeten mehrheitlich polnische Arbeiter. In der Tat ging es jedoch dem Apostolischen Stuhl und der Münchner Nuntiatur um die notwendige Wiederbelebung des religiösen Lebens durch die Redemptoristen. Außerdem sollte vor allem den Protestanten bewiesen werden, dass Redemptoristen keine Kryptojesuiten seien⁸.

Zuerst brachten die diplomatischen Bemühungen keine sichtbaren Ergebnisse. Wie bereits erwähnt, musste Dr. Liss am 30. Juni 1894 Westfalen verlassen; doch man sah sich mit der Unzufriedenheit von 50.000 Polen im Ruhrgebiet konfrontiert und suchte nach einer Lösung, um eine Revolution zu vermeiden. Da die sozial-politische Spannung wuchs, wurde trotz der Abneigung gegenüber der katholischen Kirche und besonders gegenüber den Jesuiten und Redemptoristen in einem offiziellen Blatt der Reichsregierung am 18. Juli 1894 die Möglichkeit bekannt gegeben, dass die Redemptoristen nach Bochum zurückkehren können. Einen Monat später, am 22. August, informierte der in Vaals in Holland residierende Provinzial der Niederdeutschen Provinz (heute Region Köln), P. Johannes Spooos (1838-1921) den Generalkonsultor in Rom über die aktuelle Situation. Er ergänzte, der Paderborner Bischof Hubertus Simar sähe ebenfalls die Rückkehrmöglichkeit, vorausgesetzt, die Redemptoristen würden die Polenseelsorge übernehmen. Die Redemptoristenkirche solle weiterhin als Seelsorgezentrum der Polen bleiben. Diese Bedingungen erforderten einen Polnisch sprechenden Seelsorger. Die angemessene Organisation der Seelsorge wurde mit dem Generalvorstand in Rom konsultiert. Da die deutschen Redemp-

⁸ Archivio della Congregazione degli Affari Ecclesiastici Straordinari, *Germania*, Posizio 1360 (fasc. 762): Prussia 1889-1890, a) *Richiamo dei Redentoristi*; hier, K. 76r-77r – am 13. November 1889 diskutierte der Bayrische Landtag u.a über die eventuelle Redemptoristenrückkehr; Posizio 1383 (fasc. 769) Württemberg, Baviera, Prussia, Gnesna e Posen, 1891: *Mons. A. Agliardi, Nunzio Apostolico a Monaco, riferisce sulle disposizioni dei governi di Württemberg e Baviera favorevoli al ritorno dei Redentoristi in Germania.*

toristen über keine Polnisch sprechenden Patres verfügten, mussten sie weiterhin die Hilfe der Redemptoristen aus Galizien in Anspruch nehmen. Gleichzeitig schickten sie ihre Mitbrüder in die Klöster der dortigen Vizeprovinz zum Polnischlernen.

Nach langwierigem Bemühen wurde erst Anfang 1899 seitens der Reichsregierung beschlossen, dass die deutschen Redemptoristen in das Bochumer Kloster zurückkehren dürfen, allerdings unter der Voraussetzung, dass sie die polnische Seelsorge übernehmen würden. Das erfolgte am 3. Februar 1899, wobei die Ordensmitglieder wegen der polnischen Sprache in die polnischen Klöster geschickt wurden. Die deutschen Redemptoristen forderten aber auch, dass während der polnischen Messen nicht polnisch gesungen werden soll, denn es störte die Deutschen. Um den polnischen Einfluss auf die polnischen Arbeiter zu verhindern, begann man den Polnischunterricht den deutschen Klerikern auch im Paderborner Seminar zu erteilen, damit sie mit der Zeit diese Seelsorge ganz übernehmen konnten⁹. Es wurden auch deutsche Priester in polnische Seminare, z.B. nach Pelplin, geschickt. Das Ziel war klar: die möglichst schnelle Assimilation der polnischen Bevölkerung.

A. Nadolny schrieb, „dass die preußische Obrigkeit bis zum Ende des 1. Weltkrieges die Führung der Seelsorge durch einen Polen nicht erlaubte. Alle Versuche diesbezüglich endeten mit einer schnellen Ausweisung aus Westfalen“¹⁰. Die polnischen Redemptoristen brachen mehrmals die Regelung, denn es gab keinen deutschen Pater in der Kölner Provinz, der gut Polnisch gesprochen hätte. 1899 wurde P. Heinrich Mann (1865-1932) gewählt, um in Galizien Polnisch zu lernen. Gleichzeitig wurde zur Osterzeit der Vizeprovinzial Galiziens P. Engelbert Janeček eingeladen, der sich zuerst nach Hamburg und Umgebung begab (19.3.-3.4.1899). Erst danach, im April 1899, erschien er in Bochum und nahm vom 23. April bis 6. Juni die seelsorgerische Tätigkeit auf: zunächst in der Diözese Paderborn in Bochum, Günningfeld, Gelsenkirchen, Hüllen, Eickel, Röhlinghausen, Gerthe,

⁹ Das Problem der Redemptoristenrückkehr nach Deutschland erörtert BRANDT anhand der deutschen und vatikanischen sowie staatlichen Quellen in: *Das Kloster*, 140-185.

¹⁰ NADOLNY, *Duchowni jako przywódcy*, 141.

Braubauerschaft, Schalke, Neustadt, Wanne, Höntrop, Rothhausen, und danach in Bruch (28.5.-4.6.) in der Diözese Münster. An der letzteren Mission nahmen etwa 4000 Polen teil¹¹. P. Mann ging in der Tat im Juli 1899 nach Mościska, um Polnisch zu lernen¹². Inzwischen kam als sein Vertreter Anfang Juli nach Bochum der aus Großpolen stammende preußische Staatsangehörige P. Antoni Szwarz (1869-?). Diese Tatsachen belegen klar, dass die deutsche Regierung die polnischen Seelsorger ablehnte, und die Redemptoristen Galiziens mussten es akzeptieren. P. Szwarz war vom 22. Juli bis 11. Dezember 1899 für die Polen in Bochum tätig. Im Juli und August besuchte er die Orte Gerthe, Günningfeld, Höntrop und Röhlinghausen, wo kleine Gruppen polnischer Arbeiter, bis zu 80 Personen, lebten. Er hielt eine Homilie, nahm Beichte ab und erteilte die Kommunion. In Gelsenkirchen (15.-22.10.), Baukau (5.-11.11.), Wanne (26.11.-3.12.), Wattenscheid (5.-7.12.), also Orten, wo Hunderte von Polen lebten, führte er regelmäßig je sieben Exerzitien durch, ebenfalls mit Beichte und Kommunion¹³.

Anfang 1900 erschien P. Janeček in Bochum wieder, um P. Mann in den Monaten Februar, März und April bei seiner noch dürftigen „polnischen“ Seelsorge zu unterstützen. In dieser Zeit hielt er eine beachtliche Anzahl der Exerzitien (insgesamt 17) in folgenden Orten: Höntrop (16.-18.2.), Wattenscheid (18.-21.2. sowie 31.3.-2.4.), Bismarck in Westfalen (21.-25.2.), Gelsenkirchen-Altstadt (25.-28.2.), Gelsenkirchen-Neustadt (28.2.-3.3.), Rothhausen (3.-7.3.), Schalke (7.-10.3.), Wanne (10.-15.3.), Ückendorf (15.-20.3.), Eickel (20.-23.3.), Röhlinghausen (23.-25.3.), Linden

¹¹ Provinzial-Archiv der Redemptoristen in Wien, Abt. XVII, Karton 15: Littau, Prag, Pribram, Mościska, Tuchow: *Collegium C.Ss.R. ad S. Catharine V.M. in Mościska 1899*, 7, 9-10; AWPR-Tu, *Kronika klasztoru w Mościskach*, Bd. II, 243-245; BRANDT, *Das Kloster*, 158-175. In Hamburg lebten damals etwa 5000 Polen. Pater Janeček war in Sankt Ansgarkirche tätig und hielt 17 Predigten.

¹² Pater Heinrich Mann weilte in Mościska vom 30. Juli bis 2. Dezember 1899. Siehe Provinzial-Archiv der Redemptoristen in Wien, Abt. XVII, Karton 15, S. 4: „ad imparandam linguam polonicam, ut possit laborare pro Polonis in Bochum vicinisque locis“.

¹³ Provinzial-Archiv der Redemptoristen in Wien Abt. XVII, 16; AWPR-Tu, *Kronika klasztoru w Mościskach*, Bd. II, 250-253; BRANDT, *Das Kloster*, 175.

(25.-27.3.), Witten (28.-31.3. und 7.-8.4.), Annen (5.-6.4.) sowie Zappendorf (10.-16.4.)¹⁴.

Diese enorme Leistung der Redemptoristen Galiziens stellt ein Apogäum der seelsorgerischen Arbeit im Ruhrgebiet dar, jedoch nicht deren Ende. Nach der Abreise von P. Janeček kam der von der polnischen Vizeprovinz in die österreichische Provinz 1897 zurückgekehrte P. Meissner erneut nach Bochum. Nach der geltenden preußischen Vorschrift war er ein Deutscher. Er war der polnischen Sprache mächtig (Polnisch lernte er erst im Seminar der österreichischen Provinz 1882), deshalb erhielt er problemlos die Nominierung zum Polenseelsorger im Ruhrgebiet. Ausgestattet mit entsprechenden Befugnissen des Ordensgeneralvorstands hielt er am 21. Juni 1900 seine erste Predigt in Bochum in polnischer Sprache¹⁵. Zusammen mit P. Mann bildete er einen seelsorgerisches Zweipersonengespann für die dort lebenden Polen. Um beide Priester zu unterstützen, sendete die niederdeutsche Redemptoristenprovinz im Oktober 1902 einen nächsten deutschen Pater zum Polnischlernen nach Galizien. Es war P. Theodor Fischer (1871-1941), der dann zu einem sehr beliebten und hoch verdienten Seelsorger bei Polen wurde.

Das Klima der Germanisierung und der Zwangsassimilierung bewirkte, dass die seelsorgerische Tätigkeit der polnischen Redemptoristen in Westfalen eine bedeutsame Beschränkung einbüßte. Einen schmerzlichen Einschnitt für die dortigen Exilpolen-Seelsorge bewirkten die Beschlüsse des Klosterrektors in Bochum P. Andreas Hülsmann (1865-1928), der die Benutzung der zur „Polnischen Kirche“ gewordenen Klosterkirche erschwerte und die bisherigen Zufahrten der „polnischen“ Seelsorger zu den von polnischen Arbeitern bewohnten Städten beschränkte, was

¹⁴ P. Janeček besuchte also 15 Städte, hielt 38 Predigten und nahm die Beichte ab und erteilte die hl. Kommunion an 4894 Personen. AWPR-Tu, *Kronika klasztoru w Mościskach*, Bd. II, S. 250-253; *Litterae Annales de Rebus Gestis Provinciae Austriacae Congregationis SS. Redemptoris Anno Salutis 1900*, Vienne (ohne Erscheinungsjahr), 74; Provinzial-Archiv der Redemptoristen in Wien, Abt. XVII, Karton 15: Littau, Prag, Pribam, Mosciska, Tuchów: *Domus Mosciensis 1900*, 3; BRANDT, *Das Kloster*, 175-176.

¹⁵ BRANDT, *Das Kloster*, 176; E. NOCUŃ, *Misje parafialne redemptorystów polskich w latach 1886-1918*, Kraków 1998, 85-86.

die örtlichen Pfarrer und den Bischof wunderte. Seinen Beschluss erläuterte der Rektor mit einer zu geringen Anzahl der für diese Aufgabe geeigneten Patres. Dadurch waren die mit der Seelsorge Betrauten selbstverständlich überfordert. Gleichzeitig warf der Rektor dem Pfarrklerus eine ungenügende Mitarbeit vor, und dem Paderborner Bischof eine mangelnde Fürsorge bezüglich der Vorbereitung deutscher Priester zur Seelsorge bei den polnischen Emigranten. Die deutsche Regierung klagte er der antipolnischen Politik an. *In der Tat dachte die Berliner Regierung an die Germanisierung und die ethnische Assimilierung.* Der Paderborner Bischof Wilhelm Schneider (1847-1909) teilte infolge dieser Beschuldigung im Jahr 1908 dem Redemptoristenprovinzial P. Adolf Brors (1862-1941) mit, die Bochumer Klostergemeinschaft solle zu ihrer früheren Anzahl der „polnischen“ Seelsorger umkehren. Daraufhin unternahm (1909) der Klosterrektor Schritte um die Erlaubnis, die Anzahl der Patres zu vergrößern, damit er 15 Priester zu Verfügung, davon sechs für die Polenseelsorge, bekomme¹⁶. Es fehlen leider Beweise dafür, dass der Wunsch des Bischofs in die Tat umgesetzt wurde¹⁷.

So verblieb seit 1901 die Seelsorge für die in Westfalen lebenden Polen vor allem in den Händen der deutschen Redemptoristen: Paul Meissner, Heinrich Mann, Theodor Fischer und Heinrich Musshoff (1866-1941), der 1909 zum Rektor in Bochum wurde. Man versetzte den sowohl von Deutschen, als auch den Polen hochgeschätzten P. Fischer an einen anderen Ort. Die Tätigkeit der Patres Meissner und Mann wurde jedoch durch die Zusammenarbeit von zwei anderen Patres: Franz Klein (1878-1947) und Wenzel Wenig (1874-1933) verstärkt. Auf diese Weise wurden Deutsche zu Polenseelsorgern im preußischen Staat.

In den zwanziger und dreißiger Jahren des 20. Jahrhunderts wurde die Seelsorge weiterhin u.a. von zwei deutschen Redemptoristen, Theodor Fischer und Paul Porbadnik (1900-1975), mit Hingabe und unter schwersten Bedingungen geführt. Wie P.

¹⁶ Archiv des Hauses CSsR in Bochum, *Chronik des Redemptoristen Klosters in Bochum*, Bd. II (1899-1917), S. 111-141; BRANDT, *Das Kloster*, 176-190.

¹⁷ Der Autor verfolgt diese Entwicklung nicht weiter, weil es über sein Thema hinausgeht; mehr dazu in der zitierten Arbeit von BRANDT, *Das Kloster*, 175-199.

Porbadnik beschreibt¹⁸, verweigerte die deutsche Staatsobrigkeit den polnischen Priestern die Pässe. Die kirchliche Obrigkeit war ihnen ebenfalls abgeneigt.

Trotz aller Beschränkungen von der deutschen Seite begaben sich die Patres aus Galizien nach 1900 und nach der Wiederentstehung Polens einige Male nach Deutschland, auch nach Bochum, jedoch der Umfang ihres Apostolats war sichtlich eingeschränkt. Zu größeren Ereignissen zählte die deutsch-polnische Mission vom 24. Dezember 1901 bis 5. Januar 1902 in Bitterfeld. Die Patres Teofil Pasur (Pazur) (1857-1931) aus Schlesien, Engelbert Janeček und Władysław Stec (geb. 1870, ausgetreten 1902) hielten damals 32 Predigten in Polnisch, denn die Polen bildeten mit 90% die Mehrheit und 22 Predigten in Deutsch. Danach kam erst im Jahr 1910 P. Karol Sobek (1873-1922), ein schlesischer Deutscher, der mehrere Orte in den Diözesen Paderborn (Altastenberg) und Mainz besuchte: Groß Geran, Vilbel, Darmstadt, Engenthal und Büdingen¹⁹. Im Dezember 1910 führte P. Feliks Krajewski (1865-1915) Exerzitien für polnische Arbeiter in der Berliner Dominikanerkirche durch²⁰. Die letzte Mission in Deutschland vor dem 2. Weltkrieg wurde im Jahr 1931 von polnischen Patres Jan Hacia (1891-?) und Karol Szrant (1886-1975) in der Bochumer Redemptoristenkirche durchgeführt²¹.

Die polnische Seelsorge umfasste auch Oberschlesien, wo Ende des 19. Jahrhunderts mindestens die Hälfte der Bevölkerung polnischsprachig war. Damals zählte Oppeln 30.000 Be-

¹⁸ P. PORBADNIK, *Nowoczesne duszpasterstwo wśród wychodźców polskich sezonowych w Niemczech*, in: *Chorągiew Maryi* 1933, 22-23, 48-51, 82-85; ein beachtenswerter Bericht. Siehe auch: J. ŚLIWAŃSKI – A. WEISS, *Z dziejów duszpasterstwa Polaków w Niemczech Zachodnich*, in: *Studia Polonijne* 1 (1976) 140-141; *Dzieje duszpasterstwa polskiego w Niemczech*, 23-24; B. KOŁODZIEJ, *Opieka duszpasterska nad wychodźcami polskimi do roku 1939*, Poznań 2003, 244-259.

¹⁹ *Litterae Annales de Rebus Gestis Provinciae Polonicae Congregationis SS. Redemptoris. Anno Salutis 1910*, 60-61.

²⁰ Ebenda, 67; W. SZOŁDRSKI, *Redemptoryści w Polsce*, Ms. in: AWPR-Tu, Bd. III/1: *Na cmentarzach*, 29-30 (Biographie des P. Feliks Krajewski).

²¹ *Litterae Annales de Rebus Gestis Provinciae Polonicae Congregationis SS. Redemptoris. Anno Salutis 1910*, 179-180; BRANDT, *Das Kloster*, 136-138, 140-146, 158-175. Die Missionsbeschreibung in Bochum mit dem Titel: *Misja Polska w Westfalii vom 8. bis 18.11.1931*, befindet sich in: *Chorągiew Maryi* 28 (1932) 37-40.

wohner, von denen die Hälfte sich als schlesische Polen fühlte. Zu feierlichen Ereignissen gehörte die Mission, die im Jahr 1895 in Oppeln stattfand und zu der polnische Redemptoristen vom Oppelner Pfarrer eingeladen wurden. Sehr unzufrieden mit dieser Einladung zeigte sich der Breslauer Erzbischof, Kardinal Georg Kopp (1837-1914), was Pfarrer Wrzodak beinahe sein Amt gekostet hätte²². Die Abneigung des Kardinals Kopp bewirkte, dass man auch in späteren Jahren nur selten im preußischen Schlesien aktiv wurde, wie z.B. 1902 die Mission in Szczedrzyk am Turawasee, 1910 in Grabin, Kreis Biała, sowie Pfarr-Exerzitionen vom 29. Mai bis 4. Juni 1914 in Rybnik²³. Um die preußische Regierung nicht zu reizen, war dabei mindestens einer der Missionare ein Staatsbürger von Deutschland; so waren dort Patres Meissner, Pasur, Franciszek Marcinek (1875-1955) oder Karol Sobek (1873-1922) anwesend.

Ein Kapitel für sich stellt die Zeit des 1. Weltkrieges dar. Die deutsche Regierung beorderte manche auf dem deutschen Gebiet geborene Patres und Brüder zur Rückkehr in die Heimat. Aus den Brüdern wurden Soldaten; Patres nominierte man zu Militärkaplänen in Frontlazaretten, in Lagern, wo gefangene Soldaten der feindlichen Armeen interniert waren. Dieses Schicksal traf u.a. die Patres Karol Sobek, Leon Pyzalski (1883-1874) und Zygmunt Ober (1881-1925)²⁴. Das größte Werk wurde den beiden ersten zuteil. Der bereits mit dem Goldenen Verdienstkreuz für seine hingebungsvolle Arbeit in den Krakauer Militärkrankenhäusern und die Pflege der Soldatengräber ausgezeichnete P. Sobek wurde durch die preußische Obrigkeit 1917 als Kaplan des Militärlazaretts in Kattowitz eingesetzt, wo er in der knappen Freizeit etwa 20 Mal Exerzitionen für die Polen in den benachbar-

²² BRUDZISZ, *Redemptoryści polscy*, 176.

²³ W. SZOŁDRSKI, *Redemptoryści w Polsce*, Bd. II [Klasztory 1883-1967], S. 137. (Kopie im Besitz des Autors); NOCUŃ, *Misje parafialne*, 287.

²⁴ *Litterae Annales de Rebus Gestis Provinciae Polonicae Congregationis SS. Redemptoris ab anno 1911 ad 1918*, Cracoviae 1920, 4-6; *Litterae Annales de Rebus Gestis Provinciae Polonicae Congregationis SS. Redemptoris ab Anno 1918 ad 1927*, Cracoviae (ohne Erscheinungsjahr), 7-9, 78-83; hier Biographie von den Patres Karol Sobek und Zygmunt Ober.

ten Pfarreien durchführte²⁵. P. Pyzalski wurde auf preußische Anordnung 1916 zum Militärkaplan der internierten Soldaten der russischen Armee, die sich in den Regionen von Rewir, Bingen und Saarbrücken befanden²⁶. P. Ober war anfangs Kaplan in Splawa, dann Präfekt der Krankenhausbibliothek in Breslau, schließlich als Sanitäter tätig.

2. – Die „Dipis“-Priester als Seelsorger von „Displaced Persons“

Die ungeahnten Probleme politischer, ökonomischer, gesellschaftlicher und nicht zuletzt religiöser Art brachte das Ende des 2. Weltkrieges mit der Befreiung der Zwangsarbeiter, Landarbeiter und der Häftlingsmassen verschiedenster Nationen aus den Konzentrationslagern, Arbeitslagern, Gefängnissen, der von Deutschen aus allen möglichen Ländern Verschleppten, die ihre Heimat verloren und deshalb „Displaced Persons“ (DPs) genannt wurden. Dieses „Displaced-Volk“ hat man, als Übergangslösung, in den leeren und oft zerbombten Fabrikhallen, Kasernen, Schulgebäuden untergebracht. Die UNRRA versorgte sie mit Lebensmitteln, Wäsche und Kleidung. Für das geistige, religiöse und nicht zuletzt kulturelle Leben waren die Priester zuständig, vor allem diejenigen, die das grenzlose Elend des KZ-Lager in Dachau selbst überlebten. Es waren 761 Priester. Unter ihnen befanden sich drei Redemptoristenpatres: Jan Szymaszek (1901-1989), Tadeusz Tybor (1911-1946) und Waclaw Pilarczyk (1909-1996). Die zwei ersten waren in Toruń tätig. Sofort nach dem Kriegsausbruch sind sie aus Toruń geflohen und fanden Unterkunft bei einem ihnen bekanntem Pfarrer in Konecko, in der Nähe des Ortes Alek-

²⁵ Archiwum klasztoru w Krakowie, *Kronika Domu Zgromadzenia Najświętszego Odkupiciela [...] w Krakowie*, Bd. II (1914-1924), S. 158-169 (Text von P. Sobek); *Litterae Annales de Rebus Gestis Provinciae Polonicae Congregationis SS. Redemptoris ab Anno 1911 ad 1918*, Cracoviae 1920, 14; *Litterae Annales de Rebus Gestis Provinciae Polonicae Congregationis SS. Redemptoris ab Anno 1918 ad 1927*, Cracoviae (ohne Erscheinungsjahr), 80-81.

²⁶ Archiwum klasztoru w Krakowie, *Kronika Domu Zgromadzenia Najświętszego Odkupiciela [...] w Krakowie*, Bd. II (1914-1924), S. 68-74 (Text von P. Pyzalski); *Litterae Annales de Rebus Gestis Provinciae Polonicae Congregationis SS. Redemptoris ab Anno 1911 ad 1918*, Cracoviae 1920, 15; L. PYZALSKI, *Moje wspomnienia*, MS. in: ArWPR-Tu.

sandrów Kujawski. Sie wurden mitsamt dem Pfarrer am 26. Oktober 1939 festgenommen und durch die Gefängnisse und KZ-Lager Aleksandrów Kujawski, Świecie, Górna Grupa, Stutthof (8.2.1940) und Sachsenhausen gezerrt; am 14. Dezember 1940 wurde Dachau zu ihrer Endstation²⁷. Dort schloss sich ihnen P. Pilarczyk an. Er wurde am 16. Januar 1940 in Zamość festgenommen, im Schloss Lublin festgehalten und von dort schließlich am 28. Mai nach Dachau abtransportiert und zur Tätowierungsnummer 48092 umgenannt²⁸.

Die langen Jahre der Qual fanden ihr Ende am Sonntag, dem 29. April 1945. Nach dem ersten Plan der Nazis sollten die am Leben gebliebenen Häftlinge abtransportiert, nach dem zweiten Plan aber verbrannt werden, gerade an dem Sonntagabend, und zwar um 21.00 Uhr. Die Amerikaner waren überraschenderweise schneller, da sie kurz nach 17.00 Uhr das Lager befreiten. Später entdeckten sie diese SS-Pläne in den noch verbliebe-

²⁷ W. PILARCZYK, *Śmierć i pogrzeb śp. O. Tadeusza Tybora (2.6.1946)*, MS. in: AWPR-Warszawa, *Akta personalne*, nr 103/Ch. Tybor, S. 9; M. SADOWSKI, *Redemptoryści polscy w latach 1939-1945*, Kraków 2005, 366-367; W. JACEWICZ – J. WOŚ, *Martyrologium polskiego duchowieństwa rzymskokatolickiego pod okupacją hitlerowską w latach 1939-1945*, H. 5, Warszawa 1981, 397-398; J.W. WYSOCKI, *Martyrologia duchowieństwa w obozie koncentracyjnym Stutthof*, in: *Kościół katolicki na Ziemiach Polski w czasie II wojny światowej. T. X. Materiały i studia*, H. 5, hg. von F. Stopniak, Warszawa 1981, 325f; M. BRUDZISZ, *Martyrologium redemptorystów polskich* (im Druck).

²⁸ Archiv der Erzdiözese Lublin, WG.Dz.IV.12: *Prześadowanie duchowieństwa i ludności cywilnej w czasie okupacji niemieckiej /wysiedlenia, obozy koncentracyjne /1939-1944/1971/*, K. 176, Bischöfliches Ordinariat, 22. Dezember /1943/, Nr. 3712/43: *Verzeichnis der röm. kath. Priester der Diözese Lublin, die sich im Konzentrationslager in Deutschland befinden*, Pos. 27: Pilarczyk Waclaw, Pfarr. 12.09.1909, Gef. Nr. 48042 Bl. 15 Dachau, K. 3. Laut diesem Dokument hatte P. Pilarczyk die KZ-Nr. 48042, nach einem weiteren Dokument aber vom 16.03.1944 die Nr.48092. Siehe K. 179: Bischöfliche Kurie von Lublin, den 16. März 1944: *Spis księży przebywających w obozach (Konzentrationslager-Deutschland)*, Pos. 24, Pilarczyk Waclaw, Nr. 48092. Bl. 15. Dachau K. 3; JACEWICZ – WOŚ, *Martyrologium*, 396. – Alle drei werden erwähnt bei: E. WEILER, *Die Geistlichen in Dachau sowie in anderen Konzentrationslagern der Gefängnissen*, Mödling [1971], 522, 660, 676; WENDEL – GILLAIR, *Das Reich des Todes hat keine Macht auf Erden*. Bd. 1. *Priester und Ordensleute 1933-1945 KZ Dachau*, Roma 2001, 286, 289; DERS., *Das Reich des Todes hat keine Macht auf Erden*. Bd. 3. *Priester und Ordensleute sowie orthodoxe Geistliche 1933-1945 KZ Dachau*, Roma 2004, 479.

nen Lagerakten. Die Häftlinge, darunter vor allem Priester, waren überzeugt, dass die Befreiung hauptsächlich das Hilfswerk des hl. Joseph war, da sie ihre lange davor angefangene St. Joseph-Novenne gerade an diesem Befreiungstag beendeten. Bevor die Menschenschatten das KZ-Lager verlassen durften, wurden sie einen Monat lang einer Quarantäne in der ärztlichen Obhut unterzogen. Die bisherigen KZ-Häftlinge, die von der Arbeit in den Fabriken und von der Zwangsarbeit u.a. bei den Bauern entlassen wurden, wurden in die Übergangslager gebracht. Sie hätten sich aus den amerikanischen Übergangslagern in die Heimat begeben dürfen. Sie wurden überall Displaced persons (DPs), die heimatlosen Verschleppten, genannt. Die komplizierte seelsorgeliche Arbeit unter den schwergeprüften Männern, Frauen, Jugendlichen und Kindern lag in den Händen ihrer Leidgenossen, der Priestern, die ebenfalls DPs waren²⁹.

²⁹ S. LIMAN, *Polacy w Niemczech po II wojnie światowej*, in: *Polonia w Europie*, hg. von B. Szydłowska-Cegłowa, Poznań 1992, 245-282. Das Leben der Geistlichen in den deutschen Vernichtungslagern, das Schunden, Ausrotten, Morden, medizinisches Experimentieren am lebendigem Leib, auch religiöses Häftlingsleben und ihr Heldentum, siehe: L. BIELERZEWSKI, *Ksiądz nie zostaje sam. Wspomnienia*. 3. Aufl., Poznań 1984; S. BISKUPSKI, *Księża polscy w niemieckich obozach koncentracyjnych*, Londyn 1946; F.S. KRUSZYŃSKI, *Jasne promienie w Dachau*, 2. Aufl., Poznań 1985, 15-219, 329; H.M. MALAK, *Klechy w obozach śmierci*, 3. Aufl., Lublin-Józefów 2004; J. NEUHÄUSLER, *Comment était-ce à Dachau. Humbles approches de la vérité*, Munich [1960]. Zur Befreiung des KZ-Dachau siehe: A. URBAŃSKI, *Znamiona szczególnej łaski w fakcie uwolnienia więźniów obozu śmierci w Dachau w dniu 29.4.1945*, in: *Ateneum Kapłańskie* 63 (1971), Bd. 76, H. 3-4 (374-375) 15-28; M. PSZON, *Dachau*, in: *Tygodnik Powszechny* 29 (1973), Nr. 17; M. JANUSZCZAK, *Wspomnienia 1933-1983*, Lens 1984, 57-68; J.T. ROMANIUK, *Będę składać ofiarę dziękczynną*, in: *W służbie pokoju i dobra*, hg. von Prejs, Warszawa 2002, 478-480. Über die Seelsorge unter „Displaced“ siehe: KOSICKI, *Duszpasterstwo wśród Polaków w Niemczech*, 54-55, 78-216. Ein breites Bild der Jugendseelsorge siehe: A. NADOLNY, *Opieka duszpasterska nad dziećmi i młodzieżą polską na terenie Niemiec Zachodnich w latach 1945-1965*, Lublin 1980; J. GAWLINA, *Wspomnienia*. Bearbeitug und Anmerkungen von J. Myszor, Katowice 2004, 341-371; *Dzieje duszpasterstwa polskiego w Niemczech*, 25-34.

2.1. – P. Jan Szymaszek als Pfarrer und Dekan in der Somme- und der Infanterie-Kasernen in Augsburg

Die oben erwähnten Redemptoristen gehörten zu den ersten, die am 7. Juni 1945 von John Schultz (1905-1982), dem amerikanischen Militärkaplan und Redemptoristenpater aus dem Durchgangslager Freimann zum Augsburger Bischof Joseph Kupfmüller gebracht wurden. Dieser bildete am 14. Juni „Curatia Augustana pro Polonis“ und nominierte P. Szymaszek zum „Curatus“ – Pfarrer des Polnischen Zivilzentrums in Augsburg. Als Basis dienten die von etwa 4300 Polen bewohnten Gebäude der Somme-Kaserne. Bischof Józef Gawlina (1892-1964), der am 5. Juni 1945 von Papst Pius XII. zum Ordinarius aller in Deutschland und Österreich lebenden Polen nominiert wurde, kam erst am 13. Juli nach Augsburg, um Bischof Kupfmüller zu informieren, dass er dem päpstlichen Beschluss gemäß das polnische Seelsorgezentrum administrativ übernehmen wird³⁰. Nach einem Jahr, am 1. Oktober 1946, wurde P. Szymaszek zum Dekan des neu errichteten Augsburger Dekanats. Die seit dem 30. Juli 1945 in Freimann bei München tätige Bischofskurie fand schon am 21. August desselben Jahres ihren Sitz in Frankfurt am Main, das wegen seiner zentralen Lage in den drei Besatzungszonen (der französischen, amerikanischen und englischen) günstiger war³¹.

³⁰ P. Szymaszek hatte ihm damals, zusammen mit seinen Gläubigen und den Kindern aus der schon am Ort organisierten Schule, einen gebührenden Empfang vorbereitet. ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki duszpasterskie]*, Mappe 227 „AU“, „Augsburg“, S. 1-2; J. SZYMASZEK, *Ośrodek Polski w Augsburgu. Sprawozdanie za rok 1945*, sporządzone 3.1.1946; PILARCZYK, *Śmierć i pogrzeb śp. O. Tadeusza Tybora*, 11; SADOWSKI, *Redemptoryści polscy w latach 1939-1945*, 372-374.

³¹ Laut Anordnung vom 30. Juli 1945 wurden alle polnischen Jahresberichte sowie Kirchenbuchabschriften dorthin geschickt. Die letzteren wurden ebenfalls dem jeweiligen deutschen Pfarramt überreicht, auf dessen Gebiet ein Zentrum der Polenseelsorge tätig war. *Wiadomości Urzędowe Biskupa Ordynariusza dla Polaków w Niemczech* 2 (1946), Nr. 9, S. 3; A. NADOLNY, *Organizacja duszpasterstwa polskiego na terenie Niemiec Zachodnich 1945-1950*, in: *Studia Polonijne* 2 (1977) 297-298; ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki Duszpasterskie]*, Mappe 227, [Pismo] Kurii Biskupiej dla Polaków w Niemczech, L 2590/46. In diesem Schreiben der Bischofskurie vom 14. August 1946 wird P. Szymaszek als Dekan und Seelsorger der Seelsorgestelle Augsburg tituliert.

Nach der Übernahme der seelsorgerischen Arbeit in Augsburg, wählten die drei Redemptoristen für ihre Kapelle und die Sakristei das ehemalige Reitschulgebäude. P. Tybor hat es in kurzer Zeit für seine neue Bestimmung vorbereitet sowie mit Hilfe des Bischöflichen Ordinariats ausgestattet, wobei mit Messgewändern- und -geräten der Priester aus Bühl, Hugo Schmitz, zu Hilfe kam. Am 10. Juni 1945 konnte dort das erste Hochamt mit fast allen „Augsburger“ Polen gefeiert werden. Im Herbst richtete man eine neue Kapelle in einer anderen Kaserne ein, eine „bescheidene aber feine“, die zu Weihnachten funktionsfähig war.

Da das Arbeitsfeld enorm gross war, wurde im Durchgangslager Freimann um weitere Priester gebeten und so kamen am 14. Juni Piotr Beściak, Edmund Chart und Zygmunt Rutkowski dazu, alle drei aus der Diözese Łódź. P. Szymaszek wurde zum Seelsorgerleiter der Somme-Kaserne. Seiner Obhut oblag auch die Wachkompanie „Flack-Kaserne“ mit etwa 400 Soldaten und das Krankenhaus Servatius-Stift mit etwa 100 Polen. P. Pilarczyk, als Schulpräfekt, übernahm den Religionsunterricht in der neu gegründeten Schule, Beściak führte die Pfarrkanzlei. Es wurden schnell die nötigen Formulare für Geburts-, Taufe-, Heiratsurkunden, für die Eheschliessungsprotokolle, eidesstattliche Erklärungen und Berichtsformulare gedruckt. Doch das Priester-team schrumpfte bald, weil die entdeckten, bzw. neuenstandenen polnischen „Displaced Persons Lager“ Seelsorger suchten. Nach Dillingen und Lauingen (3000 Menschen), wo seit einigen Tagen Franciszek Bielicki und Kazimierz Klewicz tätig waren, musste nach einem Autounfall des letzteren P. Tybor als Vertreter hingehen. Am 7. Juli 1945 wurden Edmund Chart nach Bobingen (600 Personen) und P. Pilarczyk am 28. Juli nach dem weit abgelegenen Unterfahlheim beordnet³².

Die Amerikaner quartierten einen Teil der Lagerbewohner nach Coburg um, wo sie in der Infanterie-Kaserne ein neues Durchgangslager einrichteten. Damit desorganisierten sie die mit Elan angefangene Seelsorge in Augsburg. Am 27. Juli organisierte P. Szymaszek für die umplatzierten und aus der Thüringer Ge-

³² ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki Duszpasterskie]*, Mappe 227: J. SZYMASZEK, *Ośrodek Polski w Augsburgu. Sprawozdanie za rok 1945*, 1-2.

gend einquartierten Polen in dieser Kaserne ein neues Seelsorgezentrum. Die ganze wieder aufs Neue begonnene seelsorgerische Arbeit lastete einzig auf P. Szymaszek und Piotr Beściak, die ab und zu durch Priester Zygmunt Rutkowski und Dobromir Ziarniak (Erzdiözese Gniezno) unterstützt wurden. Ziarniak war gleichzeitig bei der Bischofskurie in Freimann beschäftigt, wo er an der Katechismusausgabe arbeitete; diese Aufgabe wurde tatsächlich 1945 in Augsburg abgeschlossen. Zwei weitere Ausgaben von diesem Katechismus erschienen dank P. Szymaszek³³.

Auf dem so reduzierten „Augsburger“ Seelsorgeteam lastete die ganze Arbeit, die umorganisiert werden musste. Und so war P. Szymaszek als Pfarrer nicht nur Seelsorgerleiter in der Infanterie-Kaserne, sondern er betreute auch das polnische Zentrum in Mering; Beściak übernahm außer der Kapelle die Katechese in der neu geöffneten Grundschule und in den Weiterbildungskursen; Ziarniak übernahm zusätzlich die Krankenseelsorge im Servatius-Stift. Nachdem er in das französische Besatzungsgebiet abreiste, nahm P. Szymaszek auch noch seine bisherigen Pflichten wahr, indem er Sonntags- und Feiertagsmessen mit den Kranken feierte.

Das Seelsorgeprogramm in der Infanterie-Kaserne hatte folgenden Ablauf: Sonntags gab es zwei hl. Messen: um 9.00 Uhr (für Kinder) und um 10.00 Uhr. An den Werktagen gab es auch zwei Gottesdienste: um 7.30 und um 8.00 Uhr. Zum sonntäglichen Messprogramm gehörte um 17.00 Uhr der Vesperegottesdienst. Wochentags um 19.00 Uhr fanden Andachten, u.a. das Rosenkranzgebet statt. In der Fastenzeit sowie im Mai, Juni und Oktober hielt man an der polnischen Kirchentradition fest. Täglich war der Beichtstuhl besetzt. Es bildete sich schnell ein „Lebendiger Rosenkranzkreis“, wo sich die Gläubigen jeden Alters zusammenfanden. Ende 1945 zählte man schon 13 Rosenkranzgruppen, was ein Herzensbedürfnis der befreiten KZ-Häftlinge bescheinigt. Mit einer besonderen Fürsorge wurden Kinder und Jugendliche umgeben. Eine große Anzahl der Kinder nahm an der Erstkommunionvorbereitung in der Somme-Kaserne teil.

³³ NADOLNY, *Opieka duszpasterska nad dziećmi i młodzieżą polską*, 88.

Nach der Auflösung dieser Kaserne nahm Piotr Beściak erneut die Kindervorbereitung in der Infanterie-Kaserne auf³⁴.

Im August hielten beide Seelsorger jeweils die dreitägigen Exerzitien für die Eltern sowie für männliche und weibliche Jugendliche. P. Szymaszek besuchte kranke deutsche Soldaten polnischer Herkunft im Lazarett, wobei er außer der Seelsorge auch beim Erledigen ihrer amtlichen Angelegenheiten behilflich war. Vom Anfang der seelsorgerischen Tätigkeit an gab es einen Chor, der von P. Szymaszek organisiert und geleitet wurde.

Schon in den ersten Tagen meldeten sich viele Brautpaare, die auf kirchliche Eheschließung warteten, die im Gefangenleben schier unmöglich war. Für die erste Gruppe von etwa 100 Brautpaaren fand ein einwöchiger Ehevorbereitungskurs statt. Die ersten Paare (158) wurden zwischen dem 28. Juni und dem 27. Juli gesegnet. Bis zum 31. Dezember 1945 waren es noch 79 Paare. Nach der Vorbereitung, die noch in der Somme-Kaserne stattfand, konvertierte bis zum 27. Juli eine Orthodoxengruppe von 25 Personen zum katholischen Glauben. Die von Anfang an in der katholischen Gemeinde des Durchgangslagers gut funktionierende Grundschule (die erste – bis fünfte Klasse) zählte 200 Kinder, und der erste Religionslehrer war dort Priester Beściak. Es gab auch einen Kindergarten, den 50 Kinder besuchten³⁵.

Die ständige Fluktuation in den Lagern war enorm. Die einen fuhren nach Polen zurück oder wurden zu anderen Orten gebracht, und neue kamen dazu. Die Amerikaner verleiteten auf diese Weise die Polen zur Rückreise in die Heimat, dazu diente ihnen die psychologische Methode der stetigen Verschiebung und Verladung der Menschen in eine fremde Umgebung von einem Lager in das andere. Ende 1946 bewohnten die Infanterie-Kaserne 2100 römisch-katholische, 52 griechisch-katholische, 33 orthodoxe und 3 evangelische Personen. Außer ihnen waren noch Kranke im Servatius-Stift (etwa 50), Bewohner des Nebenlagers „Kukułka“ („Kuckuck“) (150) sowie die Wachkompanien (etwa 320 Personen). Schon nach drei Monaten, also Ende Juli, waren dort

³⁴ Am 23. September 1945 feierten 47 Kinder ihre Erstkommunion. Ar-PMK-N, Obozy [Ośrodki Duszpasterskie], Mappe 227: J. SZYMASZEK, Ośrodek Polski w Augsburgu. Sprawozdanie za rok 1945, 1-4.

³⁵ Ebenda, 3-4.

1700 römische Katholiken, 160 griechische Katholiken und 40 Orthodoxe. Diese Fluktuation erschwerte eine Planung der stabilen seelsorgerischen Arbeit und erlaubte eher eine kurzfristige religiöse und pastorale Hilfe. Trotzdem bemühte man sich um das religiöse Leben der ständig wandernden, schwergeprüften Befreiten. Im Jahre 1947 nahmen die Rückreisen zu. Die Stellen von den im Juni Ausgereisten (200) wurden sofort durch die Menschen aus der aufgelösten Hindenburg-Kaserne besetzt und das für nicht lange, denn schon im Oktober verlud man sie in dieselbe Kaserne zurück. In beiden Lagern gab es damals 1500 römische, 300 griechische und 50 orthodoxe Katholiken, dazu 500 Soldaten in den Wachkompanien. Im November kam dazu ein drittes Messerschmitt-Lager und mit ihm eine dritte Kapelle. Infolgedessen hatten zwei Seelsorger, die selbst KZ-Opfer waren, fast 3000 psychisch und physisch schwer ausgemergelte Menschen in ihrer Obhut, was für Priester eine große Anstrengung bedeutete.

Die Angaben für April 1946 zeigen ein intensives religiöses Leben. In der Auflistung stehen: Austeilung von 850 Kommunionen, Empfang des Bußsakraments 75%, gemeinsames Gebet um 19.30 Uhr, Beten des Kreuzweges am Freitag³⁶. Der Bericht vom Juni informiert u.a. über die Sonntagsmessen um 9.00 und 10.30 Uhr in der Infanterie-Kaserne, in „Kukułka“ um 11.00, in den Wachkompanien um 10.00 Uhr. Derzeit waren im Seelsorgezentrum der Infanterie-Kaserne drei Priester tätig: P. Szymaszek, Beściak und nach der Schließung der Hindenburg-Kaserne (am 10. Juni) vorübergehend P. Pilarczyk, der wieder seit dem 28. Dezember 1946 ein ganzes Jahr, möglicherweise sogar bis Anfang 1948 dort arbeitete, bis er nach Gablingen berufen wurde. Wochentags wurde die Messe um 7.30, 8.00 und 8.30 Uhr zelebriert. Es fanden Fronleichnamprozessionen statt, auch eine tägliche Herz-Jesu-Abendandacht³⁷.

³⁶ ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki duszpasterskie]*, Mappe 227: J. SZYMASZEK, *Sprawozdanie za okres 1.1.-1.5.1946*; ebenda, *Sprawozdanie duszpasterskie za miesiąc kwiecień 1946*.

³⁷ Der Julibericht weicht vom Vormonat wenig ab; anstelle der Andacht wurde der Rosenkranz gebetet. ArPMK-N, *Obozy*, Mappe 227: J. SZYMASZEK,

Auch wenn das Lager in der Infanterie-Kaserne zum „Heimkehrer-Lager“ (Resettlement-Center) umgestaltet wurde, so gab es darin sogenannte ständige Bewohner, die auf andere Möglichkeiten warteten als auf die Rückkehr in das von den Sowjets besetzte Vaterland. Die systematische seelsorgerische Arbeit mit den „Ständigen“ fiel etwas leichter als mit den zur Rückreise gezwungenen, verbitterten Ausreisenden, die vorübergehend in verschiedene Lager hin- und her „umgeladen“ wurden. Verbittert und aufgewiegelt waren ebenfalls Soldaten der im September aufgelösten Wachkompanien, wo die Lebensbedingungen immerhin erträglicher waren. Die Fluktuation in den Augsburger Lagern beweisen die Transporte nach Polen. Vom Herbst 1946 bis Ende 1947 gab es 48 Transporte, in jedem von ihnen wurden durchschnittlich 300 Personen weggebracht, was zusammen etwa 14.000 Ausreisende ergibt. Unter ihnen befanden sich in großer Anzahl die Schlesier, die 1945 vor der russischen Front flohen, auch ehemalige Industrie- und Landzwangsarbeiter aus Städten und Dörfern sowie Juden³⁸.

Die Anzahl der ständigen Lagerbewohner im Jahr 1947 betrug zwischen 1100 bis 1500. 40% davon bildete die Bevölkerung östlich des Bug-Flusses, die von fester Moral und Religiosität war; „Fast alle praktizierenden Gläubigen, die gut auf dem rechten Weg zu führen waren“. Es gab auch die sogenannte „Intelligenzschicht“, darunter oft sich als solche ausgebende Schreiner, Maurer und Schlosser, deren Moral nicht selten viel zu Wünschen übrig ließ. Nicht besser stand es um die Jugend. Die schreckliche, demoralisierende Kriegszeit hinterließ ihre Spuren am Körper und Seele. Die Patres Szymaszek und Pilarczyk arbeiteten unermüdlich in diesem Milieu. Die Gottesdienste fanden auch im Gefängnis sowie für etwa 100 Polen im Krankenhaus statt. Einmal im Monat wurden die ferner gelegenen polnischen Gemeinden in Memmingen und Kempten aufgesucht. Während der Woche unterrichtete P. Pilarczyk Religion in der Schule. Es waren vor allem Kinder, die weniger Probleme bereiteten und

Sprawozdanie duszpasterskie za miesiąc czerwiec 1946 und Sprawozdanie duszpasterskie za miesiąc lipiec 1946.

³⁸ ArPMK-N, Obozy, Mappe 227: J. SZYMASZEK, *Sprawozdanie roczne z Obozu Infantry-Caserne w Augsburgu [1947]*, 1.

offene Ohren und Herzen für das Wort Gottes hatten. Aus Sorge um ihre Gesundheit wurden für sie Erholungsferien in einem Ferienzentrum organisiert, was für Erwachsene mitsamt Priester aus finanziellen Gründen undenkbar war³⁹.

Im Jahre 1947 erlosch langsam das Lagerleben. Auch die Priesteranzahl verminderte sich nach und nach; manche kehrten nach Polen zurück, andere emigrierten mit ihren Gläubigen in alle Herrenländer. Die Seelsorge der Jahre 1948-1950 findet in Polenzentren statt, die außerhalb der fast leeren Durchgangslager lebten. P. Szymaszek war in den Jahren 1949-1950 auf sich selbst gestellt, weil P. Pilarczyk hauptsächlich in Gablingen beschäftigt war. Ende 1949 bemühten sich die beiden Redemptoristen um die Ausreisegenehmigung: P. Szymaszek nach Dänemark und P. Pilarczyk in die polnische Vizeprovinz in Argentinien. Im Frühling 1950, nach längeren Verhandlungen mit dem Generalvorstand, verließen sie Deutschland⁴⁰.

2.2. – P. Waclaw Pilarczyk, der wandernde Seelsorger

Das Durchgangslager Unterfahlheim, 75 km von Augsburg entfernt, füllten im Mai und Juni 1945 etwa 1600 Italiener, einige Russen und Ukrainer. Die Italiener reisten nach und nach in die Heimat und deren Platz nahmen Polen ein, die anfangs italienische Gottesdienste besuchten. Anfang Juli begann P. Pilarczyk die Betreuung, aber da die Hin- und Rückfahrten mühsam waren, wurde ihm dieses Lager am 28. Juli 1945 vom Pfarrer Szymaszek dauerhaft zugewiesen. Mit Hilfe der deutschen Redemptoristen in Günzburg und der dortigen Ordensschwwestern des St. Josephheims gelang es ihm, rasch eine Kapelle gut auszustatten, wo man um 8.00 und 10.30 Uhr Sonntagsmessen, um 17.00 Vesper feierte. Wochentags waren die Messen um 8.00 Uhr; um 20.00 Uhr wurde ein gemeinsames Abendgebet eingeführt. Die Beteiligung an den Sonntagsmessen erlangte 85% der Lagerbe-

³⁹ Ebenda, 1-3.

⁴⁰ AGHR, *Provincialia*, XVII Prov. Polonica, H. Personalia, 2. *Litterae sodalium*: Briefe des P. Generals an P. Szymaszek und an P. Pilarczyk vom 4.1. und 11.1.1950 und umgekehrt, vom 7.1. und 14.1.1950.

wohner. In der neu organisierten Grundschule, in der sich die Lehrerin Eugenia Zemlowa besonders auszeichnete, begann P. Pilarczyk mit der Katechese. Zum Hochfest Mariä-Himmelfahrt organisierte er zwei Besinnungsandachten, die Beichte für jede Altersgruppe und einen besonders feierlichen Gottesdienst mit der Generalkommunion. Ebenso mit Sorgfalt hatte er das 25-Jubiläum des Sieges Polens (1920) über die Russen vorbereitet. Am 1. September fand der Trauergottesdienst für die im Krieg gefallenen Soldaten statt und abends lud P. Pilarczyk alle Lagerbewohner zum Pfadfinderlagerfeuer ein. Es funktionierte auch die Gesundheitsversorgung, wobei besonders tüchtig zwei ehemalige Sanitäter der Polnischen Armee waren, die von UNRRA und dem Sanitätswagen aus Günzburg unterstützt wurden. Anfang September 1945 zählte das Lager 518 Polen sowie 10 Russen und Ukrainer. Überwiegend waren es Menschen ländlicher Herkunft, die vor der Befreiung als Zwangsarbeiter auf Gutshöfen arbeiteten. Die Anzahl der „Intelligenz“ war gering⁴¹.

Auf Befehl der amerikanischen Militärobrigkeit musste P. Pilarczyk zusammen mit 485 Bewohnern am 25. September dieses gut funktionierende Lager verlassen und in die Hindenburg-Kaserne, nah der Infanterie-Kaserne in Augsburg, umziehen. Das neue Lager war in Wirklichkeit eine verheerende Ruine, „ohne Fenster und Türen“, „durch Bomben schwer beschädigt“, wie P. Pilarczyk notierte. Die weitere Verwüstung des zerstörten Objektes erfolgte durch die Italiener und Jugoslawen. Die Wohnbedingungen verbesserten sich erst im November, als man Türen und Fenster einsetzte und das Dach mit Pappe reparierte. In dieser Zeit verbesserte sich auch die Verpflegung. Im Oktober kam ein Teil der polnischen Befreiten aus dem Lager Rain am Lech dazu, die dort unter Obhut des hiesigen Pfarrers Joseph Zeitlmeir verblieben. Der Pfarrer lernte bis dahin sogar nicht schlecht Pol-

⁴¹ Ar-PMK-N, *Obozy [Ośrodki duszpasterskie]*, Mappe 227, „Augsburg-Unterfahlheim“: W. PILARCZYK, *Polish D.P. Camp Unterfahlheim a/D bei Neu-Ulm, 10.IX.45*; DERS., *Polski Ośrodek Cywilny Unterfahlheim. Sprawozdanie Duszpasterskie nr 2, 15. października 1945*. P. Szymaszek schreibt in seinem Bericht für 1945, dass P. Pilarczyk schon am 28. Juni die ständige Stelle in Unterfahlheim übernahm. Siehe: J. SZYMASZEK, *Sprawozdanie za rok 1945, 2*.

nisch. Zu Sylvester 1945 befanden sich im Lager Hindenburg 859 Personen⁴².

Am Anfang führte die Seelsorge in dem Hindenburglager P. Pilarczyk (im September und Oktober) mit dem Priester Edmund Chart zusammen, der sich jedoch am 6. Dezember in die französische Besatzungszone begab. Beide mühten sich um die richtige Ausstattung der Kapelle, die sie in einem ehemaligen Stall einrichteten. Sie ließen die Futtertröge stehen, die zur Weihnachtszeit eine ganz andere, richtige Bedeutung verliehen bekamen. Zuerst galt Chart als Lagerleiter; seit dem 28. Oktober übernahm diese Funktion P. Pilarczyk. Beide organisierten Exerzition für die Lagerbewohner. Zu großen Ereignissen im Lager gehörte die Erstkommunion am 11. November 1945, zu der P. Pilarczyk nicht nur 40 Kinder vorbereitete, sondern auch deren Eltern. Zu der Feiervorbereitung hatte er auch Kinder aus der benachbarten Infanterie-Kaserne mit einbezogen, die mit Liedern und Rezitationen das Ereignis festlich bereicherten⁴³.

Das Programm der hl. Messen und die Andachten in der Kapelle war wie folgt: Sonntag um 9.00 und um 11.00 Uhr das Hochamt mit Predigt; wochentags um 8.30 die Messe, um 19.00 die Andacht. Die Messen waren gut besucht, bis zu 70% der Bewohner nahmen daran teil. Es gab an jedem ersten Freitag des Monats Gottesdienste und Rosenkranzandachten, die sich einer regen Teilnahme erfreuten sowie den Trauergottesdienst für die Verstorbenen am Allerseelentag. An diesem Feiertag führte P. Pilarczyk eine Prozession zum Friedhof am Pfersee, an der fast alle Bewohner beider Kasernen teilgenommen haben. Diese wurde zu einer polnisch-religiösen Manifestation, umso mehr, als auf dem Friedhof schon 162 Polen begraben waren. Auch Weihnachten wurde zu einer bemerkenswerten Feier. Es fand ein polnischer

⁴² Ar-PMK-N, *Obozy [Ośrodki duszpasterskie]*, Mappe 227, „Augsburg“: W. PILARCZYK, *Polski Ośrodek Cywilny Augsburg, Koszary Hindenburga [Hindenburg-Kaserne]. Sprawozdanie z działalności duszpasterskiej za okres 5.8.-31.12.1945*, 1-4.

⁴³ Ar-PMK-N, *Obozy [Ośrodki duszpasterskie]*, Mappe 227 „Augsburg“: W. PILARCZYK, *Polski Ośrodek Cywilny Augsburg, Koszary Hindenburga /Hindenburg-Kaserne/. Sprawozdanie z działalności duszpasterskiej za okres 5.8.-31.12.1945*, 5-6. Im Archiv des Rektorats wurde ein Photo aufbewahrt.

„Weihnachtsoblatenabend“ statt. Man bereitete den Lagerkindern Freude mit Weihnachtsgeschenken, die das Zweite Armeekorps, Amerikanische Exilpolen und UNRRA beisteuerten. Die Christmette wurde zu einem besonderen Ereignis. In der Lagerkapelle stellte man die Weihnachtsskrippe auf⁴⁴.

Dieses Lager mitsamt Seelsorgezentrum wurde im Juni 1946 aufgelöst und sein Seelsorger in die Infanterie-Kaserne versetzt⁴⁵. Die Zusammenarbeit war von kurzer Dauer (vom 1. Juni bis zum 14. August 1946), denn die Priesternot bewirkte, dass P. Pilarczyk zu einem Wanderer von einem zum anderen Durchgangslager wurde. Er selbst zählte folgende Orte auf: Dornstadt bei Ulm (14.8.-2.9.1946), Schwäbisch Hall (2.9.-9.11.1946), Schwäbisch Gmünd (9.11.-27.12.1946); darüber hinaus ist er in den Akten des Regensburger Dekanats als Kooperator in Ingolstadt notiert (26.08.46). Seit Ende 1946 war er einige Zeit Autor der „Pfarrecke“ in der Zeitschrift *Nasze Słowo* (*Unser Wort*). Nach vier Monaten, am 1. Mai 1947, kehrte er wieder in die Infanterie-Kaserne zu P. Szymaszek zurück. Es war aber keineswegs das Ende seines Wanderns, denn Ende April 1947 wurden die Bewohner der Hindenburg-Kaserne nach Gablingen verschoben und P. Pilarczyk ging mit ihnen⁴⁶.

⁴⁴ In seiner Ansprache sagte P. Pilarczyk: „Wie lebendig erinnert uns diese Christmette an das Kommen des Gottessohnes auf Erden vor 2000 Jahren! Er wurde in der Krippe geboren... Und wir, wo feiern wir denn Sein Herabsteigen zu unserem Altar in dem Verwandlungsmoment? Ebenfalls in einer Krippe, denn da stehen ja noch Tröge an der Wand“. Ar-PMK-N, *Obozy*, [Ośrodki duszpasterskie], Mappe 227 „Augsburg“, 4-6.

⁴⁵ Ar-PMK-N, *Obozy*, [Ośrodki duszpasterskie], Mappe 227 „Augsburg“: J. SZYMASZEK, *Sprawozdanie duszpasterskie za miesiąc czerwiec 1946*.

⁴⁶ Ar-PMK-N, *Obozy*, [Ośrodki duszpasterskie], Mappe 110: *Spisy księży*, Dok.: *Podania księży o legitymacje*; Ar-PMK-N, *Obozy*, Mappe 227: *Polish D.P. Camp Unterfahlheim /Sprawozdanie duszpasterskie/*, 10.10.1945; Ar-PMK-N, *Pol-ski Ośrodek Cywilny Unterfahlheim, Sprawozdanie duszpasterskie*, 15.10.1945; Ar-PMK-N, *Duszpasterstwo Katolickie Polskiego ośrodka Cywilnego Augsburg – Koszary Hindenburga. Sprawozdanie duszpasterskie za okres 5.8.-31.12.1945*; Ar-PMK-N, *Obozy*, Mappe 48: *Dekanaty. Rabsztyn*: Einladung des Dekan Rabsztyn zur Dekanats-sitzung am 11.12.1946; Ar-PMK-N, *Obozy*, Mappe 56: *Dziekani Iwański*, Bündel: *Spis księży dekanatu Regensburg*, 26.8.1946, Pos. 14; Ar-PMK-N, *Obozy [Metryki]*, Mappe 127: *Gablingen ad Augsburg*, *Księgi ochrzczonych w Gablingen*, 1947-1950, passim.

Da die Zeit der DPs und der Emigrationslager zu Ende war, entschied er sich, ähnlich wie P. Szymaszek, zu emigrieren. Er begab sich nach der vorherigen Absprache mit dem Generalvorstand nach Argentinien, um dort die Mission der polnischen Redemptoristen zu stärken. Das letzte Mal wurde sein Name unter dem Datum 4. Juni 1950 im Taufbuch notiert. Danach reiste er nach Südamerika aus⁴⁷.

2.3. – *Das Leben und der Tod von P. Tadeusz Tybor in Dillingen*

P. Tadeusz Tybor, der am 8. Juni 1945 seine seelsorgerische Tätigkeit in Augsburg aufnahm, wurde schon am 9. Juli nach Dillingen delegiert, um dort Kazimierz Klewicz zu vertreten, der sich nach einem Autounfall im Krankenhaus befand. P. Tybor arbeitete im Lager, das aus Fabrikhallen bestand, mit Franciszek Bielicki zusammen⁴⁸. Es war ein Riesenlager, das vor dem 23. Juni 1945, d.h. kurz nachdem es Klewicz übernommen hatte, 2551 Polen zählte, darunter 1118 Männer, 687 Frauen, 163 Kinder im Alter von 7- bis zu 16 Jahren und 138 Kinder bis zu 7 Jahren. Darunter waren auch etwa 300 Familien. Die Wohnverhältnisse kann man als äußerst schwierig bezeichnen, überall waren bis nach oben aufgestockte Betten und die Bewohner hausten dort zusammengepfercht und vermischt, ungeachtet dessen, welchen Alters und Geschlechts sie auch sein mochten. Zu diesem Seelsorgezentrum gehörte ebenfalls das Lager in Lauingen, in dem sich 1375 Polen befanden, darunter 88 Familien mit 317 Familienmitgliedern; es waren dort 569 Jungen und Mädchen, 322 Kriegsgefangene, 56 Kleinkinder, 31 Kinder bis zu 14 Jahren, außerdem 80 Personen im Krankenhaus. Die ehemaligen Fabrikhallen boten katastrophale Lebensbedingungen. Die unzumutbare Enge vergrößerte noch die Anwesen-

⁴⁷ AGHR, *Provincialia*, XVII Prov. Polonica, H. Personalialia, 2. *Litterae sodalium*: Briefe von P. General an P. Szymaszek und an P. Pilarczyk vom 4.1. und vom 11.1.1950 und umgekehrt vom 7.1. und vom 14.1.1950.

⁴⁸ ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki duszpasterskie]*, Mappe 227: J. SZYMASZEK, *Ośrodek polski w Augsburgu. Sprawozdanie za rok 1945. Augsburg 3.1.1946.*

heit von 2000 Russen, die Ende Juni nach Russland abtransportiert wurden. Ein Teil der Polen wurde am 5. Juli nach Dillingen in die Ludwig-Kaserne umquartiert⁴⁹. Zu der seelsorgerischen Betreuung gehörten auch noch sechs Wachkompanien. Deswegen bat Klewicz am 23. Oktober die Bischofskurie in Frankfurt am Main um die Nominierung der Militärkapläne für sich und für P. Tybor. Nach der wiederholten Bitte verständigte ihn der Generalvikar Edward Lubowiecki am 12. Dezember schriftlich, dass diese Nominierung unterwegs sei⁵⁰.

In Dillingen und Lauingen erwartete die Seelsorger eine Riesenarbeit wegen der fast 4000 DPs. Außer den hl. Messen und dem Beichtdienst sollten sie die informellen Ehen in Ordnung bringen, die Katechese organisieren und die Kinder auf die Erstkommunion vorbereiten. Es kamen auch noch die Zufahrten zu den Wachkompanien hinzu. Zur Erleichterung der Eheschließungen vor einem polnischen Priestern delegierte Pfarrer Szymaszek am 3. Juli 1945, kraft der ihm vom Augsburger Bischof erteilten Ermächtigung, Klewicz zur Spende des Ehesakraments in den Lagern Dillingen und Lauingen. Die Seelsorger hatten bis 8. Oktober 1945 in Lauingen 80 Ehepaare und in Dillingen 107 gesegnet. Ihre Fahrten nach Unterglaubheim, Donauwörth und in andere Orte dauerten bis Oktober 1945 an, bis die dortigen polnischen Sammelorte aufgelöst wurden⁵¹.

Die sonntäglichen hl. Messen wurden in der schönen, großen Akademie-Kirche in Dillingen gefeiert, sogar dann, als endlich die Einweihung der eigenen Lagerkapelle erfolgte, wozu der örtliche deutsche Pfarrer sehr beigetragen hatte. Dort haben die Werktagsmessen und Sonntagsvesper stattgefunden. Am 13. November begann nicht nur die Schule, sondern auch eine ganze Reihe von verschiedenen Berufsschulungen, die etwa 700 Schü-

⁴⁹ ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki duszpasterskie]*, Mappe 236 (Dillingen): *Sprawozdania* ks. Klewicza: *Im Lager Dillingen [...]*, Dillingen 23.6.1945 sowie *In Lauingen [...]*, Lauingen, 25.6.1945.

⁵⁰ ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki duszpasterskie]*, Mappe 236 (Dillingen): Korrespondenz von P. Klewicz an die Bischofskurie vom 23.10. und vom 18.11.1945 sowie die Antwort des Generalvikars an ihn vom 12.12.1945.

⁵¹ ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki duszpasterskie]*, Mappe 236: J. SZYMASZEK, *Ad R.D. Klewicz Kazimierz, Augsburg*, 3.7.1945.

ler belegten. Dort fanden auch Religionskurse und Religionsunterricht statt. So wie in anderen Lagern, wurde auch hier der „Lebendige Rosenkranz“ angeboten, der ein reges Interesse erweckte. Ein Schlesier, Herr Październik, organisierte den Chor. Man bildete Pfadfindergruppen für Mädchen und Jungen, wo auf die religiöse Fortbildung ebenfalls Wert gelegt wurde⁵².

Zu Weihnachten 1945 wurde die traditionelle „Weihnachtsoblatenfeier“ in diversen Gruppen vorbereitet, um ihr ein familiäres Klima zu verleihen. Man vergaß die Kranken nicht und feierte auch zusätzlich eine Christmette um 19.30 Uhr im Krankenhaus, und die allgemeine in der Akademie-Kirche um 24.00 Uhr. Am Heiligabend freuten sich 430 Kleinkinder (bis 4 Jahre alt) über Weihnachtsgeschenke; dazu wurden auch kleine Kinder mit Eltern aus benachbarten Lagern eingeladen. Außer den polnischen nahmen auch litauische, lettische und estnische Kinder an der Feier teil. Weihnachtslieder sangen alle – auch Chöre aus den benachbarten Lagern. Die Geschenke spendeten UNRRA und das Amerikanische Rote Kreuz. Am ersten Sonntag nach Weihnachten führten die Kinder ein Krippenspiel vor⁵³.

Nach Ausreise von Bielicki Ende Oktober, der den Religionsunterricht übernahm, wurde P. Tybor trotz allen anderen täglichen Pflichten zum hauptsächlichen Seelsorger der Kinder und der Schuljugend. Er starb infolge eines Autounfalls auf dem Weg nach Burgau, wo er die hl. Messe bei einer der dort stationierenden Wachkompanien feiern wollte. Sein Begräbnis war ein Zeugnis seiner Beliebtheit. Es kamen viele Priester, etwa 3000 Gläubige und viele polnische Verbandsvertreter mit über 80 Fahnen. Zum letzten Abschied kamen auch die Kleriker des ört-

⁵² ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki duszpasterskie]*, Mappe 236 (Dillingen): K. KLEWICZ, *Sprawozdanie z działalności duszpasterskiej z Ośrodka Polskiego w Dillingen*, Dillingen, 8.10.45; ArPMK-N, *Sprawozdanie duszpasterskie za październik 1945, Sprawozdanie za miesiąc listopad 1945, Sprawozdanie za miesiąc grudzień 1945 parafii Rzym-kat. Ośrodka Polskiego w Dillingen*. Weitere *Sprawozdania* (Berichte) bis Juni 1946 bringen ebenso viele Informationen über das Funktionieren des Lagers in Dillingen.

⁵³ ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki duszpasterskie]*, Mappe 236 (Dillingen): K. KLEWICZ, *Sprawozdanie duszpasterskie za miesiąc grudzień 1945 parafii Rzym.-kat. Ośrodka Polskiego w Dillingen*, Dillingen, 15.1.1946.

lichen Priesterseminars. Die große Seminarkirche konnte nur einem Teil der Trauergäste Platz bieten⁵⁴.

3. – *Redemptoristen in den polnischsprachigen Missionen*

Nachdem die Patres Szymaszek und Pilarczyk 1950 Deutschland verließen, kamen die Söhne des hl. Alfons Liguori in den nachfolgenden zwanzig Jahren nur gelegentlich nach Deutschland. Sie wurden eingeladen, um für Priester Besinnungstage durchzuführen. Diese Funktion übernahmen P. Szymaszek (inzwischen zum Rektor der Polnischen Katholischen Mission in Dänemark ernannt) der den polnischen Priestern in Deutschland aus der Zeit 1945-1950 gut bekannt war, sowie P. Józef Grochot (1915-1993), der Militärkaplan der Polnischen Armee im Westen, Professor für die Katholische Soziallehre und Philosophie im Redemptoristenseminar in Echternach und Luxemburg, gleichzeitig ein aktiver Seelsorger unter Exilpolen in Frankreich, Belgien und Luxemburg. Mit ihnen kamen die Patres Władysław Zdunek, Missionar in Dänemark und Jan Byczkowski (1931-1995), Missionar in Polen⁵⁵.

3.1. – *Pfarrseelsorge in Landshut*

Die polnische Seelsorge in Landshut begann in den ersten Monaten nach dem Kriegsende, als in der Stadt und Umgebung etwa 4000 DPs – nicht nur Polen – erschienen, die ziemlich rasch in ihre Heimatländer zurückkehrten. Schon im Juni meldeten sich zahlreiche junge Menschen bei dem litauischen Priester Jan Gerulis, der scheinbar Polnisch konnte. Am 6. Juni 1945 traute er 27 und am 9. Juni 10 Brautpaare in der St. Jodok-Kirche. Seit

⁵⁴ AWPR-Wa, *Akta personalne*, Sign. 103/Ch: W. PILARCZYK, *Śmierć i pogrzeb śp. O. Tadeusza Tybora* (2.6.1946), 1-6; Ar-PMK-N, *Obozy [Ośrodki duszpasterskie]*, Mappe 236 (Dillingen): *United Nations Relief and Rehabilitation Administration. 308 HQ. Dillingen to Kurja Biskupia Frankfurt a/M, Important Bulletin, June, 3, 1946*; Ks. Klewicz do Kurii Biskupiej, Frankfurt; in: *Wiadomości Urzędowe Biskupa Ordynariusza dla Polaków w Niemczech* 2 (1946), Nr 1-6, S. 10-11: Śp. O. Tadeusz Tybor, *redemptorysta*.

⁵⁵ ArPMK-N, Mappe (ohne Sign.): *Rekolekcje*.

August haben in der St. Martinskirche viele Ehepaare ihre Hochzeit in der Anwesenheit von Josef Dettlaff (61) und danach von Uhortschak und Mikołaj Tschak (Tschek?) gefeiert⁵⁶. Erst am 4. März 1946 gründete der Generalvikar der Bischofskurie für Polen in Deutschland, Prälat Edward Lubowiecki, das Seelsorgezentrum in Landshut, das im April 1946 über 200 Gläubige in der Stadt und der nächsten Umgebung zählte. Zum Seelsorger wurde der Karmeliterpater Adam Wszelaki (geb. 1908) berufen, der dort bis zum 15. Januar 1949 tätig war, als diese Seelsorgestelle wegen der geringen Zahl der Gläubigen aufgelöst wurde⁵⁷. In den Jahren 1949-1952 waren dort verschiedene Priester tätig. Die erneute Einrichtung dieser Seelsorgestelle erfolgte am 18. April 1953, nachdem der Salesianer Józef Omasta (1907-1967) dort zum Seelsorger nominiert wurde⁵⁸. Zu seinem Nachfolger wurde 1955 Alojzy Klinkosz (1908-1972), der ehemalige Häftling des KZ Dachau, der gleichzeitig Landsberg betreute. Nach seinem Tod (Herzinfarkt) am 5. April 1972 hatte Bernhard Egger, der stellvertretende Generalvikar der Erzdiözese München-Freising, im Auftrag des Polnischen Kanonischen Visitators in Deutschland, des Infulats Edward Lubowiecki, den in Landshut wohnenden P. Jerzy Galiński am 29. September 1972 zum polnischen Seelsorger in Landshut und Umgebung nominiert. Die St. Peter und Paulus-Kirche wurde zur Hauptkirche dieses Zentrums, wo

⁵⁶ ArPMK-N, Obozy [Metryki], Mappe 236: *Księga matzeństw, Landshut, Geisenhaus, 1945.*

⁵⁷ ArPMK-N, Obozy [Ośrodki duszpasterskie], Mappe 261: *Landshut (1945-1952), List O. Adama Wszelakiego do Kurii Biskupiej dla Polaków w Niemczech, Landshut 24.4.46; ArPMK-N, Kwestionariusz Polskiego Ośrodka obozu w Niemczech, Landshut, 10. maja 1946; ArPMK-N, Sprawozdania, (Berichte vom Mai bis September 1946, dann für Januar, weiter vom Juli bis Dezember 1947, für Febr. und März, Juni-Juli 1948); ArPMK-N, List Wikariusza Generalnego, ks. Edwarda Lubowieckiego do Wiel. Księdza Adama Wszelakiego, 30.12.1948. (Der Brief des Generalvikars Lubowiecki informiert über die Schließung der „Polnischen Seelsorgestelle in Landshut“ und die Nominierung des Seelsorgers im poln. „Lechow-Lager in Hohenfels).*

⁵⁸ Archiv der PKM in Landshut, Mappe (ohne Sign.): *PMK Landshut, [Die Schreiben der Bischofskurie in München und die Rückantworten], das Schreiben des Generalvikars Lubowiecki an J. Omasta, 18.4.1953; ebenda, Walenty Waloszek, Wspomnienie pośmiertne (über J. Omasta, verstorben am 23. 7.1967).*

jeden Sonntag hl. Messe um 12.00 Uhr stattfand. Mit seiner Organisationsgabe trug P. Galiński bedeutend zur Gestaltung und zum Wachstum der polnischen Gemeinde in Landshut bei⁵⁹.

Nach seiner sechsjährigen Dienstzeit wurde das Landshuter Zentrum vom P. Stanisław Wróbel am 9. März 1978 übernommen. Einige Monate danach hat der damalige Erzbischof von München-Freising, Joseph Kardinal Ratzinger, mit seinem Dekret vom 24. Oktober 1978 das Seelsorgezentrum zur autonomen Polnischen Katholischen Mission („Missio cum cura animarum“) umgenannt, die folgende deutsche Dekanate umfasste: Geisenhausen, Landshut, Moosburg und Mühldorf. Am 14. November, noch vor diesem Datum, wurde P. Wróbel zum Pfarrer dieser Mission ernannt⁶⁰. Eine genauere Untersuchung führte zur Entdeckung vieler Polen beispielsweise in Passau, oder in Regensburg, denen sich der neu ernannte Pfarrer mit seiner Seelsorge annahm. Auch wenn die Beteiligung an den hl. Messe im März 1980 gering war (in Landshut – 50 bis 60 Personen, in Regensburg – 30 und in Passau 20 Personen), hatte P. Wróbel trotzdem die „Peregrinatio“ der Tschenstochauer Muttergottes-Ikone im Herbst 1979 für sie vorbereitet⁶¹.

⁵⁹ ArEM-Fr, Abt. *Polen-Seelsorge 1939-1986*, Dokumente:1). Bernhard Egger, Stellvertretender Generalvikar [an] Pater Georg Galiński CSSR, 29.9.1972, 2). Aktennotiz an Herrn Generalvikar. Betreff: Polenseelsorger P. Georg Galiński CSSR, 14.2.73/Be.

⁶⁰ ArEM-Fr, Abt. *Polen-Seelsorge 1939-1986*, besitzt diesbezügliche Dokumente: 1). Bernhard Egger Stellvertreter Generalvikar an das Kath. Pfarramt St. Peter u. Paul, Landshut: *Errichtung einer Seelsorgestelle für Ausländer*; 2). Joseph Kard. Ratzinger [...] Erzb. Von München und Freising: Urkunde „[...] errichte ich mit Wirkung vom 1. Dezember 1978 eine selbständige Seelsorgestelle (Missio cum cura animarum) für polnische Katholiken [...] in Landshut“, München, den 24.10.1978; 3). Dr. Gerhard Gruber, Generalvikar, [an] Hochw. Herrn Pater Stanislaw Wrobel, Leiter der Poln. Kath. Mission in Landshut: *Ernennung zum Leiter der Mission mit dem Titel „Pfarrer“*, 14.11.1978; ArWPR-Wa, Mappe: *Duszpasterstwo Polonijne w Niemczech, Provinzial Podgórski an Rektor Leciejewski*, 4.8.1980, auch *Stellv. Generalvikar B. Egger an P. Jozef Chudzik*, 12.9.1980.

⁶¹ ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki Duszpasterskie]*, Mappe (ohne Sign.): PMK Landshut. *Sprawozdanie z 25.3.1980*; W. MICHALSKI, *Misje peregrynacyjne w Niemczech Zachodnich – Przygotowanie polskich parafii na spotkanie z Jasnogórską Panią 1979-1980*, 17-20. (Kopie im Besitz des Autors).

Da P. Wróbel nach knapp zwei Jahren zur Arbeit im Seminar abberufen wurde, musste er Landshut verlassen. Nach ihm wurde am 12. September 1980 P. Józef Chudzik zum Pfarrer ernannt, der dort fast 24 Jahre lang seinen seelsorgerischen Dienst erfüllte. Am Anfang wurden ihm weitere Filialen seiner seelsorgerischen Obhut übergeben, denn am 21. Mai 1981 entstand eine neue polnische Seelsorgestelle (bis zum Abruf) auf dem Territorium der Regensburger Diözese. Dasselbe geschah in der Diözese Passau. P. Chudzik betreute das Passauer Polnische Zentrum bis dort 1989 eine selbständige Polnische Mission gebildet wurde.

Anfang der 80-er Jahre wuchs die Anzahl der Polen im Zusammenhang mit der Verfolgung der Mitglieder der „Solidarność“ und der Kriegsrechtverhängung stark an. Der Anstieg der Kontraktarbeiter (einige Hunderte bei Ohu-II-Atomreaktorbau in der Nähe von Landshut, am neuen Flughafen München, etwa 1000 Arbeiter), und die politisch bedingte Flüchtlingswelle waren enorm. Dies hatte zur Folge, dass Pfarrer Chudzik mehr als 20 Seelsorgestellen mindestens einmal monatlich betreute. Eine systematische Seelsorge hatten Regensburg und Freising (Flughafenbauarbeiter). Bedarfsbedingt betreute er und feierte hl. Messen in Guldern, Uterahrei (Atomreaktor-Bauarbeiter), oder Ganacker (Saisonlandarbeiter). Die Entfernungen und das Arbeitspensum, das ein einziger Priester zu erfüllen hatte, waren kaum zu bewältigen – so bekam er endlich, wenn auch sporadisch zu Oster- und Weihnachtszeit seit dem 23. Februar 1988 eine Unterstützung von seinem Ordensbruder P. Tadeusz Majszyk. Die polnische Gemeinde in Passau wurde 1989 von einem Priester, jedoch keinem Redemptoristen, übernommen. Schließlich bekam auch Regensburg am 10. November 1989 seinen ständigen Seelsorger, P. Wiesław Majewski. Dank der Bemühungen des Rektors der Polnischen Katholischen Mission in Deutschland, Präl. Franciszek Mrowiec, nominierte der Regensburger Generalvikar F. Morgenschweis am 27. Dezember 1989 P. Majewski zum Vikar für das Territorium der Landshuter Polnischen Mission, welches zur Diözese Regensburg gehörte. Der Beginn seines Amtes wurde auf den 1. Januar 1990 festgesetzt, und die Mater Dolorosa-Kirche in Regensburg wurde zur Hauptkirche der polnischen Pfarrgemeinde.

P. Józef Maziarz kam anstelle des Pfarrers Majewski am 25. August 1994. Mit dem Dekret vom 19. Juli 1999 von Friedrich Kardinal Wetter wurde die Polnische Katholische Mission zur „Polnischsprachigen Katholischen Mission“ in Landshut⁶². Kurz vor dem zweiten Millennium verringerte sich die Anzahl der Gläubigen in manchen Seelsorgfilialen deutlich und die Seelsorger haben die Zufahrten dahin eingestellt⁶³.

Zur seelsorgerischen Tätigkeit des langjährigen Pfarrers P. Chudzik gehörte, außer der gewöhnlichen Eucharistie an verschiedenen Orten, die Erteilung anderer Sakramente, Organisation und Leitung von Gottesdiensten und Andachten, Katechese, Durchführung von Missionen als Vorbereitung zur Peregrinatio der Tschenstochauer Muttergottes-Ikone in den Jahren 1980 und 1996, die Fastenzeit-Besinnungstage, Andachtstage, die Veranstaltung zahlreicher Pilgerfahrten zu europäischen Pilgerorten, feierlicher Jubiläen, Kirchen- und Nationalfesttagen, Freundschaftstreffen und Zusammenkünfte im Kreis der Pfarrgemeinde, Praktizieren der traditionellen polnischen Gottesdienste, Krippenspiele, Weihnachtsliederkonzerte, und nicht zuletzt der Polnischunterricht. Der Kontakt mit der Pfarrgemeinde wurde auch durch das von ihm verfasste und in den Jahren 1983-1995 herausgegebene Bulletin *Nasza Wspólnota* aufrechterhalten⁶⁴. In Anerkennung

⁶² An einem Zählsonntag 1991 besuchten den Gottesdienst: in Landshut – etwa 300 Personen, Freising – ca. 170, Regensburg – ca. 300, Bogen – 30, Deggendorf – ca. 150, Pfaffenberg – 50, Straubing – ca. 100, Regenstauf – ca. 40. ArEM-Fr, Abt. *Polen-Seelsorge 1939.1986, Polen-Seelsorge 1987-1996*, passim; Archiwum Polskiej Misji Katolickiej Landshut, Dok. *Bischofskurien: Ordinariat München-Freising, 1953-2002, Ordinariat Regensburg 1981-1996, Ordinariat Passau 1988-1989*; ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki Duszpasterskie]*, Mappe (ohn Sign.): *PMK Landshut*; J. MAZIARZ, *Seelsorge Regensburg*, in: *Duszpasterstwo polskojęzyczne w Niemczech 1945-2005 – Polnischsprachige Seelsorge in Deutschland 1945-2005*, 885-887.

⁶³ Im Jahre 1997 waren es etwa 350 polnische Gemeindemitglieder, davon besuchten die Messen etwa 200, in Regensburg 400 – davon waren 250 aktive Mitglieder, in Freising 200 – aktive 70, in Straubing von 120 Polen waren 90 aktiv.

⁶⁴ Am 6. November 2005 nahmen an der Sonntagsmesse des Seelsorgezentrums „Landshut“ 317 Personen (gewöhnlich waren es etwa 400), in Freising – etwa 50 teil. In dem autonomen Vikariat „Regensburg“ besuchten die Messe: in Regensburg selbst – 236 Personen, in seinen Filialen Straubing – ca.

seiner enormen seelsorgerischen Tätigkeit nominierte ihn der Münchner Erzbischof Friedrich Kardinal Wetter im Jahr 2000 zum Mitglied des Erzbischöflichen Geistlichenrates.

Am 1. September 2004 übernahm P. Jan Przewoźnik die polnische Pfarrei in Landshut und wurde zum Pfarrer ernannt. Gleichzeitig beschränkte man das große Territorium der Mission; sie besteht jetzt aus dem nördlichen Teil der Erzdiözese München-Freising (acht Dekanate, etwa 1800 Katholiken) und dem südlichen Teil der Diözese Regensburg. Jetzt werden die hl. Messen wegen der deutlich geringeren Polenanzahl systematisch nur in Landshut, Freising und Regensburg, gelegentlich auch in Taufkirchen und Goldern gefeiert.

3.2. – *Polnische Katholische Mission in München*

Die Befreiung des KZ-Lagers Dachau und Unterbringung der überlebten Häftlinge, darunter Priester, in die ehemalige SS-Kaserne im Nordviertel Münchens Freimann, machte die dringende Notwendigkeit der seelsorgerischen Obhut und des religiösen Lebens für Tausende befreiter Gefangenen aus den Lagern und Gefängnissen, für die Entlassenen aus Gutshöfen und Fabriken deutlich. Die polnischen befreiten Priester organisierten unter der Leitung von Franciszek Jedwabski (1895-1975), dem ehemaligen Häftling des KZ Dachau und seit 1946 dem Hilfsbischofs in Poznań, sofort eine Polnische Seelsorgezentrale⁶⁵. So entstanden in den ersten Junitagen in München und Umgebung einige polnische Seelsorgestellen. Eine davon war die am 17. Juni ins Leben gerufene Seelsorgestelle direkt in Freimann. Der erste

60 und in Deggendorf – ca. 55 Personen. Das Funktionieren dieser Pfarrei wurde anhand der obigen Angaben sowie der Monographie des aktuellen Pfarrers, P. Jan PRZEWOŹNIK (bearbeitet): *Polska Misja Katolicka w Landshut [2005]* (*Polnische Katholische Mission in Landshut [2005]*, (in Polnisch). Kopie im Besitz des Autors; DERS., *Polnische Katholische Mission Landshut*, in: *Duszpasterstwo polskojęzyczne w Niemczech 1945-2005 – Polnischsprachige Seelsorge in Deutschland 1945-2005*, 802-806.

⁶⁵ Ar-EM-Fr, Abteilung: *Polen-Seelsorge 1939-1986*, Entwurf: Dem Hochwürdigen Herrn Franz Jedwabski Domherr aus Posen, z. Zt. Freimann SS-Kaserne, 9.6.45; KOSICKI, *Duszpasterstwo wśród Polaków w Niemczech w latach 1945-1950*, 88.

Seelsorger war dort Stefan Leciejewski (1908-1990). Das geistig-religiöse Leben fand anfangs in zwei Kapellen statt: der Herz-Jesu- und der Tschenschauer Muttergottes Kapelle. Der intensive Seelsorgeaufbau wurde durch die im August erfolgten Transporte der Befreiten nach Polen oder in andere Durchgangslager fast zunichte gebracht. Im Herbst fing Leciejewski erneut mit der Seelsorgeeinrichtung an. Nun waren die Polen aber nicht mehr die alleinige ethnische Gruppe dort; durch das ständige Umquartieren bewohnten das Lager 25 Nationen. Am 21. Oktober 1945 befanden sich dort 1986 Personen, davon nahmen 686 an den an diesem Sonntag gefeierten Messen teil. Im Mai 1946 wurde die Mehrheit von ihnen in verschiedene Lager umgesiedelt, vor allem nach Altenstadt bei München. Mit ihnen ging auch Leciejewski, der am 1. September dieses Jahres zum Dekan des Bayerischen Dekanats ernannt wurde⁶⁶.

Unabhängig von dieser Pfarrei funktionierte ebenfalls ein polnisches Seelsorgezentrum (Pfarrei) in München, das zuerst die St. Theresia-Kirche, die Kapelle im Deutschen Museum, die UNRRA-Kapelle (team 108), die Kirche am Maria Hilfplatz, schließlich die St. Barbara-Kirche in der Infanteriestr. 15 benutzte. Die letztere (ursprünglich eine Kaserne aus dem 1. Weltkrieg), wurde nach der Renovierung für lange Jahre (1946-1979) zum Zentrum der polnischen Seelsorge in München. In engen, dürftigen Räumen befanden sich dort ein sehr bescheidenes Pfarrbüro und eine Bibliothek; anfangs wohnten dort auch die Seelsorger. Es war dieses Zentrum, das man „Die Pfarrei der Polen in Mün-

⁶⁶ ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki Duszpasterskie]*, Mappe 242 (Frankreich, Freimann): Schriften: *Duszpasterstwo Katolickie Polskiego Ośrodka Cywilnego Freimann-Monachium, 26 października 1945, Sprawozdanie duszpasterskie za czas od 25 września do 31 grudnia 1945*, und *Sprawozdanie, Freimann, dnia 11.7.1946*; ArEM-Fr, Abt. Polen-Seelsorge 1939-1986, Ks. Stefan Leciejewski *an das Hochwürdigste Erzbischöfliche Generalvikariat München-Freising, den 23. Januar 1957*; *Słowo Polskie* 2 (1946), Nr. 4/46, S. 5-8, Nr. 6/46, S. 9, Nr. 23/65, S. 11; *Wiadomości Urzędowe Biskupa Ordynariusza dla Polaków w Niemczech* 1 (1945), Nr. 1, S. 5. Der Autor hatte keinen Zugang zu wichtigen Dokumenten, siehe: S. LECIEJEWSKI, *Kronika parafii polskiej. Freimann 17.VI.1945 – 11.VI.1946*, sowie auch *Kronika parafii polskiej w Altenstadt 1946-1947*, die in dem Archiv der PMK in Hannover nicht mehr aufzufinden sind. In der historischen Literatur werden beide Positionen bis mindestens 1993 zitiert.

chen und Umgebung“ nannte. Die heutige Polnische Katholische Mission in der Heßstr. 26 hat eben dort ihren Ursprung und nicht, wie manche annehmen, in Freimann. Einer der Beweise zu dieser hier aufgeführten Genealogie ist das erhaltene *Eheschließungsbuch 17.06.1945 – 26.12.1984*. Zu den ersten nachgewiesenen Seelsorgern Münchens gehörte Franciszek Jeliński, notiert ab dem 17. Juni 1945 als „Seelsorger“, später der unterzeichnete „Curatus Polonorum“, „Pfarrer der Polen in München“, „Polnischer Stadtpfarrer in München“ (21.9.45). Vermutlich war spätestens seit dem 27. Dezember 1945 Alfons Kropidłowski sein unmittelbarer Nachfolger als „Seelsorger“, „Polnischer Seelsorger“, oder auch „Sacerdos munere parochi pro Polonis in Monachium“. Auch Władysław Ćwiklik, ein ehemaliger Dachauer KZ-Häftling, arbeitete dort lange Zeit; zunächst, ab September 1945 als „Kaplan des Münchner Pfarrers“ notiert, seit dem 13. Oktober 1946 bis zum 31. März 1952 als „Polnischer Seelsorger in München“, „Pfarrer der Polen in München“⁶⁷.

Am 21. August 1945 wurden die drei Besatzungszonen (amerikanische, englische, und französische) in fünf Dekanate geteilt, die man 1946 vergrößerte. Bayern wurde zum „Münchner Dekanat“. Sein erster Dekan wurde Feliks Małecki, sein Nachfolger Alfons Kropidłowski, und als der nächste, seit dem 1. September 1946, Stefan Leciejewski.

Am 1. April 1952 übernahm Prälat Paweł Kajka (1905-1980), der ehemalige Häftling des KZ-Lager Auschwitz und Dachau, das Amt „Für München, Dachau und Umgebung“⁶⁸. 26 Jahre lang half diesem engagierten Seelsorger die Pfarrsekretärin Frau

⁶⁷ Die Angaben bezügl. der ersten, sicheren Pfarrer gehen vor allem aus folgenden Dokumenten hervor: *Akta małżeńskie 1945-1947 oraz 1948-1950, Księga ślubów 17.6.1945-26.12.1984, Księgi chrztów 24.10.1945-24.11.1979*, die sich im Archiv der Poln. Kath. Mission München befinden; *Wiadomości Urzędowe Biskupa Ordynariusza dla Polaków w Niemczech 1* (1945), Nr. 1, S. 5. Der Zugang zu *Stan placówek duszpasterskich w Monachium* von Franciszek Jeliński, dem ersten Priester der Seelsorgestelle „Für München und Umgebung“ war für den Autor nicht möglich.

⁶⁸ B. PRZYLUKI, *Po wojnie*, in: *Monachium i Bawaria. Polski przewodnik*, Monachium 1960, 57; ArEM-Fr, Abt. *Polen-Seelsorge 1939-1986*, Brief: Msgr. Paul Kajka an das Erzbischöfliche Ordinariat in München, München, den 12. 12.1977.

Krystyna Schneider. Sie übernahm die Bibliotheksführung, organisierte und koordinierte das Pfarrgemeindegleben mit seinen religiösen, gesellschaftlichen und nationalen Feiertagen und Treffen, sorgte für den regelmäßigen und richtigen Ablauf der hl. Messe-Übertragung durch das Radio Freies Europa.

Der sehr verdiente Prälat Kajka ging an dem 1. Februar 1978 in den Ruhestand. Am selben Tag wurde zum „Polnischen Seelsorger in München“ P. Jerzy Galiński ernannt, der bisherige polnische Seelsorger in Landshut. Seine Kandidatur zu diesem Amt schlug Prälat Stefan Leciejewski vor in seiner Eigenschaft als Delegat Polnischer Missionen in Deutschland, in Einvernehmen mit dem Bonner Sekretariat für ausländische Katholiken. Die Nominierung unterschrieb der Generalvikar der Erzdiözese München-Freising Gerhard Gruber⁶⁹. Einige Monate später wurde diese Seelsorgestelle mit dem Dekret vom 24. Oktober 1978 von Joseph Kardinal Ratzinger zur autonomen Pfarrei als Polnische Katholische Mission errichtet, mit dem Titel „Pfarrer“ für den jeweiligen Seelsorger. Die Jurisdiktion verblieb jedoch weiterhin in den Händen des Erzbischöflichen Ordinariats München-Freising und wurde nicht an das Rektorat der Polnischen Mission in Deutschland übermittelt. Diese Mission umfasste alle in den Münchner Dekanaten lebende Polen, mit Dachau und Indersdorf, ausgenommen die Münchner Stadtviertel Menzing und Pasing⁷⁰. So ist die heutige Polnische Katholische Mission in München eine weitere Verkörperung der 1945 entstandenen Seelsorgestelle an der St. Barbara-Kirche, und nicht in Freimann.

Unmittelbar vor diesem Dekret wandte sich am 16. Oktober 1978 der neue Pfarrer an das Münchner Erzbischöfliche Ordinariat mit der Bitte, die St. Georg-Kirche in München-Bogenhausen den polnischen Gläubigen zur Verfügung zu stellen, mit

⁶⁹ ArEM-Fr, Abteilung: *Polen-Seelsorge 1939-1986*, Brief: Dr. Gerhard Gruber, Generalvikar [an] Herrn Prälat Paul Kajka, München, 9. Febr. 1978, sowie: *Anweisung für Polenseelsorge in München*, Brief des Generalvikar G. Gruber an P. J. Galiński vom 24.1.1978.

⁷⁰ ArEM-Fr, Abt. *Polen-Seelsorge 1939-1986*, Dok. Joseph Kard. Ratzinger [...] *Erzbischof von München und Freising [...] errichte ich selbständige Seelsorgestelle (Missio cum cura animarum) für Polnische Katholiken in Erzdiözese München und Freising. München, den 24.10.1978.*

der Begründung, die bisherige St. Barbara-Kirche sei für seine klein gewordene Gemeinde zu groß und die Kirchenarchitektur „kalt“. Daraufhin sah das Ordinariat die St. Elisabeth-Kirche als geeignet an. P. Galiński intervenierte in dieser Sache sogar bei Stefan Kardinal Wyszyński (1901-1981). Daraufhin erhielt die Polnische Mission die gewünschte Kirche. Für diesen „Kirchentausch“ konnte sich Prälat Kajka, der Vorgänger von P. Galiński, gar nicht begeistern, und auch viele Polen, weil sie mit der St. Barbara-Kirche sehr verbunden waren⁷¹.

Die Gründung der „Solidarność“ in Polen und die damit verbundenen politischen Probleme riefen eine riesige Flüchtlingswelle hervor. Schon in den ersten Monaten von 1981 kamen etwa 4000 politische Flüchtlinge nach München. Somit erwies sich nach zwei Jahren die so umkämpfte neue Kirche in kurzer Zeit viel zu klein. Die seelsorgerischen Nöte dagegen waren umso größer. Pfarrer Galiński sah sich auch mit großen sozialen Problemen konfrontiert. Die Unzahl der illegal geflüchteten Immigranten benötigte Hilfe bei deutschen Ämtern, Unterkunft und Verpflegung. Der Mission fehlten Räume sowie auch das Personal, um die damit verbundenen amtlichen Hürdenläufe bei Behörden zu bewältigen. Vor allem war mindestens ein zweiter Priester notwendig. In seiner Not wandte sich P. Galiński an Kardinal Ratzinger mit der Bitte um großzügige Räume für ein Soziales Seelsorgezentrum⁷². Die zugeteilten Räume in der

⁷¹ ArEM-Fr, Abt. Polen-Seelsorge 1939-1986, Dok. *Wechsel der Kirche für die Kath. Poln. Mission in München*, München, den 16.10.1978; P. Georg Galiński [an] *Hochwürdigsten Herrn Kardinal [Ratzinger]*, München, den 18.7.1979; *Verwendung der alten St. Georgkirche in der Pfarrei München Hl. Blut/ Bogenhausen als Seelsorgekirche für die Kath. Polnische Mission in München*, München, 7.8.1979; J. SUSZEK, *Versetzung der Polnischen Kirche*, München, den 15 November 1982, Anlage *Original Petition – Petycja. O kościół św. Barbary*. Die St. Georgkirche liegt in einem eleganten und reichen Stadtviertel, ist eine Perle der bayrischen Architektur und gilt als eine der prominentesten Kirchen Münchens.

⁷² ArEM-Fr, Abt. Polen-Seelsorge 1939-1986, Dok.: *Pater Georg Galiński [an] Hochwürdigsten Herrn Joseph Kardinal Ratzinger*, München, den 5.3.1981; *Räume für Pfarrbüro und Pfarrzentrum der Polnischen Kath. Mission in München*, München 20. Mai 1981; *Zuschuss für die Renovierung der neu übernommenen Räume*.

Heßstr. 26. benötigten eines umfangreichen Umbaus und einer gründlichen Renovierung⁷³.

Das Übermaß an Arbeit, vor der die Mission seit 1980 gestanden hatte, war der Anlass, die Ursulinenschwestern Natalia Kansy und Urszula Dziurzyńska als Katechetinnen einzuladen. Als Pfarrsekretärin wurde 1980 Schwester Rafaela Piróg vom Orden der Armen Schulschwestern de Notre Dame vom Erzbischöflichen Ordinariat beschäftigt⁷⁴.

Die Asylsuchenden- und Flüchtlingswelle wuchs ununterbrochen weiter. Im Jahre 1985 waren es schon über 8000 Personen. Schwester Rafaela übernahm die Katechese und den Polnischunterricht in der sich organisierenden Samstagsschule, organisierte auch Kindergartengruppe für Sonntagvormittag. Die St. Georg-Kirche, wie auch die Hauskapelle im Pastoralzentrum, in der sonntags zwei Messen stattfanden, waren zu klein. Im Sommer erhielt P. Galiński eine zeitlich begrenzte, doch wirksame Hilfe von P. Tadeusz Majszyk. Im Herbst 1985 wurde der Riesenpfarrgemeinde Münchens drittgrößte, neubarocke St. Joseph-Kapu-

⁷³ Dabei zeichnete sich Frau Gabriela Mądry (mit Halina Rozynek) als „Baustelle“-Leiterin aus; sie übernahm die Aufsicht, die Abrechnungen und fungierte auch als Küchenchef für die Handwerker. Vor Ostern wurde das Zentrum feierlich eröffnet. Die im Gebäude vorhandene Kapelle wurde mit der Sakristei und dem Beichtstuhlraum neu eingerichtet. Die Polnische Mission in München bekam endlich entsprechende Büroräume, Unterrichtssäle und im Keller gut eine ausgestattete Großküche. ArEM-Fr, Abt. *Polen-Seelsorge 1939-1986*. Dok. G. Gruber, *Generalvikar an Herrn Präl. Stefan Leciejewski, Delegat für Polen in Deutschland*, 8.7.1983; S. PŁAWECKI, *Z historii duszpasterstwa polskiego w Monachium*, in: *Nasza Misja*. Wydanie Jubileuszowe (Jubiläumsausgabe), Nr. 2(22) (2005) 5-6; DERS., *Polnische Katholische Mission München*, in: *Duszpasterstwo polskojęzyczne w Niemczech 1945-2005 – Polnischsprachige Seelsorge in Deutschland 1945-2005*, 841-843; M. ELSHOLZ, *60-lecie Parafii Polskiej w Monachium* (Erinnerungsfragmente), 1-2. (Kopie im Besitz des Autors).

⁷⁴ In den kommenden Jahren waren folgende Ursulinen im Zentrum tätig: Teresa Jeż, Elżbieta Kardela, Anna Flaszka, Małgorzata Kierznowska, Aneta Mis und Marzena Świetlik, sowie auch die Pallotinerin, Schwester Aleksandra Podleżańska. ArEM-Fr, Abt. *Polen-Seelsorge 1939-1986*. Dok. *Tarifkommission – Antrag auf Umwandlung der Halbtagsstelle der Pfarrsekretärin in eine Ganztagsstelle, München, den 26.9.1983*; *Księża pracujący w polskim duszpasterstwie w Monachium*, in: *Nasza Misja* 2(22) (2005) 19.

zinerkirche zugeteilt, die günstig und nah dem Zentrum gelegen ist. Das Jahresende war erfreulich günstig, denn am 17. November 1985 wurde das erste Hochamt in der St. Joseph-Kirche gefeiert, und am 12. Dezember genehmigte das Ordinariat die Beschäftigung eines Kaplans in Vollzeit. Am 1. März 1986 wurde P. Stanisław Krok zum ersten amtlichen Kaplan ernannt⁷⁵. Nach P. Krok kamen folgende Patres als Kapläne: Tadeusz Trojan, Marian Krakowski, Jan Noga, Tomasz Sadowski, Henryk Sitko, Mariusz Mazurkiewicz und Dariusz Rzepa. Außer ihnen halfen in der seelsorgerischen Arbeit die in München studierenden Redemptoristen mit⁷⁶. Jedes Jahr, im August, kamen aus Bolivien, die Mitbrüder die dort arbeiteten als die Missionäre, um dem Pfarrer in der Seelsorge zu helfen.

Wenn auch verhältnismäßig oft der Kaplanwechsel erfolgte, so verblieb das Amt des Pfarrers konstant. Seit 1978 sind in der Mission zwei Pfarrer zu notieren. Seit 1978 bis 1991 hatte P. Galiński dieses Amt inne, der erste Redemptorist überhaupt in der Münchner polnischen Seelsorge. Der gegenwärtige Pfarrer P. Stanisław Pławewski wurde am 1. Februar 1991 zu diesem Amt ernannt⁷⁷. Er wurde zum Dekan des polnischen Süddekanats in Deutschland gewählt. Das Sekretariat, bei dem es niemals an Bittstellern mit verschiedensten Problemen fehlt, führten mit Sorgfalt die oben genannten Schwestern Rafaela Piróg, Krystyna Schneider, Daniela Gardzielewska und gegenwärtig Krystyna Szymańska. Die Buchhaltung und die Sozialberatung führte in den Jahren 1982 bis 2004 Magdalena Elsholz. Danach übernahm

⁷⁵ ArEM-Fr, Abt. Polen-Seelsorge 1939-1986. Dok. *Einstellung eines 2. Seelsorgers für die Polnische Mission in München, München, den 26.11.1985* sowie: *Anweisung über Ordinariatsentscheidung vom 4.3.1986*; PŁAWECKI, *Polnische Katholische Mission München*, 843.

⁷⁶ ArWPR-Wa, Mappe (ohne Sign.). *Duszpasterstwo polonijne w Niemczech* – viele Dokumente betreffen die Personalbesetzung der Münchner Mission; *Księża pracujący w polskim duszpasterstwie w Monachium*, in: *Nasza Misja* 2(22) (2005) 19.

⁷⁷ Ein ehemaliger Missionar in Bolivien, dann Student der Akademie für Moraltheologie in Rom, wo er zum Doktor der Moraltheologie promovierte.

diese Pflichten Iwona Dziewior. Der Pfarrgemeinderat trägt seit 1980 zur guten Mitarbeit bei⁷⁸.

Die Korrespondenz des Pfarrbüros mit dem Erzbischöflichen Ordinariat, deutschen Ämtern, mit polnischer Kirchenobrigkeit und heimatlichen Pfarreien war rege. Ab 1980 hat sie jedoch dieses Maß überschritten; es kam täglich eine Briefflut aus polnischen Pfarreien, Krankenhäusern, Kinderheimen, verschiedenartigen Organisationen. Wichtig waren die Namenslisten der internierten Familien in Not, die von den polnischen Bischöfen – via Rom – durch P. Jan Piekarskis Hände den Pfarrer Galiński erreichten. Es waren Bittbriefe von Privatpersonen um Grundnahrungsmittel oder gebrauchte Kleidung, nicht selten auch, um ein aus Polen geflohenes Familienmitglied wiederzufinden und in Obhut zu nehmen⁷⁹.

Seit Kriegsende bis zum Jahr 2004 existierte eine zweite Seelsorgestelle in Ludwigsfeld am Rande Münchens, deren langjähriger Pfarrer der ehemalige KZ-Häftling Prälat Wolniak war. Nach seinem Tod übernahm der Pfarrer der Polnischen Mission München die seelsorgerische Betreuung mit hl. Messen in Ludwigsfeld. Im Jahr 1989 wurde dieses Pfarramt nach München-Neuperlach übertragen, und es wurde dort eine Polnische Katholische Mission II mit dem Stadtteilgebiet „Rechts der Isar“ errichtet. Pfarrer wurde Czesław Nowak. Ludwigsfeld im Norden Münchens verblieb weiterhin unter der seelsorgerischen Obhut der Polnischen Mission I in der Heßstr. 26. Die Neuperlacher Polnische Katholische Mission II wurde am 1. September 2004 zu München I in der Stadtmitte zurückgeführt, bei gleichzeitiger Erhaltung eines autonomen Vikariats in Neuperlach⁸⁰.

⁷⁸ *Monachijscy proboszczowie*, in: *Nasze Misja* 2(22) (2005) 17; ELSHOLZ, *60-lecie Parafii Polskiej w Monachium*, 1.

⁷⁹ Ein Haufen Dankbriefe an bayerische aktiv helfende Familien wartete auf die Übersetzung. In der „heißen Zeit“ (bis 1987) mussten diese Briefe als „Hausaufgabe“ von Frau Gardzielewska und Elsholz mit nach Hause genommen werden. Viele der damals entstandenen brieflichen Freundschaften zwischen den bayerischen und polnischen Familien bestehen bis heute.

⁸⁰ PŁAWECKI, *Z historii duszpasterstwa polskiego w Monachium*, 6-7, 9; DERS., *Polnische Katholische Mission München*, 849; M. IDZIŃSKI, *Polnische Katholische Mission. München II (1989-2004)*, in: *Duszpasterstwo polskojęzyczne w*

Die Tätigkeit der Polnischen Mission in München wird seit Anfang der 80-er Jahre auf drei Ebenen ausgeübt. Die erste und wichtigste stellt die Seelsorge dar. Sie findet in der Kapelle in der Heßstr. 26 statt, wo sonntags und feiertags zwei Messen stattfinden. Jeden Sonntag und an jedem Feiertag wird das Hochamt in der St. Joseph-Kirche gefeiert (12.00 Uhr). Weitere hl. Messen: in der Kapelle, sowie in der St. Monika-Kirche in Neuperlach (Kindermesse), in der Kapelle in Ludwigsfeld (seit 1989), sowie der Pfarrgottesdienst in der St. Anna-Damenstiftskirche. Der Formation und dem täglichen Leben dienen u.a. Bewegung Licht und Leben, Gemeinschaft der Erneuerung im Heiligen Geist, Biblischer Kreis, Rosenkranzgemeinschaft, Familienkreise und Jugendwerk zur Hilfe für Arme Seelen. Die Liturgie, religiöse und andere Gemeindetreffen werden durch zwei Kirchenchöre und „Redemptor“ Ensemble begleitet, das 1995 aus der Initiative von P. Tomasz Sadowski gebildet wurde. Der Chor in der Heßstr. entstand 1954 unter dem Patronat des Präl. Paweł Kajka, der langjährige Dirigent war Tadeusz Chciuk, der Redakteur des Radios „Freies Europa“. Seit 1981 ist Herr Józef Obuchowski der Chorleiter und Organist.

Zur Vertiefung des aktiven Glaubenslebens der in München lebenden Polen sowie polnischsprechenden Münchner organisieren die Seelsorger jährlich Advent- und Fastenzeitexerzitionen. Es finden sogar Missionen statt. Die letzte, als Gemeindevorbereitung zum 60-jährigem polnischen Seelsorgejubiläum in München, fand in der Zeit vom 16. bis zum 23. Oktober 2005 unter der Leitung des Delegaten der Polnischen Bischofskonferenz für die Emigration Bischof Ryszard Karpinski statt. Als besondere Ereignisse im religiösen Pfarrleben gelten die bis heute in Erinnerung der Gläubigen gebliebene „Peregrinatio“ der Tschenstochauer Schwarzer Madonna-Ikone in Kopie von 1979, dann 1996 in Seelsorgstellen und Pfarreien, und 1997 in Familien. Im Jahr 1999 geschah die Peregrinatio des Bildes der Barmherzigkeit Gottes in Kopie; im Jahre 2003 eine Peregrinatio des hl. Rosen-

kranzes. Der Glaubensvertiefung dienen auch zahlreiche Pilgerfahrten – hauptsächlich zu Orten der Maria-Verehrung, ins Heilige Land und zu biblischen Stätten⁸¹. Mit demselben Ziel wird großer Wert auf die sorgfältige Vorbereitung der Ehe-, Taufe- und Firmungssakramente gelegt. Dazu dienen regelmäßige religiöse Filmabende, Erwachsenenkatechese und Pfarrbulletin *Nasza Misja* (seit 1998), als Nachfolge von *Słowo Polskie*, später *Słowo Katolickie* (seit 1946), *Spotkania Monachijskich Parafian*“ (1978-1986) und *Wspólnota* (1994-1996)⁸².

Die zweite große Aufgabe, der sich die Polnische Katholische Mission verpflichtete, ist die Bildung. Der Anfang der heutigen Heimatschule zur Pflege der Muttersprache und Kultur reicht bis zum Jahr 1945 zurück. Mit der oben erwähnten neuen Welle der Immigranten kamen viele Kinder, was zu neuen Initiativen anspornte. Die gut organisierte Elementarschule war ein Werk von Frau Grażyna Kozłowska. Die Pfarrsekretärin Schwester Rafaela Piróg übernahm 1983 den Polnischunterricht und Katechese. Gegenwärtig wird die Schule nach ihrer enormen Entfaltung und Verselbständigung, jeden Samstag von 170 Schülern besucht und verfügt über ein fachmännisches Pädagogen team. Dieselbe Schule für Kinder in Neuperlach ist dem Zentrum in der Hessstrasse unterstellt. Außerdem gibt es auch eine kleine Kindermusikschule für Klavier und Flöte. Die Schulkinder nehmen an zahlreichen Kultur- Sport- und religiösen Veranstaltungen teil. Im Jahre 1991 wurde an der Gemeinde München II eine Folkloregruppe (später „Polonez“ genannt) gegründet, die in polnischen Landestrachten durch mehrere Jahre die Prozessionen, feierliche Messen und Andachten bereichert hat. All das ist das Ergebnis

⁸¹ Seit 1978 fanden 40 Pilgerfahrten statt, wobei sogar Orte wie Aparecida in Brasilien und Guadalupe in Mexiko besucht wurden. *Polskie kościoły w Monachium*, in: *Nasza Misja* 2 (22) (2005) 12-14; *Pielgrzymki parafialne. Peregrynacje w MPK Monachium*, ebenda, 41-42; *Zespółfolklorystyczny „Polonez”. Chóry parafialne i zespoły muzyczne*, ebenda, 43-45; *Odznaczenia i wyróżnienia*, ebenda, 47; IDZIŃSKI, *Polnische Katholische Mission. München II (1989-2004)*, 853.

⁸² Am 6. November 2005 nahmen an Sonntagsmessen in den Kirchen und Kapellen der Polnischen Mission in München folgende Zahl der Gläubigen teil: die Kapelle in der Heßstr. – 185 Personen, die St. Josephskirche – 1572, St. Annakirche – 252, Kapelle Ludwigsfeld – 72, die St. Monika und Kapelle in Neuperlach – 586; insgesamt 2667 Gläubige.

einer engagierten Zusammenarbeit des Elternkomitees und der Lehrer mit dem Pfarrer und seinen Mitarbeitern. Dem zu diesem aktiven Gremium zugehörigen Prof. Dr. hab. Piotr Małoszewski wurde von der Regierung der Republik Polen das Offizierskreuz des Ordens der Wiedergeburt Polens verliehen, und der Vorsitzende des Elternkomitees, A. Majchrzak, wurde mit dem Goldenen Verdienstkreuz ausgezeichnet. Das Lehrgremium bekam mehrere Verdienstmedaillen vom Verein „Wspólnota Polska“. Der Kulturverbreitung dient die Missionsbibliothek, deren Entstehung in die Münchner Seelsorgegründerzeit 1945-1946 zurückgeht⁸³.

Zur dritten Aufgabe der Mission gehört die Caritas, deren Anfänge ebenfalls im Jahr 1945 liegen. Nach 1950 verringerten sich die Caritasausgaben; sie wuchsen jedoch enorm ab 1980 mit dem Flüchtlings- und Asylantenanwärterstrom. Das erforderte nicht nur die zusätzliche seelsorgerische Tätigkeit, sondern auch finanzielle Nothilfe, Verpflegung, Obdach in Not, Hilfe bei Asylansuchen und in den städtischen Asylantenheimen. Nach der Verhängung des Kriegszustandes hungerte die Bevölkerung in Polen. In die Hilfe bei all den Existenzproblemen engagierte sich Pfarrer Galiński. Auf seine Bitte bekam er für diese Zwecke von der Münchner Caritas zusätzliche Räume in der Hirtenstr. 2 zur Verfügung gestellt. An diese Anschrift kamen nach dem mehrmaligen Aufruf des Pfarrers Galiński in den öffentlichen Medien tonnenweise Grundnahrungs- und Hygienemittel, Kleidung und Medikamente. Die Waren wurden in der Hirtenstr. sortiert und zum Absenden fertig gepackt⁸⁴. Die Spendenbereitschaft der Deutschen im ganzen Bayern und insbesondere in der Münchner Erzdiözese nach dem Hilfeaufruf von Kardinal Ratzinger vom 5. Januar war am 17. Januar 1982 außerordentlich groß⁸⁵.

⁸³ Sie wurde in den 80-er Jahren von Herrn Ciesielski, dem Bibliothekar und Bibliophil, danach u.a. von Frauen: Ewa Kreher, Gabriela Zadrożna, Elżbieta Jarzębowska und gegenwärtig von Frau Jadwiga Generowicz geleitet. *Szkolnictwo parafialne. Imprezy szkolne. Imprezy parafialne. Gazetki parafialne. Biblioteka*, ebenda, 28-30, 35-36, 38-39, 42; PŁAWECKI, *Polnische Katholische Mission München*, 311-314.

⁸⁴ ELSHOLZ, *60-lecie Parafii Polskiej w Monachium*, 2-3; PŁAWECKI, *Polnische Katholische Mission München*, 844-845.

⁸⁵ ArEM-Fr, Abt. *Polen-Seelsorge 1939-1986*. Dok. Josef Kardinal Ratzinger, *An alle Seelsorgestellen der Erzdiözese München und Freising [...] die Ankündigung*

Kardinal Ratzinger hat zur Verbesserung der Sozialdienste der Polnischen Mission eine neue Vollzeitstelle (Sozialbetreuerin/Seelsorgehelferin) errichtet, die von Frau Elsholz besetzt wurde. Zu ihren Aufgaben gehörte nicht nur die sofortige materielle Hilfeleistung an Mittellosen, sondern auch deren Begleitung und Dolmetschen in Stadtverwaltungs-, Sozial-, Wohnungsämtern, bei der Polizei, bei Gerichten, bei der Caritas und in den Krankenhäusern. Mit der Sondergenehmigung des Erzbischöflichen Ordinariats übersetzte sie ins Deutsche polnische Urkunden. Der Bedürfnisse der Zeit bewusst organisierte Pfarrer Galiński für die Neuankommenden unentgeltliche Deutschkurse, die Frau Elsholz übernahm und die noch bis heute in der Polnischen Mission stattfinden⁸⁶.

Kardinal Ratzinger nahm mit dem gesamten Kabinett der bayerischen Regierung an der sog. Polnischen Sühneprozession teil, die am 21. Dezember 1981 durch die Erzbischöfliche Kurie und den polnische Pfarrer in München als Ausdruck der Unterstützung für die „Solidarność“ und aus Protest gegen den Kriegszustand veranstaltet wurde⁸⁷.

3.3. – Die Polnische Katholische Mission in Stuttgart

Ähnlich wie in München und Umgebung entstanden nach dem Kriegsende in der Stuttgarter Gegend die DP-Lager und Wachkompanien, Lazarette und Gefängnisse. Es wurden für sie Seelsorgestellen meistens mit der Hilfe eines ehemaligen Häftlings-Priesters des KZ Dachau errichtet. Diese Aufgabe koordinierte der Dekan des Stuttgarter Dekanats mit dem Sitz in Ludwigsburg. Seit dem 1. Oktober 1946 war es Ignacy Rabsztyń, gleichzeitig Seelsorger des Polen zentrums in Ludwigsburg. In der

einer Sonderkollekte für Polen, die am Sonntag, dem 17. Januar 1982, in allen deutschen Bistümern durchgeführt werden soll. Der Diözesan-Caritas München hat in der Zeit von September 1981 bis Dezember 1982 insgesamt 57 Transporte mit über 875 Tonnen von Lebensmittel und von Wert 3.363.094 DM nach Polen geschickt. ArEM-Fr, Abt. *Polen-Seelsorge 1939-1986*, Dok. *Polentransporte der Caritas*, 10. Dez. 1982. und *Hilfsgüter-Transporte nach Polen. September 1981 – Dezember 1982*, München, den 10. Dezember 1982. Im Archiv der Poln. Mission in München befinden sich diesbezüglich vier Caritas-Ordner.

⁸⁶ ELSHOLZ, *60-lecture Parafii Polskiej w Monachium*, 2-3.

⁸⁷ Ebenda, 3; *Milcząca procesja za Polskę*, in: *Nasza Misja* 2(22) (2005) 23.

Stuttgarter Gegend waren viele Priester tätig, u.a. Mieczysław Mielecki, Józef Mielke (ab Juni 1954), Marian Jaroszek (bis November 1945, dann in Leonberg), Dominik Sierszulski, (ab Juni 1945), Waclaw Pluciński (ab Juni 1945), Władysław Włodarczyk (ab August 1945), Janusz Manthey, Michał Bakowski (1948-49). Diese Priester waren hauptsächlich in Ludwigsburg tätig. Die Priester Pluciński, Sierszulski und Włodarczyk hatten bis Ende November 123 Eheschließungen (die für die KZ-Häftlinge und Zwangsarbeiter, z.B. bei den Bauern, verboten und undenkbar waren) vorbereitet und gesegnet⁸⁸. Stuttgart hatte mehrere polnische Seelsorgestellen, u.a. in dem „ständigen“ Flandernkaserne-Lager mit dem oben genannten Kaplan Manthey (1947), oder auch im sog. „Emigrationslager“, wo noch Ende 1947 Albin Kudziełka seelsorgerisch tätig war. Manthey war ein energischer Priester, der sich für etwas bessere Lebensbedingungen für Polen auch außerhalb des Lagers einsetzte, deren Kaplan er am 20. Januar 1947 wurde. Dank seinem Zutun wurde den polnischen Kriegsbefreiten der Zutritt zur Klosterkapelle der Marienschwestern erlaubt – dort fand am 10. August 1947 die feierliche Messe statt. Die St. Fidelis-Kirche sollte dann ab dem 1. Oktober die polnische Gemeinde aufnehmen⁸⁹.

Im Jahre 1950 begann Walenty Waloszek (1903-1985) seelsorgerische Tätigkeit in Ludwigsburg. Vom Anfang an segnete er Eheschließungen auch in Stuttgart und Umgebung: Stuttgart-Bad Cannstatt, Stuttgart-Sommerein, Stuttgart-Vaihingen, Stuttgart-Birkach und Stuttgart-Steinhaldenfeld, wo er die St.-Bonifatiuskirche zur Verfügung hatte. Außerdem betreute er ebenfalls Böblingen, Sindelfingen (Dreifaltigkeitskirche), Backnang und Malmesheim⁹⁰. Aus seinem Seelsorgerbericht vom 31. Mai 1952 geht

⁸⁸ Archiv der Poln. Katholischen Mission in Stuttgart, *Księga ślubów 1945-1989*.

⁸⁹ ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki duszpasterskie]*, Mappe 279 „ST“ [uttgart]: Brief vom 27.10.1947 des Priesters Manthey an Präl. [Lubowiecki] mit dem beigefügten: *Sprawozdanie z pracy Duszpasterstwa dla uchoźców polskich, 10.10.1947*.

⁹⁰ Archiv der Poln. Katholischen Mission in Stuttgart, *Księga ślubów 1945-1989* i *Księga ochrzczonych 1950-1992*. Nach Bischof G. Moser: *Bischof Georg Moser an Frau Maria Dzikon*, Waloszek begann seine Priestertätigkeit schon 1949. Siehe Archiv der Poln. Katholischen Mission in Stuttgart, Ordner: *Rekto-*

hervor, dass er in dreizehn Seelsorgestellen 2863 Seelen in seiner Obhut hatte, davon waren 1387 aus Stuttgart-Bad Cannstatt. Er selbst wohnte in Ludwigsburg. Am 18. Januar 1955 wurde Waloszek vom Generalvikar Edward Lubowiecki zum Pfarrer von Stuttgart und seinen Vorstädten sowie den entlegenen Orten (Aichholzdorf, Backnang, Winnenden, Waiblingen, Malmsheim, Böblingen, Sindelfingen und Unterjettingen) nominiert⁹¹. In den letzten Jahren seiner Seelsorgerarbeit verringerte sich die Zahl der Gläubigen in den vielen Orten. 1980 hatte er hauptsächlich 250 Personen in Stuttgart, Stuttgart-Birkach und Sindelfingen in seiner Seelsorge. Diesen Status quo übergab er seinem Nachfolger, als er 1981 mit 78 Jahren wegen gesundheitlicher Probleme auf eigene Bitte in den Ruhestand ging⁹². Den Vorschlag die Redemptoristen mögen nach ihm seine Stuttgarter Mission übernehmen, machte Waloszek schon 1979 während der „Peregrinatio“ der Bildkopie von Tschenschauer Muttergottes. Rektor Leciejewski unterstützte seine Idee und bat P. Provinzial Stanisław Podgórski, ihm einen Kandidatenvorschlag aus Polen zu unterbreiten⁹³. Vorgeschlagen wurde P. Bolesław Słota, der jedoch diesen Vorschlag wegen seiner Jugendarbeit und dem Studium in Warschau ablehnte. An seine Stelle wurde P. Tadeusz Kaszowski am 31. Januar 1981 zum Stuttgarter Pfarrer ernannt und wurde rasch für seine Arbeit anerkannt. Am 31. Januar 1983 erfolgte

rat PMK w Niemczech. In seinem Nekrolog, von Rektor Leciejewski unterschrieben, wird jedoch das Jahr 1950 als seine Anfangszeit angeführt, ebenda.

⁹¹ ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki duszpasterskie.]*, Mappe 279 „ST“: Pfarrer-Nominierung für Priester Waloszek, 18.1.1955; Mappe 290: Statistiken, *Sprawozdanie duszp. do dnia 31.5.1952 z poszczególnych ośrodków. Okręg Ludwigsburg. Obsługuje ks. Walenty Waloszek, zam. Ludwigsburg.*

⁹² Er verschied am 1.5.1985. Archiv der Poln. Katholischen Mission in Stuttgart, Mappe: *Rektorat PMK w Niemczech*: Nekrolog des Priesters Waloszek, unterschrieben vom Rektor St. Leciejewski. Darin Information, dass Waloszek 1945 in Hohenfels, dann 1949 in Amberg, 1950 in Ludwigsburg, und 1955 in Stuttgart tätig war. ArPMK-N; ArPMK-N, *Obozy [Ośrodki duszpasterskie]*, Mappe 110: Statistiken, *Podania kapłanów o legitymacje*; ebenda, Mappe 56: *Personalien der Priester des Dekanates Regensburg*; ebenda, Mappe. 290: *Statistiken für 1951.*

⁹³ ArPMK-N, Mappe: *Peregrynacja*, Brief des P. J. Byczkowski an Rektor S. Leciejewski, 26.11.1979 sowie Brief des Rektors Leciejewski an P. Provinzial S. Podgórski, 3.12.1979.

seine Ernennung zum Dekan des Westdekanates⁹⁴. P. Kaszowskis Visum wurde nicht verlängert, somit musste er zurück nach Polen und seine Stelle übernahm am 1. Mai 1985 P. Roman Michalec.

Die politische Entwicklung der Situation in Polen nach 1979 hatte eine gewaltige Anzahl der Flüchtlinge und Asylantenanwärter im Raum Stuttgart zur Folge, obwohl nicht in dem Ausmaß, wie in München. Noch 1984 hielt sich der Anstieg verhältnismäßig in Grenzen. Pfarrer Kaszowski las für sie in Steinhaldfeld (etwa 200 Personen), Birkach (etwa 30) und Sindelfingen (150) hl. Messen. In den nächsten Jahren wuchs immer mehr die Anzahl der ständig Angesiedelten, der Flüchtlinge und Kontraktarbeiter sowie der polnischsprechenden Umsiedler. Aus diesem Grund entstanden neue Polenzentren, die der Seelsorge bedurften. Ende 1989 füllte Pfarrer Michalec folgende seelsorgerische Aufgaben aus: 1. Hl. Sonn- und Feiertagsmessen in der St. Thomaskirche in Stuttgart (621 Teilnehmer), in 30 km entferntem Sindelfingen in St. Maria Goldberg (222 Personen), in Balingen (Zufahrt 100 km, 110 Personen), was etwa 40% aller in diesen Orten wohnenden Polen ausmachte. Im Oktober 1990 kam dazu noch ein Polenzentrum in dem 70 km entfernten Tübingen; 2. Werktagsmessen in Stuttgart jeden Mittwoch in der St. Thomaskirche, jeden ersten Samstag des Monats in der St. Vinzenzkirche, vom Dienstag bis Samstag in der St. Anna-Klinik, jeden Montag in der Liebfrauenkirche in Deutsch für die deutsche Pfarrgemeinde; 3. Die Maiandacht und die Kreuzwegandacht hauptsächlich in der St. Thomaskirche; 4. Seelsorgerisches Pfarrgemeindegelbes- sowie Zusammenkünfte, Vorbereitungen zu jeweiligen Sakramentenspenden, Pilgerfahrten und Familienbesuche.

Ein großes Problem, das die Seelsorgearbeit sehr erschwerte, stellte der Mangel eines Pfarrzentrums und der seelsorgerischen Helfer bei der Bewältigung der täglichen Aufgaben, was Pfarrer Michalec in seinem Seelsorgerbericht vom 9. Juni 1987 an das Bischöfliche Ordinariat in Rottenburg deutlich ausdrück-

⁹⁴ ArWPR-Wa, Mappe: *Duszpasterstwo polonijne w Niemczech*: Empfehlung des Kard. W. Rubin von P. B. Słota an die Botschaft der Bundesrepublik in Warschau (21.5.1980) sowie an die Bischofskonferenz Deutschlands (16.5.1980); Archiv der Poln. Katholischen Mission in Stuttgart, Mappe (ohne Sign.): *Rektorat PMK w Niemczech (Würzburg)*.

te. Seine wiederholten Interventionen in dieser Sache brachten Früchte. Am 22. Oktober 1989 wurde das Pfarrzentrum in Stuttgart-Bad Cannstatt eingeweiht, wo endlich die Pfarrkanzlei ihren Platz fand. Auch die Bibliothek sowie der Polnisch- und Religionsunterricht bekamen ihre Räume. Die Ordensschwester Marianna Gielo und Anna Rogulska (von der Kongregation der Töchter des Allerheiligsten Herzens der Unbefleckten Jungfrau Maria) durften mit ihrer Arbeit beginnen. 1991 kam als Vikar P. Witold Szamburski zu Hilfe, der dort bis 1994 tätig war. Nach ihm waren in dieser Funktion in Stuttgart Patres Piotr Świerczok (1994-1998) und Jan Przewoźnik (1998-2004) tätig, aktuell arbeitet dort P. Adam Sitko. Somit konnte die immer größer gewordene und territorial weitreichende Pfarrgemeinde von der systematischen Seelsorge profitieren. In Tübingen finden die Messen nicht mehr zwei Mal im Monat, sondern jeden Sonn- und Feiertag statt, das religiöse- und sozial-gemeinschaftliche Pfarrleben hat seinen festen, bestimmten Ort⁹⁵.

3.4. – *Peregrinatio*

Die *Peregrinatio* der Tschenstochauer Muttergottes Ikone in Kopie, als eine der Vorbereitungsformen zum Millennium der Taufe Polens, wurde außerhalb der Heimat 1962 in den Vereinigten Staaten, und danach in anderen Ländern der Welt begonnen. In Europa fand sie in Frankreich in den Jahren 1963-1966 statt, in Belgien 1965-1966 und in England 1970-1972. Der Plan, die *Peregrinatio* auch in polnischen Seelsorgezentren Deutschlands durchzuführen, hatte seinen Ursprung im Jahre 1977.

⁹⁵ ArPMK-N, Obozy [*Ośrodki duszpasterskie.*], Mappe 345, betr. Stuttgart: *Sprawozdania*, 1980, 1984, 1988; *Kwestionarisz* 1988 u. 1990: ebenda; *Diözese Rottenburg-Stuttgart, Herr Delegat Dr. Franciszek Mrowiec* – Information über die Übergabe des Seelsorgezentrum; Archiv der Poln. Katholischen Mission in Stuttgart, Mappe: *Rektorat PMK w Niemczech* – Seelsorgerbericht vom 9.6.1990; ebenda, Mappe: *Bischöfliches Ordinariat Rottenburg-Stuttgart 1975-2004*, passim; R. MICHAŁEC – L.J. SCHMIEGOWSKI, *Polnische Katholische Mission in Stuttgart*, in: *Duszpastratwo polskojęzyczne w Niemczech 1945-2005 – Polnischsprachige Seelsorge in Deutschland 1945-2005*, red/hg. von S. Bober – S. Budyń, Lublin – Hannover 2006, 909-911.

Der Rektor Stefan Leciejewski schlug 1977 in seinem Brief an die polnischen Pfarrer in Deutschland zum Christ-Königsfeier die Ikone-Peregrinatio im Seelsorgerjahr 1978-1989 vor. Sie sollte zusammen mit den dazu vorbereitenden Missionen bzw. Exerzitien in allen Pfarrgemeinden stattfinden. „Wir würden mit den ‚Dekanatshauptstädten‘ beginnen“, schrieb er. Man könnte sogar behaupten, dass dieses Projekt früher bei der Rektorenkonferenz mit Stefan Kardinal Wyszynski in Rom ausgehegt wurde, denn schon damals fragte Rektor Stefan Leciejewski P. Jan Piekarski, welche Patres die Missionen, Exerzitien und schließlich Peregrinatio durchführen könnten. In den nächsten Monaten diskutierten alle Priester dieses Thema in Gremien. Für das Projekt setzten sich besonders die Präläten Leciejewski und Ignacy Siwiec ein. Seitens der Redemptoristen waren die Seelsorger Münchens (P. Galiński) sowie Landshuts (P. Wróbel) engagiert. Nach diesen Diskussionen wandte sich Rektor Leciejewski am 5. März 1979 an den polnischen Provinzial P. Podgórski mit der Bitte, er möge seine Patres für die Peregrinatio aussuchen, wobei er ihm die konkrete Situation der Polnischen Missionen in Deutschland schilderte und die diesbezüglichen Bedingungen erklärte. Einen Monat später trafen sich P. Provinzial und der für den Hauptmissionar vorgesehener P. Jan Byczkowski (1931-1995) mit P. Galiński und P. Wróbel zur Beratung in Wien. Dort wurde das Programm vorbereitet. In Ludwigsfeld fand bei Prälat Jan Wolniak, der ebenfalls sich für das Projekt sehr einsetzte, am 16. Juni 1979 eine Sitzung aller Pfarrer Polnischer Missionen in Deutschland statt, bei der man ihnen das Peregrinatioprogramm vorstellte. P. Podgórski ernannte in dem Schreiben vom 26. Juni 1979 an Rektor Leciejewski P. Byczkowski zum Missionar und Leiter. Der Rektor stellte ihn schriftlich (am 23. Juni) Stefan Kardinal Wyszyński vor, und dann, mit dem Schreiben vom 25. Juni 1979, Joseph Kardinal Ratzinger in München, der sich zu diesem Plan sehr wohlwollend eingestellt zeigte. Er erteilte die dazu notwendige Jurisdiktion sowohl für den Leiter P. Byczkowski, als auch P. Waldemar Michalski, den zweiten Peregrinatio-Missionar. Das in allen Einzelheiten durch die Pfarrer Wolniak und P. Galiński ausgearbeitete Programm konnte allen Pfarrern der Polnischen Missionen zugestellt werden. P. Galiński be-

kam die Aufgabe, für die finanzielle Seite des Programms zu sorgen und die Ikonenkopie aus Polen nach Deutschland herbei zu transportieren, was im Hinblick auf die äußerst gespannte innenpolitische Lage in Polen keineswegs ein leichtes Unterfangen war. Die „Eingeweihten“ in München bangten zusammen mit P. Galiński, ob es gelingt, die Bildkopie durch die polnische Grenze zu bringen, und als dies geschah, wurde ein Echo in München hörbar: „Die Muttergottes hat es geschafft!“.

Die Peregrinatio-Inauguration begann mit der feierlichen Einführung des Kopiebildnisses in der Basilika in Neviges, der Pilgerstätte, wohin auch regelmäßige Pilgerfahrten der Polen in Deutschland stattfinden. Die erste Mission mit Peregrinatio wurde vom P. Byczkowski in Hannover vom 12. bis zum 19. August 1979 durchgeführt. Die weiteren Missionen (bzw. Exerzitien) fanden in polnischen Pfarreien Bayerns statt. Man hatte mit der Münchner Pfarrei bei P. Galiński angefangen (4.-28.10.1979). Die Zusammenkunft des Missionars P. Michalski mit den Gläubigen erfolgte schon am Sonntag, dem 30. September. In der Zeit vom 4. bis zum 20. Oktober dauerte die sogenannte „Haus-Mission“; die eigentliche Mission fand vom 21. bis zum 28. September in der drittgrößten Münchner St. Joseph-Kirche statt. Einige Male, um in der deutschen Pfarrgemeinde nicht alles durcheinander zu bringen, fand sie auch in der „alten“ St. Barbara-Kirche statt. Am 20. und 21. Oktober wurde die Hauptperegrinatio in großer Konzelebration mit dem Hauptzelebrant Rektor Leciejewski und in der Anwesenheit der benachbarten polnischen Missionen sowie der Delegierten des Erzbischöflichen Ordinariats feierlich begangen. Die musikalische Begleitung war das außerordentliche Werk von Prof. der Katholischen Universität in Lublin, P. Józef Ścibor, der mit einem Studenten-Quartet aus Polen kam und der auch die Chöre der Münchner, Landshuter und Rosenheimer Polnischen Missionen dirigierte.

Die Missionen mit Peregrinatio wurden fast in allen polnischen Pfarreien in Deutschland durchgeführt, außer den Seelsorgestellen in Freiburg, Münster und Stuttgart. Dem Rektor Leciejewski gelang es jedoch auch mit diesen Pfarrern die entsprechenden Peregrinatio-Termine zu vereinbaren. Diese fielen in die Zeit von Christ-Königfeier bis zum dritten Adventssonntag 1981

und wurden ebenfalls von den Patres Byczkowski und Michalski durchgeführt.

Das Kopiebildnis der Tschenstochauer „Schwarzen Madonna“ wanderte durch die über dreißig polnischen Pfarreien und Seelsorgestätten quer durch das deutsche Land. Die größeren Filialen mancher Pfarreien waren in das Riesenprogramm mit eingeschlossen. Die Gläubigenbeteiligung – auch deren aktive Vorbereitungshilfe – war enorm, insbesondere in großen Pfarreien wie Hannover, München, Rosenheim. Oft kamen mit Bussen Gemeindemitglieder mit ihren Seelsorgern aus den benachbarten Pfarreien, um den Feierlichkeiten beizuwohnen, nicht selten sah man regionale Trachtengruppen und historische Gedenkfahnen. Zum zweiten Mal in der Geschichte erfassten polnische Redemptoristen mit ihrem Wirkungsbereich die polnischen Wachkompanien in Mannheim. In vielen Seelsorgezentren gehörten zu Pfarrgemeinden schlesische Umsiedler (z.B. Essen, Duisburg, Wuppertal, Düsseldorf, Leverkusen); viele von ihnen wohnten der Peregrinatio bei⁹⁶. In vielen Orten wohnten dem Hochamt deutsche Pfarrer mit ihren Gläubigen bei, nicht selten ergriffen sie sogar das Grußwort. Die „Heimsuchung“ der Schwarzen Madonna war ein erfolgreiches Ereignis „bei großer Anzahl der Gläubigen“. Die Missionare berichteten, dass 50% aller Polen auf dem deutschen Gebiet beteiligt waren⁹⁷.

⁹⁶ Sie unterließen z.B. in der Litanei den Ruf „Königin Polens“ sowie das Verlesen des Briefes von Primas Wyszyński, man hat auch vom „Jasna Góra-Appell“ abgesehen.

⁹⁷ ArPMK-N, Mappe: *Peregrynacja*; W. MICHALSKI, *Misje peregrynacyjne w Niemczech Zachodnich. Przygotowanie polskich parafii na spotkanie z Jasnogórką Panią, 1979-1980*. Es ist ein Tagebuch der Peregrinatio, zur Verfügung dem Autor gestellt, als wertvolle Ergänzung zu amtlichen Notizen und beinhaltet interessante Bemerkungen; J. BYCZKOWSKI – W. MICHALSKI, *Peregrynacja Obrazu Matki Boskiej Częstochowskiej wśród Polaków w Republice Federalnej Niemiec*.

ZUSAMMENFASSUNG

Die Redemptoristen, die 1883 auf polnischen Gebieten wieder eingeführt wurden, haben ihre seelsorgerische Tätigkeit für die Exil- und ausgewanderten Polen schon 1891 begonnen; zuerst in Deutschland, hauptsächlich in Nordrhein-Westfalen. Erst später fanden die Missionsreisen in das weite Russland bis Sibirien und Kaukasus statt, um an die dort lebenden Polen zu gelangen. Die erste Missionsreise nach Deutschland organisierte P. Bernard Łubieński; 1891 führte er zusammen mit P. Antoni Jedek eine Mission für polnische Arbeiter in Langendreer durch. Die erneute, rege Seelsorge der polnischen Redemptoristen erfolgte im Jahre 1945. Es waren die mit Tausenden von Häftlingen aus dem Konzentrationslager Dachau befreiten Patres Jan Szymaszek, Waclaw Pilarczyk und Tadeusz Tybor. Durch einen Redemptoristen, Jan Schultz, der Kaplan der amerikanischen Armee war, wurden sie aufgefunden und dem Augsburgener Bischof Kumpfmüller vorgestellt. Er errichtete eine Seelsorgestelle für polnische befreite Häftlinge und Zwangsarbeiter. Das Wiederaufleben der Seelsorge in Deutschland begann im Jahre 1972, als die Redemptoristen in den Polnischen Katholischen Missionen in Deutschland engagiert wurden, zuerst in Landshut (1972), dann in München (1978) und in Stuttgart (1981).

RÉSUMÉ

Les Rédemptoristes furent réintroduits dans les territoires de Pologne en 1883 et leur activité pastorale auprès de leurs compatriotes exilés ou dispersés commença dès 1891, d'abord en Allemagne, principalement en Rhénanie du Nord-Westphalie. Plus tard eurent lieu les voyages missionnaires dans la vaste Russie jusqu'en Sibérie et dans le Caucase pour atteindre les Polonais vivant là-bas. La première campagne missionnaire en Allemagne fut organisée par le P. Bernard Łubieński. En 1891 à Langendreer, il mena avec le P. Antoni Jedek une mission pour les ouvriers polonais. Cette intense activité pastorale des Rédemptoristes polonais reprit en 1945. Parmi les milliers de détenus libérés du camp de concentration de Dachau, se trouvaient les Pères Jan Szymaszek, Waclaw Pilarczyk und Tadeusz Tybor. Grâce à un Rédemptoriste, chapelain de l'armée américaine, le P. John Schultz, ils furent retrouvés et présentés à l'évêque d'Augsbourg, Mgr Kumpfmüller. Celui-ci organisa un lieu de pastorale pour les détenus polonais et pour les condamnés aux travaux forcés devenus libres. La reprise de la pastorale en Allemagne commença en 1972, lorsque les Rédemptoristes furent engagés dans les missions catholiques polonaises situées en Allemagne, d'abord à Landshut (1972), puis à Munich (1978) et à Stuttgart (1981).



SIMONETTA PELUSI*

DALL'ORATORIO DI SAN FILIPPO NERI AI REDENTORISTI
LA BIBLIOTECA DI SANTA MARIA DELLA CONSOLAZIONE DI VENEZIA

1. – *La chiesa e la biblioteca di S. Maria della Consolazione, dette «della Fava»: le origini*; 2. – *Il Fondo Medievale manoscritto*; 3. – *Il Fondo Antico a stampa*; 4. – *Il Fondo manoscritto Oratoriano*; 5. – *Il Fondo manoscritto Musicale*; 6. – *Il Fondo Libretti*

1. – *La chiesa e la biblioteca di S. Maria della Consolazione, dette «della Fava»: le origini*

La Congregazione del Santissimo Redentore, fondata nel 1732 a Scala (sulla Costiera amalfitana) da Sant'Alfonso Maria de Liguori, si insediò a Venezia in tempi molto più recenti; soltanto nel 1912 infatti le venne affidato il complesso di Santa Maria della Consolazione, cui apparteneva anche una prestigiosa quanto inaccessibile biblioteca, la cui storia si sviluppa nel corso di tre secoli, andandosi ad intrecciare alle complesse vicende delle soppressioni degli ordini religiosi, delle spoliazioni subite da tutte le biblioteche ecclesiastiche veneziane durante i domini stranieri seguiti alla caduta della Repubblica, delle alterne fortune, anche economiche, dei Filippini, che determinavano le politiche di acquisizione di materiale librario e di committenza musicale per l'attività dell'oratorio.

* Simonetta Pelusi, docente di Filologia e linguistica slava alle Università di Trieste e Cassino, si occupa anche di storia del libro e delle biblioteche; fra le sue pubblicazioni, *Novum Testamentum Bosniacum Marcianum: Cod. Or. 227 (=168)*, Padova 1991; *Le civiltà del Libro e la stampa a Venezia. Testi sacri ebraici, cristiani, islamici dal Quattrocento al Settecento* (a cura di), Padova 2000; *Il Meneo liturgico slavo ecclesiastico della Biblioteca Nazionale Marciana*, in «Miscellanea Marciana» 18 (2003) 19-46; *Bibliothecae Divi Marci Venetiarum codices Slavici manuscripti* (in corso di stampa); dal 1999 si prende cura dei fondi antichi della Biblioteca di S. Maria della Fava (simonettapelusi@libero.it).

L'odierna biblioteca dei Padri Redentoristi di Santa Maria della Consolazione, detta della «Fava», trae origine infatti dalla biblioteca eretta nel XVIII secolo dai preti della Congregazione dell'Oratorio, i Filippini¹, stabilitisi a Venezia nel 1662, ma le vicende legate alla chiesa cui è legata hanno inizio sicuramente nel XV secolo, benché tra gli storici esista ancora qualche lieve discrepanza in merito a date, aspetti «logistici» e origini del curioso nome del «quartiere» (Calle e Rami dietro la Fava, Campo e Ponte della Fava) con cui anche la Chiesa è ormai nota a Venezia, avendo sostituito ormai quasi del tutto la denominazione originale di «Consolazione».

Secondo la tradizione, si crede che presso il ponte, detto in seguito «della Fava» vi fosse una bottega dove si vendevano i tipici dolciumi veneziani chiamati «fave», risalenti ad un'usanza antichissima: i gentili immaginavano di leggere nel petalo del fiore della fava alcune lettere mortuarie, e credendo dunque che le anime dei defunti trasmigrassero nelle fave, se ne cibavano nei banchetti funebri e le offrivano ai Mani nelle feste Lemurie, gettandosele per rito dietro le spalle². I nostri antenati veneziani conservarono questa credenza, mantenendo la tradizione di mangiare il 2 di novembre i gustosi legumi; e i conventi ne distribuivano in quantità ai poveri e ai gondolieri come ringraziamento per il servizio di traghetto prestato gratuitamente ai religiosi durante tutto l'anno. Col tempo la fantasiosa cucina popolare elaborò i dolcetti colorati chiamati «fave dei Morti», che, ricordandone la forma, sostituiscono ancor oggi, in una tradizione solidamente radicata, il legume legato all'antica superstizione.

Un'altra interpretazione fa risalire il toponimo al nome della famiglia Fava; un Francesco Fava, «spezier» da Ferrara, domiciliato in parrocchia di S. Salvatore, ottenne nel 1306 la cittadinanza veneziana, ed un Nicolò Fava, da S. Salvador, era nel 1345 confratello della Scuola della Carità³.

¹ Il presente saggio riprende, ampliandolo e corredandolo dei riferimenti bibliografici, un mio precedente lavoro: *La biblioteca dei Redentoristi di S. Maria della Consolazione in Venezia*, in «ABEI. Bollettino di informazione», 12/3 (2003) 27-32.

² Come descritto da Ovidio, nei *Fasti*, libro V.

³ G. TASSINI, *Curiosità veneziane ovvero Origini delle denominazioni stra-*

Secondo alcuni autori, fu la famiglia Amadi, che «nel secolo XV fioriva in Venezia per ricchezze e pietà»⁴, a porre nel 1480 un'icona raffigurante la Madonna a protezione delle proprie case, presso il Ponte della Fava⁵. L'icona divenne ben presto oggetto della devozione popolare, presto iniziarono a circolare voci sul compiersi di miracoli⁶ dovuti a questa Madonna, e gli Amadi presentarono supplica per «impetrare la facoltà di innalzare un Oratorio ove la sacra immagine fosse decentemente risposta»⁷. Il 10 novembre 1480, su decreto del patriarca Maffeo Gerardi, venne concesso il permesso di costruzione della cappella che contenesse la miracolosa immagine, che sorse presso il Ponte della Fava. La cappella, consacrata il 12 maggio 1573, venne dedicata a Santa Maria della Consolazione, sotto il titolo della sua Visitazione a S. Elisabetta⁸. Fino al 1515 i discendenti della famiglia Amadi furono i procuratori della chiesa; in seguito, le loro funzioni vennero avocate da tre nobili e due cittadini.

Solo dopo la metà del XVII secolo la storia della chiesa della Fava va ad allacciarsi a quella della Congregazione dell'Oratorio, che si stabilì a Venezia grazie a Ermanno Stroiffi (1616-1693), «coltissimo e piissimo sacerdote»⁹. Giunto a Venezia da

dali in Venezia (1a ed. 1863), 9a ed., a cura di L. Moretti, Venezia 1988, 234-235, cita come fonte di questa tesi il cod. Cicogna 2929, Venezia, Civico Museo Correr.

⁴ F. APOLLONIO, *Intorno all'immagine (!) e alla chiesa di S. Maria della Consolazione al Ponte della Fava*, Venezia 1880, 5.

⁵ Secondo TASSINI, *Curiosità veneziane*, 233, l'immagine miracolosa della Madonna era appesa al muro di ca' Dolce, e non di ca' Amadi, e fu nel 1496 (e non nel 1480) che vennero acquistate dai Dolce due casette per erigere sopra quel fondo una piccola chiesa dove poter collocare la sacra icona.

⁶ A proposito dei miracoli, uno di questi, sempre secondo una leggenda popolare veneziana, sarebbe all'origine della pittoresca denominazione del Ponte e delle calli circostanti: un commerciante di legumi, che abitava in quelle casette, avendo nascosto del sale di contrabbando sotto alcuni sacchi di fave, venne avvisato dell'arrivo delle guardie che dovevano provvedere ad una perquisizione. Resosi conto del grave pericolo, si gettò sinceramente pentito ai piedi della miracolosa icona impetrando il perdono alla Madonna e, per grazia ricevuta, tutto il sale illecitamente custodito si trasformò in un mucchio di... fave!

⁷ F. CORNER, *Notizie storiche delle chiese e monasteri di Venezia e Torcello*, Padova 1758, rist. anastatica: Bologna 1990, 91-92.

⁸ *Ibid.*

⁹ APOLLONIO, *Intorno all'immagine*, 18. Una breve esposizione sul «Princi-

Padova nel 1656 con l'intenzione di fondare nella città lagunare una casa della Congregazione, individuò proprio nella chiesetta della Fava, retta da un anziano cappellano, Pietro Armani, il luogo più idoneo per stabilirne la sede. Allo scopo di ottenere la successione all'Armani, Ermanno Stroiffi presentò istanza ai deputati della chiesa della Fava per essere eletto cappellano «per modum provisionis et in expectativa»¹⁰, ottenendo parere positivo con «istrumento publico», ratificato dal patriarca Morosini il 16 agosto 1660.

Nel 1662, il Senato della Serenissima concedeva a Stroiffi la facoltà di istituire alla Fava la Congregazione dell'Oratorio. Riconosciuta con decreto patriarcale del 1° marzo 1663 la comunità dell'Oratorio alla Fava, la Congregazione dei Filippini veniva confermata da Clemente X nel 1674.

Da quel momento anche la Congregazione dell'Oratorio veneziana si dedicò all'attività spirituale e di formazione cristiana attraverso la promozione e lo sviluppo delle attività corali e strumentali, com'era nelle tradizioni; dal 1667 ebbe inizio la rappresentazione pubblica degli oratori sacri. Nel 1701 ai Filippini venne concesso il permesso di restaurare ed ampliare la vecchia cappella; nel 1715 s'inaugurò il nuovo edificio della chiesa, su disegno di Antonio Gaspari e Francesco Fossati, e in seguito si procedette all'edificazione, dietro la chiesa, dell'oratorio per l'educazione religiosa dei giovani, costituito da una cappella, nella quale si continuarono a rappresentare gli oratori, e, al di sopra di essa, da una biblioteca destinata a conservare, oltre ai volumi a stampa, le partiture e i libretti. L'antica cappella venne demolita nel 1736.

I bibliotecari Francesco Giugali (†1679), primo custode della libreria, Giovanni Battista Baronio (†1755), che nel 1718 legò alla biblioteca della Fava la sua raccolta di codici manoscritti e di preziosi libri a stampa, Domenico Sonzonio (†1741)¹¹,

pio della congregazione dell'Oratorio di Venezia» in un manoscritto conservato presso l'Archivio di S. Maria della Consolazione, *Libro de' sacerdoti*, c. 2. Sullo Stroiffi, G. MARCIANO, *Memorie storiche della Congregazione dell'Oratorio*, Napoli 1693-1702, v. 5, 358-370.

¹⁰ APOLLONIO, *Intorno all'immagine*, 19.

¹¹ Il nome appare anche come Sanzonio, Sanzogno; autore di *Vita del*

Andrea Gallandi (1709-1779)¹² e Giovanni Battista Biasiutti (†1851)¹³, raccolsero opere di carattere prevalentemente teologico, patristico, storico e scientifico, che col tempo vennero affiancate da un'importante raccolta di materiale liturgico di carattere musicale; alla fine del Settecento il catalogo della biblioteca contava 6385 volumi. Sul verso del piatto anteriore di ciascun volume fu apposto – intorno agli anni '50 del XVIII secolo – un ex libris epigrafo a stampa con la dicitura: «Ex Bibliotheca PP. Congregat. Orator. Venetiarum»¹⁴, completato dalla collocazione.

In seguito alla soppressione avvenuta nel 1810 con il decreto napoleonico del 25 aprile, n. 77¹⁵, furono alienati circa 1000 volumi a stampa, che vennero distribuiti fra vari enti. La Biblioteca Marciana ricevette 210 volumi, il Collegio della Marina di Venezia 23, la Società Medica di Venezia 5, la Direzione Generale della Pubblica Istruzione, a Milano, una cinquantina, il Seminario di Venezia 64, e complessivamente i Seminari di Concordia, Chioggia, Comacchio, Rovigo e Ceneda complessivamente 38.

santo Patriarca e taumaturgo Filippo Neri..., Giovanni Manfre, Venezia 1727; *Vita novissima del Santo... ampliata...*, Giovanni Manfre, Padova 1733, revisioni e ampliamenti dell'opera secentesca di Pietro Giacomo Bacci, più volte rimangiata da diversi autori.

¹² Autore di *Bibliotheca veterum Patrum antiquorumque scriptorum ecclesiasticorum Graeco-Latina*, Venezia 1765-1781, 14 voll.; *De vetustis canonum collectionibus dissertationum sylloge*, Tommaso Bettinelli, Venezia 1778, 2 voll. Il suo *Thesaurus antiquitatis ecclesiasticae* rimase inedito; la biblioteca ne conserva gli appunti manoscritti autografi, cfr. *infra*. Nel 1762 Angelo Maria FELTRI, Chierico Regolare delle Scuole Pie, gli dedicava la sua opera *S. Hilarii Pictavorum episcopi De priorum statu in sinu Abrahae ante Christi mortem sententia*, Napoli 1762. Sul suo ruolo nella cultura veneziana si veda A. NIERO, *L'erudizione storico-ecclesiastica*, in *Storia della cultura veneta*, vol. V, *Il Settecento*, t. 2, Vicenza 1986, 102-104. Ulteriori indicazioni bibliografiche in *Biographisch-bibliographisches Kirchenlexikon*, v. 2, 1990, 169, s.v.

¹³ Curatore di Pietro Giacomo BACCI, *Vita di S. Filippo Neri institutore della Congregazione dell'Oratorio scritta già dal p. Pietro Giacomo Bacci della Congregazione di Roma; illustrata, ed accresciuta da un prete della Congregazione di Venezia coll'aggiunta delle lettere originali del Santo*, Venezia 1794.

¹⁴ Bragaglia, II, 624, ca 1750; misure: mm 41x70.

¹⁵ La comunità dei Filippini fu soppressa con procedimento verbale del 12 maggio 1810: A. DA MOSTO, *L'Archivio di Stato di Venezia. Indice generale, storico, descrittivo e analitico*, Roma 1932, t. 2, 142.

Il resto, 5295 libri, venne messo all'asta il 30 gennaio 1812, con una stima di 700 lire e comprato dallo stesso bibliotecario della Congregazione, Giovanni Battista Biasiutti, per 860 lire.

Contemporaneamente, i locali della biblioteca venivano utilizzati, fra il 1810 e il 1812, come deposito per i volumi provenienti dall'ex convento domenicano dei SS. Giovanni e Paolo, già requisito e destinato a uso militare, con decreto del 28 novembre 1806. I libri e i manoscritti della ricca biblioteca erano dapprima stati raccolti, con quelli di altre corporazioni, nell'ex monastero dell'Umiltà, presso S. Maria della Salute; una parte dei volumi era stata poi restituita ai frati. Ma quando anche l'ordine domenicano venne soppresso, nel 1810, la biblioteca dovette passare definitivamente al demanio pubblico¹⁶. I libri vennero temporaneamente depositati al convento di Santa Maria della Fava. Il 15 settembre 1812 il fondo di "scarti" – per un totale di 3138 volumi – fu acquistato all'asta dal Biasiutti ed entrò a far parte della Biblioteca della Congregazione dell'Oratorio.

Il Fondo antico della biblioteca della Fava è dunque composto da due nuclei principali: quello Oratoriano e quello della biblioteca conventuale domenicana.

Nel corso dell'Ottocento – per due volte – i volumi vennero catalogati e venne loro assegnata una nuova collocazione. La Congregazione dell'Oratorio continuò a ricevere volumi in dono, oppure ad acquisirne mediante lasciti o atti di liberalità da parte dei suoi membri – come risulterebbe dai decreti della Congregazione, che ancor oggi si conservano presso la biblioteca – ed è forse questa la ragione che spinse i bibliotecari a passare da un catalogo in volume – compilato intorno al 1830, attualmente conservato nel Fondo manoscritto Oratoriano – ad uno a schede, verso la fine del secolo.

Nel 1912 la chiesa e l'oratorio furono affidati ai Padri Redentoristi, che continuano ad incrementare il patrimonio della biblioteca con testi di carattere prevalentemente teologico, e si occupano con sensibilità ed attenzione del ricupero funzionale

¹⁶ Cfr. P. LA CUTE, *Le vicende delle biblioteche monastiche veneziane dopo la soppressione napoleonica*, in «Rivista mensile della città di Venezia», Ottobre 1929, 17.

dei saloni monumentali, che presentano ancora gli affreschi originali ai soffitti e il sobrio ma autentico arredo ligneo, in vista di una valorizzazione dell'intero complesso culturale della Fava, il cui progetto è attualmente in stato di avanzamento.

Il valore della biblioteca e la sua importanza nel contesto delle librerie ecclesiastiche veneziane non vanno soltanto considerati come suoi aspetti intrinseci, come espressione, cioè, dell'importanza bibliografica – testuale o bibliologica – dei volumi che ne fanno parte, ma è necessario valutarli anche nel loro aspetto estrinseco come viva testimonianza del percorso culturale di ciascun libro, così come si manifesta nelle tracce lasciate dagli antichi possessori ed utenti in forma di note di possesso, *ex libris*, dediche ed altri segni di riconoscimento. L'iter culturale della biblioteca è costituito, in quest'ottica, dal risultato della somma di quelle tracce accumulate nei secoli, in aggiunta alle valutazioni relative alle scelte operate in materia di argomenti ed edizioni.

2. – *Il Fondo Medievale manoscritto*

Comprende 74 codici, fra cartacei e membranacei, in latino e volgare, tra cui due pergamene del XIII secolo e tre corali miniati; di essi, cinquantanove sono ascrivibili con certezza all'antica biblioteca del convento dei SS. Giovanni e Paolo¹⁷, che fino al XVIII secolo raccoglieva una delle più ricche raccolte di codici di Venezia, peraltro già depauperata, tra il 1773 e il 1778, dalla vendita di alcuni manoscritti. Nel 1789, per evitare ulteriori dispersioni della raccolta, il Governo della Repubblica aveva addirittura disposto la catalogazione dei pezzi più importanti, e il trasferimento di parte di essi alla Biblioteca Marciana¹⁸.

Il Fondo di manoscritti medievali si distingue per il pregio di alcuni dei suoi pezzi; esso annovera infatti alcuni *codices unici*, esclusiva testimonianza del testo che da essi tramandato, co-

¹⁷ Le vicende del fondo manoscritto medievale sono ricostruite in R. QUINTO, *Manoscritti medievali nella biblioteca dei Redentoristi di Venezia*, Padova 2006, che presenta il catalogo analitico dei codici e quello dei sermoni. Non vi sono descritti i quattro manoscritti liturgici musicali.

¹⁸ Elenco in Biblioteca Nazionale Marciana, Cod. Ris. 93.

me *Expositio oeconomiae Aristotelis* di Bartolomeo da Varignana, commento agli *Oeconomica* dello Pseudo-Aristotele¹⁹; il *Prologus generalitatum* di Stephanus Langton²⁰; l'abbreviazione di Giovanni di Palomar al commento di Alberto di Sassonia sull'*Ethica*²¹. Inoltre, sono presenti rarissime raccolte di sermoni di autori dell'Ordine dei Predicatori non altrimenti attestati: l'unico testimone dei *Sermones quadragesimales* di Bartolomeo da Ferrara († 1448)²²; l'unica copia conosciuta dei *Sermones* di Benedetto da Viterbo²³; il solo manoscritto che ci tramandi il *Tractatus dotium corporis et animae* di Giacomo da Benevento²⁴.

Due drammi liturgici del XIV secolo, attestati unicamente in un altro manoscritto di epoca medievale, un miscelaneo musicale di provenienza incerta²⁵, sono stati eseguiti per la prima volta nei tempi moderni nel 1 luglio 1994 nella Basilica di San Marco in occasione delle Celebrazioni per il nono centenario della sua dedicazione. Appartenuto sin dal XIV secolo a qualche grande chiesa veneta o friulana, forse della stessa Aquileia, l'inesestimabile manoscritto era usato per le celebrazioni del Pianto della Madonna il Venerdì Santo e della Visita delle Marie al Sepolcro la mattina della Domenica di Pasqua. Il codice della Fava dimostra come il celebre *Planctus Mariae*, in forma dialogica, conservato a Cividale del Friuli, non sia unico, come si pensava sino a pochi anni fa, ma che avesse almeno un testo parallelo attraverso il quale circolavano, nelle regioni nordorientali, altri lamenti dialogati. La musica per la visita al Sepolcro delle tre Marie si sviluppa secondo uno schema la cui origine va ricercata nei territori germanofoni del patriarcato di Aquileia.

¹⁹ Cod. 3, composito, secc. XIV-XV; descritto in QUINTO, *Manoscritti medievali*, 64.

²⁰ Cod. 43, sec. XIV, recante opere di Stephanus Langton e di Alanus ab Insulsi; descritto in QUINTO, *Manoscritti medievali*, 114-116.

²¹ Cod. 45, sec. XV; descritto in QUINTO, *Manoscritti medievali*, 117.

²² Cod. 23, sec. XV; descritto in QUINTO, *Manoscritti medievali*, 93.

²³ Cod. 27, sec. XV; descritto in QUINTO, *Manoscritti medievali*, 96-97.

²⁴ Cod. 51, composito, sec. XIV; descritto in QUINTO, *Manoscritti medievali*, 123-125.

²⁵ Cod. 71; cfr. G. CATTIN (a cura di), *Il pianto della Madonna e La visita delle Marie al Sepolcro: introduzione, testi e melodie del secolo XIV secondo una sconosciuta fonte di Venezia*, Venezia 1994.

Un altro codice di grande importanza è *Imago mundi* di Honorius Augustodunensis, autore dell'*Elucidarius*, in volgarizzazione italiana, cartaceo in *folio* grande e riccamente illustrato²⁶: l'autore vi paragona la Terra alla semenza contenuta nel tuorlo, il quale rappresenta l'acqua, mentre l'aria corrisponde all'albume e il guscio all'etere.

Vanno infine menzionati i tre importanti corali membranacei riccamente miniati del XIV secolo, in *folio*, provenienti dalla bottega di Neri da Rimini. Recentemente ne è stata individuata la probabile provenienza, sulla base dell'esame delle miniature, da una comunità religiosa femminile di Rimini, forse il convento delle Francescane di Santa Maria Annunziata²⁷. E' certo infatti che i manoscritti non furono eseguiti per la chiesa di S. Maria della Fava, eretta in epoca successiva.

3. – Il Fondo Antico a stampa

Il Fondo Antico a stampa comprende circa 5000 volumi distribuiti secondo diversi soggetti: patrologia latina e greca, teologia morale e dogmatica, apologetica, Sacre Scritture in varie lingue – oltre alle classiche ed all'ebraico sono presenti anche l'armeno e il gotico – scienze filosofiche, diritto canonico, storia ecclesiastica, ma anche letteratura e storia civile²⁸.

La Biblioteca a stampa dell'Oratorio San Filippo Neri di Venezia fu sempre ritenuta di estrema importanza nel corso dei secoli dalle autorità ecclesiastiche.

Significativo, tra i documenti concernenti la biblioteca, il decreto emesso il 3 febbraio 1739 da papa Clemente XII, «Cum

²⁶ Cod. 64, principio del XV secolo; descritto in QUINTO, *Manoscritti medievali*, 138-139, inedito; inc.: «Questo do libro de filosofia loquale e straladato de gramadega in volgar loquale eclamando la magina del mondo e deli chapi-toli et co figure che sença dele lo libero non se poria aver intexo e deuisado in tre parte».

²⁷ *Neri da Rimini. Il Trecento riminese tra pittura e scrittura* (catalogo della mostra), Milano 1995, scheda n. 198.

²⁸ E' in corso di pubblicazione il catalogo delle Bibbie del Fondo antico: S. PELUSI, *La Bibbia a stampa in Europa da XVI al XVIII secolo. Edizioni italiane e straniere nella Biblioteca dei Redentoristi di Venezia*.

sicut dilecti», che concedeva ai Filippini il permesso di conservare in biblioteca libri proibiti, che riportiamo integralmente:

«Modernis et pro tempore existentibus Presbyteris Saecularis Congregationis Oratorii Sancti Philippi Nerii Civitatis Venetiarum, ut ipsi in Bibliotheca (domestica) quorumvis haereticorum, et haeresiarcarum, aliorumque reprobatorum authorum cujuscumque sectae et classis, etiam primae, et ex quacumque causa, etiam ob falsi dogmatis suspicionem, a Praedecessoribus nostris Romanis Pontificibus, ac etiam in quibusvis Conciliis Generalibus, ac etiam a Nobis et Sede Apostolica quomodolibet prohibitos et damnatos, ac a Nobis Successoribusque Nostris Romanis Pontificibus et dicta Sede in futurum forsitan prohibendos et damnandos libros, manuscripta, et opera tam in lucem edita quam in posterum edenda seu scribenda quaecumque, etiamsi ex professore et in capite de Religione et Fide Catholica, ac contra Religionem et Fidem easdem tractent, in ipsa Bibliotheca collocatos et collocata, et in futurum quomodolibet collocandos et collocanda retinere, habere, et adservare dumtaxat, libere, et licite, et impune, et absque ullo conscientiae scrupulo, et quarumcumque Ecclesiasticarum sententiarum, et censurarum, vel aliarum poenarum, etiam irregularitatis, infamiae, aut inhabilitatis incurso possint et valeant; ita tamen, ut illos et illa ab aliis separatos et separata, et sub clavi, ne ad aliorum manus perveniant, retineant, et nonnisi ab iis, qui opportunam super eorum lectione licentiam sibi canonicè concessam esse Bibliothecario pro tempore ab eis deputato, seu deputando ostenderit, legi permittant, auctoritate Apostolica tenore praesentium concedimus et indulgemus.»²⁹

Risultano ancora presenti in biblioteca alcuni dei volumi con censure o notazioni manoscritte di libro – o parte di esso – proibito: *Lexicon hebraicum et chaldaicum...* di Johann Buxtorf (1564-1629), Basilea 1735, la cui epistola dedicatoria «è proibita»; *Opera omnia* di François Jacques Hyacinthe Serry, Venezia 1770, in 6 volumi, «Opus prohibitum», contenente il libro *De Romano pontefice*, che «ad onta della Licenza del p. Inquisitore con mala fede qui inserita [...] non si può leggere senza Privilegio, o

²⁹ In *De privilegiis Congregationis Oratorii Venetiarum*, Venetiis 1854, 24, VII, § 48: «Librorum prohibitorum adservatio».

licenza da chi è buon Cattolico»; *Divinae fidei analysis...*, di Henry Holden, ove «è proibita la lettera dell'Arnaldo all'Oldeno; ci sarà fors'anco qualche altra cosa», avverte prudentemente la nota dell'antico censore; *Lucidarium potestatis papalis*, di Antonio Poli, Venezia 1576, «proibito». Censurati ai frontespizi, fra gli altri, i nomi di Erasmo da Rotterdam e Teofilatto di Ocrida, patriarca di Bulgaria.

Dalle note di possesso, ex libris e timbri rilevati dai libri antichi è possibile ricostruire l'identità e forse anche la consistenza di piccole biblioteche di donatori e antichi possessori, fra cui: Johann Harthen, parroco di Laudano, Jacopo Soranzo, senatore Veneto e celebre collezionista di manoscritti, Giovanni Rossi, Sebastiano Coleti, Giovanni Battista Zuanelli, «magister nel palazzo apostolico», Alessandro Semitecolo, nobile di Treviso, il notaio Giovanni Saccardo, della famiglia, forse, di Giovanni Saccardo «Clericus» intorno agli anni '30 dell'800, le cui note di possesso manoscritte si rilevano in diversi volumi del XVII e XVIII secolo. Due volumi recano una nota di possesso di Giovanni Maria Piccolomini, vescovo di Pienza, datata 1585. Menzioniamo ancora un volume già di proprietà del teologo e letterato Angelo Calogierà del monastero dei Camaldolesi di San Michele di Murano, un volume già parte della biblioteca di Amedeo Svajer, numerosi volumi con le note di possesso di due bibliotecari della Congregazione: Giovanni Battista Baronio e Francesco Biasiutti.

Altre provenienze interessanti, da biblioteche religiose, si rilevano in vari libri già patrimonio di diversi collegi gesuiti (Brescia, Padova), di conventi dell'Ordine dei Francescani Riformati di Castelfranco, di Padova, e dei Cappuccini di Venezia, Belluno, Castelfranco, Conegliano e Serravalle, spesso completati da note «ad usum...». Sono presenti anche alcune rare edizioni straniere, contrassegnate dall'ex libris dei Domenicani alle Zattere, i Gesuati del Collegio del Santissimo Rosario.

Si ritiene che con l'aiuto dei cataloghi manoscritti (XIX secolo), unitamente alle liste dei libri messi all'asta negli anni 1811-1812, conservate all'Archivio di Stato di Venezia³⁰ ed alle

³⁰ Archivio di Stato di Venezia, *Demanio 1806-13, II, 2/6* – «Elenco dei libri provenienti dalla Biblioteca dell'ex convento di SS. Giovanni e Paolo de-

liste presenti nella Biblioteca Nazionale Marciana³¹, sarà possibile stabilire l'appartenenza di parte dei volumi ad uno dei due maggiori nuclei costituenti la biblioteca. In seguito, anche un eventuale esame dei decreti della Congregazione dell'Oratorio, conservati fra il materiale dell'Archivio della biblioteca, concernenti anche le decisioni relative agli acquisti dei libri, potrà arricchire la nostra conoscenza riguardo i criteri adottati nella scelta delle opere destinate a far parte della biblioteca.

La rarità di gran parte del materiale del Fondo antico a stampa è un altro degli aspetti di maggior pregio della raccolta, qui impossibile da descrivere, per motivi di spazio. Si segnala almeno che da un raffronto con i dati presenti in basi nazionali come ICCU-SBN e OPAC diversi, molte edizioni straniere, soprattutto sei-settecentesche, risultano sinora conservate unicamente presso questa biblioteca, rispetto ad altre biblioteche italiane.

Fra gli incunaboli, da menzionare la *Summa theologica* di Tommaso d'Aquino, in tre volumi rilegati in pergamena, le cui pagine incipitarie presentano i capilettera delicatamente filigranati in rosso e azzurro e miniati con oro³².

Fra gli esemplari settecenteschi più pregiati, perfettamente conservata, menzioniamo la collezione dei Bollandisti (44 volumi), rilegata sontuosamente alla «francese», donata alla Congregazione dell'Oratorio dallo stampatore Girolamo Albrizzi in segno di riconoscenza per essersi visto accordare il permesso di essere sepolto nella chiesa. Un messale in folio, del XIX secolo è arricchito da una splendida dedica a tutta pagina, manoscritta e

positati in quello della Fava e stimati dal Fuchs il 15.10.1812».

³¹ *Busta Biblioteche Corporazioni Religiose soppresses: 1789-1812*, «Elenco dei libri scelti per la R. Biblioteca di Venezia dalla Libreria dei Preti dell'Oratorio alla Fava, 7.10.1811», e «Elenco di libri scelti per la R. Biblioteca di Venezia dalla Libreria dei soppressi Domenicani in SS. Giovanni e Paolo [depositata alla Fava], il 28.4.1812».

³² *Pars prima*, Antonius de Strata, Venetiis 24 XII 1489 (H 1445; IGI 9576); *Partis secundae prima pars*, Ioannes Rubeus, Venetiis 31 VII 1497 (H 1452; IGI 9586); *Partis secundae secunda pars*, Ioannes Rubeus, Venetiis 9 VIII 1496 (H 1467; IGI 9599); *Pars tertia, cum additionibus*, Philippus Pincius, Venetiis 12 IX 1493 (H 1471; IGI 9604). La catalogazione del Fondo antico e la revisione di cataloghi parziali, sono state portate a termine con l'intervento finanziario della Regione del Veneto, tra il 1999 e il 2002 (biblion.venezia@libero.it).

miniata con ornamenti in oro, a Pio Cargnelli, sacerdote benemerito.

Di grande importanza la pregevole sezione dedicata alle Scritture tra cui, per mancanza di spazio, ricordiamo soltanto: fra le diverse edizioni presenti della Bibbia poliglotta quella curata dal parigino François Vatable, regio professore di ebraico, e stampata da Robert Estienne a Parigi (1538-1540), e quella curata da Brian Walton, stampata a Londra da Thomas Roycroft nel 1657; e fra le molte latine la Bibbia stampata a Venezia da Altobello Salicato nel 1576, e l'edizione veneziana dei Giunta del 1571. Da menzionare anche la Bibbia ebraica curata da Johann Buxtorf, edita a Basilea, per Ludwig Koenig il Vecchio, nel 1620.

4. – Il Fondo manoscritto Oratoriano

Il Fondo manoscritto Oratoriano della Fava comprende circa 150 manoscritti cartacei, in italiano, latino e spagnolo, esemplati tra i secoli XVII e XIX, di argomento agiografico, liturgico, storico e letterario, e circa 100 filze di documenti, prevalentemente di carattere pastorale, dei secoli XVII-XVIII. A questi vanno aggiunti 11 manoscritti liturgici musicali cartacei (corali, antifonari) risalenti ai secoli XVII-XIX.

La vita delle Congregazioni oratoriane fu caratterizzata sempre da un sistema di estrema autonomia; è questo il motivo per cui non esiste un archivio Generale nel quale rintracciare documentazione ufficiale precedente il 1933. Soltanto in quell'anno, infatti, venne stabilita la Visita Apostolica e la Procura Generale iniziò ad operare a Roma. Le antiche compilazioni risultano perciò ancora insostituibili: le già citate *Memorie Historiche* del Marciano, l'Archivio della Congregazione Romana, e diversi documenti, spesso inediti, diffusi nelle diverse Case, che spesso rivestono valore di autenticità³³.

³³ G. MARCIANO, *Memorie Historiche della Congregatione dell'Oratorio nelle quali si dà ragguaglio della fondatione di ciascheduna delle Congregationi sin'hora erette, e de' soggetti più cospicui, che in esse hanno fiorito*, 5 voll., per il De Bonis, Napoli 1693-1702; P. ARINGHI, *Memorie istoriche della vita del venerabile servo di Dio Pier Francesco Scarampi preposito della Congregazione dell'Oratorio di Roma*, Roma 1744; C. GASBARRI, *L'Oratorio Romano dal Cinquecento*

La documentazione di carattere storico del Fondo Oratoriano veneziano alla Fava riguarda Case filippine sia italiane, sia spagnole. Sui Filippini spagnoli sono presenti diversi pregevoli codici originali secenteschi, notevoli per unicità su suolo italiano: «Fiestas conque la Congregacion del Oratorio de Valencia» e «Memorias historicas de la Congregacion del Oratorio de Madrid», in due volumi.

La storia della Congregazione in Italia viene percorsa attraverso numerosi manoscritti dei secoli XVII-XVIII. Sono presenti l'Istituto della Congregazione, le storie della fondazione della Congregazione in Italia e all'estero, a partire dalla prima Casa, fondata in Santa Maria in Vallicella, a Roma nel 1575, su progetto del Borromini, l'architetto più direttamente legato ai Filippini. Particolarmente importanti sono i manoscritti relativi alla storia della fondazione della Congregazione dell'Oratorio di Torino (1649), descritta in un codice secentesco, di Ripa Transone (Ancona, 1615), Faenza (1675), Carmagnola (1681), tutti coevi alle vicende descritte.

Sono ben rappresentate le Vite di santi, venerabili e illustri Filippini. In quest'ambito, sono da ricordare per primi i sei importanti volumi in folio delle «Vite de' Servi di Dio della Congregazione dell'Oratorio», che raccolgono le biografie dei più illustri rappresentanti della Congregazione, presentate in ordine cronologico, a partire dal XVI secolo, e numerosi altri codici che raccolgono le biografie di alcuni fra i più illustri rappresentanti della Congregazione, fra cui S. Filippo Neri, il Venerabile cardinale Cesare Baronio, Francesco Musco, fondatore della Congregazione dell'Oratorio di Palermo, sorta nel 1593. E' di particolare rarità un manoscritto secentesco sulle Vite di alcuni Padri della Congregazione di Catalogna, in spagnolo.

al Novecento, Roma 1962, 7-12; A.M. CORBO (a cura di), *L'Archivio della Congregazione dell'Oratorio di Roma e l'Archivio della Abbazia di San Giovanni in Venere. Inventario* (Quaderni della Rassegna degli Archivi di Stato, n. 27); G. MORELLO - F. DANTE (a cura di), *Inventario dell'Archivio della Congregazione di Roma, Ricerche per la storia religiosa di Roma*, Roma 1978, II, 275-362; C. GASBARRI, *Lo spirito dell'Oratorio di S. Filippo Neri*, Brescia 1949, 184-187; C. AD-DINGTON, *The Idea of the Oratory*, London 1966.

La liturgia è rappresentata da rituali, cerimoniali, relativi sia alla Congregazione veneziana, sia a quelle di altre città, fra cui Roma (Santa Maria e San Gregorio in Vallicella), e dalla raccolta, di particolare importanza, di undici manoscritti liturgici musicali esemplari fra il XVII e il XIX secolo, alcuni dei quali di grande formato, nelle loro legature originali.

La sezione pastorale si compone di diversi codici contenenti catechismi, prediche, istruzioni alle monache, esercizi spirituali.

Tra i manoscritti autografi di autori Filippini della Congregazione dell'Oratorio di Venezia, ricordiamo l'importante raccolta di scritti di Andrea Gallandi. Il titolo che si riscontra nei suoi manoscritti, consistenti in bibliografie annotate, è «Thesaurus antiquitatis ecclesiasticae»; si tratterebbe pertanto degli appunti per l'opera rimasta inedita, che doveva riguardare gli scrittori ecclesiastici fino al 1200³⁴. Sono presenti anche due manoscritti settecenteschi di Pietro Sonzonio, «Ecclesiasticae functiones XII» e «Viridarium ecclesiasticum», datato 1717. Un codice del XVII secolo reca «Miscellanea Moralia» di G.B. Ferro, della Congregazione dell'Oratorio di Venezia. Ma sono presenti anche manoscritti di contenuto vario: ermeneutica («Introductio in institutiones hermeneuticae biblicae», di Alessandro Pasinati, datato 1859), giurisprudenza (scritti di Antonio Pertile, XIX secolo), letteratura (drammi, farse, sonetti, panegirici, rappresentazioni sacre).

5. – *Il Fondo manoscritto Musicale*

Il Fondo manoscritto Musicale comprende 765 partiture originali manoscritte provenienti dal fondo della Congregazione dell'Oratorio, relative agli oratori e alle sacre rappresentazioni che venivano eseguite nella cappella e nell'Oratorio della chiesa³⁵.

Il Fondo musicale manoscritto ha infatti origine dall'intensa attività di rappresentazione di oratori e musica sacra della Congregazione dei Filippini; sino a tutto il '700 la Congregazione

³⁴ John GOULTER DOWLING, *Notitia Scriptorum Ss Patrum*, Oxford 1839, 191 segg.

³⁵ Ne è stato pubblicato il catalogo completo: C. BACCHI, *Il fondo musicale della chiesa S. Maria della Consolazione di Venezia*, Venezia 2002.

fu uno dei centri più importanti per l'attività musicale a Venezia.

La storia del Fondo musicale manoscritto può essere divisa in tre grandi periodi:

1. dal 1667 alla fine del secolo, periodo contraddistinto dalle rappresentazioni di numerosi oratori, ma anche probabilmente da concerti in chiesa; delle musiche di questo periodo non si sono purtroppo conservati i manoscritti. L'esecuzione del primo oratorio musicale avvenne il 5 dicembre 1667, e dall'anno seguente fino al 1673 la produzione musicale fu molto intensa. Per ragioni economiche, dopo una fase di progressiva contrazione delle risorse economiche a disposizione, nel 1679 venne decretata una cessazione della produzione di oratori, che si protrasse fino al 1693, anno in cui le rappresentazioni musicali ripresero, anche se ridimensionate nell'organico dei musicisti attivi. Nei primi anni del Settecento, sempre a causa di difficoltà economiche, determinate dall'investimento per la costruzione del nuovo edificio della chiesa, si ebbe un nuovo taglio nelle risorse a disposizione per attività musicali, che continuarono comunque, sebbene molto ridotte.

2. dal 1740 – anno in cui ripresero le sacre rappresentazioni, dopo il periodo di stasi dovuto a motivi economici – alla caduta della Repubblica: circa mezzo secolo in cui si ebbe una notevole attività di produzione di oratori. Di questa fase si conserva un importante gruppo di manoscritti: molte partiture con le parti, e gran parte dei libretti a stampa dedicati alle rappresentazioni. Intorno agli anni Quaranta del Settecento, e almeno fino ai Sessanta, alla Fava si produssero circa uno o due oratori all'anno, certamente con un grande impegno economico.

3. il XIX secolo, che vide, dopo la ricostituzione della Congregazione, dal 1821 in poi una vita musicale abbastanza intensa, connessa alle funzioni liturgiche sia nella chiesa, sia nella sala dell'oratorio, ma presumibilmente senza rappresentazioni di oratori sacri: un'abbondante serie di manoscritti rappresenta, in modo praticamente completo, questo periodo.

E' probabile che i manoscritti musicali di S. Maria della Consolazione non abbiano seguito la sorte del materiale dell'antica biblioteca, andata dispersa dopo il 1810 e ricostituita pochi anni più tardi; conservati in un locale retrostante l'organo della

chiesa, sono stati attentamente custoditi da padre Vittore Romagna (1837-1943), della Congregazione dei Redentoristi, anch'egli musicista, le cui partiture autografe sono conservate nell'archivio della Chiesa.

L'importanza del Fondo per la storia musicale, ma anche per l'approfondimento della realtà culturale veneta del Settecento, ne ha fatto oggetto di interesse da parte della Giunta Regionale del Veneto, che ne ha sostenuto finanziariamente la completa digitalizzazione e attraverso l'infrastruttura tecnologica la messa in rete³⁶. La scelta di riprodurre e rendere condivisibili questi documenti è un passo importante per divulgarne la conoscenza e permetterne la fruizione ad un numero sempre crescente di studiosi.

6. – *Il Fondo Libretti*

Il Fondo Libretti a stampa, già noto fra gli specialisti³⁷, è stato di recente completamente catalogato, e comprende – in numerose copie – 40 libretti stampati a Venezia, relativi alle esecuzioni tenutesi nell'Oratorio tra i secoli XVII e XVIII.

Con il termine «libretto», come è noto, si indica il volumetto, generalmente a stampa e di dimensioni ristrette, contenente il testo cantato o recitato in un melodramma o in un'altra composizione drammatico-musicale, come appunto gli oratori sacri che si rappresentavano all'Oratorio della Consolazione. Il libretto era dunque pensato per offrire allo spettatore una guida allo spettacolo, aiutandolo a seguire i testi cantati, mediante la lettura.

I libretti della raccolta della Fava riprendono la tipologia del genere: oltre al titolo del componimento sacro, riportano al frontespizio la sede dell'esecuzione, generalmente con la formula: «... componimento sacro per musica da cantarsi nell'Oratorio dei R.R. P.P. della Congregazione dell'Oratorio di S. Filippo Neri di Venezia», il luogo di stampa (sempre Venezia) e quasi sempre

³⁶ La digitalizzazione dei manoscritti è opera di Paolo Mauro (info@digital-codex.it). Il materiale digitale è consultabile al sito: <http://smcfava.regione.veneto.it/>

³⁷ Viene ad esempio menzionato in D. e E. ARNOLD, *The Oratorio in Venice*, London 1986.

l'anno. Sono tutti del XVIII secolo, tranne uno, relativo ad un'edizione tenutasi nel 1697, *Il combattimento degli Angioli, Tragedia spirituale*, di Girolamo Frigimelica Roberti, musica di Carlo Francesco Polaroli, stampato da Francesco Nicolini e qui presente in un solo esemplare annotato. Tra i nomi degli stampatori settecenteschi presenti, possiamo menzionare solo Simone Occhi e Giuseppe Bettinelli; quasi tutti i libretti infatti sono privi della notazione relativa alla tipografia.

Destinati ad una vita effimera, i libretti della raccolta sono pubblicati su carta non di grande qualità, in 12°, con coperta in brossura o in carta colorata, ma a volte ne sono rimasti privi.

Tale documentazione completa, sia dal punto di vista musicologico, sia da quello storico, quella fornita dai manoscritti settecenteschi delle partiture relative agli oratori eseguiti alla Fava nel Settecento, ed è parte integrante del Fondo musicale; un *corpus* di eccezionale interesse, che documenta l'attività musicale e pastorale dell'Oratorio.

SOMMARIO

Dalla fine del XVII secolo alla caduta della Repubblica, la Biblioteca dei Filippini della Congregazione dell'Oratorio a Santa Maria della Consolazione, dal 1912 passata alla cura della Congregazione dei Redentoristi, fu uno dei centri culturali più importanti della città lagunare. La sua storia si evolvette non soltanto attraverso gli ordinari modelli di formazione e incremento dei fondi librari religiosi, ma si arricchì delle peculiarità dell'attività pastorale oratoriana; e così, accanto al fondo di libri a stampa, vi si depositarono centinaia di manoscritti musicali e libretti degli oratori che si rappresentavano nella chiesa. Ma la biblioteca rifletté anche il dramma delle librerie religiose nel periodo della caduta della Repubblica e delle soppressioni di case e congregazioni religiose: e, paradossalmente, ne uscì arricchita di un fondo di manoscritti medievali che la rendono unica fra le odierne biblioteche religiose veneziane.

RÉSUMÉ

La bibliothèque des Pères de l'Oratoire de St Philippe Néri à Sainte Marie de la Consolation fut un des centres culturels les plus importants de Venise, et cela depuis la fin du XVII-ème siècle jusqu'à la chute de la République. En 1912 cette bibliothèque passa aux mains des Rédemptoristes. Son histoire ne suivit pas seulement le processus ordinaire de formation et d'accroissement des bibliothèques religieuses, mais elle s'enrichit grâce à l'activité pastorale spécifique des Oratoriens. Ainsi, outre les ouvrages imprimés, on y déposa des centaines de manuscrits musicaux et de livrets d'œuvres musicales représentées dans l'église. Mais la bibliothèque reflète aussi le drame de tant de bibliothèques religieuses aux temps de la chute de la République et de la suppression des maisons et congrégations religieuses, et paradoxalement elle en sortit enrichie d'un fonds de manuscrits médiévaux qui la rend unique parmi les bibliothèques religieuses de Venise.



DE VITA COTIDIANA REDEMPTORISTARUM STUDIA ET DOCUMENTA

SHCSR 55 (2007) 183-244

GIUSEPPE ORLANDI, C.SS.R.

LA FARMACOPEA DEL MISSIONARIO

IL RICETTARIO DI VINCENZO GAGLIARDI, C.SS.R. (1763-1841)

I. VINCENZO GAGLIARDI: 1. – *La vita*; 2. – *La personalità*; 3. – *Gli scritti*;
II. CURA DELLA SALUTE DEL MISSIONARIO: 1. – *La salute del missionario*; 2. – *Infermerie e infermieri*; 3. – *La farmacopea di Gagliardi*; III. I PRESIDI SANITARI: 1. – *Strutture sanitarie*; 2. – *Il contributo dei missionari*; CONCLUSIONE; DOCUMENTO

All'inizio di novembre, dopo avere implorata la protezione divina con la recita dell'*Itinerarium clericorum*, i missionari redemptoristi sellavano le loro cavalcature e si ponevano in viaggio. Si recavano nei luoghi in cui si sarebbe svolta la «campagna missionaria» di quell'anno, che – con un'interruzione tra la fine del carnevale e la domenica in Albis¹ – era destinata a durare fino alla fine di maggio, cioè per circa un semestre². Solo allora sarebbero rientrati nella casa religiosa.

I.

VINCENZO GAGLIARDI

1. – *La vita*

Questo ritmo scandì i giorni anche del p. Vincenzo Gagliardi³, nato a Castelvetere in Val Fortore (archidiocesi di Benevento) il 4 settembre 1763. La sua era una famiglia contadina

¹ La quaresima non costituiva un periodo di riposo per i missionari, che la impiegavano nella predicazione di corsi di esercizi spirituali. Cfr anche C. SPORTELLI, *Epistolae*, Roma 1934, 141.

² *Codex regularum*, p. 68, n. 100.

³ V. GAGLIARDI, *Direttorio Apostolico ossia Metodo di Missione*. (Introduzione, trascrizione e note di G. Orlandi), in SHCSR 30 (1982) 3-321.

abbastanza agiata, dato che poteva permettersi di inviare un figlio alla scuola, privandosi dell'utile che allora anche da un fanciullo si era soliti attendere. In una memoria autobiografica – purtroppo incompleta – egli stesso fissò alcuni degli avvenimenti e delle date principali della sua vita⁴.

Da essa si apprende che era nato «sano, salvo e [...] amato con specialità da' miei genitori, perché l'ultimo, per cui da essi fui ben nutrito, vestito, e mantenuto allo studio con tanto dispendio». A 17 anni, l'11 marzo 1780, con la tonsura, entrò «nella milizia ecclesiastica». Era soltanto accolto allorché, tre anno dopo, il 25 settembre del 1783, partì da casa – «nascostamente», forse per eludere la vigilanza dei familiari, contrari alla sua decisione di farsi religioso – per entrare nel noviziato della Congregazione del SS.mo Redentore a Sant'Angelo a Cupolo (Benevento)⁵. Emise la professione religiosa il 14 ottobre dell'anno seguente, e poco dopo venne inviato nella casa di Scifelli (Frosinone) per compiere la preparazione al sacerdozio. Lui stesso ci informa di una vicenda che doveva segnare per il resto della vita: «fui mandato agli studi negli Scifelli contado di Veroli, dove studiando con impegno, caddi in una febbre che doveva darmi la morte, ma aiutato da Dio, da' medici, e dall'assistenza de' miei fratelli, togliendomi la memoria, mi riebbi, ma [da] qui la oscurità, le tentazioni di vocazione, le simpatie. Povero me, non era tutto di Dio»⁶. Ammesso al sacerdozio il 28 ottobre 1786, probabilmente si trattene ancora a Scifelli per alcuni anni, forse per completare la sua preparazione teologica. Infatti nel 1789 risul-

⁴ [G. PASCOLI], *Note biografiche del P. Vincenzo Gagliardi*, in *Bollettino della Provincia Romana C.SS.R.*, 18 (1973) 108-109.

⁵ Si noti che Gagliardi venne ammesso tra i Redentoristi dello Stato pontificio, fatto che doveva avere un peso non irrilevante sulla sua vita. Cfr KUNTZ, *Commentaria*, X, 445-446; XI, 4.

⁶ In una relazione del «visitatore deputato» p. Sossio Lupoli, si legge a proposito di Gagliardi: «Essendo studente nella Congregazione, in una sua gravissima infermità, perdé totalmente la memoria e la chiarezza delle idee, tal che si rese come uno scimunito senza ricordarsi subito dopo pranzo cosa avea mangiato. Col tempo poi ricuperò qualche porzione de' suoi interni sentimenti, ma è rimasto abitualmente leso in essi, cosicché per la facilità di dimenticarsi delle cose, e per la confusione della mente, è inabile alla carica di Rettore, Maestro de' Novizi e di Prefetto degli Studenti». KUNTZ, *Commentaria*, XVI, 39-40.

tava tra i consultori di quella comunità. All'inizio del 1792 venne trasferito a Spello, nella diocesi di Foligno (Perugia), da dove il 12 aprile partì per intraprendere la sua prima «campagna» missionaria, sotto la guida sperimentata del p. Giuseppe Landi (1725-1797), rettore di quella casa e una delle figure più rappresentative della seconda generazione di Redentoristi⁷. A quella campagna, conclusasi il 24 luglio 1792⁸, ne seguì un'altra – la seconda del Gagliardi –, iniziata il 16 settembre dello stesso anno e terminata al principio del 1793⁹. Poco dopo il Landi dovette partire. Ma per il Gagliardi il periodo trascorso con lui a Spello – anche se della durata di appena un paio d'anni – rappresentò un apprendistato missionario prezioso, che lasciò in lui un'impronta indelebile. Nei quattro anni successivi alla partenza del suo maestro dall'Umbria, il Gagliardi non partecipò più a missioni, ma utilizzò il tempo disponibile nella compilazione e nella rielaborazione di alcune parti del suo repertorio di predicatore, un'attività che lo avrebbe impegnato per decenni. Dimorò a Spello fino a gennaio del 1798, allorché venne espulso dalle autorità francesi. Si recò a Roma, poi a Frosinone, ospite di quella comunità redentorista, dove fino a luglio. Per ordine delle autorità politiche, dovette lasciare la città e cercare rifugio a Schiavi, nel Regno di Napoli¹⁰.

La caduta della Repubblica Romana nel 1799 ripristinò a Roma l'autorità pontificia, rendendo possibile il rientro dei Redentoristi nelle case di Scifelli e di Frosinone. Data l'impossibilità di tornare a Spello, il Gagliardi venne «temporaneamente» destinato a Frosinone, dove restò fino al 1804, cioè fino al suo trasferimento a Scifelli in qualità di prefetto dei chierici e di maestro dei novizi. Doveva trattarsi di una destinazione provvi-

⁷ MINERVINO, *Catalogo*, I, 97.

⁸ I missionari furono nelle parrocchie di Tione, Fagnano, Ripa di Fagnano, Prato, San Demetrio, Rocca di Cambio: tutte della diocesi dell'Aquila. Cfr GAGLIARDI, *Direttorio apostolico*, 201-202.

⁹ I missionari furono nelle parrocchie di Rocca di Mezzo, Terranera, Pescocostanzo, Villa Sant'Angelo, Fossa, Sant'Usanio e Casentino: tutte della diocesi dell'Aquila, eccetto la terza (abbazia di Montecassino), la sesta e la settima (Chieti). *Ibid.*, 202.

¹⁰ *Ibid.*, 202-203.

soria, ma in realtà egli rimase ascritto a tale comunità anche in futuro.

Con la Restaurazione, il Gagliardi riprese a pieno ritmo l'attività missionaria, compatibilmente con l'esercizio della carica di superiore che ricoprì quasi ininterrottamente dal 1815 al 1821. Continuò a predicare missioni fino al 1827, allorché una malattia – che non tardò a divenire cronica¹¹ – gli impose il definitivo abbandono di tale attività¹². Venne a morte a Scifelli il 21 gennaio 1841¹³.

¹¹ *Ibid.*, 220-221. Il 7 dicembre 1825, Gagliardi scriveva da Scifelli al p. Silvestro Izzo, allora a Velletri: «Resto inteso delle sue apostoliche fatiche, e 'l Signore sia quello che le ne dia il centuplo. Ed a me che guardo il bagaglio cosa mi toccherà? [...] La ringrazio poi della memoria, che ha di un suo servo, e ne' di felici si ricordi di me, che meno i giorni in quest'angolo polveroso, ma a me grato, perché *haec est voluntas Dei*». AGHR, VIII. D. 29, 12/25-35. Nel recesso redatto il 5 ottobre 1834 dal p. Vincenzo Maria Fusco, al termine della visita canonica compiuta a Scifelli, si legge: «Abbiamo con propri occhi osservato che il buon vecchio Padre D. Vincenzo Gagliardi, per i mali fisici, da cui è gravemente aggravato, specialmente dalla paralisia e tremore delle braccia, trovasi nel pericolo [durante la celebrazione della messa] di far rovesciare il sacro calice, e di lasciare sia nel corporale, sia nella patena dei sacrosanti frammenti, che ben due volte abbiamo osservato esser restati nel corporale e patena; inoltre ci è sembrato che il canone ed altre orazioni secrete sian dette con troppa fretta, sebbene che tutto il resto la messa sia celebrata con proprietà; perciò ordiniamo al detto padre di non celebrare più senza l'assistenza di un compagno sacerdote, e di dire a semevoce il canone, e le altre orazioni secrete. Intanto preghiamo i padri giovani ad assisterlo *per turnum* una settimana per ciascheduno, e qualora uno fosse impedito supplisca l'altro, e sono inoltre pregati a non mostrare tedio, o retrosia nel prestare una tale assistenza». ARCHIVIO DEI REDENTORISTI, Scifelli, fil 3.

¹² In realtà, Gagliardi prese parte per l'ultima volta ad una missione cinque anni dopo, come ci informa lui stesso: «In quest'anno 1832 si andò colla santa missione in S. Donato, Diocesi di Sora, con sei Padri, *id est*: il Padre Giordano, Pesce, Perciballi, Padovano, Morone, ed io. Dove diedi gli esercizi a' Sacerdotti e Signori». GAGLIARDI, *Direttorio apostolico*, 220-221. Nella sua carriera aveva predicato complessivamente un centinaio di missioni: numero ragguardevole ma non eccezionale per un missionario di professione, e che tuttavia va ponderato alla luce dei drammatici avvenimenti politici, che gli impedirono un maggiore impegno apostolico, proprio quando egli era nel fiore degli anni.

¹³ Durante l'ultima malattia, Gagliardi fu assistito dal medico Musilli e da un certo Sossio. A proposito di quest'ultimo, nel registro di *Esito ed Introito dal 1836 fino [al] '58*, (in ARCHIVIO DEI REDENTORISTI, Scifelli) si legge («Esito del mese di Febbraio 1841»): «A Sosio, per l'assistenza di un mese e più prestata al

2. - La personalità

Per quanto riguarda la personalità del Gagliardi, le testimonianze dei contemporanei ce ne sono unanimi.

Nei registri della curia generalizia dei Redentoristi la notizia del suo decesso venne così annotata: "*In senectute bona, carico di meriti, spirò placidamente nel Signore*"¹⁴. E ancora: "Dopo consumata santamente tutta la sua vita, ch'era sempre presso di tutti in grande venerazione, munito di ultimi Sacramenti, placidamente spirò nel Signore"¹⁵. Meno benevolo nei suoi confronti, quando era ancora in vita, il giudizio di qualche confratello, probabilmente influenzato dalle vicende legate all'«Affare del Regolamento». Tant'è vero che, quando le acque si furono calmate, Gagliardi tornò a godere della stima di tutti. Tra le testimonianze che si possono addurre a sostegno di ciò, basti quella contenuta nella relazione della visita canonica alla casa di Scifelli, compiuta dal p. Pietro Luigi Rispoli nel giugno del 1819. «P. Gagliardi: egli è ottimo, ha tutte le qualità di vero Congregato, gode la più grande opinione, è il decoro della nostra Congregazione in tutte le contrade dove è stato conosciuto»¹⁶. Oppure la testimonianza del p. Di Sapia¹⁷, che negli anni trascorsi a Scifelli in qualità di rettore aveva voluto al suo fianco come economo e principale collaboratore Gagliardi, del quale scriveva: «Fu sempre irreprensibile, e tale l'esperimentai nei due trienni colà. A un semplice cenno mai replicava [...]. Educava quella gente rozza con tutta carità e fervore, giammai mancò di istruirla in tutte le pratiche di pietà. Fu divotissimo del S. Angelo Custode. Mai si lasciò in letto la mattina, e cinque minuti prima del tocco dello sveglia sentiva tre colpi alla porta della stanza, e rispondeva al cennato S. Angelo Custode: "ti ho sentito". Morì, qual visse, santamente»¹⁸.

fu P. Gagliardi, dato in danaro scudi 01.10». Il medico Musilli, invece, riceveva un compenso fisso di scudi 7 l'anno.

¹⁴ AGHR, *Cat.*, I, 37.

¹⁵ AGHR, *Cat.*, II, 12'.

¹⁶ KUNTZ, *Commentaria*, XVIII, 299.

¹⁷ Sul p. Gaetano Di Sapia (1789-1860), cfr MINERVINO, *Catalogo*, I, 68.

¹⁸ AGHR, XXXIX, App. II.

Altre prove del suo spirito di pietà e di mortificazione ce le offre il Gagliardi stesso. Una lista autografa di *Mortificazioni nel giorno del ritiro del mese approvate da' Confessori* elenca le seguenti pratiche: «I. Portar la catenella dalla levata sin alla fine dell'apparecchio [alla celebrazione della messa]. E questa mi fu mutata in tre atti di amore. II. Far le debite mortificazioni del venerdì in tavola. III. Farsi la disciplina, se non c'è in comune. E di tutti gli atti comuni farne il doppio. IV. Praticare qualche atto di umiltà, come scopare, lavar i piatti o altro, secondo mi si presenta l'occasione»¹⁹. Inoltre, in un altro elenco (*Mortificazioni per gli esercizi spirituali*), si legge: «I. In ogni giorno portarsi come quello del ritiro del mese. II. Aggiungervi la confessione annuale da farsi in uno dei detti giorni. III. Dippiù la disciplina a sangue per un *Miserere*, ed una Litania della Vergine coll'orazione. IV. Ed una delle notti dormir a terra»²⁰.

Cogli anni, i disturbi sofferti in gioventù si riprodussero e si accentuarono. Tanto che nel 1827 i superiori dovettero revocare la sua nomina a rettore di Scifelli. Provvedimento sollecitato anche dal p. Giuseppe Mautone, che il 14 ottobre scriveva al rettore maggiore a proposito del Gagliardi: «Egli è sordo, senza memoria, quasi stordito, che merita compassione; nell'esigere l'osservanza è debole e niente atto all'amministrazione temporale; tanto vero che nel tempo del mio governo qui [a Scifelli] fui costretto toglierlo da ministro; e non aveva quella età e quei mali organici che ha di presente. Si aggiunge che giorni sono da una paura avuta il tremolo che aveva in particolare nelle mani, si è accresciuto in modo che, nel dire la messa, gli cadde pel tremolo porzione del Sangue consacrato sopra l'altare, e ripugna di fare una lettera»²¹.

¹⁹ [PASCOLI], *Note biografiche*, 103

²⁰ *Ibid.*

²¹ KUNTZ, *Commentaria*, XIX, 415.

3. – *Gli scritti*

La labilità di memoria del Gagliardi, che per un predicatore doveva costituire un *handicap* particolarmente grave, ha avuto anche un aspetto positivo. Quello di costringerlo a tutto annotare, in modo da poter essere sempre pronto a fronteggiare le più svariate richieste che un predicatore di professione poteva ricevere. Si trattasse di missioni o di esercizi al popolo; del quaresimale o del panegirico del santo patrono di paesi e città; di corsi di esercizi ai religiosi o al clero diocesano, ai seminaristi o agli alunni di un collegio; del sermone mariano, che si teneva ogni sabato nelle chiese dei Redentoristi; o semplicemente dell'omelia domenicale, con la quale il missionario ricambiava il parroco del l'ospitalità accordatagli durante i viaggi da un luogo all'altro, da una missione all'altra. L'esperienza aveva insegnato al Gagliardi che non era affatto infrequente il caso di dover rivolgere la parola – con un preavviso minimo – ai più svariati uditori, «in luoghi dove non ci erano né libri, né tempo» per una adeguata preparazione prossima. Da qui la necessità di premunirsi in anticipo: «Il Missionario deve andar preparato a tutto»²². Il repertorio conteneva anche un testo (*Direttorio*) – compilato, o quanto meno condotto a termine nel 1806 – che illustrava dettagliatamente gli aspetti tecnico-organizzativi dell'attività missionaria (raccolti in quello che lui intitolò *Direttorio*).

Il repertorio del Gagliardi era contenuto in 11 volumi del formato di un libro in 16°, rilegati in robusta pelle e muniti di ganci o di lacci che li tenevano ben chiusi²³. Sia per le dimensioni relativamente ridotte che per la solidità della legatura erano quindi atti ad entrare nelle bisacce da viaggio, senza deteriorarsi troppo presto e, soprattutto, senza occupare inutilmente spazio prezioso. Anche per questo i volumi erano scritti con una calli-

²² Cfr la nota posta sul verso del frontespizio del vol. VI del *Direttorio apostolico* di GAGLIARDI.

²³ L'elenco dei volumi è in GAGLIARDI, *Direttorio Apostolico*, 197-199. Il vol. X (*Quaresimale Festivo e le Prediche di S. Giuseppe, dell'Annunziata, e dell'Addolorata, e ... alcuni fatti morali e curiosi per istruire, ma è stato ridotto*) non ci è pervenuto, essendo stato ceduto dall'autore stesso per ducati 4, in data imprecisata, a persona a noi sconosciuta.

grafia assai minuta, che consentiva di utilizzare al massimo lo spazio disponibile e quindi di contenere al massimo le dimensioni dei volumi. Cosa di particolare importanza per il missionario, che doveva conciliare l'opportunità di tenere a portata di mano il testo dei suoi sermoni, con la necessità di non caricare di un bagaglio eccessivamente pesante o ingombrante la cavalcatura che lo conduceva di paese in paese, durante l'intera campagna missionaria.

II.

CURA DELLA SALUTE DEL MISSIONARIO

1. – *La salute del missionario*

Coloro che si votavano all'attività missionaria dovevano godere «di buona salute e di forte complessione, per reggere ai pesi dell'Istituto». Inoltre, non dovevano essere «nell'esterno notabilmente deformati, né impediti di lingua nel favellare»²⁴. Le Costituzioni del 1764 ordinavano al superiore generale:

«Non ammetta in Congregazione se non giovani che giudicherà più che di certo abili e molto idonei a poter reggere al peso dell'Istituto, e giammai soggetti inutili ed incapaci, onde poi resti la comunità con suo gran danno oppressa e pregiudicata»²⁵.

I candidati dovevano superare un triplice esame: «di *corpo*, di *talento* e di *spirito*». A proposito del primo, le Costituzioni stabilivano:

«L'esame di corpo propriamente consiste in domandar loro come stanno di salute: se patiscono o hanno patito di petto; se hanno sputato sangue, da quando ed in che quantità; se sono stati o son'ostrutti; se patiscono di rottura²⁶; se loro fa danno l'oglio e perché; se patiscono d'umor salso²⁷; se il salume loro nuoce, e perché; se la veduta sta loro libera; se sono stati toccati

²⁴ Così stabiliva il Capitolo Generale del 1793. Cfr *Acta integra*, I, p. 158, n. 5.

²⁵ *Codex regularum*, p. 228, n. 498.

²⁶ *rottura*: 'ernia'.

²⁷ *umor salso*: nome popolare dell'herpes, e di alcuni tipi di eritema o di eruzione cutanea.

dal male della pazzia ed epilessia; se fossero offesi dal morbo gallico²⁸, o se patiscono di scrobuto²⁹, d'ipocondria, e ciò specialmente cogli avanzati di età³⁰; se le di loro case avessero qualche male ereditario o gentilezza³¹ di eticia, reumatismo, artritide o articolare, mal di testa, e se mai patissero di altra infermità, che poi li potesse rendere inutili all'osservanza, ed impotenti di portare il giogo della Congregazione. Il Rettore Maggiore e suoi consultori devono portarsi con sommo rigore ad esaminar questi punti, e di non ammettere giovani offesi da qualche male, onde si rendessero inabili per l'Istituto, protestandosi che venendosi a scoprire nel noviziato alcun male taciuto da essi nell'esame sono ipso facto esclusi e licenziati dalla Congregazione, quando questo fosse di qualche conseguenza, e si prevedesse di gravame alla comunità»³².

La loro attività causava un rapido logoramento dei missionari. Appena quarantacinque – e quando gli restavano solo

²⁸ Non desti meraviglia che si ritenesse necessario tale accertamento a carico di candidati alla vita religiosa. Infatti, le malattie veneree – dalla gonorrea alla sifilide (*mal francese*) – erano molto diffuse in tutti gli strati sociali. Lo prova, ad esempio, il fatto che nel 1853 «in un piccolo centro della costiera amalfitana, Cesarano, su meno di 500 abitanti, si contavano oltre sessanta casi di sifilide. Fra gli attaccati da quella terribile malattia vi erano finanche bambini, che – come scriveva l'Intendente di Salerno – lo avevano “contratto dalle mammelle delle genitrici”». R. MARINO, *Medicina e magia. Segreti e rimedi in due manoscritti salernitani del '700*, Roma 1991, 20. Il che dimostra che a volte si poteva essere contagiati senza alcuna responsabilità.

²⁹ *scrobuto*: 'scorbuto'.

³⁰ Nel Capitolo Generale del 1793 venne stabilito, a proposito dei candidati: «Si badi seriamente, che siano di un naturale docile e maneggevole, non già di temperamento difficile e fastidioso ed ipocondrico, i quali difficilmente riescono di vantaggio alla Congregazione». *Acta integra*, p. 158, n. 413.

³¹ *gentilezza*: 'gracilità di complessione, debolezza fisica'.

³² *Codex regularum*, p. 339, n. 889. Superato «l'esame del corpo», si passava a quello «del talento», condotto dal rettore maggiore con i sei consultori generali: «Dopo aver domandato il giovane giusta la sua età, a quali studi fosse stato applicato, lo esamineranno sopra ogni facoltà, che mai studiato avesse. Indi sulla spiega di quegli autori, che avranno avuto nelle mani ed anche di altri. Ma soprattutto se gli farà fare in istanza una breve traduzione da italiano in latino, e di latino in italiano, accordandosi il calepino per conoscere la sua abilità nella lingua latina». *Codex regularum*, p. 340, n. 890. L'esame «dello spirito» riguardava l'autenticità della vocazione del candidato. *Ibid.*, pp. 340-341, n. 891. Cfr anche *Acta integra*, p. 158, n. 413.

otto mesi di vita – il p. Paolo Cafaro (1707-1753) scriveva a un confratello nel 1753: «Mi piace il predicare. Ma per quanto più volte mi sono accorto, gli altri han dispiacere quando predico, avendo sperimentato che non riesco più»³³. Nel 1762 morì a 32 anni il p. Sebastiano Ricciardi. Due anni dopo, alla stessa età venne a mancare il p. Donato Melaccio, colpito da sbocco di sangue durante la predica.

Le fonti riguardanti le prime generazioni di Redentoristi offrono numerose testimonianze sul loro stato di salute e sulle malattie di cui soffrirono. Il p. Cesare Sportelli le divideva in due grandi categorie: della *mente* (depressione, «ipocondria», «malinconia», «scrupoli», ecc.), e del *corpo* («positive», «sostanziose»).

Di quella che aveva tutte le caratteristiche di una forte depressione soffrì a lungo, per esempio, il p. Francesco Margotta, come si apprende dalle lettere inviategli dal p. Cafaro³⁴. S. Gerardo Maiella, che aveva vissuto a Napoli con lui – quando «il Padre Margotta stava nel colmo delle sue penalità ed afflizioni di spirito, per cagione delle quali poco, anzi niente parlava, e stava con una tetraggine e malinconia continua» – era rimasto talmente colpito dalla sofferenza del confratello, da ottenere da Dio «di soffrire egli quella croce e penalità che prima affliggevano il riferito Padre»³⁵.

³³ P. Paolo Cafaro a p. Francesco Margotta: Morra, 16 gennaio 1753. P. CAFARO, *Epistolae*, Roma 1934, 64.

³⁴ *Ibid.*, 43, 49, 51, 53, 64. Il p. Isaia Marano (1797-1874) – a proposito del quale il superiore già nel 1827 aveva manifestato il timore «che vada alla pazzia, perché il suo temperamento non è tanto fermo» – nel dicembre del 1834 chiedeva di essere trasferito da Spoleto, perché «quel clima gli pregiudica agli emorroidi, che gli saltano alla testa». AGHR, VII, D, 13/a; VIII, B, 15/33.

³⁵ G. CAIONE – G. LANDI, *Tria manuscripta circa vita S. Gerardi Maiella, a coevis auctoribus composita, primum eduntur* (a cura di N. Ferrante – A. Sampers – J. Löw), in SHCSR 8 (1960) 254, nn. 140, 142. A quanto pare, l'offerta del Santo venne accolta da Dio, dal momento che, «a capo di giorni venne [...] la notizia che al Padre Margotta era già passata quella purga penosissima in cui il Signore l'aveva tanto tempo tenuto; ma, al contrario, si cominciò a vedere Fratello Gerardo non già gioviale di volto e con quella solita sua allegrezza, ma con una faccia cadaverica». CAIONE – LANDI, *Tria manuscripta*, 254, nn. 140, 142.

Per la cura di tali malattie, più che sul contributo dei medici – che pure non era escluso³⁶ – si confidava sull'aiuto dei direttori spirituali³⁷. Si era comunque consapevoli della difficoltà di guarigione che presentavano. Ragion per cui, ad esempio, era esclusa l'ammissione nell'Istituto o agli ordini di candidati colpiti da «mal di luna»³⁸.

Per la cura delle altre malattie – quelle appunto «positive», «sostanziose» – era previsto che la comunità provvedesse «ogni soggetto di medico e medicamenti», oltre che di «barbiere»³⁹.

³⁶ Il 20 giugno 1751, da Deliceto Cafaro scriveva a Margotta, allora a Ciorani: «Oh Dio! come si è buttata in braccio della malinconia! Veda di parlar col medico, perché mi pare, che sia residuo dell'infermità patita». CAFARO, *Epistolae*, 43.

³⁷ Nella stessa lettera a Margotta, Cafaro scriveva: «Non sò, se ancora tiene me per suo Direttore, come costì si spiegò due anni addietro, perché se lo sapessi la costringerei a tenere, che è anima molto cara a Dio». CAFARO, *Epistolae*, 43. Cafaro, invitandolo da Morra alla missione di Calitri, il 6 gennaio 1753 scriveva ancora a Margotta: «Veda ora di sollevare lo spirito, acciò non mi faccia vedere malinconica la sua faccia nell'arrivare alla mia presenza, altrimenti la pigliarò a scoppole. Vorrei sapere, che direbbe V.R. ad un altro suo pari che si ritrovasse in simili angustie? La compatisco, ma è necessario, che per ubbidienza si faccia forza a parlare. Mi dice che sta angustiata, lo credo, ma perché non ha da parlare? Le angustie non le mettono necessità di non parlare. Dunque perché il Superiore non potrà comandare per ubbidienza, che parli con tutte le sue angustie, tanto più che, parlando, lo spirito certamente si solleverebbe». CAFARO, *Epistolae*, 64.

³⁸ LETTERE, I, 327. Il 21 febbraio 1759 s. Alfonso scriveva da Napoli al p. Gasparo Caione: «Ho già dispensato i voti e licenziato dalla Congregazione [fr. Matarazzo?], perché è pazzo, né è più cosa per la Congregazione. Mandate subito a chiamare il padre che lo venga a pigliare». A. SAMPERS, *Epistolae 20 S. Alfonsi ineditae*, in SHCSR 13 (1965) 16. Il nome del confratello «pazzo» è stato depennato nell'originale della lettera, ma si trattava probabilmente di Michele Matarazzo, che era nato a Sant'Agata di Puglia il 26 maggio 1738 ed aveva emesso la professione religiosa il 31 agosto 1756. Diventato in seguito avvocato, venne ucciso da un rivale. MINERVINO, *Catalogo*, I, 202. Non mancarono casi in cui il confratello recuperò la salute mentale, come fr. Pasquale Lauro (1723-1763). Cfr MINERVINO, *Catalogo*, I, 233. Sulla diagnosi del dottor Santorelli di Caposele dei disturbi mentali del p. Celestino De Robertis, cfr O. GREGORIO, *Profilo storico del P. Celestino de Robertis CSSR (1719-1807)*, in SHCSR 15 (1967) 91-92.

³⁹ Il Capitolo Generale del 1793 stabiliva: «La comunità deve provvedere ogni Soggetto di medico, e medicamenti, di barbiere, di lavandaia, e di ogni altro necessario. Colla carità de' Superiori, e colla giusta moderazione de' Soggetti si conserva in vigore la perfetta vita comune». *Acta integra*, p. 133, n. 357.

Quest'ultimo – dato che all'occorrenza esercitava anche mansioni di chirurgo – era talora chiamato a praticare agli infermi i salassi, ai quali si ricorreva con una frequenza che oggi appare decisamente sconsiderata⁴⁰.

Data la necessità di ridurre al minimo la consistenza del bagaglio, nelle bisacce dei missionari non trovavano posto che le cose strettamente necessarie: un po' di biancheria e i testi delle prediche⁴¹. Se era facile procurarsi sul posto il cibo, non lo era sempre altrettanto trovare – specialmente negli sperduti villaggi in cui spesso erano destinati ad operare – le medicine necessarie.

Oltre alla fatica che la predicazione comportava⁴², la loro attività esponeva i missionari a gravi disagi⁴³. A cominciare dai

Cfr P.P. BLASUCCI, *Atti della Visita canonica del 1766 alla casa di Agrigento*, a cura di S. Giammusso, in *SHCSR* 5 (1957) 335.

⁴⁰ Infatti, il togliere sangue, senza una precisa necessità verificata dal medico, affaticava l'apparato cardiocircolatorio, induceva anemia e depauperava l'organismo di elementi vitali. Nel Settecento era ancora in voga la teoria dei quattro umori, secondo la quale il salasso era una pratica atta ad allontanare dal corpo gli «umori peccanti, concotti e putredinosi». Cfr note 91, 114-116. Alcune teorie mediche, ancora in voga nell'Ottocento, sostenevano che le malattie dipendevano dal diminuito o dall'accresciuto eccitamento (forza vitale), distinguendole quindi in due sole classi: quelle da debolezza (*asteniche*), o da eccessivo vigore (*steniche*). Queste ultime si curavano con un frequente e generoso ricorso al salasso, spesso eseguito da «praticoni» con scarsa o nulla conoscenza delle malattie e tantomeno dei segni e sintomi che distinguono le une dalle altre. Con risultati spesso disastrosi per i pazienti. Cfr nota 66. Tra le vittime illustri di questa dissennata pratica clinica va annoverato s. Gerardo Maiella (1726-1755), morto a 29 anni. Consumato dalla tisi, negli ultimi mesi di vita venne ripetutamente salassato («alla vena della testa», «al piede», ecc.) Cfr CAIONE – LANDI, *Tria manuscripta*, 254, nn. 208-209.

⁴¹ Del p. Bernardo Apice (1728-1769) è stato scritto: «Nei suoi viaggi di missione, benché lunghi e disastrosi, non aveva seco altro che il puro necessario del giorno, aspettando tutto il dippiù dalla divina Provvidenza». A. DE RISIO, *Croniche della congregazione del SS. Redentore*, Palermo 1858, 312.

⁴² Si tenga conto, inoltre, che in genere la durata della predica era molto maggiore di quella oggi praticata. Del p. Fiocchi, ad esempio, è stato scritto: «Tirava le sue prediche le due, e d'inverno anche le tre ore». DE RISIO, *Croniche*, 216.

⁴³ Scrive P.L. RISPOLI (*Vita del B. Alfonso M.a de Liguori*, Napoli 1834, 194): «I paesi tra i confini della Provincia di Salerno, e quella di Basilicata sono assai malagevoli. Aspre sono le vie. Rigida, o umida n'è l'aria. Mancano spesso i necessari comodi alla vita. Alfonso vi si applicava con piacere». Infatti, «lo zelo di Alfonso ci volea per travagliare in Basilicata, e nei confini della Provincia

viaggi, spesso compiuti con avverse condizioni meteorologiche. Il 29 gennaio 1746, ad esempio, Sportelli informava da Sant'Agata di Puglia il p. Giovanni Mazzini dell'esito della missione di Cerignola, durante la quale era «caduto ammalato con febbre nell'ultimi giorni, ma per grazia del Signore» si era «ristabilito subito». Il 22 gennaio, con gli altri missionari aveva lasciato la città, diretto a Sant'Agata: «partissimo con l'acqua, dalla quale fossimo accompagnati tutt'il giorno, sicché giungessimo in Ascoli tutti bagnati di acqua. Ebbimo una stanza e due letti, e ci accomodassimo tutti e nove. La mattina, anche bagnati di acqua, ci partissimo per S. Agata, con giornata così fredda, che diventammo sorbetta»⁴⁴. Benché in quella missione Sportelli avesse sostituito s. Alfonso «caduto ammalato col petto», il Santo dovette disapprovare il rischio che in quella circostanza il confratello aveva corso insieme agli altri missionari. Lo lascia credere una lettera della fine di dicembre di un paio di anni dopo, nella quale si legge:

«Oh Dio mio, era tempo quello di partire ieri? Io stava sull'altare: mi potevate dimandare una parola e dire che pioveva, ch'io non vi faceva partire. Queste frette inordinate de' missionari non mi piacciono. Quando cade malato poi un soggetto, è maggior male che lasciar dieci missioni. Orsù, sia regola generale da oggi avanti in tutta la vita mia, e questa fatela sentire leggere a tutti di costì, e poi leggetela al rettore di Caposele e a tutti, ricordando mi della bella partenza che si fece un'altra volta dalla Cirignola»⁴⁵.

«Dichiaro dunque esser volontà mia espressa, a cui non vo-

di Salerno. Montagne scoscese, dirupi, valloni, torrenti, fiumi, boschi, e desolate campagne non atterrivano Alfonso, ed i suoi Compagni. Le strade tra i sassi, fanghi, crete, e precipizi le attraversava Alfonso lieto, giulivo, cantando inni di lode a Gesù, ed a Maria, e così animava i Missionari suoi». *Ibid.*, 114.

⁴⁴ La lettera continuava: «Avevamo premura, perché mi era stato scritto dal Padre che io dovea cominciare la missione la domenica 23. Ma trovassimo il Padre in S. Agata, che avea cominciato la missione il sabato 22, ed avendo predicato la domenica, caduto ammalato col petto, ho dovuto io proseguire la missione». SPORTELLI, *Epistolae*, 121-122.

⁴⁵ Il Santo si riferiva alla missione di Cerignola del gennaio 1746. Sportelli, che alla fine di essa era stato «alcuni giorni malato con febbre», aveva dovuto mettersi in cammino con i compagni per Sant'Agata di Puglia, dove li attendeva s. Alfonso («il Padre»). *Ibid.*

glio interpretazioni, che niuno, almeno de' coristi, si parta mai colla pioggia, se non fosse tempo di està, o il viaggio fosse molto breve, o il caso fosse straordinariissimo; metto quest'eccezioni per quiete de' superiori; del resto, voglio che non mai alcuno de' coristi si parta colla pioggia, ancorché si avesse da far la missione a Parigi. E questa conservatela per memoria»⁴⁶.

Il Fondatore manifestò anche in altre occasioni la sua preoccupazione di salvaguardare la salute dei missionari – per esempio, escludendone l'invio in località malariche⁴⁷ – anche se non sembra che i suoi ordini venissero presi troppo alla lettera⁴⁸.

Il rischio di contrarre patologie dell'apparato respiratorio (faringite, laringite, raffreddore, tosse, ecc.), che spesso provocavano afonia, era quasi inevitabile, date le circostanze in cui i missionari esercitavano il loro ministero. Nel giugno 1747, ad esempio, Sportelli scriveva ad un amico: «È terminata la missione di Andretta, che è stata di gravissimo incommodo, mentre la chiesa sta scoperta, ed abbiamo incontrato il tempo piovoso, e coll'umido vento, e freddo. Anno detto che per miracolo non mi

⁴⁶ S. Alfonso a un superiore: Ciorani, 26 dicembre [1748]. Copia in AGHR, SAA/02, 200. Cfr LETTERE, I, 159-160.

⁴⁷ LETTERE, I, 348 (1756); TELLERÍA, I, 802, n 54. Il 18 settembre 1745, morì di febbre malarica fr. Vito Curzio, uno dei primi compagni di s. Alfonso. Cfr DE RISIO, *Croniche*, 81. Anche in seguito, le precauzioni adottate non sempre si rivelarono efficaci. In occasione delle missioni predicate nel 1825 in diocesi di Velletri, il 29 settembre il p. Silvestro Izzo scriveva al rettore maggiore che «questa città è di un'aria poco salutare, ma l'uso della neve e la cautela giova[no] moltissimo». A quanto si diceva, i missionari avrebbero corso un vero pericolo solo nella zona costiera della diocesi. «L'aria cattiva è solamente in Cisterna, Ostia ed altro paese che si potrebbe riserbare in novembre e dicembre, quando le arie sono rotte». Ma il 20 dicembre scriveva ancora al rettore maggiore: «Ieri sera tornarono li PP. da Cisterna, ed il P. Sapia e De Concilii incomodati dalla febbre». AGHR, VI, D, 31/9 e 20; VII, B, 10/b. Da Corigliano, dove era rientrato, il 24 ottobre 1834 il p. Gian Camillo Ripoli informava il rettore maggiore di aver contratto la malaria a Fagnano e di essersi curato con il chinino e con la china. AGHR, VII, G, 29.

⁴⁸ Da Pagani il 18 marzo 1750 Sportelli scriveva all'amico Andrea Filippi: «Mi vedeva quasi totalmente ristabilito, ma avendo dovuto portarmi a' Ciorani per strada mi bagnai dalle ginocchia in giù, e quell'umido freddo mi rinnovò un altro piccolo tocco, ma per grazia di S.D.M. me ne sono ristorato in buona parte». SPORTELLI, *Epistolae*, 224.

sono ammalato. La predica della Madonna non la potei terminare, perché l'acqua, ed un vento freddo mi saettava tutte le ossa»⁴⁹.

Se a curare tali malattie giovavano i mezzi anche allora disponibili, quasi impossibile era invece debellare quelle polmonari, specialmente la tubercolosi («mal sottile»). Si trattava di una patologia infettiva tra le più contagiose e più diffuse allora in Italia, che solo la scoperta nel 1882 da parte di Robert Koch (1842-1910) del suo agente eziologico («bacillo di Koch») fece uscire dall'impenetrabile alone di mistero che l'aveva accompagnata nel corso dei secoli. Numerosi furono i missionari redentoristi del Settecento colpiti da questa malattia, i più illustri dei quali furono s. Gerardo Maiella e il beato Gennaro Maria Sarnelli. A Sportelli che temeva di essere affetto «d'etticia», nel gennaio 1738 mons. Tommaso Falcoia – evidentemente considerato un esperto, anche se la sua risposta era stata formulata solo dopo aver consultato un medico – enumerava i sintomi di essa: «febre continua, tosse ostinata, e sputo di sangue»⁵⁰.

A conferma dell'inefficacia delle terapie allora disponibili, valga l'esempio di quella suggerita nel dicembre del 1741 dallo stesso mons. Falcoia a Sportelli, per curare il p. Mazzini, sofferente «nel petto»: «Se avete dello balsimo simpatico⁵¹ ungetecene un poco su della parte offesa del petto, e ponetevi una car-

⁴⁹ *Ibid.*, 145.

⁵⁰ FALCOIA, 359. L'11 agosto 1740, mons. Falcoia, chiedendo a Sportelli informazioni su uno sbocco di sangue del p. Francesco Saverio Rossi – che morirà il 12 gennaio 1758, dopo essere stato «travagliato per anni diciotto da uno sputo marcioso (TANNOIA, II, 282) – scriveva: «Bramerei sapere, v. gr., s'è stato con tosse; s'è stato spurgo; s'è stato con qualche segno di putredine, ecc. E qual concetto ne fanno i medici, che viene dal petto, dalla testa, se dallo stomaco, se dall'atrachea, ecc., se vi è segno di febbre, ecc.». *Ibid.*, 405.

⁵¹ Di questo rimedio, «S. Alfonso nelle *Cose di coscienza*, p. 14, ne dà anche la composizione: «Ricetta del Balsamo simpatico: Mummia, oncie 2 e mezza; Litergiglio d'oro, oncie 2 e mezza; Boria Orientale, oncie 2 e mezza; Vitriolo Romano robificato, oncie 2 e mezza; Sema-Bitrovo di Levante, seu Radica di S. Appiretro. Si mettono dentro 30 oncie di oglio vecchio e cotto nell'acqua, e ci si rivoltano per 2 giorni. Poi si fa bollire il tutto a fuoco lento di carbonella, voltandosi con cocchiara per 24 ore continue. Si applica attorno in giro unguendo alla parte offesa, e serve per ferite, fistole, ecc.». Cfr S. RAPONI, *La spiritualità redentorista delle origini*, in *SHCSR* 44 (1996) 462.

ta straccia sopra, e copritelo con un pannolino caldo»⁵². Dal canto suo, Sportelli curava una sua «piccola espurgazione [...] viscosa tenace» dei polmoni, con qualche «picciola tintura» di sangue, assumendo «un poco di gomma la mattina, ed una tazza di decotto di papagno la sera»⁵³. Al p. Angelo Roscigno, morto nel 1755 a 32 anni, «il sangue usciva dalla sua bocca a bacili». Non lo salvarono né la mutazione d'aria, che gli aveva dato qualche sollievo, e neppure «tutti li medicamenti possibili» somministratigli⁵⁴. S. Alfonso – di cui peraltro era nota la speciale attenzione riservata a questo tipo d'infermi, benché dovesse condividere anche lui l'opinione di Ippocrate circa queste malattie: «ab omnibus cognoscuntur, sed a nemine curantur»⁵⁵ – alla fine non seppe suggerire alla superiora di un monastero rimedio più efficace per la cura delle numerose consorelle colpite da tubercolosi che «andare a posta in qualche ora determinata del giorno avanti qualche immagine divota di Maria SS.ma con tutta la comunità a recitarle una litania con fede, acciocché liberi il monastero da quest'afflizione»⁵⁶.

Evidentemente, in quel caso specifico non era possibile attuare l'isolamento delle inferme. Cosa che invece cercavano di praticare i Redentoristi. Mons. Falcoia, ad esempio, nel 1742 raccomandava che un fratello convalescente usasse «tutte le cautele possibili, acciò non cagioni mal all'altri». Aggiungeva inoltre, a proposito di un candidato atteso nella casa di Ciorani: «non lo pongano in stanze sospette di qualche male lasciato dall'altri fratelli ammalati, né facciano usarli cose, da quelli usate»⁵⁷.

Dato che la medicina del tempo non era in grado di fornire loro cure efficaci, i confratelli colpiti da malattie polmonari veni-

⁵² FALCOIA, 429.

⁵³ SPORTELLI, *Epistolae*, 29-30. Il papagno era l'oppio del papavero. Cfr F. D'ASCOLI, *Dizionario etimologico napoletano*, Napoli 1990, 425.

⁵⁴ O. GREGORIO, *Il p. A. Roscigno (m. 1755), collaboratore di S. Alfonso moralista*, in *SHCSR*, 17 (1969) 377.

⁵⁵ TELLERÍA, I, 799.

⁵⁶ S. Alfonso a suor Maria Fortunata Micheli, superiora delle Clarisse di Mola di Bari: Arienzo, 14 giugno 1767. A. SAMPERS, *Epistolae S. i Alfonsi ineditae scriptae tempore sui episcopatus, ann. 1762-1775*, in *SHCSR* 9 (1961) 329.

⁵⁷ FALCOIA, 431.

vano assegnati a mansioni compatibili con il loro stato di salute⁵⁸, e all'occorrenza dispensati da qualsiasi compito.

Altre patologie che colpivano i missionari erano quelle circolatorie (specialmente cardiovascolari e cerebrovascolari)⁵⁹ e l'ernia inguinale⁶⁰.

⁵⁸ Il p. Apice, già «leso al petto» all'età di 28 anni, nel 1756 venne dispensato dal tenere la «predica grande». LETTERE, III, 680. Morì a 41 anni, di broncopolmonite e infarto: «Reduce dal Seminario di Conza, dove dato aveva gli esercizi spirituali, venne attaccato nel collegio di Nocera da un male di petto con infiammazione e febbri, che fra poco lo ridusse all'estremo. Si apprestarono tutti i mezzi dell'arte salutare, onde salvare una vita tanto preziosa, ma ogni diligenza andò vuota di effetto». DE RISIO, *Croniche*, 317. Gli Statuti del 1764 ordinavano al prefetto degli infermi: «Se il male è contagioso, stia attento a far tenere tutto separato, e con cautela dal fratello, e morto il fratello, non manchi di far subito radunar il tutto, conservando quello che si può, ma non per uso de' soggetti, e bruciando e spezzando il resto, sian tele, tavole, vasi di creta o di vetro». *Codex regularum*, p. 444, n. 1238.

⁵⁹ Cfr A. SAMPERS, *Missioni dei Redentoristi in Calabria dirette dal P. Carmine Fiocchi, 1763-1765*, in SHCSR, 28 (1980) 130.

⁶⁰ Di ernia («rottura») soffriva anche s. Alfonso, che da Arienzo il 22 agosto 1771 scriveva al p. Angelo Maione, dimorante a Napoli: «Sento che Fratello Francesco [Tartaglione] sta travagliato colla rottura. Fate venire qualche norcino a spese mie che l'osservi, perché in questi mali vagliono più i pratici che i medici. Penso che, verso il largo del Castello, vi sia più di uno di questi pratici. Io ho patito bene e patisco ancora di rottura; onde dico che primieramente bisogna attendere a fare entrare dentro quel che è uscito di fuori, poco a poco, senza far violenza; e giova ammolire la parte con mantechiglia. Io sono stato travagliato più volte coll'intestino uscito di fuori e con gran dolore, e così ho rimediato. Dopo poi che il tumore è entrato dentro, bisogna adattarvi il riparo, non di legno che non serve a niente, come ho fatta la speranza, ma di pezza che più assetta colla parte: e così io mi sento bene da molto tempo. Ma il riparo bisogna tenerlo bene stretto, non dico la notte quando si sta al letto, ma quando si cammina o si sta in piedi». LETTERE, III, 701. Cfr TELLERÍA, I, 698. Altri confratelli che, affetti da questa patologia addominale, utilizzavano il cinto erniario («riparo») sono menzionati nella lettera del 20 aprile 1751 di p. CAFARO (*Epistolae*, 42) al p. F.S. Rossi. Si trattava di un «male assai facile a succedere a noi missionari», a detta del p. Sosio Lupoli (1747-1831), che aveva fatto introdurre nel proprio della Congregazione l'ufficio e la messa di s. Calogero (23 novembre 1819), avendo constatato con i propri occhi le guarigioni miracolose operate dal Santo, «specialmente pei mali di ernie, di cui anch'egli era affetto». *Cronaca*, fasc. IV, p. 130, in ARCHIVIO DEI REDENTORISTI, Scifelli. Cfr anche *Documenta authentica*, p. 96, n. 79.

2. - *Infermerie e infermieri*

Le Regole dell'Istituto prescrivevano che «essendoci qualche soggetto infermo», ciascuno doveva sentirsi in obbligo «di spesso visitarlo, e caritativamente consolarlo e servirlo; e ciò specialmente [...] nelle infermità gravi e fastidiose, e molto più se mortali»⁶¹. Gli statuti del 1764 raccomandavano al rettore di usare tutta la carità verso gli infermi facendo «puntualmente eseguire quanto dal medico è stato ordinato; giungevano a dire che, in caso di necessità, si vendessero i calici, «quando ciò fosse necessario per soccorrerli»⁶². L'assistenza agli infermi era coordinata da un apposito «Prefetto», che doveva essere sempre sacerdote. Dipendeva da lui il fratello infermiere, che aveva «sotto la sua custodia quanto appartiene all'infermeria, letti, biancheria, suppellettili ecc. tenendone nota per darne conto al Superiore». Doveva aver «cura, che l'infermeria stia pulita, e che intorno l'ammalato non vi sia cosa, che possa nausearlo, potendo adornarla con fiori, et immagini devote». Sempre a proposito dell'infermiere, era anche detto: «Si provvederà, quando vi siano dell'infermi attuali, di tutto quello abbisogna per ordinario, p. es. acque lambiccate, sciroppi catarrali, ecc., droghe per consumati, conserva per la testa, sangue d'irco, e di lepre»⁶³, tè, caffè per decotti ecc.

⁶¹ *Codex regularum*, p. 34, n. 15.

⁶² *Ibid.*, p. 441, n. 1233. Cfr anche RAPONI, *La spiritualità redentorista delle origini*, 462-463. A detta di TANNOIA (II, 337-338), s. Alfonso raccomandava «ai rettori locali tutta la carità cogli infermi: e bisognando, soleva dire, che si vendano anche i calici». Ciò valeva «per qualunque infermo, anche per il menomo tra i fratelli serventi». Nello stesso tempo, però, «non permetteva che per ristabilirsi in salute andato si fosse in propria casa». Il Santo conosceva bene la differenza tra veri e falsi malati, e per smascherare questi ultimi aveva escogitato un metodo ingegnoso: «Avendo osservato, che taluni la mattina dispensavasi dal intervenire in Coro all'orazione comune, o perché la notte poco avevano dormito, o per altro pretesto, egli, stimandolo rincrescimento, e non preciso bisogno, ordinò all'infermiere, che lor portato avesse, terminata l'orazione, una ciotola di tè; e replicarcela ogn'ora, con imporgli non levarsi di letto, se non venuto il medico: vale a dire, che dovean restar digiuni. L'invenzione ebbe l'effetto desiderato. Tutti i mali si viddero svaniti, e pieno il Coro la mattina prima del tempo». TANNOIA, II, 349-350.

⁶³ «Il sangue di vari animali e lo stesso sangue umano ricorre spesso nella farmacoepa del passato. Il sangue d'irco è indicato per la cura della polmo-

Come ancora di zucchero, et aromi, ecc. Avrà una piccola cucina attaccata all'infermeria, acciocché nelle malattie gravi, e mortali possa far apparecchiare, ecc.»⁶⁴.

Le Costituzioni del 1764 – nell'ambito dei criteri da seguire nella costruzione delle nuove case – stabilirono delle norme per l'assistenza, spirituale, oltre che sanitaria, da prestare agli infermi:

«Vi sarà in un luogo asciutto ed arioso una piccola cappella domestica, capace per la comunità, in cui dovrà farsi il capitolo delle colpe, ed ogni altra conferenza spirituale da tenersi da' nostri. Accanto a questa si situeranno quattro stanze per comodo degl'infermi, due delle quali sporgeranno in quella co' loro finestroni, affinché gli infermi più aggravati, possano da dentro il letto non solo comunicarsi ed udire la messa, ma sentire ancora le lezioni spirituali, conferenze che in detta cappella si faranno, e nello stesso luogo si situeranno ancora le stanze della spezieria ed infermeria per aversi pronto alle mani quanto bisogna agl'infermi, ma soprattutto vi sarà la stanza dell'infermiere»⁶⁵.

Sulla professionalità dei fratelli infermieri siamo poco informati. A quanto pare, si trattava di autodidatti, scelti soprattutto per le qualità umane⁶⁶. Gli Statuti del 1764 – che dedica-

nite. [...] Il sangue di lepore per la cura della erisipela. [...] Il sangue di lucertola per la cura della pelle [...], di tartaruga per "la giallizza della faccia" [...], di volpe per la sciatica [...], di toro per togliere le lentiggini». MARINO, *Medicina e magia*, 138.

⁶⁴ *Documenta coeva de nostris Regulis et Constitutionibus primitivis*, in *Analecta* 6 (1929) 373-374. All'infermiere era inoltre prescritto: «Avviserà il Superiore dell'Infermità de' Fratelli, e quando il male avanzasse a gravezza, acciocché quegli possa provvedere e per i Sacramenti e per tutt'altro necessario ecc. Procuri, che gl'infermi non siano infastiditi da soverchie visite, onde il Superiore farà, che si unischino in poco numero i Fratelli, che anderanno a visitarli, non facendosi romore, né parlandosi molto. Procuri tenere nell'infermeria libri devoti, acciò se tal'uno desiderasse un poco di lezione spirituale, potrà farcela, ma per breve tempo, acciò non possi nuocere alla testa». *Ibid.*, 374.

⁶⁵ *Codex regularum*, p. 393, n. 1056.

⁶⁶ Nel *Libro delle consulte dal 1824 al 1858 della casa di Scifelli* (ARCHIVIO DEI REDENTORISTI, Scifelli, fil. 6/2) si legge sotto il 23 luglio 1836: «Essendosi tenuta la consulta dai Padri di questa casa di Santa Maria del Buon Consiglio se debba accettarsi per fratello laico un giovane per nome Giovanni Bova di Napoli, di cui si asserisce che sappia fare alquanto le barbe, e sappia ancora un poco salasiare, di professione calzolaio, attese le anzidette qualità, si è con-

vano vari numeri al «Fratello infermiere»⁶⁷ – affermavano, infatti, che «il carattere di questo fratello è propriamente la carità e l'amore. Amerà gli infermi come le pupille degli occhi, e si farà tutto a tutti per consolar tutti, e veder tutti contenti e consolati»⁶⁸. In qualche caso le comunità potevano avvalersi dell'opera di confratelli certamente più qualificati, dato che erano entrati nell'Istituto dopo aver compiuto l'apposito percorso formativo ed esercitato la professione medica. Come il padre Pasquale Giuliani 1730-1804⁶⁹ e il padre Rosario Maria Malta (1772-1842)⁷⁰, autore di una *Diatriba physico-medico-clinica*⁷¹. O come Pietro Santagata (1736-1794), che – rinunciando ad ascendere al sacerdozio, al quale gli era stato inizialmente destinato – aveva preferito imitare l'esempio di s. Gerardo Maiella da poco deceduto e restare nello condizione di fratello coadiutore⁷². Di lui si legge

chiuso che si accetti pure, colla condizione di tenerlo qui prima in esperimento per un paio di mesi».

⁶⁷ *Codex regularum*, pp. 462-466, nn. 1307-1314.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 462, n. 1307. Tra i precetti per l'infermiere vi era anche il seguente: «Cadendo taluno infermo, noti il giorno e l'ora in cui si ammalò, ed avverta in qual tempo ed ora lo prenda e lasci la febbre, si per avisare il medico ed il prefetto, come anche per regolare i cibi ed i medicamenti. Venendo il medico ci stia egli presente, e stia attento ad osservare con puntualità quanto da quello vien determinato». *Ibid.*, p. 464, n. 1311.

⁶⁹ MINERVINO, *Catalogo*, I, 90.

⁷⁰ *Ibid.*, I, 107. Il 22 settembre 1831, il p. Giovanni Camillo Ripoli scriveva da Tropea al rettore maggiore: «Ho dato pure la proibizione che il P. Malta medicasse gli esteri; ma non ho stimato dare allo stesso l'ubbidienza formale, perché, essendo il detto Padre ubbidientissimo e docile, non è capace di commettere un difetto quando l'è stata manifestata la volontà del Signore, e V.P. R. ma può stare sicura che non mancherà». Aggiungeva che, «non essendoci in Tropea medici buoni», era opportuno permettere al p. Malta di accogliere almeno le richieste di aiuto di «qualche benefattore insigne», almeno per qualche consulto. AGHR, VII, H, 16 e.

⁷¹ *Diatriba physico-medico-clinica de sanitate tuenda, atque servanda iuvenibus studiosis SS. Redemptoris proposita. Auctore Rosario M. Malta eiusdem Congregationis presbytero philosophiae ac medicinae doctore. Utilis et lyceis, collegiis, clericorum seminariis et qualicumque corpori morali*, Neapoli: ex typ. P. Tizzano, 1837. – 22 cm., XI, 41 p., copia in Biblioteca Nazionale di Napoli, B. Branc. 141A 11(10).

⁷² O. GREGORIO, *Da medico a fratello Redentorista. Fr. Pietro Santagata C.SS.R (1736-1794)*, in «S. Alfonso» 7 (1936) 48-49, 65-68, 85-86, 124-127, 163-166; 8 (1937) 5-10, 16-17.

che non solo «amava teneramente i congregati malati, assistendoli senza ripugnanza nelle malattie più fastidiose. Angelo di pazienza era sempre pronto a correre al loro capezzale per sollevarli coi suoi rimedi»⁷³.

Nonostante il divieto tassativo di «tenere speziaria, o vendere medicamenti ecc.»⁷⁴ – e in ciò differenziandosi dalla prassi di tante comunità religiose, specialmente dei grandi monasteri – le case redentoriste finivano inevitabilmente per divenire punto di riferimento per le popolazioni circostanti. Nella biografia del predetto fr. Pietro Santagatata si legge, ad esempio, che durante la sua permanenza a Deliceto (Foggia) «concorrere si videro da ogni parte quantità d'infermi, chi tocco da un male e chi da un altro. Sembrava la nostra porteria con meraviglia e consolazione comune il sopportico della [Piscina] Probatice, aspettando ognuno la venuta di Fr. Pietro come quella dell'angelo che dar dovea moto all'acqua. A chi prestava de' mezzi e ricettava, a chi tagliava ulcere e cancrene, a chi dava del fuoco e a chi applicava empiastri; né vi era infermo che non profittasse dell'opera sua o che a casa non ritornavasene consolato. Un simile concorso recava non lieve incomodo al Collegio: la piccola farmacia domestica doveva fornire i medicamenti, mentre la sartoria somministrava le fascie e la cucina i necessari ristori alimentari. Fr. Pietro non ignorava la situazione difficile; la carità però lo spingeva a prodigarsi senza risparmio. Tante volte quasi piangendo manifestava con bel modo al padre rettore il bisogno dei poveretti. Per di più, a non poche persone dovè dare alloggio nella foresteria, o perché richiedevano la cura o perché venute da luoghi lontani. Non ci mancarono gli episodi, che avrebbero spenta una carità meno generosa. Qualche malato, dopo la dimora gratuita di vari giorni nella foresteria, vedendosi sano, prendeva le lenzuola e i guanciali e senza salutar il suo benefattore andava via al primo albergiare. Ci fu pure chi, evacuata la paglia, portò seco il saccone»⁷⁵.

⁷³ *Ibid.*, 125.

⁷⁴ *Documenta coeva*, 377.

⁷⁵ GREGORIO, *Da medico a fratello Redentorista*, 126. Per un certo periodo, fr. Pietro fu anche medico personale del card. Francesco Maria Banditi, arcivescovo di Benevento. *Ibid.*, 163-166.

3. – La farmacopea di Gagliardi

È in questo contesto che si colloca il prontuario medico-farmacologico del p. Gagliardi, intitolato *Ricettario, o sia Diversi specifici, e rimedi per alcuni mali usuali, e cronici, ne' quali soggiace la misera umanità per ordine alfabetico situati*⁷⁶. L'autore dovette essere indotto a compilarlo anzitutto dalla necessità di far fronte in qualche modo alle malattie a cui erano esposti i membri della comunità religiosa di Scifelli – della quale egli fu a lungo superiore – e gli abitanti del villaggio in cui essa sorgeva⁷⁷. Inoltre, l'esperienza gli aveva insegnato che nelle località in cui per lo più operavano, i missionari non sempre trovavano un medico da consultare o un farmacista da cui acquistare i rimedi necessari. Da qui la necessità di un prontuario di cui avvalersi nelle emergenze.

I rimedi registrati da Gagliardi erano probabilmente frutto della propria esperienza, anche se la biblioteca di Scifelli – dove egli trascorse gran parte della vita – possedeva dei prontuari di botanica e di medicina. Come quelli di Charles BONNET (1720-1793), *Contemplazione della natura del signor Carlo Bonnet dell'Accademie Imperiali di Germania e di Russia...* Nuova edizione riprodotta dall'autore, Venezia 1790, vol. 3; e di W. BUCHAN (1729-1805), *Medicina domestica o sia trattato completo dei mezzi semplici per conservarsi in salute impedire e risanare le malattie opera utile e adattata all'intelligenza di ciascuno...*, edizione terza italiana, Padova 1800, voll. 8.

Nel *Ricettario* di Gagliardi qualche rimedio è detto «infuso», «rettificato» e «stillato», il che fa supporre che egli disponesse di un laboratorio, per quanto rudimentale, e che col tempo avesse

⁷⁶ Il *Ricettario* consta di 17 fogli, di cm 12,5x19,5). È inserito nel vol. IV (*Esercizi spirituali agli Ecclesiastici e ai Seminaristi, ecc.*) del repertorio di Gagliardi, tra la Parte II (*Dieci giorni di riforme a' giovani di Seminario, o Collegio, e scuole pubbliche, compilate negli Scifelli nel 1806*) e la Parte III (*Riforma a' giovani ordinandi sulle materie degli ordini, sì minori che maggiori, divisa in dieci capitoli, compilata e terminata a' 6 ottobre 1822*). Ciò indurrebbe a porne la compilazione tra il 1806 e il 1822.

⁷⁷ Lo prova il fatto che il *Ricettario* contiene indicazioni per la fabbricazione di un balsamo atto a curare l'amenorrea.

acquisito anche qualche competenza in fatto di botanica, di chimica e di farmaceutica. Infatti, se la distillazione poteva realizzarsi agevolmente («Si fa quando si mette qualche medicamento secco o duro in infusione dentro un liquore per separarne la virtù»⁷⁸), lo stesso non poteva dirsi della *rectificatio* («una specie di purificazione o di esaltazione chimica, che d'ordinario si fa col mezzo di reiterate distillazioni»⁷⁹), e della distillazione. Quest'ultima era di due tipi: «*Distillatio per descensum*, si fa, quando mettesi il fuoco sopra la materia che dee riscaldarsi; allora essendo l'umidità rarefatta, e non potendo il vapore che n'esce innalzarsi a cagione del fuoco che lo respinge, si precipita e distilla nel fondo del vaso». L'altro tipo era la «*Distillatio per ascensum*, [che] è un distillare alla maniera ordinaria, quando si mette il fuoco sotto il vaso, che contien la materia da riscaldarsi, affinché l'umidità si alzi al capitello per ricader poi nel recipiente»⁸⁰. Forse Gagliardi si procurava le erbe necessarie, adibendo ad «orto dei semplici» parte del giardino del noviziato di Scifelli, normalmente destinato alla coltivazione dei fiori per l'altare. Il resto poteva acquistarlo nella farmacia della vicina abbazia cistercense di Casamari⁸¹. Ignoriamo fino a che punto i confratelli si fidassero della sua perizia di autodidatta. Ma sappiamo per certo che almeno in caso di malattie serie – quando non si trattava di emergenze, come quelle che potevano verificarsi in missione – preferivano ricevere i rimedi da mani più accreditate⁸².

⁷⁸ N. LÉMERY, *Farmacopea universale*, Venezia 1762, 17.

⁷⁹ *Ibid.*, 23.

⁸⁰ *Ibid.*, 14.

⁸¹ Cfr P. CAPUTO – D. TORRE, *L'assistenza ospedaliera e farmaceutica nell'abbazia di Casamari*, Casamari 1972.

⁸² Tra gli ordini impartiti dal p. Silvestro M. Izzo il 30 settembre 1828, al termine della visita canonica alla casa di Scifelli, vi era il seguente: «I medicinali si prendano dalla spezieria di Casamari». ARCHIVIO DEI REDENTORISTI, Scifelli. Nel registro dell'*Esito ed introito dal 1836 fino [al] '58* della stessa casa (*ibid.*), nel mese di dicembre del 1839 sono annotati scudi 12 «per medicine prese in Casamari in due anni». La farmacia di Casamari era stata aperta al pubblico nel 1821, dopo che fr. Giacobbe Margiore aveva conseguito a Roma la patente di speciale. Cfr CAPUTO – TORRE, *L'assistenza ospedaliera*, 73.

III.

I PRESIDI SANITARI

1. – *Strutture sanitarie*

I profili degli operatori sanitari del tempo – il testo qui riportato si riferisce a Roma e allo Stato pontificio, ma la situazione era simile anche nel resto d'Italia⁸³ – sono stati così descritti:

«Prima dell'Illuminismo la professione del medico era completamente diversa da quella del chirurgo. Il medico era colui che studiava all'università e conseguiva il diploma di laurea in Filosofia e Medicina. Forte dei suoi studi, dava la diagnosi della malattia in base all'esame di urina, sangue ed escreato. Infatti in ogni casa esisteva il recipiente per raccogliere l'urina (*matula*).

«Il medico, quando visitava il malato, gli tastava il polso ed osservava e assaggiava le urine per scoprire come si muovevano gli umori all'interno del corpo. Per ristabilire gli umori, le basi della terapia consistevano in salassi, purghe, emetici, e clisteri che non venivano praticati direttamente dal medico ma da figure che oggi chiameremmo "paramediche": chirurghi, norcini, barbieri, litotomisti, oculisti e cavadenti.

«I chirurghi, riuniti nella Confraternita di San Cosmo, si occupavano della medicazione delle ferite, della cauterizzazione, dell'incisione, dell'applicazione di unguenti e di impiastri. Accanto a loro operavano i barbieri che eseguivano per lo più salassi e clisteri. I salassi servivano a ristabilire l'equilibrio umorale e venivano eseguiti con lancette e coppette, mentre i clisteri liberavano il corpo dalle scorie dei processi di nutrizione.

«I litotomisti e gli oculisti provenivano principalmente da Preci e da Norcia, dove nel Medioevo era nata una scuola che durò fino al XVIII secolo: per questo motivo erano detti anche norcini. Si trattava di chirurghi specialisti nell'estrazione del "mal della pietra", come allora erano chiamati i calcoli vescicali, e nell'operazione della cataratta e dell'ernia.

⁸³ Per uno sguardo d'insieme sulla storia della medicina italiana nel Settecento, cfr E. BRAMBILLA, *La medicina del Settecento: dal monopolio dogmatico alla professione scientifica*, in *Storia d'Italia. Annali. 7 (Malattia e medicina)*, a cura di F. Della Peruta, Torino 1984, 5-147.

«L'estrazione dei calcoli vescicali era molto comune, anche per la grandezza dei calcoli che si formavano. Per estrarre tali calcoli gli strumenti erano il catetere, il litotomo, i conduttori e le tenaglie»⁸⁴.

La situazione cominciò a mutare verso la metà del Settecento, quando i chirurghi gradualmente passarono «dalle umilissime condizioni cui per tradizione li relegava un'arte subalterna alla medicina "filosofica", al rango di operatori qualificati non privi di conoscenze teoriche»⁸⁵.

La terza figura maggiormente coinvolta nella cura della salute era lo speziale. Come è noto, l'erborizzazione, la raccolta di essenze naturali, la distillazione dei succhi e l'estrazione di sostanze rimasero alla base della farmacologia sino alla moderna chimica delle sintesi. Fino ad allora, la preparazione dei rimedi era abbastanza semplice, e richiedeva pochi strumenti:

«Le erbe venivano coltivate negli "orti dei semplici" e messe ad essiccare dopo la raccolta; dopo averle triturate e ridotte in polvere con torchi e mortai, erano conservate in apposite scatole.

«L'estrazione dei semplici avveniva all'interno dei laboratori in appositi alambicchi e storte per la distillazione. Le polveri erano conservate con l'aggiunta di varie sostanze: grassi animali, vegetali e perfino umani; zuccheri o miele oppure aceto. A seconda di tali aggiunte, la consistenza del medicamento cambiava: poteva essere liquido, sciropposo o cremoso e veniva conservato in recipienti di ceramica e di vetro. A seconda della consistenza variava anche il recipiente: quelli a bocca larga, come gli albarrelli e i barattoli, contenevano i medicinali pastosi come gli unguenti, mentre i medicinali liquidi venivano conservati nei fiaschi, nelle bottiglie e negli orci.

⁸⁴ MUSEO STORICO NAZIONALE DELL'ARTE SANITARIA (Ospedale di S. Spirito in Sassia, Roma), *Medici, chirurghi e cavadenti*, in www2.comune.roma.it/artesanitaria/percorso_02.htm - 15 (consult. 13 ottobre 2006).

⁸⁵ R. PASTA, «L'Ospedale e la città»: *riforme settecentesche a Santa Maria Nuova*, in «Annali di Storia di Firenze» 1 (2006) 83. Il piano presentato ai Riformatori dell'università di Padova il 14 dicembre 1780 prevedeva che lo studio della chirurgia avvenisse a tre livelli: «grande e sublime» (tre anni); la seconda, «bassa» (due anni); e la terza, «servile flebotomia» (un anno).

«Sui contenitori di ceramica la maggior parte delle volte era riportato un cartiglio su cui era scritta con forma abbreviata, spesso in caratteri gotici, il nome del contenuto affinché lo speciale – l'antico farmacista – potesse disporre facilmente di ciò che gli serviva»⁸⁶.

Come precedentemente detto, l'attività missionaria del p. Gagliardi si svolse soprattutto nel Regno di Napoli, dove la massima autorità sanitaria era il protomedico, cioè il «medico ordinario del Re»⁸⁷. Giuseppe Galanti ne descriveva così le mansioni:

«Esercita giurisdizione sopra tutti i medici, cerusici, speciali di medicine, barbieri e levatrici⁸⁸ per cause del mestiere. Le nostre leggi vietano esercitare l'arte medica senza approvazione e privilegio del collegio di Napoli⁸⁹ o di Salerno, o senza permesso del protomedico». Che «concede non solo licenze, ma privilegi a' medici, a' chirurghi⁹⁰, agli speciali di esercitar la lor arte e in ogni anno li visita. I diritti annessi a tale ufficio sono: Per ogni privilegio di medico ducati 17:50. Per quello di chirurgo ducati 15:50, e ducati 11:50 se si spedisce per semplici ferite cutanee. Per lo pri-

⁸⁶ MUSEO STORICO NAZIONALE DELL'ARTE SANITARIA (Ospedale di S. Spirito in Sassia, Roma), *Medici, chirurghi e cavadenti*, in www2.comune.roma.it/artesanitaria/percorso_06.htm – 13k (consult. 13 ottobre 2006).

⁸⁷ A. SANTORELLI, *Il protomedico napoletano, ovvero dell'autorità di esso. Dialogo raccolto da un discepolo... e data in luce dal signor Fabio Cava*, Napoli, 1652. Analoghe mansioni esercitava, nello Stato pontificio, il Protomedicato Generale, corrispondente grosso modo al Ministero della Sanità degli attuali Stati.

⁸⁸ Le levatrici potevano essere patentate «per il solo esercizio dell'arte ostetrica, non per la cura dei malati». Nell'università di Napoli la cattedra di ostetricia venne fondata nel 1777. *Ibid.*, 5.

⁸⁹ A proposito delle Scuole del Regio Ospedale degli Incurabili di Napoli, Galanti scriveva: «Sono sotto la direzione del protomedico del Regno, il quale non agevola il privilegio di medicina nel collegio de' dottori, senza essersi frequentate». G.M. GALANTI, *Nuova descrizione storica e geografica delle Sicilie*, I, Napoli 1787, 354.

⁹⁰ I chirurghi si dividevano in «privilegiati» dai collegi medici di Napoli o di Salerno, e «non privilegiati». *Ibid.*, 211-212, 381. A un livello più basso si collocavano, anch'essi muniti di licenza, «ciarlatani» e altri praticanti itineranti. D. GENTILCORE, *I Protomedicati come organismi professionali in Italia durante la prima età moderna*, 5, in www.le.ac.uk/hi/people/pdfs/protomedicato_napole-tano (consult. 14 ottobre 2006).

vilegio di speciale ducati 15:50. I medici e chirurghi così privilegiati pagano in oltre 6 carlini l'anno; i fisici e chirurghi non privilegiati, per la licenza di medicare, pagano 12 carlini l'anno. Le levatrici pagano carlini 35 all'anno. I Dottorati ne' collegi di Salerno e di Napoli non sono soggetti a visita, né a pagamento alcuno»⁹¹.

Affiancavano il protomedico un «consultore» – «col parere del quale ministra[va] le cose di giustizia» – un «coadiutore» (assistente) e un «mastrodatti» (notaio)⁹². Col tempo, il protomedicato divenne molto più importante per la funzione fiscale che per quella medica⁹³.

Il protomedico aveva giurisdizione anche sulle spezierie. Lo coadiuvavano gli otto speciali principali di Napoli, che formavano il cosiddetto *Collegio degli Otto*⁹⁴. Il protomedico visitava nel mese di ottobre le spezierie della capitale e dei suoi Casali, mentre i subalterni visitavano ogni due anni quelle delle province. In tale occasione esaminavano anche i barbieri che salassavano e le levatrici, concedendo loro le licenze e riscuotendone il relativo importo. Chi operava senza la licenza incorreva nella pena di 50 ducati⁹⁵. I visitatori non avevano invece nessuna giurisdizione sui medici e sui chirurghi «graduati».

⁹¹ GALANTI, *Nuova descrizione*, 210-211.

⁹² «Nel 1752 al protomedico fu tolta dal re Carlo III l'autorità di giudicare cause civili, ma quello non era mai stato un ruolo molto importante. Mentre il tribunale del Collegio dei Dottori (di legge e di medicina) era il decimo in ordine di precedenza nel Regno, quello del Protomedicato era il penultimo (preceduto dal tribunale delle meretrici e seguito solo da quello dei portallettere)». D. GENTILCORE, *I Protomedicati come organismi professionali in Italia durante la prima età moderna*, estratto da *Avvocati, medici, ingegneri. Alle origini delle professioni moderne* (Atti del convegno, San Miniato di Pisa, 8-10 maggio 1995), a cura di M.L. Betri e A. Pastore, Bologna 1997, 2.

⁹³ A Napoli, i vari diritti e multe pagati al Protomedicato spettavano alla Camera della Sommaria. «Il Protomedicato era solo uno dei tanti arrendamenti (dal castigliano *arrendar*, dare in appalto); secondo questo sistema l'arrendatore (o affittatore) offriva all'asta pubblica una somma di denaro anticipata, basata sulle entrate annuali dovute a quell'ufficio. Poi l'arrendatore si impegnava all'esazione delle imposte o diritti, di solito tramite un sistema di subaffitti. Per l'arrendamento del Protomedicato, istituito nel 1609-1610, il primo arrendatore pagò 8,330 ducati, tenendo per sé gli emolumenti derivati dall'emissione di patenti e privilegi, le visite alle spezierie e l'imposizione di multe». *Ibid.*, 93.

⁹⁴ GALANTI, *Nuova descrizione*, 211.

⁹⁵ *Ibid.*

A proposito della visita degli speciali, Galanti scriveva:

«Ogni speciale è tenuto presentare la visita annuale, secondo il *petitorio* che in ogni quattro anni si stampa dal Collegio degli otto. *Petitorio* si chiama la nota de' rimedi semplici e composti, de' quali ogni speciale deve tenere assortita la sua bottega⁹⁶. Se essa si trova a dovere, lo speciale non dovrebbe pagare per dritto di visita che 6 carlini. Quando poi gli agenti del protomedico trovano medicine di cattiva qualità, o vietate, o che abbiano prodotti cattivi accidenti, carcerano il reo [...]. Gli agenti del protomedico procedono ancora contro coloro che eccedono le facultà ricevute, o che fanno il medico o lo speciale senza licenza»⁹⁷.

La visita sarebbe stata efficace, solo se avesse colto lo speciale di sorpresa. A detta del protomedico Santorelli, doveva essere come la morte, di cui si sa che deve venire, ma se ne ignora il giorno o l'ora. «Questo per impedire che si sbarazzasse dei medicinali difettosi o inferiori, o si facesse prestare medicinali buoni da un altro speciale prima della visita – reati che si verificavano ugualmente (nonostante la minaccia di una multa di ben cento-cinquanta ducati)». Col tempo la procedura era diventata più se-

⁹⁶ Giuseppe DONZELLI (1596-1670), *Petitorio napolitano spiegato, et illustrato dal dottor Giuseppe Donzelli napolitano. Nel quale si contiene quanto deue, per obbligo tenere ciascheduno spetiale di questa citta, e regno nella sua spetiaria, e mostrare nelle regie visite, che si faranno dal protomedico. Con due aggiunte...*, in Nap.: per Nouello De Bonis stampatore arcieuesc., 1663. Dello stesso autore cfr anche: *Teatro farmaceutico dogmatico, e spagirico del dottor Giuseppe Donzelli napolitano, barone di Dogliola, abbellito, e arricchito di molte aggiunte in diversi luoghi fattevi da Tommaso Donzelli... e registrate dal medico pratico Niccolo Ferrara-Aulisio. In questa novissima edizione nuovamente accresciuto di varie cose non più stampate, e principalmente di un dotto utilissimo Trattato delle droghe del cel. signor Giambatista Capello. Opera utilissima a tutti i professori, e studiosi di medicina, chirurgia, e farmacia, come ancora a ciascheduna persona, che si diletta dell'arte nobilissima della chimica*, in Venezia: nella stamperia Remondini, 1763. Il *Teatro farmaceutico, dogmatico, e sparagirico* del Donzelli, ebbe tanta fortuna che ebbe la prima edizione nel 1666 e la diciannovesima nel 1726. Quasi tutti i medici e gli speciali applicavano le ricette contenute in quel *sacro testo*.

⁹⁷ GALANTI, *Nuova descrizione*, 211-212. A proposito del Collegio Medico di Salerno, Galanti scrive: «Oggi questo conferisce la laurea dottorale nelle facultà di medicina, e si numerano intorno a 40 dottori all'anno». *Ibid.*, 359.

vera, essendo stata abolita la norma che concedeva agli speciali un preavviso di 24 ore⁹⁸.

Lo svolgimento della visita era il seguente:

«Lo speciale doveva presentare i medicinali dalla “tavola” (cioè la tabella ufficiale di medicinali semplici e composti) man mano che gli venivano chiesti. Poi lo speciale visitatore “vede, odora, tocca e gusta quanto bisogna”, prima di passare i medicinali al protomedico sostituto».

Naturalmente, la «partecipazione di ufficiali – governatori, sindaci, ecc. – e di medici del luogo alle visite veniva incoraggiata, anche per garantire che venissero eseguite correttamente. Malgrado queste garanzie, spesso gli speciali subivano malvolentieri le visite delle loro botteghe e il pagamento del diritto della visita di cinque carlini, ed i visitatori dovevano assicurarsi di ricevere ciò che gli era dovuto senza offendere gli speciali. Ma tutta la buona volontà del mondo non poteva impedire che uno speciale ostinato, accusato di esercizio abusivo, chiudesse le imposte della bottega, si desse alla macchia o cercasse asilo nella chiesa parrocchiale»⁹⁹.

Galanti non aveva gran concetto né dei medici¹⁰⁰, né degli speciali. A proposito di questi ultimi scriveva che «pochi intendono la chimica e sanno preparare una buona medicina. Questo è un male generale in tutti i paesi di Europa»¹⁰¹.

Lo stesso autore stimava che «le persone soggette al protomedicato» fossero al suo tempo (1787) circa 10.000. Ed aggiungeva: «I medici e chirurghi che si privilegiano in Napoli ed in

⁹⁸ GENTILCORE, *I Protomedicati*, 4.

⁹⁹ *Ibid.*, 4-5.

¹⁰⁰ «Per verità, la professione del medico è utile quando è empirica, e non è considerata che in ragione della debolezza umana. Si chiama il medico quando si soffre un male, perché questo è l'uso. Egli fa bene agli speciali con dar corso alle merci delle loro botteghe, ci dà buone speranze, ci consola, e questo è tutto quello che si può ottenere, quando si capita in mani discrete. Nella classe de' medici sono i chirurghi, le lavatrici, gli speciali. Si è notato che i primi sono veramente utili, come egualmente lo sarebbero le levatrici istruite, le quali meritano la protezione del governo». GALANTI, *Nuova descrizione*, 380-381.

¹⁰¹ *Ibid.*, 381.

Salerno sono circa 120 all'anno, ad ognuno de' quali dandosi 20 anni di vita, avremo 2.400», per un totale di 12.000¹⁰².

Meno generici i dati offerti dal censimento realizzato negli anni 1809-1810, da cui risultava che nel Regno (escludendo le due Calabrie), per circa 5 milioni di abitanti, erano circa 10.000 le persone che esercitavano le arti sanitarie (medici, chirurghi, barbieri-salassatori, speciali, levatrici, ecc.). I medici erano più di 3.000 (6,2 medici ogni 10.000 abitanti). Nella capitale erano 180 (un medico ogni 2.500 abitanti), cioè il 3.6% del totale dei medici del Regno. Chirurghi e barbieri-salassatori erano complessivamente circa 3.000. Le levatrici erano circa 2.000 e altrettanti gli speciali¹⁰³.

Nel 1811, nella Provincia di Salerno gli addetti all'assistenza sanitaria erano 164 medici, 75 chirurghi, 173 levatrici e 160 salassatori. Gennaro Guida, che forniva tali dati nella sua *Relazione statistica relativa alla sussistenza e conservazione delle popolazioni del Principato Citeriore*, esprimeva «giudizi estremamente negativi su tutti gli addetti all'arte salutare: sui medici dei quali i più avevano "appena appresa la definizione dell'arte medica e quasi tutti la ignoravano perfettamente", sui salassatori incapaci di "discernere la diramazione delle vene", sulle levatrici, nient'altro che "vecchie streghe addette a guastare il parto e le madri"»¹⁰⁴. A prescindere dal loro livello professionale, i medici non erano uniformemente distribuiti sul territorio:

«Ai 79 che operavano nel distretto di Salerno, facevano riscontro i 20 del distretto di Campagna, i 25 del distretto di Sala e i 40 dell'estesissimo distretto di Vallo. In quest'ultimo nel 1817 si contavano anche 32 speciali, 31 salassatori e 37 levatrici. Poiché il distretto comprendeva 55 comuni e oltre cento frazioni, risulta che molti centri abitati non disponevano neppure di un salassatore e di una levatrice»¹⁰⁵.

¹⁰² *Ibid.* Secondo Galanti, «il numero delle levatrici, de' salassatori e di coloro che medicano con semplice licenza, è di circa 10 mila». *Ibid.*, 210-211.

¹⁰³ GENTILCORE, *I Protomedicati*, 6.

¹⁰⁴ MARINO, *Medicina e magia*, 14.

¹⁰⁵ *Ibid.*

È stato scritto che – visti lo scarso numero degli operatori sanitari, la scarsa disponibilità «di molti comuni ad assumere un medico condotto e la diffusa miseria che non permetteva a molta parte della popolazione di pagarsi il medico e le medicine» – le riforme attuate nel Decennio Francese e confermate dal restaurato governo borbonico avevano finito col far peggiorare la situazione. Sottraendo alla Chiesa la gestione degli ospedali e di ogni altra analoga struttura si era inteso compiere un passo avanti sulla via della laicizzazione e della modernizzazione. In pratica, la soppressione di molte case religiose «per la popolazione dei piccoli centri costituì la perdita di importanti punti di riferimento. I conventi erano rispettati non solo come luoghi di culto, ma anche perché in essi vivevano persone istruite, persone che avevano viaggiato e alle quali, in caso di necessità, si poteva ricorrere per consigli ed aiuti [...] e i monaci sapevano preparare infusi e decotti meglio di qualunque speciale»¹⁰⁶.

2. – *Il contributo dei missionari*

Nelle sue peregrinazioni apostoliche, Gagliardi era venuto in contatto con gli operatori sanitari della periferia del Regno. Aveva avuto così la possibilità di valutarne pregi e difetti.

Come gli altri missionari, egli condivideva con i confessori la responsabilità di illuminare i fedeli sullo stato reale della loro coscienza, inducendoli quindi a porre rimedio ad eventuali errori e colpe per mezzo di una buona confessione. Quest'ultima costituiva anche uno degli scopi principali – se non lo «scopo» – della missione popolare. Era quindi comprensibile che i predicatori itineranti, votati a tale apostolato straordinario, non trascurassero di soffermarsi su questo argomento. Per esempio, nelle istruzioni serali a tutto il popolo, ma anche e soprattutto in quelle riservate ai diversi ceti. Le liste elaborate dal Gagliardi possono considerarsi un quadro della vita di ogni giorno, fedele, anche se parziale (perché essa è vista, per così dire, *in negativo*). Infatti, ci informano sulle innumerevoli possibilità di prevaricazione, specialmente della classe dirigente (*Amministratori e Capi di Univer-*

¹⁰⁶ *Ibid.*, 15.

sità, Governatori, Giudici ed Attuari, Avvocati e Procuratori, Notari, Scrivani e Mastrodatti, Mercanti, Capitani e Soldati, ecc.), oltre che sugli espedienti messi in atto dal popolo (Aratori, Carbonari, Cucitori, Fabbri, Falegnami, Scarpari, Zappatori, ecc.) per sopravvivere, per difendersi dalle insidie del mondo circostante¹⁰⁷.

Secondo Gagliardi, le colpe del *Medico* e del *Chirurgo* erano le seguenti

«1. Pecca il Medico [e il chirurgo] non sapendo la sua professione, ed è obbligato al risarcimento de' danni; né può scusarsi che egli è privilegiato¹⁰⁸, poiché anche gl'ignoranti delle volte o per frode, o per danari, o per favori si privilegiano.

«2. Se non medica secondo i precetti dell'arte, ma vuole fare l'esperienze¹⁰⁹, se applica medicamenti vigorosi prima di conoscere il male, se non studia ed a tempo non visita gl'Infermi, pecca ed è obbligato alla restituzione.

«3. Pecca se dubita che il medicamento probabilmente avrà a nuocere all'Infermo e glielo dà, ed è anche tenuto alla restituzione; dippiù pecca se nelle cose nocive è indulgente coll'Infermo. E finalmente se lascia la cura di un Infermo prima che conviene, per cui ne succede o l'allungamento del male o la morte, pecca coll'obbligo del risarcimento.

«4. Se fa tagliare qualche membro, del quale si dubitava se doveva o no tagliarsi, o se, essendovi la necessità, si fa fare l'operazione a chi non è pratico. Più, se fa ricette ad alcuni speciali, che sa che non hanno buone medicine, potendo avere cose buone da altri. O pure se, per suo privato guadagno o altro mal fine, fa sì che il male vada a lungo.

«5. Se in malattie pericolose non fa prendere agl'infermi gli ultimi Sacramenti, o se per sanare gl'infermi propone loro per

¹⁰⁷ GAGLIARDI, *Direttorio Apostolico*, 222-240. Avvertimenti ed esortazioni erano indirizzati anche ad altre categorie (*Ecclesiastici, Artisti, Donne sposate, Zitelle*, ecc.). *Ibid.*, 241-257.

¹⁰⁸ «Le nostre leggi vietano esercitare l'arte medica senza approvazione e privilegio del collegio di Napoli o di Salerno, o senza permesso del protomedico». GALANTI, *Nuova descrizione*, 210.

¹⁰⁹ Scarsa la considerazione di Galanti per i medici: «Si chiama il medico quando si soffre un male, perché questo è l'uso. Egli fa bene agli speciali con dar corso alle merci delle loro botteghe, ci dà buone speranze, ci consola, e questo è tutto quello che si può ottenere, quando si capita in mani discrete». *Ibid.*, 381.

medicina qualche peccato, come la fornicazione, l'ubbrachezza, l'aborto, e pecca anche col dimostrare di queste cose il solo desiderio.

«5. Se a donna gravida ordina medicine non necessarie, dalle quali probabilmente ne può seguire aborto. O se dà medicine per non far concepire. Se è facile a dar licenza di mangiar carne ne' giorni proibiti, o di non far digiunare le vigilie a chi può; e così di dispensar l'Ufficio a' Sacerdoti infermi, ma che ponno.

«6. Se non avvisa, o non fa avvisare l'infermo a far testamento per levare le liti tra gli eredi; o che lasci quel peccato abituale, potendo la sua ammonizione in tal tempo riuscir utile.

«7. Se essendo salariato dal pubblico si fa ancora pagare da' particolari, o se non lo essendo si fa dare più del dovere; o se fa comprare medicamenti inutili e non necessari perché fa parte collo speciale, pecca ed è tenuto alla restituzione.

«8. Pecca se non medica al povero gravemente ammalato, perché non ha come pagarlo; se dice male degli altri Medici acciò non siano chiamati; se contraddice al parere di un altro Medico, che sa esser migliore del suo, ed è obbligato alla restituzione.

«9. Se in necessità urgente impedisce che si chiami altro Medico, o se senza necessità ne fa chiamare un altro, acciò questo faccia chiamar lui da' suoi infermi. Se si carica di tanti ammalati, che non può arrivare, essendoci altri Medici ancora più abili di lui. E finalmente se scuopre qualche peccato dell'infermo, come causa del male; pecca in questi casi, ed è obbligato al risarcimento»¹¹⁰.

Lo *Speziale*, sempre secondo Gagliardi, peccava:

«1. Se, non essendo sufficiente o abile, esercita l'uffizio. Se non attende sopra a' servi quando manipolano le medicine. E se, senza il parere del Medico, dà medicine gagliarde, e ci è l'obbligo di restituire.

«2. Se dà medicine senza ben intendere la ricetta del Medico. Se nell'essenziale varia la medicina contro la ricetta del Medico. O se dà ad occhio quel che il Medico prescrive a peso; o per sua negligenza non si dà a tempo la medicina all'infermo, per cui non fa operazione; pecca ed è obbligato alla restituzione.

«3. Se, pensando che il Medico abbia errato in ordinare la medicina, senza consultar[si] con esso la dà, pecca ed è tenuto al danno. Se nella speziaria tiene droghe guaste e corrotte, e le

¹¹⁰ Cfr GAGLIARDI, *Direttorio apostolico*, 230-231. Cfr anche S. ALFONSO, *Istruzione e pratica pei confessori*, Torino 1887, 628.

dà per medicine, e se per spacciarle le loda; se a donne gravide o sospette per tali dà medicine senza la ricetta del Medico. [Pecca ed] è tenuto al danno cagionato.

«4. E se, nella visita che fa il Protomedico, da altre speziarie si fa imprestare quelle medicine che sarebbe obbligato a tenere, così per ingannare al Protomedico»¹¹¹.

Naturalmente, ignoriamo se e in che misura gli ammonimenti dei missionari erano efficaci. C'è tuttavia da supporre che qualche risultato lo ottenessero, dal momento che continuavano ad essere proferiti.

CONCLUSIONE

Secondo il sistema ippocratico-galenico della medicina classica – in voga dall'antichità fino al Settecento – la malattia era determinata dalla *discrasia* dei quattro umori (*sangue, muco o flemma, bile gialla e bile nera*), normalmente presenti nell'organismo umano sano in equilibrata miscela (*eucrasia*). Per mantenere o recuperare lo stato di salute era necessario attenersi ad alcune regole, «da osservare giornalmente (*dietetica*) secondo uno stile di vita (*victus ratio, vitto*) in cui gli alimenti (*cibus et potus*) assumevano un ruolo fondamentale, esercitando essi non solo funzioni genericamente nutritive, ma pure specificatamente terapeutiche, in rapporto alle loro *qualità*, esse pure classificabili secondo il succitato sistema quaternario. In particolare, nello stato di malattia risultava necessaria l'eliminazione degli umori alterati (*corrotti, materia peccans*), ottenibile mediante opportune tecniche, comprendenti l'impiego dei farmaci (*diaforetici, purganti, carminativi, diuretici, vescicanti, revulsivi, ecc.*), tra i quali spiccavano le piante medicinali»¹¹². Per la loro individuazione e per il loro studio erano fondamentali «il *codice erbario* (contenente raccolte di piante secche) e l'*orto dei semplici* (tipica struttura della medicina conventuale), in cui le piante medicinali ve-

¹¹¹ Cfr GAGLIARDI, *Direttorio apostolico*, 231. Cfr anche S. ALFONSO, *Istruzione e pratica*, 629.

¹¹² B. ZANOBIO, *Un museo virtuale di storia della farmacia*, [Pavia 2000], 5.

nivano selezionate e coltivate, per passare poi nella *farmacia* (essa pure struttura tipica della medicina monastica), ove venivano manipolate ed eventualmente composte fra loro, nelle varie preparazioni farmaceutiche (polveri, infusi, decotti, tinture, estratti, pillole, clisteri, supposte, pomate, unguenti, ecc.)»¹¹³. La diversa proporzione dei quattro umori determinava anche il temperamento dell'individuo (*teoria umoralista*)¹¹⁴.

Ignoriamo se e in che misura l'eco della svolta allora impressa alla medicina e alle scienze ad essa connesse avesse raggiunto il mondo di Gagliardi¹¹⁵. Possiamo soltanto dire che la sua era una farmacopea galenica, cioè un tipo di farmacopea che si limitava a mescolare erbe (i «semplici») e droghe (parti delle piante contenenti principi attivi curativi), a differenza di quella chimica, che insegnava a conoscere attraverso l'analisi le proprietà dei medicinali. Gagliardi realizzava le sue preparazioni farmacologiche (galenici officinali) sulla base delle indicazioni del *Ricettario* che aveva compilato col tempo, frutto dell'esperienza sua e di altri. Tuttavia, la sua non può definirsi una farmacopea «popolare», un miscuglio di medicina primitiva, empirismo, magia e religione, che «usava di volta in volta una sola erba la cui preparazione e somministrazione venivano per lo più accompagnate da un insieme di parole e di gesti propiziatori». Infatti, i rimedi di Gagliardi sono generalmente composti da numerose erbe e sostanze, variamente dosate e trattate. I nomi delle erbe solo a volte sono tratti dal dialetto, anziché dalla botanica. A differenza di altri scritti analoghi che abbondano nel suggerire l'uso di sostanze

¹¹³ *Ibid.*

¹¹⁴ L'aria corrispondeva al *sangue*, la cui sede era il cuore; l'acqua alla *flemma*, con sede nella testa; il fuoco alla *bile gialla* (detta anche *collera*), con sede nel fegato; la terra alla *bile nera* (od *atrabile*), con sede nella milza. L'individuo di temperamento *sanguigno*, con eccesso di sangue, era rubicondo, gioviale, allegro, goloso; quello di temperamento *flemmatico*, con eccesso di flegma, era grasso, lento, pigro; quello di temperamento *collerico*, con eccesso di bile gialla, era magro, asciutto, di bel colore, irascibile, permaloso, furbo, generoso e superbo; e, infine, quello di temperamento *melancolico*, con eccesso di bile nera, era magro, debole, pallido, avaro, triste.

¹¹⁵ Per la cura del vaiolo Gagliardi propone ancora un «ammirabile balsamo», e sembra dunque ignorare la vaccinazione praticata da Edward Jenner fin dal 1796.

a dir poco ripugnanti¹¹⁶, il *Ricettario* di Gagliardi in ciò è molto contenuto. È stato opportunamente scritto che un ricettario, «oltre a notizie più o meno interessanti per la storia della medicina, offre indirettamente non poche informazioni sulle condizioni di vita delle popolazioni del tempo in cui fu scritto. L'ambiente sociale, economico, culturale è, infatti, da considerare un fattore patogenico non meno importante di quello naturale. La malaria non esiste dove non esistono paludi e il colera non insorge dove sono rispettate le necessarie norme igieniche ed alimentari»¹¹⁷. I rimedi per la cura delle malattie dermatologiche («i mali cutanei, come il fuoco sagro, la rogna, setole, cancri ridotti in piaghe, scrofole») da lui proposti inducono a chiederci quanto fossero diffuse anche nell'ambiente dove abitualmente operava Gagliardi, a motivo delle precarie condizioni igieniche in cui la maggior parte della popolazione allora viveva. Come è noto, fino alla fine dell'800 «la popolazione contadina, nella maggior parte dei casi, dormiva in veri e propri tuguri accanto alla pecora, alla capra, all'asino e all'«amico porco». Non più felice erano le condizioni igieniche della «plebe» cittadina che viveva in bassi privi di aria e di luce. In tanto sudiciume le malattie della pelle erano inevitabili ed ogni escoriazione era destinata a trasformarsi in piaga infetta»¹¹⁸. Le indicazioni relative a disturbi intestinali sono una spia di una alimentazione inadeguata. Mentre quelle per le patologie urologiche sono, almeno in parte, dovute alla cattiva qualità dell'acqua potabile. «Attinta da pozzi scoperti e da sorgenti superficiali, ad ogni pioggia si colorava di giallo per i materiali terrosi di cui si caricava. Questo sicuramente favoriva il formarsi di calcoli, di renella e l'insorgere di malattie urologiche»¹¹⁹. Tra le prescrizioni del *Ricettario* di Gagliardi, alcune riguardavano patologie di cui soffrivano particolarmente i missionari. Come l'afonia (provocata dalla prolungata fonazione), la gotta e la podagra (dovute ad alimentazione sbilanciata), le emorroidi (provocate dalla lunga permanenza in confessionale), ecc.

¹¹⁶ MARINO, *Medicina e magia*, 16.

¹¹⁷ *Ibid.*, 18.

¹¹⁸ *Ibid.*, 19.

¹¹⁹ *Ibid.*

Il *Ricettario* che qui pubblichiamo contribuisce ad illustrare un aspetto della vita quotidiana dei Redentoristi di un tempo: la cura per la conservazione e il recupero della salute, definita da s. Alfonso «il capitale de' Missionari»¹²⁰. Si trattava di un problema di non facile soluzione, dato che per il loro ministero itinerante trascorrevano vari mesi dell'anno, compresi quelli invernali, in piccoli centri rurali, per lo più sprovvisti di qualsiasi presidio sanitario. Né la situazione migliorava significativamente al rientro in sede, quando questa era ubicata – come nel caso di Gagliardi – in un piccolo centro isolato. Da qui l'utilità di avere a portata di mano gli «specifici» e i «rimedi», atti a curare quei «mali usuali, e cronici, ne' quali soggiace la misera umanità», o almeno a darne l'illusione.

¹²⁰ A proposito dell'attenzione che s. Alfonso aveva per la salute dei confratelli, TANNONIA (II, 320) scrive: «La salute, diceva, è il capitale de' missionari; se questo manca, il negozio è fallito».

DOCUMENTO

Ricettario

o sia

*Diversi specifici, e rimedi per alcuni mali usuali, e cronici, ne' quali
soggiace la misera umanità
per ordine alfabetico situati*¹²¹

f. 2

A.

L'Angina si guarisce coll'unzione, che si fa con una penna, all'interno della gola, del balsamo detto Tranquillo del Sig(no)r Scieme¹²², il quale si manipola nel modo, che siegue. Si prendino eguali foglie di tabacco, di giuschiarno¹²³, e di cinoglossa, o sia

¹²¹ Cfr note 23, 76. Il testo del *Ricettario* che qui pubblichiamo è stato ritoccato nella punteggiatura. L'unico altro intervento apportato riguarda alcuni elenchi di sostanze medicamentose, che per motivi tecnici non era possibile riprodurre nella forma originale. Per quanto riguarda i peso e le misure dei medicinali, nello Stato pontificio erano in uso i seguenti: Libbra=12 once=399.07 grammi; Oncia=8 dramme=28,25g; Dramma=8 scrupoli=3,53g; Scrupolo=24 grani=1,17g; Grano: 24 parti o ventiquattresimi=0,04g; Ventiquattresimo=0,002g. Cfr A. MARTINI, *Manuale di metrologia ossia misure, pesi e monete*, Roma 1976, 598. Erano in uso anche misure empiriche: «Le Misure de' Legni, dell'Erbe, de' Fiori e delle Semenze sono il Fascetto, la Brancata, il Pizzico. Il Fascetto è quanto il braccio piegato in giro può stringere: esprimersi con questo termine *Fasc. J.* La Brancata o Manipolo è quanto può impugnar la mano, e si esprime così: *Man.J.*, ovvero *M.J.* Il Pizzico è quanto può esser preso con tre dita; ed esprimersi in questa guisa: *Pug.J.*, ovvero *P.J.*». LÉMERY, *Farmacopea*, 30.

¹²² Si trattava del «Balsamo Tranquillo del Sig. Chomel, contro la schianzia e i pedigoni». Cfr BUCHAN, *Medicina domestica*, V, 46. Per *squinanzia* s'intendeva generalmente l'angina, ovvero l'infiammazione di faringe, laringe o trachea. In particolare, con il termine di *squinantia* era designato il tumore che si manifestava fra la trachea e l'esofago; con *quinantia*, l'angina tonsillare; con *sinantia*, il tumore alla laringe. Balsami erano detti un tempo composti di consistenza unguentosa e di odore più o meno aromatico, ai quali si attribuivano virtù straordinarie. Successivamente il nome venne applicato a liquidi odorosi, preparati impiegando come solvente l'alcool, e che si ottenevano per distillazione di questo con sostanze medicamentose, o per macerazione.

¹²³ *giuschiarno*: 'giusquiamo'. Genere di piante erbacee, comprendente undici specie, tra cui la più nota è il *giusquiamo nero* (*Hyoscyamus niger*), potente veleno usato come antidolorifico e narcotico.

erba linguacana, tutte fresche, si faccino bollire dentro una certa quantità di vino generoso per 4 o 5 ore a fuoco lento. Ciò fatto si levino, e si spremino dentro d'una pezza. Il succo si mescoli con altrettanto aglio, e si rimetti al fuoco, dove si faccia lentamente bollire per ore 24. Indi si conservi in boccia, e si usi nel bisogno del sud(dett)o male.

Altro rimedio. Si prenda una foglia di fico d'India. Si ci levino le punte, e si facci alla altezza del collo dopo cotta, e poi si metta sulli carboni accesi, indi, ben roventata e passita, si spacchi in mezzo, e ci si metti dentro una quantità di zucchero rosso, o ancor bianco, e si applichi alla gola con un fazzoletto, e così passerà, e, se non basti, si potrà applicare l'altra metà.

f. 3

B.

Ammirabile balsamo composto nella Spezieria de' P(ad)ri Min(or)i Oss(erva)nti del Convento detto del SS. Red(entor)e di Gerusalemme¹²⁴.

Sua composiz(ion)e

Fiori e grani d'ippericon¹²⁵: dram. 4; balsamo della Mecca¹²⁶; balsamo del Perù liquido¹²⁷; balsamo del coppaide¹²⁸; balsamo del Perù: [tot.] dram. 3;

¹²⁴ Cfr «Balsamo vulnerario», o «Balsamo dei Frati», o «Gocce Gesuitiche». BUCHAN, *Medicina domestica*, V, 46. Nel Medioevo era molto nota la tintura di benzoino (o «Balsamo dei Frati») per la cura delle malattie respiratorie. Di tipi di balsami qualificati «ammirabili» ve ne erano vari. Per esempio, il «Balsamum mirabile Renodaei», utilizzato per diverse patologie: «È buono per ripulire e consolidare le piaghe e le ulceri, fortifica i nervi, rarefà, e risolve gli umori viscosi e grossi». LÉMERY, *Farmacopea*, 390.

¹²⁵ *ippericon*: iperico (*Hypericum vulgare*). Genere di piante erbacee perenni, aventi in alcune specie – soprattutto l'erba di S. Giovanni (*Hypericum perforatum*) – proprietà analgesiche, astringenti e vasodilatatrici. L'iperico «fu detto anche “fuga demonum” (fuga dei demoni) perché capace di mettere in fuga i demoni che si erano impossessati del corpo di una persona». MARINO, *Medicina e magia*, 130.

¹²⁶ Sul «Balsamo della Mecca» («Balsamo di Gilead» o «Balsamo Giudaico»), tratto dal *Balsamodendron gileadense*, cfr BUCHAN, *Medicina domestica*, V, 44.

– olio di succino rettificato; belzuino¹²⁹ mandorlato; stirace calamita in lagrima¹³⁰: [tot.] dram. 6;
 – aloè succotrino¹³¹; legno aloè; radice di angelica di Boemia¹³²; radice di carolina¹³³; radice di genziana; dittamo cretico; incenso maschio¹³⁴: [tot.] dram. 1.

¹²⁷ Di questo balsamo (*Balsamum peruanum, seu indicum*) esistevano «tre spezie». «La prima chiamata Balsamo secco, è una sorte di resina dura, rossiccia, odorifera, che ci capita in guscio. [...] La seconda è una resina liquida bianca, odorifera, simile alla pece liquida», e «chiamasi Balsamo del Perù». Esce dai «tagli, che si fanno al tronco, e a i grossi rami del medesimo arboscello. [...] La terza è un balsamo nericcio, odorifero, che si ricava mettendo a bollire per qualche tempo nell'acqua i rami, e le foglie del medesimo arboscello. [...] Questi balsami sono propri per fortificare il cuore, il cervello, e lo stomaco; per resistere alla putrefazione; per scacciare per traspirazione i cattivi umori; per detergere, e consolidare le piaghe; per fortificare i nervi; per risolvere i tumori freddi, e per lo scorbuto. Si adoperano interiormente, ed esteriormente; la dose è da una goccia sino a sei». N. LÉMERY, *Dizionario ovvero trattato universale delle droghe semplici...*, in Venezia, appresso Gio. Gabriel Hertz, 1721, 46. Cfr anche BUCHAN, *Medicina domestica*, V, 45.

¹²⁸ *balsamo del coppaide*: 'balsamo di copaipe'. Resina naturale, di colorazione bruno giallastra, ricavata dalla corteccia della *Copaifera* e di varie congeneri (*Copaifera guaianensis*, *Copaifera langsdorfii*).

¹²⁹ *belzuino*: 'benzoino' (*Styrax benzoin*).

¹³⁰ *stirace*: 'storace' (*Styrax*). Tale resina era di tre sorte: *Styrax rubea*, *Styrax liquida* e *Styrax calamita*. Di quest'ultima – così chiamata – perché in antico conservata in bocciuoli di canna – LÉMERY (*Dizionario*, 347) scrive: «Ci capita talvolta in masse rossiccie ripiene di lagrime bianche, talvolta in lagrime separate, rossiccie di fuori, bianche di dentro. Questa specie di Storacie è la più stimata per la Medicina». Era ritenuta atta «per fortificare il cervello, i nervi, il cuore, lo stomaco; per resistere alla malignità degli umori; per ammolire le durezza [...]; se ne applica eziandio esteriormente, e se ne fanno delle fumigazioni». Cfr BUCHAN, *Medicina domestica*, V, 318.

¹³¹ Dell'aloè del commercio se ne distinguevano tre specie: l'aloè *socotrino*, l'*epatico* e il *caballino* (o *cavallino*). La prima specie si chiamava così dall'isola di Socotra, da cui veniva anticamente (sarebbe stato meglio chiamarlo aloè *citrino*); la seconda, detta aloè *epatico* o *giallo*; e la terza, impurissima, chiamata aloè *cavallino*, perché raccomandata per la cura dei cavalli.

¹³² *angelica di Boemia*: pianta perenne, dal fusto glabro, robusto, ramificato, dotato di striature rossastre; le foglioline sono verdi, e si presentano più chiare nella pagina inferiore, ovate, larghe, dentate; i fiori sono bianchi o giallo-verdastri, in ombrelle spargole alla sommità della pianta.

¹³³ *carolina*: 'carlina'. Erbacea perenne (*Carlina acaulis*), diffusa nei pascoli montani, dalla radice amara, con proprietà sudorifere.

– radice di consolida mag(gior)e: dram. 1; // f. 3' // seme di cardo santo; foglie di cardo soluto: [tot.] dram. 6; cortecce di cardo secco: dram. 6; controerba¹³⁵ e tormentilla [tot.] dram. 6; – mummia alessandrina¹³⁶; cime di centauro min(or)e¹³⁷; sillo¹³⁸ balsamo; [Tot.] dram. 2; – germi di ginepro; sangue di drago¹³⁹ in lagrima; ambragrisa¹⁴⁰: [Tot.] dram. 1, granelli 20.

¹³⁴ Di questa resina esistono due varietà diverse: l'incenso *maschio* (*Olibanum*), dalle gocce dorate e trasparenti; e l'incenso *femmina*, dai grani opachi color bianco-giallastro.

¹³⁵ *controerba* (*contrerva*). Parola napoletana per indicare la «vulneraria, sorta di erba che si usava come cicatrizzante delle ferite recenti». D'ASCOLI, *Dizionario etimologico napoletano*, 179.

¹³⁶ Cfr nota 51. La *Mummia*, o meglio, la polvere da essa ricavata, fu per molti secoli, a partire dal XIII, un farmaco. A questo proposito, scrive LÉMERY (*Dizionario*, 240): «Non bisogna credere che la Mummia comune, che ci capita sia vera mummia d'Egitto, che sia stata tratta da sepolcri degli antichi Egizi. Ella è troppo rara, e se alcuno ne ha qualche parte, la conserva negli studioli come una gran curiosità. Quella, che noi ritroviamo presso a i Droghieri vien da cadaveri di diverse persone, che gli Ebrei, o pure i Cristiani imbalsamano dopo averle votate delle loro interiora, e del loro cervello con Mirra, Aloè, Incenso, bitume di Giudea, e molte altre Droghe; mettono a seccarsi nel forno questi corpi imbalsamati per privarli di tutta la loro umidità stemmatica, e per fare che penetrino le gomme, affinché possano conservarsi. È detersiva, vulneraria, risolutiva; resiste alla cancrena; fortifica; è propria per le schiacciature, e per fare, che il sangue non si rappigli nel corpo». Era però necessaria un'avvertenza: «Convien scegliere la Mummianetta, bella, nera, rilucente, d'un odore assai forte, e che non sia spiacevole. Se ne trae colla distillazione chimica molt'oglio, e sale volatile». Cfr anche S. MARINOZZI, *La mummia come rimedio terapeutico*, in «*Medicina nei Secoli*» 15 (2003) 501-533.

¹³⁷ *centauro minore*: 'centaurea minore' (*Centaurium minus*). Cfr BUCHAN, *Medicina domestica*, V, 76-77.

¹³⁸ *sillo*: 'silla, sulla'. Pianta erbacea perenne (*Hedysarum coronarium*), con fiori porporini in racemi.

¹³⁹ Il *sangue di drago* (*Sanguis draconis herba*, *Draconthem*; *Lapatum sanguineum*) viene così descritto da LÉMERY (*Dizionario*, 195): «Pianta, le cui foglie» hanno «una quantità di vene rosse, donde esce, quando si rompono, un sugo rosso, come sangue.[...] È un poco rilassativa, ed astringente; promove l'orina. Il suo seme è proprio per fermare le perdite di sangue, preso in polvere». Dopo aver descritto il sangue di drago di prima qualità («che stilla il primo in lagrimette chiare, trasparenti, facili a rompere»), «molto raro», aggiungeva: «Siamo obbligati a servirci del secondo sangue di Drago, che ci viene spedito in pezzi figurati». Bisognava però guardarsi dalle sofisticazioni: «Capita

– cardamomo minore; galenga; foglie di ruta; calamo aromatico; rosa cremesina; viola azzurra: [Tot.] dram. 1.
 – zedoaria; salvia minore; cardo stillato; menta crispa; musco orientale: gran(elli) 20; spirito di vino rettificato¹⁴¹: lib. 8.

f. 4

Preparaz(ion)e e composiz(ion)e

Lo sp(irito) di vino sia rettificato, che accendi la polvere. I fiori d'ippericon e grani siano del med(esim)o anno, e secchi all'ombra. Le rose, viole, salvia, i due cardi santi, menta, centauro min(or)e, cortecce di cedro, e ruta, tutti riducansi in polvere, le erbe, e fiori si passino per setaccio, a riserba delle rose, viole, e fiori d'ippericon, che si porranno intieri.

In una boccia di vetro col collo si ponghino i fiori, i grani d'ippericon, le rose, e le viole, vi si ponghi lo spirito di vino, e si otturi bene, e si tenghi per ore 24. Indi si coli, e si rimetta nell'istessa boccia coll'ambragrisa, e 'l musco. E ben otturata stia a fuoco lento altre ore 24. Dopo si pongano dentro i balsami e stirace, con tutte le altre dette specie, ed otturata ermeticamente la boccia si tenghi al sole per 30 o 35 g(ior)ni, mescolandosi mattina e sera, dipoi si coli il balsamo in ben chiusa boccia; ed eccone i di lui effetti e virtù:

Ogni piaga guarisce di ferro, di fuoco, di piombo, purché non mortale in 8 o 10 g(ior)ni, applicandolo semplicem(ent)e, né occorre porci tasti o empiastri.

Guarisce dolori colici, dolori di stomaco, provoca il mestruo, ferma l'uscita di sangue e la dissenteria, pigliandone alla digiuna la mattina otto o 10 gocce nel vino, e se v'è febbre, nel brodo, continuandosi per fin alla guarigg(ion)e.

altresì dall'Olanda del sangue di Drago falso in piccioli pani». Ma non deve «adoprarsi questo sangue di Drago falso nella Medicina. Serve per la tintura, e per altri lavori» (*ibid.*, 319.). Il vero *sangue di drago* era tratto «da un albero che cresce nell'Isole Canarie e nella Giamaica». BUCHAN, *Medicina domestica*, V, 284.

¹⁴⁰ *ambragrisa*: 'ambra grigia'. Cfr *Ibid.*, 27

¹⁴¹ Lo spirito di vino rettificato era «spogliato, mediante le distillazioni ripetute, del suo stemma e del suo olio essenziale grossolano». *Ibid.*, 316.

f. 4'

Guarisce e leva ogni dolor di denti, applicandolo con bombace¹⁴².

Guarisce ogni male di occhi, ungendolo dentro con una penna.

Guarisce la tossa, con ungerne il petto.

Guarisce ogni sorta di morsicatura velenosa e 'l cancro, con applicarsi alla ferita, e pigliarsi per bocca, come sopra.

Guarisce ogni fistola e 'l vaiolo, ungendosi la parte ed i grani di esso.

Guarisce e mollifica le morroidi¹⁴³, fregandosi la sera le parti con bambagia unta di esso unguento.

Guarisce ogni sorta di fraccatura¹⁴⁴ e contusione cagionata da caduta, da ferro e fuoco.

Guarisce la sciatica, ungendosi e stropicciandosi ogni sera, specialmente l'articolo dell'osso scio.

Guarisce coll'unzione di essi i mali artritici, emicranie, ne' mali di orecchie vi si faccia cader dentro alcune gocce.

Guarisce le serchie¹⁴⁵ e crepature di poppe coll'unzione, e così le uscite di mat(teri)e crude coll'unz(ion)e dell'eddomine¹⁴⁶.

Ammazza i vermi, o col prendersi per bocca, come sopra, con acqua di gramigna, o coll'unz(ion)e dell'ombelico, polsi, e bocca.

Guarisce le febbri acute e putride¹⁴⁷, ed anche il paziente sia moribondo ne pigli 10 o 12 gocce nel brodo, che sarà sano. Nella peste si faccia lo stesso, e si unghano le tempia. Si tenghi ben chiuso, e si adoperi come sta freddo.

¹⁴² *bombace*: 'bambagia' (dal latino medievale *bombax-cis*, risalente al greco *bámbax*).

¹⁴³ *morroidi*: 'emorroidi'.

¹⁴⁴ *fraccatura*: 'frattura, rottura'.

¹⁴⁵ *serchie*: «screpolature in varie parti del corpo». D'ASCOLI, *Dizionario etimologico napoletano*, 585.

¹⁴⁶ *eddomine*: «addomine, addome». BUCHAN, *Medicina domestica*, V, 83.

¹⁴⁷ *Ibid.*, 259.

f. 5

*Altro ammirabile balsamo**Apparecchio**Erbe*

Cametrio magg(ior)e secco: dram. 2; fiori d'Ippecon: dram. 3; bacche di lauro: dram. 1; bacche di ginepro: dram. 3; radice d'angelica odorata: dram. 3; radice d'aristologia longa¹⁴⁸: dram. 3; radice d'aristologia rotonda¹⁴⁹: dram. 3; cardo santo: dram. 2; valeriana minore: dram. 3; consolida mag(gior)e: dram. 4; consolida min(or)e: dram. 2 ÷; genziana odorata: dram. 4 ÷; dittamo cretico: un manipolo; fiori di centaura min(or)e: dram. 2; scordion¹⁵⁰: dram. 2; fiori di rosmarino: dram. 4.

f. 5'

Balsamici

Balsamo di zucchetta: onc. 1 ÷; storace in lagrima: onc. 1; belzuino mandorlato: onc. 1 ÷; segatura di frassino: dram. 4; mirra: dram. 2; incenso in lagrima: dram. 6; aloe soccotrino: dram. 7; noce moscata: dram. 2; zaffarano: dram. 1; garofali: dram. 3; sangue di drago in lagrima: dram. 6; spirito di vino rettificato: lib. 4.

Composiz(ion)e

Tutte le sud(dette) droghe son peste, e passate per setaccio largo si mettano in infusione collo sp(irit)to di vino in una boccia ben chiusa per giorni cinque all'ombra; in esso spirito, elassi¹⁵¹ i d(ett)i giorni, vi si mettono i balsamici e si esponga al sole liane¹⁵²; ed affinché la notte non si raffreddi, si tenghi in

¹⁴⁸ *aristologia*: 'aristolochia' (*Aristolochia clematitis*). Pianta erbacea delle Aristolochiacee, a proposito della quale LÉMERY (*Dizionario*, 32-33) scrive che delle «quattro spezie generali impiegate in medicina [...] la lunga, e la rotonda debbono essere scelte grosse, ben nodrite, seccate di fresco, pesanti, bigie al di fuori, gialle al di dentro, e d'un gusto estremamente amaro».

¹⁴⁹ Cfr nota 148.

¹⁵⁰ *scordion*: scordio (*Teucrium scordium*). Labiata con forte odore agliaceo.

¹⁵¹ *elassi*: 'trascorsi'.

¹⁵² *sole liane*: 'solleone'.

stanza. Si dimeni ogni g(ior)no. Elassi g(ior)ni 10 si lasci in riposo per // f. 6 // ore 24. Dopo si filtri per carta, e si ponga in boccia ben chiusa e si adopri, perché guarirà.

E gioverà:

Agli accidenti epilettici, pigliandosene per bocca un cucchiaino, se fosse donna mezzo cucchiaino.

Giova al mal caduco, a mancamenti di cuore. Ed è un controveleno a' morsi di cane, di vipera ed altro animal velenoso, con bagnarsene le parti.

Giova a' dolori colici, reumi; leva i calcoli e la sciatica, con bagnarsene mattina e sera; dissipa la risipola; ferma il flusso del sangue con ungerne il naso. Ferma lo sputo del sangue, e 'l flusso di esso dalle morroidi. Uccide i vermi col darne 4 o 5 gocce nel brodo o vino bianco, ungendone l'ombulico¹⁵³.

Giova e sana le ferite, quali siano vecchie, flussioni¹⁵⁴, catarri, alle contusioni, ammaccature, slogature di nervi. Preserva dall'aria infetta. Leva il dolor di testa, le vertigini, l'idropisia, con prenderlo due o tre sere nel brodo o vino bianco, come sopra. Nell'adopersi alle ferite, si ungono o si schizzano con esso, ma naturale e mai caldo, si applichi con bombace. Se è ferita da unirsi, si stringa con punti e poi si applichi. Il male, che si medica mai si lavi, e la p(ri)ma bambacia non si distacchi, ma l'ung(uent)o mettesi di sopra.

f. 6'

[C.]

Catarri, Cadute, e Calli: vedi la lett(er)a G¹⁵⁵.

Cancri, etc. Tutti si guariscono co' balsami descritti.

Calcoli ed arena nella vescica, per espellerli prendersi nel caffè o in acqua calda la polvere del seme pisto di carducci di

¹⁵³ *ombulico*: 'ombelico'.

¹⁵⁴ La *flussione* indicava un afflusso eccessivo di umori o di catarro in una parte del corpo, con conseguenti fenomeni patogeni; costipazione, congestione; reumatismo.

¹⁵⁵ Avendo esaurito lo spazio riservato alla lettera C, Gagliardi si vide costretto ad inserire la trattazione dei rimedi per la cura dei Calli nella lettera G.

lampazzo¹⁵⁶ quanta ne copre su di un bajocco¹⁵⁷, più volte al g(ior)no, come la mattina e la sera p(ri)ma di porsi a letto, e di breve se ne vedrà l'effetto.

Calcoli: vedi la lettera E¹⁵⁸.

Carbonchi di qualsiasi sorte: appena usciti bagnarli sempre colla saliva, e se questa non li secca, il fuoco, e poi si medicano con rosso d'ovo, sale pisto e trementina.

Cerotto¹⁵⁹ per carbonchi: eccone la ricetta per composi-
z(ion)e.

Olio dolce com(un)e, onc. 3; ceraso, onc. 6; cera vergine¹⁶⁰, onc. 3; insogna¹⁶¹ di gallina, o piccione, onc. 2; radici di giglio violaceo¹⁶², in quantità di mezzo dito; questa si taglia a fette e si fa bollire in un te(g)ame nuovo coll'oglio sin al color di castagno; e poi si leva, vi si mettono l'insogna e la cera. Indi si pone

¹⁵⁶ *lampazzo*: 'lapazio' (*Lapathum*). Cfr D'ASCOLI, *Dizionario etimologico napoletano*, 295. Nome volgare di alcune specie di romice, tra cui il *Rumex acutus*, e il *Rumex patientia* (*erba pazienza*).

¹⁵⁷ *baiocco*: moneta di rame che circolava nello Stato pontificio.

¹⁵⁸ Avendo esaurito lo spazio riservato alla lettera C, Gagliardi si vide costretto ad inserire la trattazione dei rimedi per la cura dei Calcoli nella lettera E.

¹⁵⁹ *cerotto*: «Empiastro risolutivo, fortificante, composto di cera e di zafferano, e da esso è derivata la parola cerotto». LÉMERY, *Dizionario*, 10.

¹⁶⁰ *cera vergine*: denominazione commerciale della cera d'api. «La cera bianca [...] chiamasi volgarmente cera vergine, ma impropriamente, perché la vera cera vergine è il Propolis», cioè una cera «digestiva, attenuante, risolutiva. Si adopra per rompere gli absessi, per attrarre le scheggie di ferro, che sono entrate nella carne per le ulcere maligne. Se ne mescola negli unguenti, e negli empiastri». *Ibid.*, 292.

¹⁶¹ *insogna* ('nzogna): 'sugna', insieme delle masse grasse molli che rivestono i visceri degli animali. Cfr F. D'ASCOLI, *Dizionario italiano napoletano*, Napoli 1983, 320. Al grasso animale erano attribuite anche altre proprietà. Per esempio, quello di maiale era usato come emolliente; il «lardo vecchio liquefatto e colato», per «ritenere e consolidare le piaghe»; la «sugna persa e il grasso delle ruote delle carrozze», per curare le emorroidi; il grasso del cavallo, per la paralisi; quello di vipera, per le vertigini; quello della cernia, fortificava la memoria; quello del castrato (unito a grasso umano) era antidolorifico. MARINO, *Medicina e magia*, 129.

¹⁶² La radice del *giglio violaceo* (*Lilium purpureo-croceum*) veniva usata per il «molt'olio, e stemma, poco sale» che conteneva. LÉMERY, *Dizionario*, 207-208.

polverizzato il ceraso e si rivolta, e poi si fa ribollire, ed attaccando nella carta (?) e cotto, e colle mani unte in olio se ne fanno le poglie¹⁶³.

f. 7

D.

Diarree, e dissenterie si guariscono co' sud(dett)i balsami. Ma per la dissenteria con febbre, oltre le purghe e vomitivi, etc., giova molto un'oncia o due di oglio di amandola¹⁶⁴ dolce preso per bocca, etc.

Denti: vedi Scorbuto¹⁶⁵.

Dolori: vedi Fisso¹⁶⁶.

Pel Catarro passato dalla testa al petto. Prendere un limone, e tagliato da un capo si riempia tutto di zucchero bianco, spremuto e pulito che si è dentro; indi, ricoperto coll'istesso pezzo levato e ben oppilato¹⁶⁷, si metta dentro un pignatino inverniciato, e ben coperto si faccia bollire al fuoco per un quarto d'ora, indi levato. Di quel zucchero se ne prenda un cucchiaino la mattina digiuno, e la sera p(ri)ma di andar a letto, e se ne vedrà l'effetto¹⁶⁸.

f. 7'

E.

Effetti isterici si guariscono coll'unzione de' detti balsami.

Elixir ad longam vitam

Ricetta ed apparecchio

¹⁶³ *poglie*: 'bogli, tavolette'.

¹⁶⁴ *amandola*: 'mandorla' (*Amigdalā communis*). Veniva anche usata come antinfiammatorio, aperitivo ed espettorante.

¹⁶⁵ Cfr nota 202.

¹⁶⁶ Cfr nota 171.

¹⁶⁷ *oppilato*: 'premuto'.

¹⁶⁸ Avendo esaurito lo spazio riservato alla lettera C, Gagliardi si vide costretto ad inserire la trattazione dei rimedi per la cura di questa forma di Catarro nella lettera D.

Aloe succotrino: oncia 1; china perfetta¹⁶⁹: dram. 2; reobarbaro: dram. 2; cascanilla: dram. 2; zeodoaria: dram. 2; genziana: dram. 2; zaffarana: dram. 2; teriaca¹⁷⁰: dram. 2; agarico bianco: dram. 2; spirito rettificato: lib. 3, onc. 3.

f. 8

Composizione

Tutte le dette droghe, eccetto la teriaca, riduchinsi in polvere, si ponghino tutte in una boccia collo spirito e si chiudi ermeticamente. Si metta la detta all'ombra per 9 giorni, e si dibatti mattina e sera; indi, dopo 24 ore di riposo, si ripassi ad altro vaso senza posa e si conservi con gelosia, e sarà fatto. Alle restate dose rifondendosi l'altro sp(irit)ito dell'istessa quantità, e meschian-dosi mattina e sera, dopo g(ior)ni undeci s'avrà l'istesso elisir, q(ua)le come il p(ri)mo potrà usarsi dal p(ri)mo giorno. Quale usandosi ogni g(ior)no, eccone

Virtù di questo elisir.

- Regge la vita lungam(ent)e, senza necessità di medici e medicine.
- Ringiovanisce le forze, leva i tremori de' nervi, diminuisce i reumi.

¹⁶⁹ Della china perfetta (*China radix*) si legge in LÉMERY (*Dizionario*, 94): «Deve scegliersi questa radice ben nodrita, pesante, salda, rossiccia, guardando bene, che non sia tarlata; imperocché spesso vi entra il verme. [...] È sudorifica, disecante, diuretica, un poco astringente. Si adopera per l'ordinario in decozione, e alle volte in polvere».

¹⁷⁰ *teriaca* (triaca): antidoto per eccellenza, capace di risolvere ogni tipo di male. La composizione subì nel tempo notevoli variazioni, passando dai 62 componenti citati da Galeno, fino ai 74 utilizzati dalla farmacopea spagnola. Ma vi era anche la teriaca dei poveri, con un numero di ingredienti di molto inferiore a quella originale. Si riteneva che difendesse da un'infinità di malattie, e che oltre a conservare la sanità rendesse la vita più tranquilla e la prolungasse, ringiovanendo tutti i sensi. BUCHAN (*Medicina domestica*, V, 329) l'ha definita «collezione mostruosa di sostanze senza numero, di cui la maggior parte cozzano insieme». La teriaca – quella veneziana era ritenuta la migliore di tutte – veniva preparata anche a Bologna, Milano, Napoli (fino al 1906), Roma, ecc. Cfr M. FUMAGALLI, *Storia e mirabili virtù del farmaco più antico: la Teriaca di Andromaco*, in <http://chifar.unipv.it/museo/Teriaca/Teriaca.htm> (consult. 14 ottobre 2006).

– Allevia la podagra, purifica lo stomaco, toglie l'acrimonia e l dolor di testa.

– Ammazza i vermi, leva la colica, il mal di cuore, e ammolisce a' sordi il timpano, placa il dolore de' denti. È un perfetto contro veleno, provoca i mestruï, guarisce tutte le febbri intermittenti alla terza dose, fa sfogare il vaiolo senza pericolo, e pigliandosene soverchio, non fa danno.

f. 8'

Uso di esso

– Pel batticuore, se ne deve prendere un cocchiaio ordinario.

– Per indigestione, due cocchiaia con quattro cocchiaia di Te.

– Per la soppress(ion)e de' mestruï, un cocchiaio con tre di vino poderoso.

– Per le febbri intermittenti: p(ri)ma del freddo se ne prenda un cocchiaio, e se ritornerà la febbre si faccia lo stesso.

– Per purgare agli uomini robusti tre cocchiai, due alle donne, e dopo ore 4 una cena leggiera.

– Per uso giornaliero se ne possono prendere 7 o 8 goccie. Chi è di temperam(ent)o crudo e flemmatico, nell'Inv(ern)o ogni mattina potrà prenderne un cocchiaio, e nell'està mezzo.

– Per farne uso salutare bisogna astenersi di mangiar cose crude, come insalata, latte, cacio, etc.

f 9

Entrace

L'Entrace maligna si guarirà col prendersi la foglia dell'erba chiamata *Morsus diaboli*¹⁷¹, e si applichi sulla entrace in tanta quantità quanto l'entrace è larga, e ci si lighi fortem(ent)e, e così

¹⁷¹ Il *Morsus Diaboli* era probabilmente la *Scabiosa succisa* (detta anche *Herba sancti Petri*), erba rizomatosa, diffusa nei terreni umidi dell'Europa e dell'Asia, atta a preparare infusi contro eczemi, spasmi gastrointestinali, broncopolmonite, ecc. Il *Catalogus plantarum quibus consitus est Romae hortus aromatariae R. R. P. P. e Societate Jesu a L(iberato) S(abbati) confectus anno MDCCLIII* (in BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE, Roma: ms Ges.972) registra le seguenti erbe: *Scabiosa folio integro, glabro flore ceruleo; Succisa glabra; Morsus Diaboli vulgo.*

guarirà. Dippiù appena essa compare a guisa di carbonco colla bocca nera, ci si dia il fuoco, che così non anderà più oltre.

Pe' calcoli¹⁷² si prenda una fetta di cocomero rosso, limone e cipolla scilla¹⁷³, e di egual porz(ion)e, si pistano in mortajo di marmo con tutta la corteccia, si distilli il tutto, e dipoi col p(ri)mo g(ior)no in una tazzetta di brodo se ne prendono 9 gocce, e si vadi crescendo per sin a 33. E se ne vedrà l'effetto.

f 9'

F.

Fissi

Dolore fisso¹⁷⁴.

Una discreta quantità di calce vergine¹⁷⁵ ma sfiorita, impastata con sufficiente quantità di miele; se ne facci impiastro e si applichi sulla parte. Si noti che non sia troppo calda.

Feb(b)re: vedi Terzana¹⁷⁶.

Fuoco: la scottatura di esso si guarisce, per grande che fosse, coll'empastro fatto con cera vergine, oglio puro, radice di

¹⁷² Cfr nota 158.

¹⁷³ La pianta della *Scilla* veniva raccolta nella zona costiera tra Piperno e Terracina, ma anche importata dalla Spagna. La parte usata in farmacia era il bulbo. Per la sua somiglianza con la cipolla, era anche chiamata *Cipolla marina*. «La scilla entra in molte composizioni, rarifica e incide la pituita; serve per l'epilessia, per resistere al veleno, per l'asima». LÉMERY, *Farmacopea*, 34. Cfr nota 194.

¹⁷⁴ Cfr nota 166.

¹⁷⁵ *calce vergine*: 'calce viva', non sciolta o spenta con l'acqua.

¹⁷⁶ Se la febbre ricompariva a giorni alterni, cioè ogni terzo giorno, si chiamava *terzana*. Poteva essere *benigna*, dovuta al *Plasmodium vivax* e al *Plasmodium ovale*; oppure *maligna* o *perniciosa*, dovuta al *Plasmodium falciparum*, e quasi sempre mortale. Cfr nota 197. Il 25 settembre 1747, Sportelli scriveva da Materdomini ad Andrea De Filippi: «Mi ritrovo libero dalla febbre, che al principio minacciava qualche malignità, ma poi in Santandrea prese il piede di una *terzana* gagliarda, che mi ha fatto compagnia in tutto il tempo de' santi esercizi, sicché mi conveniva alzarmi da letto verso l'ora del discorso, e poi tornava a ricolcarmi. Ma tornato qui, grazie al Signore e Maria SS.ma, mi ha lasciato libero, sebbene languido, e con nausea». SPORTELLI, *Epistolae*, 158.

giglio bianco¹⁷⁷ e corteccia verde di bacchette di sambuco, che bolliti assieme sin a farsi densi, si fanno imbiastri su carta bibola¹⁷⁸, e si replicano in ogni 24 ore.

f. 10

G.

Callo¹⁷⁹

Per li calli ne' piedi si pigli una fetta di limone, cioè il sugo, e si lighi sul callo, e questi lo mollificherà e lo dissiperà.

Balsamo perfettiss(im)o e faciliss(im)o

Si prenda incenso maschio, once tre; mirra eletta, once due; bollo armeno¹⁸⁰, onc. 1; mastice, once sette; aloè epatico, once due; litargirico¹⁸¹, onc. 1; spirito di vino, lib. 3. Tutto polverizzato si metta nello spirito di vino, e si lascia in infusione 10, 20 o 30 giorni.

Sue virtù

Sana ogni ferita, ancor di archibugio, sì fresca, che inveterata.

Sana le fistole ancor inveterate, e tutti i mali cutanei, come il fuoco sagro, la rogna¹⁸², setole, cancri ridotti in piaghe, scrofole.

¹⁷⁷ La radice del *giglio bianco* (*Lilium album*) era considerata «propria per ammolire, per digerire, per risolvere, per eccitare la marcia». LÉMERY, *Dizionario*, 207.

¹⁷⁸ *carta bibola*: 'carta assorbente', costituita prevalentemente da pasta di stracci e cellulosa; priva di colla, e quindi dal forte potere assorbente.

¹⁷⁹ Cfr nota 155.

¹⁸⁰ Il *bolo armeno* (*Bolo d'Armenia*, *Bolus armena*, *Bolus orientalis*) secondo LÉMERY (*Dizionario*, 55) aveva le seguenti proprietà: «È astringente, dissecante, proprio per fermare il corso del ventre, le disenterie, lo sputo di sangue; per raddolcire gli acidi, presso per bocca. Si adopera eziandio molto per l'esteriore; per fermare il sangue; per impedire il corso delle flussioni, per fortificare, per risolvere». Cfr anche BUCHAN, *Medicina domestica*, V, 19.

¹⁸¹ «Litargirico»: «piombo che ha perduto una gran parte del suo flogisto mediante l'azione del fuoco, e ch'è in uno stato di vetrificazione imperfetta». BUCHAN, *Medicina domestica*, V, 188.

¹⁸² Cfr note 199, 200, 213.

Sana qualunque morsicatura di cane arrabbiato o di altro animale velenoso. Ed, inzuppato in bombace, sana mali di orecchie, di denti.

Sana le sciatiche con farne l'unzione mattina, e sera.

f. 10'

Sana le risipole, dolori di gotta e podagra.

Sana le scottature ancor vecchie, applicandolo sopra con pezzuole nuove, come le ferite fresche, p(ri)ma si asciuttino e poi si applichi.

Sana i dolori di corpo, di stomaco, di fianchi; dissolve i flati e discioglie il catarro.

Per applicarlo al cancro ridotto in piaga, si lava p(ri)ma con vino caldo, poi ben asciutta la piaga, si adatta il balsamo in una pezza di bombace, ungendosi con esso; sopra di questa vi si mette un'altra pezza asciutta, indi si fascia bene; e dovendosi medicare, si levi la pezza superiore e non la inferiore, e su questa si metti sempre il balsamo; e se poi uscisse materia, allora si lascerà la seconda pezza ancora; e questa si ungerà sempre per sin che guarirà, che sarà in breve tempo.

I.

f. 11

L.

Per la Lombalgia: Si prenda l'erba parietaria, si frigga nell'olio com(un)e e si applichi alla parte offesa, e subito si leverà il dolore.

Per toglier il difetto nell'Occhio della mosca, che si vede passare sempre innanzi¹⁸³. Si prenda lo spirito di vino, si metta in una boccia, che abbia la bocca da entrarci in un occhio; ivi si metta l'occhio e si guardi dentro per un quarto d'ora; e replicandosi tre o 4 volte, se ne vedrà la guarigione.

¹⁸³ Questo paragrafo fu posto qui per mancanza di spazio nel f. 12'.

f. 11'

M.

La Mosca nell'occhio: vedi la lettera L¹⁸⁴.

Mole tignate. Si prenda un aglio maschio¹⁸⁵ e si pesti con una botta di polvere da scoppio¹⁸⁶, e con un po' di bombace si intrometta l'impiastrò nel buco del dente, e dopo poche ore morrà la tigna e cesserà il dolore.

Morsi velenosi, che apportano enfiaggione, subito applicarci l'acciaio, come la lama del coltello o altro.

Per guarirsi una Mammella indurita per causa di latte apreso, si prattichi il seguente rimedio. Si prendano ova otto, e si fan cuocere alla cenere sin ad indurirsi perfettam(ent)e. Poi del rosso di mezzo fatto a pezzi si metta in una padella a lentissimo fuoco, e si rivoltino finché si siano sfarinati e coloriti di caf(f)è; di poi si mettano in una pezza di canapa ben ligata, e si spremano fin ad uscirne alcune gocce di oglio raccolte in un guscio di ovo, e con questo con una penna mattina e sera si faccino le unzioni, e subito si dissiperà il gonfiore e 'l latte scompresso uscirà.

f. 12

N.

La Noce confettata, la q(ua)le si fa in questa maniera. P(ri)ma si osservi, che le noci abbiano dentro il latte e che non siano indurite, di poi si radino d'intorno levandosi il verde, e si pongono nell'acqua fresca per otto g(ior)ni, cambiandosi l'acqua in ogni g(ior)no. Indi si faccia bollire il miele, e ci si buttano sin alla cottura di esse; di poi si cavino e si conservino, che sono essi

¹⁸⁴ Cfr nota 183.

¹⁸⁵ *aglio maschio*: aglio dal bulbo senza spicchi, con stelo alto ed eretto; usato anche per combattere la calvizie, passandolo direttamente sul cuoio capelluto.

¹⁸⁶ *botta... sparo*: la quantità di polvere necessaria per un colpo di arma da fuoco. Cfr D'ASCOLI, *Dizionario etimologico napoletano*, 107.

rimedi efficaci pe' mali di stomaco, e indigestione, acidi, appetitanti, e tutto¹⁸⁷.

Per la Milza. Si prendano le foglie di verbena, tre chiari d'ovo ed un'onc. di trementina con un pugno di farina; e pesta la verbena, con tutto se ne formi un impiastro, e su d'una pezza di lino si applichi stretto, che cesserà il dolore¹⁸⁸.

Per far rientrare le morroidi cieche, si prenda un po' di oglio o di lino cotto, e con foglia di lattuca si tingano col detto, che subito rientreranno¹⁸⁹.

f. 12'

O.

Per levare l'Ostruzione. Un manipoletto di erbena¹⁹⁰ ben pesto, un pugno di farina d'orzo ed una pizzicata di sale com(un)e; meschiato il tutto con bianco d'ovo, se ne formi l'empiaastro e pongasi nella parte del paziente, q(ua)le non levasi che da se.

L'Ostuzione di viscere levasi con lavativi, purghe, vomitivi e cavalcate.

Oftalmica è un'acqua per gli occhi, com(unement)e detto collirio, che purga l'occhio¹⁹¹; e questa si forma con rose bianche e fiori di sambuco; dell'una e l'altra, once due; tuzia preparata¹⁹², una dramma; zuccaro di saturno¹⁹³, dieci granelli; verderame,

¹⁸⁷ Questo paragrafo fu posto qui per mancanza di spazio nel f. 11'.

¹⁸⁸ Questo paragrafo fu posto qui per mancanza di spazio nel f. 11'.

¹⁸⁹ Questo paragrafo fu posto qui per mancanza di spazio nel f. 11'.

¹⁹⁰ *Erbena*: forse 'verbena'.

¹⁹¹ Cfr nota 183.

¹⁹² Lo zinco si trova in commercio sotto forma di lingotti, pani, verghe o granuli di diverse forme e grandezze. La polvere di zinco, chiamata anche *tuzia* o *cadmia*, ha una colorazione grigio scura. LÉMERY (*Dizionario*, 370) così descriveva la *tuzia preparata*: «È una fuliggine metallica, formata di squame rivolte, o in grande di differente grandezza, e grossezza, dura, bigia, granita di sopra, e con alcuni granelli grossi come teste d'aglio». Proveniente un tempo da Alessandria (*Tuthia alexandrina*), poi dalla Germania, Svezia «e alcuni altri luoghi, dove si lavora il bronzo. [...] È detersiva, dissecante, propria per le malattie degli occhi, per dissecare, e cicatrizzare le piaghe, per l'emorroidi. Non si adopra, ch'esteriormente, dopo averla ridotta in polvere sottilissima sul porfido».

¹⁹³ *zuccaro di saturno*: 'acetato di piombo' (piombo idrossacetato).

mezza dramma. Queste, peste e meschiate e state in infus(ion)e ore 24, si filtri[no] per carta bibola, etc.

Per levare la Pietra si prenda succo di aglio maschio selvaggio, che è quello che fa i fiocchi ne' prati, e di questo se ne prende un cucchiaro la mattina, che si spezzerà la pietra ed anderà per orina. E volendo orinare, il paziente si metterà l'indice sull'osso nano, ed il pollice si fa entrare nell'ano, in maniera che tocchi la pietra e la scosti, ed orinerà.

f. 13

P.

Per disfare la Pietra nella vescica e mandarla fuori per orina. Si prenda cipolla scilla¹⁹⁴ che sta per le campagne, ed in mancanza anche la cipolla bianca schiacciata nostrale, limoni, e meloni di acqua, e con parti eguali si distilli il liquore per storta ben lotata¹⁹⁵, e si conservi il detto liquore in boccia di cristallo ben chiusa; ed occorrendo, se ne diano al paziente 9 gocce sin a 30 col brodo, cioè crescendo di g(ior)no in g(ior)no, ed in tal tempo guarirà dal suo incomodo.

Porri, per liberarsi da essi basta per più volte ungerli con latte di fico selvaggio, che questo li consumerà.

Per la Podagra. Si prenda l'erba detta barbacana, che è quella che caccia que' carducci che s'attaccano, di che se ne fa decotto; e si prenderà per bocca più caldo che si può, e la podagra subito si scioglierà in urina.

f. 13'

Q.

Quartana¹⁹⁶ e Terzana semplice¹⁹⁷. Purgato il paziente due volte, si prenda il caffè crudo pesto alla grossa, e fatto in decotto

¹⁹⁴ Cfr nota 173.

¹⁹⁵ *lotata*: questa parola è stata posta in sostituzione di «purgata».

¹⁹⁶ Prendeva il nome di *quartana* (causata dal *Plasmodium malariae*) una febbre intermittente che ricompariva un giorno sì e due giorni no, ovvero ogni quarto giorno dalla prima manifestazione.

si prenda mattina, g(ior)no e sera. Indi si prenda il seme di piantaggine, o le foglie se questa non si avesse; se ne faccia decotto, e si beva primacché venghi il freddo ed i p(ri)mi forieri della febbre.

Per la Quartana. Si prenda l'edera che rampisca sull'olivo; si fa seccare e si polverizzi, e si metta in quantità di una dramma in poca quantità di vino e si prenda un'ora p(ri)ma dell'accessione solita della febbre, e così si guarirà il paziente.

Altro rimedio sicurissimo per la Quartana inveterata. Ben purgato l'infermo, si prendano due once di buona china, due once di miele depurato, e due once di sciroppo di capilvenere¹⁹⁸; e fattone tutta una dose e divisa in sei parti, in tre g(ior)ni prendendosene una la mattina ed una la sera, ancor nel g(ior)no della febre, essa non più tornerà.

f. 14

R.

Reuma, o g(ener)le o particolare. P(ri)ma si cavi sangue, poi si prenda il legno di mezzo della noce, si abbrustolisca e si pesti; indi si metti un'ottava la volta in mezzo bicchiero di vino e si prenda. Dippiù si usino le bevute col nitro, e cerchi di sudare, che il sudore lo discioglierà.

Rogna¹⁹⁹, o sia Scabbia, la quale si guarisce col seguente rimedio (altro rimedio per la Rogna vedi all'ultimo²⁰⁰):

Fiore di Zolfo, dram. 1; sale ammoniaco, scrupolo 1, sale comune, scrupolo 1. Quali, tutti posti insieme in un piattino, s'impastino collo spirito di vino, e quivi si lascino fermentare per ore due; e poi ponendosi il piattino su cenere calda si faccia asciuttare; e poi si divida in sei cartelline eguali, le q(ua)li si prendano una per sera, ma una sera sì ed una no. La q(ua)le, posta in mezzo alle piante delle mani, con due gocce di olio si strofina per un quarto

¹⁹⁷ La *terzana semplice* (o *legittima*) durava 12 ore, ed era seguita da un'assoluta intermissione. Cfr nota 176.

¹⁹⁸ *capilvenere*: 'capelvenere'. Felce della famiglia Polipodiacee (*Adiantum capillus Veneris*).

¹⁹⁹ Cfr nota 182, 200.

²⁰⁰ Cfr nota 213.

d'ora così forte sin a riscaldarsi, e poi le mani si ligano in un fazzoletto e si vadi a dormire; e finite le cartelline, resterà sano.

f. 14'

S.

Sciatica. Per guarirsi si prenda la radice della brionia, della q(ua)le se ne devono grattare onze tre. Unite con onze nove di vino bianco, onze nove di acqua, onze sei di vino cotto e poste tutte in pila, si fa[nno] bollire; e ridotto in terzo, questi devesi colare, e tiepido posto nel cristerio²⁰¹ se ne fan lavativi; q(ua)li si ripetono per sin che, evacuando l'infermo, va un pezzetto di sangue coagulato e più, che s'era attaccato all'osso scio, e sarà sempre sano.

Scorbuto²⁰². È un male de' denti, q(ua)le per levarsi e per consolidarlo o levarne il gelo, si mastichi l'erba detta erismo²⁰³, che ha il fusto alto un palmo e mezzo, e la foglia più gentile, bianca del rosmarino, ed à il sapore acetoso come la cocleare²⁰⁴.

Stomachali: per facilitarli, unzione con oglio vergine tiepido. Strofinatura alle spalle con scopetta di peli, e mai evacuarsi a' luoghi scoperti a cagion dell'aria.

f. 15

Scirri²⁰⁵, di qualsisia malignità. Per guarirsi si prenda la radice del ciclamino, che fa il fiore a campana di color rosso²⁰⁶, con certi nervetti e fili bianchi, com(unement)e chiamato pan porcino²⁰⁷, co-

²⁰¹ *cristerio*: 'clistere'.

²⁰² Cfr nota 165.

²⁰³ *erismo*: 'erisimo' (*Sisymbrium officinale*). Pianta erbacea delle Crocifere, utilizzata prevalentemente come coadiuvante nelle infiammazioni delle alte vie respiratorie (faringiti, laringiti con afonia, tracheiti), e nelle influenze e raffreddori con coinvolgimento bronchiale. Considerata la pianta degli oratori, degli attori di teatro e dei cantanti (perciò detta anche «erba dei cantanti»), per la proprietà di sfiammare la gola e di ridare la voce in caso di afonia.

²⁰⁴ *cocleare*: 'coclearia' (*Cochlearia officinalis*). Pianta erbacea spontanea delle Crocifere.

²⁰⁵ Lo scirro è un tumore epiteliale maligno. Talora chiamata scirro anche una varietà di tumore al seno.

²⁰⁶ *rosso*: questa parola è stata sostituita a «bianco».

²⁰⁷ *pan porcino*: 'ciclamino napoletano, panporcino' (*Cyclamen neapolitanum* Ten., *Cyclamen hederifolium* Aiton).

me rape schiacciate, il q(ua)le si apre, si scorteccia, cioè si leva il ru[v]ido, si pista come un unguento in un mortaio, e fatta ad impiastro con una pezza si pone sullo scirro, e si cambi in ogni 48 ore; e così si andrà disciogliendo lo scirro, e s'intende tal rimedio dello scirro esterno.

Per la Sciatica. Si prendi un poco di calce vergine in polvere e s'impasti con un poco di miele, che se ne formi un impiastro da applicarsi sull'osso scio del paziente, ma p(ri)ma con un dito si osservi se è soffribile il calore. E questi, tirando materia, cioglierà la sciatica.

f. 15'

Terzana, semplice a guarirsi. Si prendi una dramma di zafferano, una dramma d'incenso maschio, e foligine di camino; e mischiatosi con bianco d'ovo, si formano due empiastri, d'applicarsi nell'intiore de' polsi, subbitocché si sentono i p(ri)mi forieri.

Terzana. Recipe²⁰⁸ infallibile. Si dimandi il numero delle febrì avute, inclusive la febre che si aspetta; si prendino tanti bacchi di cipresso, ed in una foglietta²⁰⁹ di vino buono si farà bollire che ne resti un bicchiero, e questo si prenderà due ore p(ri)ma che venghi la febre; e, se la febre replicasse, si seguiti ne' bacchi, contandoci sempre le febbri che ha; e 'l rimedio si prenderà sempre nel g(ior)no della feb(bre), due o tre ore p(ri)ma.

Terzana famigliare. Recipe. Si prenda l'erba chiamata etc.²¹⁰ che è di cinque foglie, tutto simile a quella che produce la fragola. Dippiù di prenda l'ortica selvaggia, e non già quella di orti.

f. 16

L'una e l'altra si deve cogliere nel g(ior)no appresso al plenilunio del sollione²¹¹, p(ri)ma dell'uscita del sole. Queste erbe si devono far seccare all'ombra, si devono polverizzare in grande quantità; si prende un cucchiaino da minestra, e si riempia di detta polvere. Quale si deve mettere, due o tre ore p(ri)ma della

²⁰⁸ *Recipe*: 'elenco degli ingredienti necessari alla preparazione di un farmaco'.

²⁰⁹ La foglietta era una misura di vino, corrispondente a circa un terzo di litro.

²¹⁰ Probabilmente, Gagliardi aveva dimenticato il nome dell'erba. Poteva trattarsi della nigella o della potentilla.

²¹¹ *sollione*: 'solleone'.

febbre, in infusione dentro due o tre dita di vino generoso; quale poz(ion)e prenderà il paziente un'ora p(ri)ma di q(ue)lla in cui è solito venirgli la febbre, e non sapendo l'ora la prenderà ne' p(ri)mi sintomi di essa.

Per la Tigna, e Scottature si formi il balsamo detto pacifico, il quale si manipola così. Si prenda un'oncia di assaro²¹² erba, chiamata com(unement)e stroncoli (?), che ha le foglie larghe e fatte a lancia, e che tutte escono dalla terra, con un'oncia di pelle verde di sambuco e onc. 5 di oglio, e si facciano bollire, e arrostite le foglie si levino, e si mettino once due di cera vergine; se ne farà un balsamo, con che si ungerà la testa ogni mattina del paziente, etc.; e si badi a levar le cruste ogni volta maturate dal balsamo, e si seguiti sin alla guarig(ion)e.

f. 16'

V.

Per acquistare la Voce perduta dopo gli sforzi del predicare, si prenda un cucchiaino di zucchero più bianco che si trova, e si mischi o impasti con spirito di vino rettificato nel med(esim)o cucchiaino; indi si attacchi il fuoco, in guisa che tutto si liquefaccia il zucchero, per cui si aiuti con un zeppo a smoversi; e finita la fiamma s'inghiotti il liquore, e si acquisterà la voce.

Per acquistarsi la voce si può prendere di mirra la quantità di una fave, quale si tiene sotto la lingua per sin che sia sciolta; e dopo breve tempo, o sia se si fa la mattina, la sera si avrà la voce, ma si avverta, che la mirra dia al rosso venata.

f. 17'

APPENDICE

Per la Rogna²¹³ altro rimedio. Si prenda la foglia dell'erba detta *Morsus diaboli*, e si fa cuocere con aglio e sale com(un)e, e se ne fa un unguento; con che, ungendero le giunture delle mani e ginocchia al di sotto e fasciandosi bene, si guarirà.

²¹² *assaro*: 'asarò' (*Asarum*). Genere di piante erbacee perenni delle Aristolochiacee.

²¹³ Cfr note 182, 199, 200.

INDICE DELLE PATOLOGIE

(I numeri si riferiscono ai fogli del *Ricettario*)

Acido, 12; Afonia (Voce perduta), 17; Amenorrea (Mestruo), 4, 8, 8'; Ammaccatura, 6; Arena nella vescica, 6'; Aria infetta, 6; Artritico, male, 4'; **Batticuore** (Cardiopalmò), 8'; **Caduco**, male, 6; Cadute, 4', 6'; Calcoli renali (Pietra), 12'; Calcoli vescicali (Pietra nella vescica), 6', 13; Callo, 10; Cancro, 4', 6', 10; Cancro in piaghe, 10; Carbonchio, 6', 9; Cardiopalmò (Batticuore), 8'; Catarro, 6, 6', 7, 10; Colica, 4, 6, 8; Contusione, 4', 6; Contusione da caduta, 4'; Contusione da ferro, 4'; Contusione da fuoco, 4'; Crepatura di poppe, 4'; Cuore, male di, 6, 8, 8'; Cuore, mancamento, 6; Cutanei, mali, 10; **Denti**, dolore di, 4', 8, 10, 11', 14'; Diarrea, 7; Dissenteria, 4, 7; Dissenteria con febbre, 7; Dolore colico, 4, 6, 8; Dolore di corpo, 10; Dolore di fianchi, 10; Dolore di testa, 6, 8; Dolore fisso, 7, 9'; **Emicrania**, 4'; Emorroidi, 4'; Emorroidi cieche, 12; Entrace, 9; Entrace maligna, 9; Epilessia, 5'; **Febbre**, 4, 7, 13', 15', 16; Febbre acuta, 4'; Febbre intermittente, 8'; Febbre putrida, 4'; Ferita, 4', 6, 10; Ferita di archibugio, 10; Ferita fresca, 10; Ferita inveterata, 6, 10; Fistola, 4', 10; Fistola inveterata, 10; Flato, 10; Flusione, 6; Flusso del sangue, 6; Fraccatura, 4'; Fuoco sagro, 10; **Gotta**, 10; **Idropisia**, 6, 10; Indigestione, 8', 12; **Lombalgia**, 11; **Mammella** indurita per latte appreso, 11'; Mancamento di cuore, 6; Mestruo, 4, 8, 8'; Milza, 12; Miodesopsia (Occhio della mosca, occhio della mosca volante), 11, 11'; Mola tignata, 11'; Morso di animale velenoso, 4', 6, 10, 11'; Morso di cane arrabbiato, 6, 10; Morso di vipera, 6; **Occhio della mosca**, 11, 11'; Orecchie, mali di, 4', 10; Ostruzione, 12'; Ostruzione di viscere, 12'; **Palpitazione** cardiaca (Cardiopalmò), 8'; Peste, 4', 5'; Pietra, 6', 12', 13; Pietra nella vescica, 6', 13; Podagra, 10; Porro, 13; **Quartana**, 13'; Quartana inveterata, 13'; **Reuma**, 6, 8; Reuma generale, 14; Reuma particolare, 14; Risipola, 6; Rogna, 10, 14, 17'; **Scabbia**, 14; Sciatica, 14', 15; Scirro, 15; Scorbuto, 7, 14'; Scottatura, 9', 16; Scottatura vecchia, 10; Scrofola, 10; Serchia, 4'; Setola, 10; Slogature di nervi, 6; Sordità, 8; Sputo del sangue, 6; Stomaco, mali di, 4, 8, 10, 12; **Tachicardia**, 6; Terzana, 13', 15'; Terzana famigliare, 15'; Terzana semplice, 13', 15'; Tigna, 11', 16; Tossa, 4'; **Uscita di sangue**, 4; **Vaiolo**, 4', 8; Vermi, 4', 6, 8; Vertigini, 6; Voce perduta, 17.

INDICE DEI RIMEDI

(I numeri si riferiscono ai fogli del *Ricettario*)

Acqua oftalmica (collirio), 12'; Agarico bianco, 7'; Aglio maschio selvaggio, 11', 12'; Aloe epatico, 10; Aloe, legno, 3; Aloe soccotrino, 3, 5', 7'; Ambra grigia (ambragrisa), 3', 4; Angelica di Boemia, 3; Angelica odorata, 5; Aristologia longa, 5; Aristologia rotonda, 5; Asaro (assarò), 16; **Balsamo del coppaide**, 3; Balsamo del Perù, 3; Balsamo della Mecca, 3; Balsamo Tranquillo del Sig. Chomel, 3; Balsamo di zuchetta, 5'; Barbacana, 13; Benzoino (belzuino) mandorlato, 3, 5'; Bolo armeno, 10; Brionia, 14'; **Caffé**, 6', 13'; Calamo aromatico, 3'; Calce vergine, 9', 15; Cametrio maggiore, 4'; Capelvenere (capilvenere), 13'; Cardamono minore, 3'; Cardo santo, 3', 4, 5; Cardo secco, 3'; Cardo soluto, 3'; Cardo stillato, 3'; Carlina (carolina), 3; Cascanilla, 7'; Cedro, 4; Centaurea minore, 3', 4, 5; Cera vergine, 6', 9', 16; Ceraso, 6'; Cerotto, 6'; China, 7, 13'; Ciclamino, 15; Cinoglossa, 2; Cipolla bianca, 13; Cipolla scilla, 9, 13; Cipresso, 15'; Coclearia (cocleare), 14'; Collirio (acqua oftalmica), 12'; Consolida maggiore, 3, 15; Consolida minore, 5; Controerba, 3'; **Dittamo** cretico, 3, 5; **Edera**, 13'; Erisimo (erismo), 14'; **Fico d'India**, 2'; Fico selvaggio, latte di, 13; Frassino, 5'; Fuligine di camino, 15'; **Galenga**, 3'; Garofali, 5'; Genziana, 7'; Genziana odorata, 5; Genziana, radice, 3; Giglio bianco, 9'; Giglio violaceo, 6'; Ginepro, bacche, 5; Ginepro, germi, 3'; Giusquiamo (giuschiarno), 2'; **Incenso** in lagrima, 5'; Incenso maschio, 3, 10, 15'; Insogna, 6'; Insogna di gallina, 6'; Insogna di piccione, 6'; Iperico (ippericon), fiori, 3, 4, 4', 5; Iperico, grani, 3, 4; **Lapazio** (lampazzo), 6'; Lattuga (lattuca), 12; Lauro, bacche, 5; Limone, 7, 9, 10, 13; Linguacana, 2'; Litargirico, 10; **Mandorla** (amandola), 7; Mastice, 10; Melone d'acqua, 13; Menta, 4; Menta crispa, 3'; Mirra, 5', 17; Mirra eletta, 10; *Morsus diaboli*, 9, 17'; Mummia alessandrina, 3'; Musco, 4; Musco orientale, 3'; **Nitro**, 14; Noce confettata, 12; Noce moscata, 5'; **Parietaria**, 11; Piantaggine, 13'; Polvere da scoppio, 11'; **Rabarbaro** (reobarbaro), 7'; Rosa bianca, 12'; Rosa cemesina, 3'; Rosmarino, 4', 5; Ruta, 4; Ruta, foglie, 3'; **Salasso**, 14; Sale ammoniacò, 14; Salvia, 4; Salvia minore, 3'; Sambuco, corteccia, 9', 16; Sambuco, fiori, 12'; Sangue di drago, 3', 5'; Scordio (scordion), 5; Sillo, balsamo, 3'; Spirito di vino, 4, 10, 11, 14; Spirito di vino rettificato, 3', 5', 7', 8, 17; Storace (stirace), 4; Storace calamita in lagrima, 3, 5'; Succino rettificato, 3; **Tabacco**, 2; Teriaca (triacca), 7, 8; Tormentilla, 3'; Trementina, 6', 12; Tuzia, 12; **Uovo**, 6', 12, 12', 15'; **Valeriana minore**, 5; Verbena, 12, 12'; Verderame, 12'; Vino, 3', 6, 10, 13', 14, 14', 15'; Vino, generoso, 2, 2', 16; Vino, poderoso, 8'; Viola, 4; Viola azzurra, 3'; **Zafferano**, 5', 7, 15; Zeodoaria, 3', 7'; Zolfo, fiori, 14; Zucchero bianco, 7, 17; Zucchero rosso, 2'; Zucchero di saturno, 12'.

SOMMARIO

Anche se per l'ammissione nella Congregazione del SS. Redentore era richiesta nei candidati una complessione tale da poter reggere ai pesi dell'attività missionaria, inevitabilmente con il passare degli anni i «mali usuali, e cronici, ne' quali soggiace la misera umanità» finivano per avere il sopravvento. Perciò, le Costituzioni stabilivano che le case dell'Istituto fossero provviste di un'infermeria, affidata al padre prefetto degli infermi e al fratello infermiere. Dal canto loro, i missionari ancora attivi dovevano far fronte ai malanni da cui capitava di venire colpiti durante la «campagna missionaria», specialmente nei mesi invernali. Dato che i piccoli centri rurali nei quali questa si svolgeva erano per lo più sprovvisti di qualsiasi presidio sanitario, ai missionari s'imponneva la necessità dell'«automedicazione». Da qui l'utilità di avere a portata di mano una farmacopea. Come il *Ricettario* compilato dal p. Vincenzo Gagliardi, frutto dell'esperienza sua e di altri, che viene qui pubblicato.

SUMMARY

Even if, for admission into the Congregation of the Most Holy Redeemer, there was required of candidates a type of physical constitution that could sustain the rigors of missionary activity, inevitably, with the passage of years, the "usual maladies and chronic illnesses of the kind that afflict poor human nature" ended up having the upper hand. Consequently, the Constitutions established that the houses of the Institute would be provided with an infirmary, entrusted to a Father Prefect of the Sick and a Brother Infirmarian. For their part, the missionaries who were still active, had to face the illnesses by which they happened to be struck during the "missionary campaign," especially in the winter months. Given that the small rural centers in which the campaign was carried out were the most deprived of any kind of medical aid, the necessity of "self-medication" was imposed on these missionaries. Hence it was useful to carry in hand a private stock of medicines. Thus we have what is published here, the *Ricettario* (or listing of medications) compiled by Father Vincenzo Gagliardi, which was the fruit of his own experience and that of others.

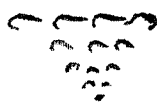
Ricettario, o sia

Di versi specifici, e rimedj per alcuni
mali Usuali, e Cronici, ne'

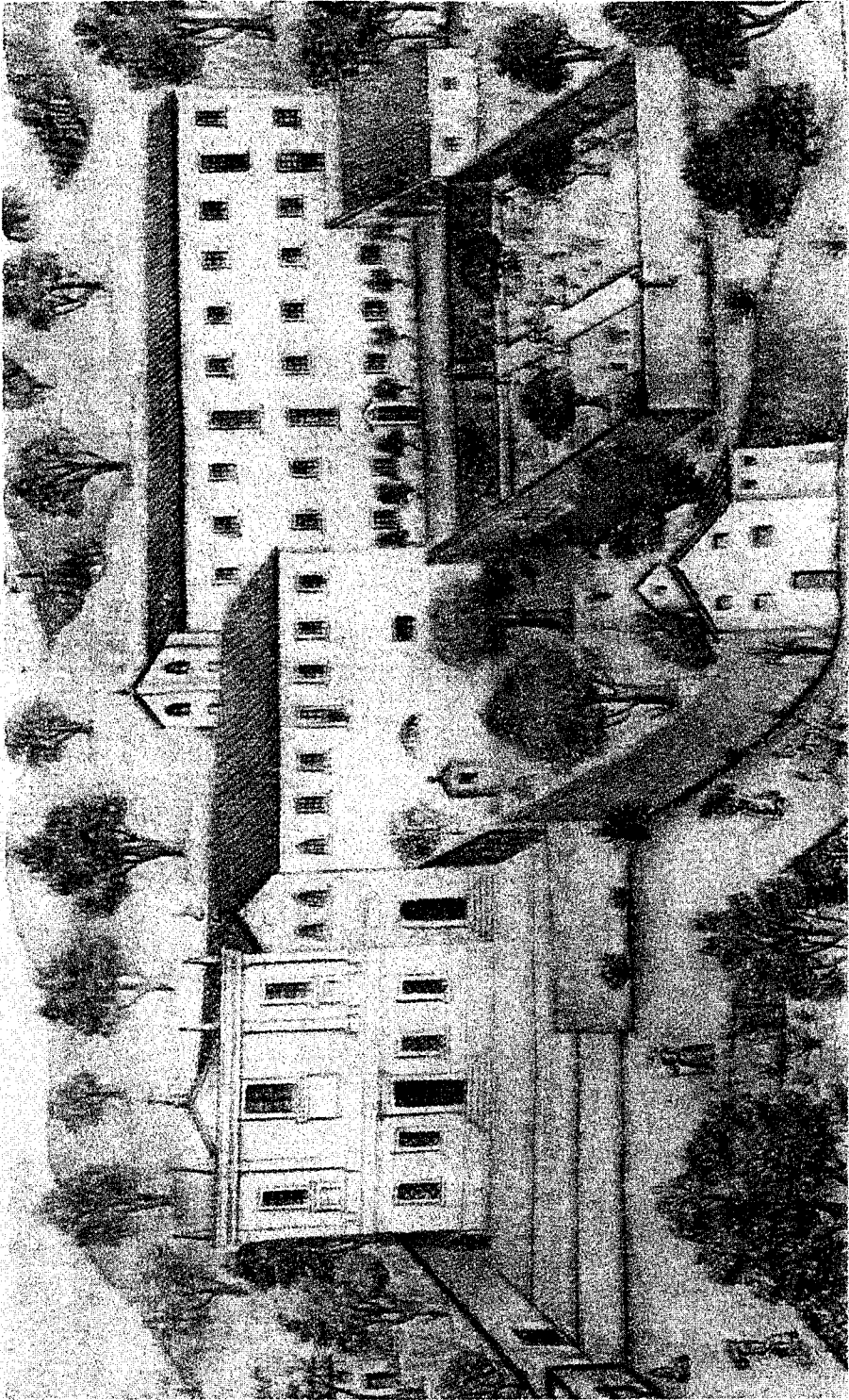
quali soggiace --

la misera --

umanità --



Per ordine alfabetico situati -



Casa dei Redentoristi di Scifelli (inizi dell'Ottocento)

IN MEMORIAM

P. HERNÁN ARBOLEDA VALENCIA, C.S.S.R.
(1920-2006)



Hernán Arboleda Valencia nació el 1 de agosto de 1920 en Popayán (Colombia) y murió el 6 de octubre de 2006 en Bogotá. Fueron sus padres: José María Arboleda Llorente y María Luisa Valencia Vejarano.

Hernán ingresa al seminario menor redentorista de Sevilla (Colombia) y hace el noviciado en Riobamba (Ecuador), donde emite su profesión el 24 de septiembre de 1938.

En Cuenca (Ecuador) adelanta los estudios de filosofía y teología y es ordenado sacerdote el 24 de septiembre de 1943. Luego es nombrado profesor de los seminarios menor y mayor redentoristas. Entre 1949-1952 estudia en la Pontificia Universidad de Santo Tomás de Roma (Angelicum), en la que obtiene el doctorado en derecho canónico, con la tesis titulada *Las Escuelas apostólicas ante el derecho canónico y la legislación civil colombiana*.

En los años sucesivos enseña derecho canónico y teología y se desempeña como prefecto de estudiantes. Publica el opúsculo *El matrimonio civil de los colombianos católicos en el exterior. ¿Nulidad, validez o inexistencia?*, Bogotá 1963.

Es nombrado miembro del tribunal eclesiástico de Bogotá y dirige la revista *Vinculum*, órgano de la Conferencia de Religiosos de Colombia. Escribe el *Derecho matrimonial eclesiástico en relación con la legislación civil y concordataria de Colombia*, Bogotá 1970, y *Jurisprudencia eclesiástica colombiana en causas de nulidad matrimonial*, Bogotá 1974.

De 1972 a 1975, sucede a Fermín Aranguren como primer superior provincial colombiano.

Por su competencia jurídica, el padre Arboleda es llamado a Roma, donde trabaja durante 29 años, que se pueden dividir en tres etapas:

a) De 1975 a 1979, actúa como secretario de la comisión preparatoria en la redacción definitiva del texto de las Constituciones y Estatutos CSSR. Escribe «La Spiritualità del Concilio Vaticano II nelle nostre Costituzioni», Roma 1978; y «De natura iuridica matrimonii civilis catholicorum in iure canonico condito et condendo», in *Periodica de re morali, canonica, liturgica* 67 (1978) 343-352.

b) De 1979 a 1986, hace de vicesecretario general, vice-procurador general, cronista general y director de *Analecta* (órgano oficial de la CSSR editada en varios idiomas). Publica la «Genealogía de la Familia Valencia de Popayán», en *Popayán* 69, n. 298 (1978) 92-103; y «Apuntes Genealógico-Biográficos sobre la Familia Arboleda», en *Popayán* 71, n. 300 (1981) 145-176. En 1981 recopila éstos y otros artículos en el libro *Descendencia Española de algunas Familias Colombianas. Datos biográficos – genealógicos. I. Familia Arboleda, II. Familia Valencia, III. Familia O'Donnell, IV. Familia Mosquera Figueroa, V. Sacerdotes de la familia Arboleda Valencia en sus ramas directas y colaterales*, Popayán 1984. Escribe «El Religioso Párroco, I. La Parroquia, II. El Párroco. Según las normas del nuevo Código de Derecho Canónico», Roma 1984; *El Manual del Párroco. Según las normas del nuevo Código de Derecho Canónico*, Bogotá 1985.

c) De 1986 al 2004, es nombrado archivista general CSSR, sucediendo a Andrea Sampers. El padre Hernán se prepara con un curso en la Escuela de Archivística y Paleografía de la Ciudad del Vaticano.

Pronto comienza la clasificación y ordenamiento de los documentos por medio de la base de datos llamada *Lidos*; algunas Provincias CSSR envían personas al archivo para colaborar en la digitalización y elaboración de las fichas; el mismo Arboleda hace doce mil fichas que encuaderna en 44 volúmenes titulados: *Alfonsiana*, *Manoscritti di Sant'Alfonso*, y *Acta Antiqua*. Parte de este material lo publica la revista *Spicilegium Historicum Congre-*

gationis SSmi Redemptoris bajo los títulos: «Regestum manuscip-torum Sancti Alfonsi in Archivio Generali Historico Redempto-ristarum Romae (AGHR)» 36-37 (1988-1989) 315-483; «Rege-sto delle lettere di S. Alfonso Maria de Liguori pubblicate ed ine-dite, che si trovano nell'Archivio Generale Storico Redentorista» 39 (1991) 359-499; «Lettere a S. Alfonso» 40 (1992) 129-179.

En marzo de 2004 termina su servicio en Roma y regresa a Bogotá, donde recibe el nombramiento de archivista de la Pro-vincia CSSR, y aplica *Arbor*, la nueva base de datos para archi-vos y bibliotecas elaborada por varios redentoristas en Roma. En mayo de 2005 organizó un curso para archivistas de la Provincia de Bogotá.

Quienes conocieron al padre Arboleda lo recordarán como un hombre de convicciones y principios, de oración y estudio, de trabajo y disciplina. El haber sido religioso redentorista durante 68 años, sacerdote durante 63 años, jurista, escritor, literato y políglota (español, italiano, francés y latín), son títulos que lo honran y nos honran.

El Instituto Histórico le reconoce su trabajo y disponibili-dad en la búsqueda de fuentes y datos para la historia de la Con-gregación.

Álvaro Córdoba Chaves, C.S.S.R.



INDICE DEI NOMI

- ADDINGTON, C. 176
Adduca, Rosario, C.SS.R. 88-90,
102
Agliardi, Antonio, card. 113, 114
Alberto di Sassonia 170
Albrizzi, Girolamo 174
ALESSI, S. 89, 102
Alfano, Carmelo, C.SS.R. 88
Alfonso Maria de Liguori, santo
3, 5, 13, 14, 17, 18, 24, 26,
32, 39, 47, 61, 62, 77, 79,
85-87, 94, 99, 100, 105, 137,
163, 193-200, 215, 216, 219,
247
Allonas, Jean-Baptiste, C.SS.R.
33, 58, 66, 68
Amato, Leopoldo, C.SS.R. 88
Apice, Bernardo, C.SS.R. 194,
199
APOLLONIO, F. 165, 166
Aranguren, Fermín, C.SS.R. 246
Arboleda Llorente, José María
245
Arboleda Valencia, Hernán,
C.SS.R. 245-247
ARINGHI, P. 175
Armani, Pietro 166
ARNALDO DA BRESCIA 173
ARNOLD, D. 179
ARNOLD, E. 179
Arnold, Joseph, C.SS.R. 35, 36
Azevedo, Giuseppe, C.SS.R. 19,
20, 35
BACCHI, C. 177
BACCI, Pietro Giacomo 167
Bakowski, Michał, sac. 154
Ballo, Natale, C.SS.R. 88
Banditi, Francesco Maria, card.
203
Bardy, Pierre, C.SS.R. 17, 58
BARNES, J. 94
Baronio, Cesare, C.O. card. 176
Baronio, Giovanni Battista, C.O.
166, 173, 176
Bartolomeo da Ferrara, O.P. 170
Bartolomeo da Varignana 170
Beckx, Pieter, S.J. 68
BECO, J., C.SS.R. 3, 5, 10, 16,
19, 23, 27-31, 40-44, 53, 55,
68, 69, 71, 74
BECQUÉ, M., C.SS.R. 3, 24, 32
Belli, Giuseppe Gioacchino 88
BELTRAMI SCALIA, M., 86
Benedetto XIV, papa 39
Benedetto da Viterbo 170
Berrett, Jean-Arnold, vesc. 15,
18, 57
Berset, Joseph, C.SS.R. 16, 28,
29, 32, 44, 58, 61, 82
Beściak, Piotr, sac. 125-128
BETRI, M.L. 209
Bettinelli, Giuseppe 180
Biasiutti, Francesco, C.O. 173
Biasiutti, Giovanni Battista 167, 168
BILERZEWSKI, L. 123
Bielicki, Franciszek, sac. 125,
134, 136

- Billet, Henri, C.SS.R. 37
 BISKUPSKI, S. 123
 Blandini, Gaetano, vesc. 95-99,
 103, 104, 107, 108
 Blandini, Giovanni, vesc. 99
 BLASUCCI, Pietro Paolo, C.SS.R.
 194
 BOBER, S. 112, 150, 157
 Bobillier, Auguste, C.SS.R. 37
 BOLAND, S. J., C.SS.R. 19
 Bommel, Cornelius van, vesc.
 13-15, 20, 21, 25, 31, 32, 34,
 39, 43, 44, 48, 49, 52, 53,
 56, 60, 64, 68
 Bonadonna, Michele 88
 BONNET, Charles 204
 Borromini, Francesco 176
 Bourgoin, Joseph, C.SS.R. 10,
 28, 58, 67
 BRAMBILLA, E. 206
 Brandt, H.J. 110, 111, 115-119
 Brasay, Joseph, C.SS.R. 37
 Bresciani, Ernesto, C.SS.R. 103
 Bronne, Carlo 6-8
 Brors, Adolf, C.SS.R. 118
 BRUDZISZ, M., C.SS.R. 109, 113,
 120, 122
 BUCHAN, W. 220-225, 230, 233
 BUDYŃ, S. 112, 150, 157
 BUXTORF, Johann 172, 175
 Byczkowski, Jan, C.SS.R. 137,
 158-160
 Cafaro, Paolo, C.SS.R. 192, 193,
 199
 CAIONE, G., C.SS.R. 192-194
 Calogierà, Angelo, O.S.B.Cam.
 173
 CAMILLIERI, A. 86
 CAPUTO, P. 205
 Cargnelli, Pio, sac. 175
 Carlo III, re 209
 Cartuyvels, Louis, C.SS.R. 35
 CATTIN, G. 170
 Cazier, René-Albert de 9, 11, 12,
 20, 25-27, 71-73
 Celauro, Giovanni 88
 Cerutti, Luigi, sac. 99
 Césard, Antoine, C.SS.R. 28, 58,
 67
 Chart, Edmund, sac. 125, 132
 Chciuk, Tadeusz, 150
 Chiarenza, Carmelo, sac. 103
 Chotek, Ferdinand von, arcv. 70
 Chudzik, Józef, C.SS.R. 141
 CHWALBA, A. 110
 Ciaccio, Gaspere, C.SS.R. 88
 CLAESSENS, P., C.SS.R. 14
 Clemente X, papa 166
 Clemente XII, papa 171
 Clemente Hofbauer, santo 5
 CLERINX, P., C.SS.R. 18
 Cocle, Celestino, C.SS.R. 4, 12, 87
 Coleti, Sebastiano 173
 CORBO, A. M. 176
 CÓRDOBA CHAVES, Á., C.SS.R.
 247
 CORNER, F. 165
 Cosenza, Giuseppe, card. 86
 Crispi, Francesco 87
 Cupani, Pietro, C.SS.R. 88
 CURLEY, M.J., C.SS.R. 12, 24
 Curzio, Vito, C.SS.R. 196
 Ćwiklik, Władysław, sac. 144
 Czakert, Peter, C.SS.R. 66
 Czech, Aloys, C.SS.R. 5, 6, 10,

- 12, 29, 30, 37, 63, 67
Czvitkovicz, Alexander, C.SS.R.
23, 31, 35, 36, 38, 58, 59
- DA MOSTO, A. 167
Danegger, Joseph, C.SS.R. 58
DANKELMAN, L., C.SS.R. 17, 36,
55
DANTE, F. 176
DARIS, J. 47
D'ASCOLI, F. 198, 223, 225, 228,
235
Da Silva, João, C.SS.R. 19, 35
Dechamps, Victor-Auguste, C.SS.R.,
card. 20, 24, 31, 35, 36, 52,
83
De Filippi, Andrea, C.SS.R. 232
DE GREGORIO, D. 95, 97
Degrez, Nicolas, C.SS.R. 40, 41,
43, 55, 73, 75
Dehesselle, Nicolas, vesc. 57
Dejaer, Joseph, C.SS.R. 32
DE LANNOY, FL. 37
DELLA PERUTA, F. 206
Delplancq, Jean-Joseph, vesc. 5,
21, 22, 24, 60
Deluca, Gaetano 88
DELZENNE, Y. 7
DE MEULEMEESTER, M., C.SS.R.
3, 4, 12, 18, 32, 47, 51, 87,
105
DE RAET, S. 50
DE RISIO, A., C.SS.R. 194, 196,
199
De Robertis, Celestino, C.SS.R.
193
De Robiano, Charles Albert 5, 9,
11, 25
- Dettlaff, Josef, sac. 138
DIJKMAN G., C.SS.R. 32
DILGSKRON, C. von, C.SS.R. 3, 4,
12, 18, 23, 24, 35, 47, 51, 54
Di Piazza, Angelo, sac. 91, 94
Di Puma, Pietro, sac. 96
Di Sapia, Gaetano, C.SS.R. 187
Dispensa, Salvatore, C.SS.R. 90,
91, 104, 105
Dobisch, Alois, C.SS.R. 30, 31,
54, 55, 58, 65, 67
Dolcimascolo, Filippo, C.SS.R.
88
Dolcimascolo, Giacomo, C.SS.R.
88
Donders, Peerke, C.SS.R., bea-
to 55
DONZELLI, Giuseppe 210
DOPIERAŁA, K. 110
Drobe, Franz, vesc. 113
Dubbelden, H. den, vesc. 38, 79
Dumortier, Barthélemy 43
Dunoyer, Valentin, C.SS.R. 47
Dziewior, Iwona 149
Dziurzyńska, Urszula, O.S.U.
147
- Egger, Bernhard, sac. 138
Elsholz, Magdalena 109, 147-
149, 152, 153
Empedocle 99
Enn, Władysław, sac. 111
Erasmus da Rotterdam 173
Eschbach, Ignace, C.SS.R. 10,
58
Estienne, Robert 175
- FALCOIA, T. 197, 198

- Fasel, François, C.SS.R. 37
 Fasulo, Salvatore 88
 Fava, Francesco 164
 Fava, Nicolò 164
 Ferdinando II, re 86, 87
 FELTRI, Angelo Maria, S.P. 167
 Ferrante, Nicola, C.SS.R. 192
 FERRO, G.B., O.C. 177
 Fey, Josef, C.SS.R. 33
 Filangeri di Satriano, Carlo 86
 Filippi, Andrea 196, 232
 Filippo Neri, santo 163, 171, 172, 176, 179
 Filomarino, Arturo, sac. 96
 Fiocchi, Carmine, C.SS.R. 194
 Fiorini, Isidoro, C.SS.R.
 Fischer, Theodor, C.SS.R. 117, 118
 Flamm, Johann Nep., C.SS.R. 19, 58
 Flasza, Anna, OSU 147
 Fontaine, Jean-Joseph, C.SS.R. 42, 73
 Fornari, Raffaele, card. 71
 Fossati, Francesco 166
 Fossion, M., O.Carm. 53
 FRIGIMELICA ROBERTI, G. 180
 FUMAGALLI, M. 230
 Fusco, Vincenzo Maria, C.SS.R. 186

 Gagliardi, Vincenzo, C.SS.R. 183-244
 GALANTI, G.M. 208-212, 214
 Galimberti, Luigi, card. 113
 Galiński, Jerzy, C.SS.R. 138, 139, 146-149, 152, 153, 158, 159
 GALLANDI, Andrea 167, 177

 Gallo, Emanuele 99
 Gerardo Maiella, santo 194
 Gardzielewska, Daniela, 148
 Garibaldi, Giuseppe 87, 108
 GASBARRI, C. 175, 176
 Gaspari, Antonio 166
 Gaudry, Albert, C.SS.R. 20
 Gawlina, Józef, vesc. 123
 Geller, François, C.SS.R. 15, 33, 54, 58
 Generowicz, Jadwiga 152
 GENTILCORE, D. 208, 209, 211, 212
 Genuardi, Ignazio 89
 Giacomo da Benevento 170
 Giacone, Calogero, C.SS.R. 87
 GIAMMUSSO, S., C.SS.R. 102, 194
 Giattini, Vincenzo A., C.SS.R. 18
 Gielo, Marianna, suora 157
 GILLAIR, 122
 Gillet, Louis, C.SS.R. 32, 35
 Gioeni, Francesco 85
 Gioeni, Mariano 85
 Giordano, Camillo, C.SS.R. 186
 Giovanni Bosco, santo 97
 Giovanni Paolo II, papa 55
 GIROUILLE, H., C.SS.R. 3, 6, 8, 12, 24
 Giugali, Francesco 166
 Giuliani, Pasquale, C.SS.R. 202
 Giulio Cesare, imper. 6
 Giuseppe I, imper. 8
 Gotale, Nicolas, can. 52
 GOULTER DOWLING, John 177
 GRÉGOIRE, L. 4, 29, 47, 49, 50
 GREGORIO, Oreste, C.SS.R. 193, 198, 202, 203
 Grochot, Józef, C.SS.R. 137
 Gruber, Gerhard 145

- Guersouille, Nicolas Joseph, 196, 205
 C.SS.R. 41, 47, 69, 73
- Guglielmo I, re 7-9, 37, 38
- Guglielmo II, re 38
- GUIDA, Gennaro 212
- Hacia, Jan, C.SS.R. 119
- Hafkenscheid, Bernard, C.SS.R.
 10, 13, 14, 17, 21, 22, 29,
 39, 44, 47, 52, 54, 55, 57,
 58, 81, 82
- Hannecart, Joseph, abate 4, 5,
 11, 66
- Harthen, Johann, sac. 173
- Hawerlik, Josef (Michaël), C.SS.R.
 23, 24, 58
- Heilig, Michael, C.SS.R. 35, 36,
 38, 68
- Held, Friedrich von, C.SS.R. 12,
 15-18, 20-24, 27, 28, 31-34,
 40, 43, 44, 46, 51-54, 56-59,
 63, 66, 67, 69, 71, 76, 82, 83
- Hessel, Georg, C.SS.R. 44, 58
- HOLDEN, H. 173
- HONORIUS AUGUSTODUNENSIS 171
- Hooijdonk, Johannes van, vesc.
 79
- HOUYOUX, J. 7
- Huchant, Edouard, C.SS.R. 20
- Hugues, Andreas Markus,
 C.SS.R. 35, 36, 59
- Hülsmann, Andreas, C.SS.R. 117
- IDZIŃSKI, M. 149, 151
- Ignazio di Lojola, santo 86
- Incorvaia, Raimondo, sac. 98
- Ippocrate 198
- Izzo, Silvestro M., C.SS.R. 186,
- JACEWICZ, W. 122
- Jacques, Jean-Joseph, C.SS.R.
 54
- Jambon, Charles, C.SS.R. 5, 6,
 9, 23, 58, 67
- Janeček, Engelbert, C.SS.R. 115-
 117, 119
- JANSENS, P., C.SS.R. 11, 13, 19,
 24, 30, 36
- JANUSZ, G. 110
- JANUSZCZAK, M. 123
- Jaroszek, Marian, sac. 154
- Jarzębowska, Elżbieta 152
- Jedek, Antoni, C.SS.R. 112, 161
- Jedwabski, Franciszek, sac. 142
- Jeliński, Franciszek, sac. 144
- Jenner, Edward 217
- Jeż, Teresa, OSU 147
- Kajka, Paweł, sac. 144-146, 150
- Kaltenbach, Johan Baptist,
 C.SS.R. 10, 22, 25, 44, 58,
 72
- Kannamüller, Karl, C.SS.R. 19,
 31, 54, 58, 82
- Kansy, Natalia, O.S.U. 147
- Kantecki, Antoni, sac. 111
- Kardela, Elżbieta, O.S.U. 147
- Karpiński, Ryszard, vesc. 150
- KARWOWSKI, S. 111
- Kaszowski, Tadeusz, C.SS.R. 155,
 156
- Keesen, Eustache, sac. 18, 21
- Kempenaire, Mathieu, C.SS.R.
 35
- KERSTEN, P. 4, 18, 29, 32, 33,

- 45, 47, 48, 52, 76
 Kessels, Georges-Alexandre 51
 Kessels, Jean-Joseph 51
 Kichle, André 69
 Kiefer, Georg, C.SS.R. 58
 Kierznowska, Małgorzata, OSU 147
 Klein, Franz, C.SS.R. 118
 KLESSMANN, Ch. 110
 Klewicz, Kazimierz, sac. 125, 134, 135
 Klinkosz, Alojzy, 138
 Koch, Robert 197
 KOCH, L., S.J. 68
 KOŁODZIEJ, B., 119
 Kopp, Georg von, card. 120
 KOSICKI, K. 112, 123, 142
 KOZŁOWSKI, J. 110
 Kozłowska, Grażyna 151
 Krajewski, Feliks, C.SS.R. 119
 Krakowski, Marian, C.SS.R. 148
 Kreher, Ewa 152
 Krok, Stanisław, C.SS.R. 148
 Kropidłowski, Alfons, sac. 144
 KRUSZYŃSKI, F.S. 123
 Kudzielka, Albin, sac. 154
 KUNTZ, F., C.SS.R. 184, 187, 188
 Kupfmüller, Joseph, vesc. 124, 161

 Labis, Gaspar, vesc. 22, 24, 39, 40, 43, 71
 LA CUTE, P. 168
 Lagumina, Bartolomeo, vesc. 90, 96, 104, 107, 108
 La Lomia, Angelo, C.SS.R. 92, 103
 La Lomia, Luigi, sac. 103

 Lamaye, Joseph Guillaume, C.SS.R. 32, 35
 Lambrechts, Jan-Baptist, C.SS.R. 54, 68
 Landes, Alois, S.J. 68
 LANDI, G., C.SS.R. 192, 194
 LANDTWING, Th., C.SS.R. 4-6, 17, 28, 33, 37
 Langton, Stephanus 170
 LANNOY, Fl. de 7
 LANS, J.A., C.SS.R. 14
 Laurent, Johan Theodor, vesc. 33
 Lauretta, Enzo 94
 Lauria, Antonino Maria, C.SS.R. 86, 88
 Lauro, Pasquale, C.SS.R. 193
 Lausay, Claude, C.SS.R. 37
 Leciejewski, Stefan, sac. 143, 145, 158, 159
 Leenaert, Jean, C.SS.R. 35
 Lelouchier, Théodore, C.SS.R. 36, 42, 43, 73
 LÉMERY, N. 220-223, 226, 228, 230, 232, 233, 236
 Lempfridt, François-Xavier, C.SS.R. 11, 12, 18, 35, 68
 Leone XIII, papa 113
 Leopoldo I, re 7, 8
 Leuchtenberg, August von 7
 LIMAN, S. 123
 Liss, Franciszek, sac. 111-114
 Lo Jacono, Paolo C.SS.R. 88
 LOOYAARD, J. 87
 Lo Presti, Alfonso 88
 LORTHIOIT, J.B. C.SS.R. 4, 10, 17, 19, 20, 37
 LÖW, J., C.SS.R. 6, 19, 192

- Łubieński, Bernard C.SS.R., ser-
vo di Dio, 112, 161
Lubowiecki, Edward, sac. 135,
138, 155
Ludwig, Joseph C.SS.R. 17, 28,
33, 35, 36, 67
Luigi Filippo, re 7
Lupoli, Sossio, C.SS.R. 184, 199
- MADER, C., C.SS.R. 4, 19, 63
Mądry, Gabriela 147
Maffeo, Gerardi, patriarca 165
Maichrzak, A. 152
Maione, Angelo, C.SS.R. 199
Maissner, Paul C.SS.R. 112
Majewski, Wiesław, C.SS.R. 140,
141
Majszyk, Tadeusz, C.SS.R. 140,
147
- MALAK, H. M. 123
Małecki, Feliks, sac. 144
Małoszewski, Piotr 152
MALTA, R. M., C.SS.R. 202
MANDZIUK, J. 111, 112
Mann, Heinrich, C.SS.R. 115,
116, 118
Manthey, Janusz, sac. 154
Manto, Alfonso 89
Manvuisse, Charles, C.SS.R. 54
Marano, Isaia, C.SS.R. 192
MARCIANO, G. 166, 175
Marcinek, Franciszek, C.SS.R.
120
Margiore, Giacobbe, monaco 205
Margotta, Francesco, C.SS.R.
192, 193
MARINO, R. 191, 201, 212, 218,
221, 228
- MARINOZZI, S. 223
MARTINI, A. 220
Marullo, Alfonso 89
Marullo, Marco 89
Marullo, Pasquale 89
Matarazzo, Michele, C.SS.R. 193
MATHIEU, F. 51
Mauro, Paolo 179
Mautone, Giuseppe, C.SS.R. 12,
188
Maziarz, Józef, C.SS.R. 141
Mazurkiewicz, Mariusz, C.SS.R.
148
Mazzini, Giovanni, C.SS.R. 195,
197
Meda, Marco 85, 96, 93, 99-
101, 103, 105-107
Meissner, Paul, C.SS.R. 112,
117, 118, 120
Melaccio, Donato, C.SS.R. 192
Mendelsson, Dorothea 5
Menezes, Francisco de, C.SS.R.
19, 58
Mercy d'Argenten, Charles Jo-
seph, vesc. 53
Mérode, Félix de 49
Michalec, Roman, C.SS.R. 157
Michalski, Waldemar, C.SS.R.
139, 158-160
Micheli, Maria Fortunata, suo-
ra 198
Mielecki, Mieczysław, sac. 154
Mielke, Józef, sac. 154
Milde, Vincenz, arciv. 68
MINERVINO, F., C.SS.R. 17, 20,
185, 187, 193, 202
Mis, Aneta, O.S.U. 147
Modica, Giuseppe, sac. 90, 91

- MOELLER, Ch. 33
 Morana, Antonio, vesc. 97
 MOREAU, E. de 9
 MORELLO, G. 176
 MORETTI, L. 165
 Morgenschweis, F., sac. 140
 Morone, Vincenzo, C.SS.R. 186
 Moser, Georg, vesc. 154
 MOSMANS, H., C.SS.R. 32, 35,
 36, 38, 39
 Motreuil, Athanase, C.SS.R. 20
 Mrowiec Franciszek 112, 140
 MULDER, M., C.SS.R. 32, 33,
 36, 38
 MURPHY, R.Ch. 110
 Murray, Patrick, C.SS.R. 104
 MURZYNOWSKA, K. 110
 Musco, Francesco, O.C. 176
 Musshoff, Heinrich, C.SS.R. 118
 MYSZOR, J. 123

 NADOLNY, A. 112, 113, 115, 124,
 126
 Napoleone Bonaparte, imper. 5,
 6
 Nemours, Louis-Charles, Duca
 di 7
 NEUBERT, Michel, C.SS.R. 5, 30
 NEUHÄUSLER, J. 123
 Nicolini, Francesco 180
 NIERO, A. 167
 Nocito, Gaetano 85
 NOCUÑ, E. 117, 120
 Noga, Jan, C.SS.R. 148
 Nowak, Czesław, sac. 149

 Ober, Zygmunt, C.SS.R. 120,
 121

 Obuchowski, Józef 150
 Occhi, Simone 180
 Omasta, Józef, S.D.B. 138
 ORLANDI, G., C.SS.R. 19
 Ostini, Pietro, card. 16, 68
 Ottmann, Leopold, C.SS.R. 6, 17,
 19, 22-24, 33, 35, 43, 44,
 54-56, 58, 61, 74, 75, 83
 Ovidio Nasone, Publio 164

 Padovano, Bartolomeo, C.SS.R.
 186
 Palminteri, Michele, sac. 99
 PALOMAR, Giovanni di 170
 Panzuti, Biagio, C.SS.R. 12
 PAQUAY, J. 13, 18, 21
 Paredis, Johannes, vesc. 82
 Partanna, Vitangelo 96, 102,
 103, 107
 PASCOLI, Giuseppe, C.SS.R. 184,
 188
 PASINATI, Alessandro 177
 Passerat, Joseph-Amand, C.SS.R.,
 ven. 4, 5, 8, 10-12, 14, 16,
 18, 19, 21-23, 25-29, 31, 33,
 51, 57-59, 61, 63, 67-70, 83
 Passy, Anton, C.SS.R. 66
 PASTA, R. 207
 PASTORE, A. 209
 Pasur (Pazur), Teofil, C.SS.R.
 119, 120
 PELUSI, S. 163, 171
 Perciballi, Sebastiano, C.SS.R.
 186
 PERTILE, Antonio 177
 Pesce, G., C.SS.R. 186
 Petcherin, Vladimir, C.SS.R. 54
 Peter, Karl, C.SS.R. 30, 35, 58, 67

- Piccolomini, Giovanni Maria, vesc. 173
- Picone, Giovanni Battista 85, 87, 89
- Piekarski, Jan, C.SS.R. 149, 158
- Pilarczyk, Waclaw, C.SS.R. 109, 121, 122, 124, 125, 128-133, 137, 161
- Pilat, Johann Baptist, C.SS.R. 15, 16, 18-20, 22, 30, 31, 54, 55, 58, 61, 64, 65, 67, 83
- Pio XII, papa, 124
- Pirandello, Luigi 85-108
- PIRENNE, H. 8
- Piróg, Rafaela, suora 147, 148, 151
- Pitoni, Giuseppe, C.SS.R. 92
- Pławecki, Stanisław, C.SS.R. 147-149, 152
- Pluciński, Waclaw, sac. 154
- Podgórski, Stanisław, C.SS.R. 155, 158
- Podleżańska, Aleksandra, S.A.C. 147
- Poilvache, Mathieu, C.SS.R. 32, 35
- Polaroli, Carlo Francesco 180
- POLI, Antonio 173
- Porbadnik, Paul, C.SS.R. 118, 119
- Prost, Joseph, C.SS.R. 66
- Przewoźnik, Jan, C.SS.R. 17
- PSZON, M. 123
- Przewoźnik, Jan, C.SS.R. 142
- PRZYŁUSKI, B. 144
- Pyżalski, Leon, C.SS.R. 120, 121
- QUINTO, R. 169-171
- Rabsztyn, Ignacy, sac. 153
- Rampolla, Mariano, card. 113
- RAPONI, S., C.SS.R. 197, 200
- Ratzinger, Joseph, card. 139, 145, 146, 152, 153, 158
- Ricci Gramitto, Giovanni 85, 86, 93
- Ricci Gramitto, Caterina 85, 93, 94
- Ricci Gramitto, Innocenzo, can. 85, 93, 105
- Ricciardi, Carmelo, C.SS.R. 88
- Ricciardi, Sebastiano, C.SS.R. 192
- Ripoli, Giovanni Camillo, C.SS.R. 17, 23, 54, 57, 59, 196, 202
- RISPOLI, P.L., C.SS.R. 194
- RITZLER, R., O.F.Conv. 4
- Röger, Lepold, C.SS.R. 62
- Rogulska, Anna, suora 157
- Romagna, Vittore, C.SS.R. 179
- ROMANIUK, J. T. 123
- Rossi, Francesco Saverio C.SS.R. 197, 199
- Rossi, Giovanni 173
- Rossi, Giovanni Battista, S.J. 14
- Roycroft, Thomas 175
- Rozynek, Halina 147
- Rubin, Władysław, card. 155
- Rümpfer, Gabriel, C.SS.R. 11, 35, 36
- RUSSO, G., C.SS.R. 85, 87, 88, 93, 94, 100, 102
- Rustique, Georges, C.SS.R. 4
- Rutkowski, Zygmunt, 125, 126
- Rzepa, Dariusz, C.SS.R. 148
- Sabelli, Giovanni Giuseppe, C.SS.R. 17, 59, 67, 68

- SACCARDO, Giovanni 173
 SADOWSKI, M., C.SS.R. 122, 124
 Sadowski, Tomasz, C.SS.R. 148, 150
 Salicato, Altobello 175
 SAMPERS, A., C.SS.R., 6, 12, 19, 20, 24, 55, 192, 193, 198, 199, 246
 SANTORELLI, A. 208
 Sanzogno (Sonzonio), Domenico 166
 Sarnelli, Gennaro Maria, C.SS.R., beato 197
 Sauvage, Frédéric-Nicolas de 51
 Savatteri, Diego, C.SS.R. 88
 Schenkbecher, Ludwig, C.SS.R. 58, 67
 Schlegel, Friedrich von 5
 Schöllhorn, Martin, C.SS.R. 10, 11, 22, 30, 58, 61
 Schmiegowski, L.J. 157
 Schmitt, Antoine, C.SS.R. 35, 43
 Schmitz, Hugo, sac. 125
 Schneider, Krystyna 145, 148
 Schneider, Wilhelm, vesc. 118
 Schrant, Karl, C.SS.R. 119
 SCHROEDER, C. 46
 Schultz, John C.SS.R. 124, 161
 Swarc, Antoni, C.SS.R. 116
 Schweißguth, Karl, C.SS.R. 5, 6, 9, 22, 23, 58, 67
 Schwindenhammer, Edouard, C.SS.R. 10, 22, 24, 44
 Ścibor, Józef, C.SS.R. 159
 Sclepis, Antonio, sac. 96
 SEFRIN, P., O.F.Conv. 4
 Selys-Longchamps, Michel 51
 Semitecolo, Alessandro 173
 SERRY, F.J. 172
 Sierszulski, Dominik, sac. 154, 154
 Simar, Hubertus T., arciv. 113, 114
 SIMON, A. 14, 50
 Simonis, Martin, C.SS.R. 11, 58, 67
 Sitko, Adam, C.SS.R. 157
 Sitko, Henryk, C.SS.R. 148
 Siwiec, Ignacy, sac. 158
 ŚLIWIŃSKI, J. 119
 Słota, Bolesław, C.SS.R. 155
 SMITS, J.B., C.SS.R. 18
 Sobek, Karol, C.SS.R. 119-121
 Sonzonio, Domenico 166
 SONZONIO, P. 177
 Soranzo, Jacopo 173
 Sorbuca Orlando, Nicola, C.SS.R. 70
 Spina, Luigi, C.SS.R. 88
 Spoons, Johannes, C.SS.R. 114
 Sportelli, Cesare, C.SS.R., ven. 183, 192, 195-198, 232
 Stallenberg, Petrus (Piet), C.SS.R. 20
 STAWNY, S. 11
 Stec, Władysława, C.SS.R. 119
 STEFAŃSKA, W. M. 110
 STEFAŃSKI, V. M. 110
 Sterckx, Engelbert, arciv. 63
 Stolberg, Friedrich Leopold von 5
 STOPNIAK, F. 111, 122
 Stroiffi, Ermanno, sac. 165, 166
 Svajer, Amedeo 173
 Świerczok, Piotr, C.SS.R. 157

- Świetlik, Marzena, O.S.U. 147
 Szamburski, Witold, C.SS.R. 157
 SZOŁDRSKI, W., C.SS.R. 110, 120
 Szotowski, Józef, sac. 111
 SZULCZYŃSKI, A. 110
 Szymańska, Krystyna 148
 Szymaszek, Jan, C.SS.R. 109,
 121, 124-131, 133, 135, 137,
 161

 TANNOIA, A. M., C.SS.R. 197,
 200, 219
 Tartaglione, Francesco, C.SS.R.
 199
 TASSINI, G. 164, 165
 TELLERÍA, R., C.SS.R. 196, 198,
 199
 Teofilatto di Ocrida, patriarca
 173
 Tommaso d'Aquino, santo 174,
 245
 TORRE, D. 205
 Traina, Vincenzo, C.SS.R. 88
 Trapanese, Vincenzo, C.SS.R. 87
 Trojan, Tadeusz, C.SS.R. 148
 Tschak (Tschek), Mikołaj, sac.
 138
 Turano, Domenico, vesc. 95, 96
 Tybor, Tadeusz, C.SS.R. 109,
 121, 125, 134-136, 161

 URBAŃSKI, A. 123

 Valencia Vejarano, María Luisa
 245
 Valenti, Carmelo, C.SS.R. vesc.
 88
 Valle d'Oliveira, José M.,
 C.SS.R. 19, 68
 VAN EUPEN, TH., C.SS.R. 36
 Van Linden, Jozef, C.SS.R. 56
 Vanbreuse, Joseph, C.SS.R. 24
 Vatable, François 175
 Velpen, Alexandre van der 33
 Velthoven, Justin van 34
 Verheyden, Urbain, C.SS.R. 11,
 18, 20, 35
 Villain, Joseph, C.SS.R. 5, 41,
 42, 54, 55
 Villers, Barone 57
 Vittoria, regina 7
 Vittorio Emmanuele, re 88
 Vögli, Elias 19, 37

 WALKUSZ, J. 112
 Waloszek, Walenty, sac. 154,
 155
 Walton, Brian 175
 WEILER, E. 122
 WEHLER, H.U. 110
 WEISS, A. 119
 WEISS, O. 6, 10, 16, 23, 28
 Welsersheimb, Karl von, S.J. 68
 WENDEL, 122
 Wenig, Wenzel, C.SS.R. 118
 Wetter, Friedrich, card. 141,
 142
 Wielen, Gerardus (Gerard) van
 der, C.SS.R. 82
 Wijenberg, Joannes (Jan) van
 den, C.SS.R. 17, 32, 54, 58,
 67
 Włodarczyk, Władysław, sac. 154
 WOJCIECHOWSKA, M. 111
 Woniak, Jan, sac. 158
 WOŚ, J. 122

- Wróbel, Stanisław, C.SS.R. 139,
140, 158
Wszelaki, Adam, O.Carm. 138
Wrzodak, sac. 120
WUEST, J., C.SS.R. 4, 10, 24, 66
WYCZAWSKI, H. E. 111
WYSOCKI, J. W. 122
Wyszyński, Stefan, card. 146,
158
Yenni, Pierre, vesc. 63
Zadrozna, Gabriela 152
Zanchelli, Giuseppe, C.SS.R. 88
ZANOBIO, B. 216
Zdunek, Władysław, C.SS.R. 137
Ziarniak, Dobromir, sac. 126
ZIELINSKI, Z. 111
Zirafa, Onofrio 89
ZIRILLI, G., C.SS.R. 32
Zobel, Ambrosius, C.SS.R. 37
Zuanelli, Giovanni Battista 173
Zwijnsen, Johannes, arciv. 79

INDICE DEI LUOGHI

- Agrigento 85-108
Aichholzdorf 155
Aleksandrów Kujawski 122
Altastenberg 119
Altenstadt 143
Altötting 10
America del Sud 134
Ammerschwir 11
Amsterdam 12-14
Ancona 176
Andretta 196
Annen 117
Antille 59
Anversa 24
Aparecida 150
Aquileia 170
Aragona 87, 93, 103
Argentina 130, 134
Arienzo 198, 199
Arquennes 40, 41
Ascoli Satriano 195
Ath 41
Augusta 68, 124, 130, 134
Austria 8, 13, 19, 23, 36, 40,
50, 58, 124
- Backnang 154, 155
Balingen 156
Baltimora 23
Barop 112
Basilicata 194
Bassano 105
Basse-Wavre 64, 65
Baukau 116
Baviera 113
- Belgio 3-83, 137
Belluno 173
Bergen-op-Zoom 80
Berlino 109, 119
Biała 120
Bingen 121
Birkach 156
Bischenberg 5, 6, 9-11, 15, 17,
19, 22, 23, 33, 42, 58
Bismarck in Westfalen 116
Bobingen 125
Böblingen 154, 155
Bochum 109, 110, 113, 115-
119
Boemia 30, 50, 71
Bogen 141
Bogotá 245-247
Bois-le-Duc, vedi: 's Hertogen-
bosch
Bois-de-Breux 8
Bolivia 148
Bombay 19
Bovigny 52
Brabante 63, 64, 77
Brasile 150
Braubauerschaft 112, 116
Breda 76, 77, 80
Brescia 173
Bruch 116
Brugge 4, 57
Brunn 15
Bruxelles 7, 16, 34, 40, 41, 57,
64, 66
Budel 34
Büdingen 119
-

- Bühl 125
Buix 28
Burgau 136
Bürgstein (=Sloup) 6
- Calamonaci 99
Calatafimi 89
Calitri 193
Caltagirone 97
Caltanissetta 86
Cammarata 93
Canada 59
Canicattì 88, 97, 103
Caposele 193
Carmagnola 176
Casamari 205
Casentino 185
Caserta 87
Castelfranco 173
Castelvetero in Val Fortore 183
Caucaso 161
Ceneda 167
Cerignola 195
Cesarano 191
Chełmno (Culm) 112, 113
Chioggia 176
Chur 6
Cintra 20
Giorani 193, 196, 198
Cisterna 196
Cividale del Friuli 170
Coburgo 7, 125
Colombia 245
Colonia 33, 67, 69, 114
Comacchio 167
Concordia 167
Conegliano 173
Congo 59
- Contamine 10, 37
Conza 199
Corigliano 196
Coudenberg 67
Cuenca 245
- Dachau 121, 122, 142, 145, 153
Danimarca 130, 137
Danjoutin 10
Darmstadt 119
Deggendorf 141, 142
Deliceto 193
Dieupart 29
Dillingen 109, 125, 134, 135
Dinant 57
Donauwörth 135
Dornstadt 133
Duisburg 160
Düsseldorf 160
- Echternacht 137
Ecuador 245
Eickel 115, 116
Eindhoven 34
Eisenberg 10
Emmaüs 79
Engenthal 119
Enghien 42
Esclaye 57
Essen 160
Europa 24, 145, 157
- Faenza 176
Fagnano 185, 196
Farvagny 10
Favara 93, 97
Ferrara 164, 170
Finale 19

- Flémalle-Haute 15
Foligno 185
Fossa 185
Francia 10, 21, 50, 137, 157
Francoforte 124, 135
Frasnes-lez-Gosselies 40
Freimann 124, 142, 144
Freising 110, 138-142, 145
Friburgo (Svizzera) 5, 6, 10,
11, 16, 17, 22, 28, 29, 35-
37, 58, 63, 67, 68
Friburgo im Breisgau 159
Frosinone 184, 185
- Gabligen 133
Galizia (Polonia) 112, 113, 115,
117, 119
Ganacker 140
Geisenhausen 139
Gelsenkirchen 112, 115, 116
Germania 33, 109-161
Gerthe 115, 116
Gerra 79
Gerusalemme 102
Gilly 42
Glanerburg 112
Głogów 112
Gniezno 111
Goa 19
Górna Grupa 122
Gotha 7
Grabin 10
Grave 76, 80
Graz 23, 68
Girgenti, vedi: Agrigento
Groß Geran 119
Grotte 103
Guadalupe 150
- Guldern 140
Gulpen 28, 32-34
Günningfeld 115
- Haccourt 41
Hageveld 14
Haguenau 6
Hamburg 109, 115, 116
Hanley 12
Hannover 110, 159, 160
Heerlen 24, 29, 33
's Hertogenbosch 38, 76, 77, 79,
80
Hirène 82
Höntrop 116
Horst 8
Horzeniowes 30
Hüllen 115
- Indersdorf 145
Inghilterra 6, 7, 12, 157
Ingolstadt 133
Innsbruck 30, 58, 61
Irlanda 13
Italia 61, 62, 85, 88, 94
- Jestetten 10
- Katowice 120
Kleinborowitz 19
Konecko 121
Köszeg 23
- Landser 6, 17, 33
Landshut 109, 137, 138, 140-
142, 145, 161
Langendreer 112
Lantin 53

- Laudano 173
 Lauingen 125, 135
 Lazio 100
 Le Havre 66
 Leiden 13
 Leira 19
 Leonberg 154
 Leuze-en-Hainaut 44, 45
 Leverkusen 160
 Licata 97, 98
 Liège 3, 4, 8, 12-19, 21, 22, 24-29, 32, 35, 40-42, 45, 47, 48, 51, 52, 54, 56, 57, 59-61, 63-65, 67, 69, 83
 Limbourg 18, 24, 37, 38, 82, 83
 Limerick 13, 54
 Linden 116
 Lisbona 16, 19, 20, 22, 61
 Lixheim 12
 Łódź 125
 Lokeren 11
 Londra 37, 54
 Looz 15
 Louveigné 29
 Lovanio 9, 14, 64
 Lublino 159
 Ludwigsburg 153-155
 Ludwigsfeld 149
 Lussemburgo 19, 137

 Maastricht 82
 Madrid 176
 Magonza 119
 Malmsheim 154, 155
 Malta 86, 87, 108
 Mannheim 160
 Markolsheim 33

 Maschito 88
 Materdomini 232
 Mautern 30, 36
 Mazara del Vallo 88, 93
 Mechelen 4, 5, 14, 34, 35, 63
 Menfi 93
 Mering 126
 Messico 150
 Milano 167, 230
 Militiello in Val di Catania 102
 Mineo 102
 Misilmeri 88
 Modena 19, 20
 Monaco di Baviera 109, 110, 124, 138-140, 142, 143, 145, 146, 149, 150, 153, 156, 159-161
 Mons 17, 42
 Montecassino 185
 Montecchio, 20
 Montelusa, vedi: Agrigento
 Montzen 29
 Moosburg 139
 Morra 193
 Mosca 54
 Mościska 116
 Mühlendorf 139
 Münster 111, 159
 Murano 173

 Namur 8, 15, 31, 57
 Nancy 33
 Napoli 12, 17, 88, 100, 105; Regno di Napoli 185, 208, 209, 212, 213
 Naro 88
 Neuperlach 149, 150
 Neustadt 116

- Neviges 159
 New Orleans 23
 New York 11
 Nocera de' Pagani 199
 Norcia 206
 Nordheim 17, 19
 Nordrhein-Westfalen 109, 161
 Noto 99
- Obernai 11
 Olanda 6, 8, 13, 14, 33, 37, 50,
 55, 59, 76, 80, 81, 114
 Olmütz 70
 Opole 120
 Ostenda 20
 Ostia 196
 Ougrée 51
- Paderborn 115, 119
 Padova 166, 173
 Paesi Bassi 4, 6, 37, 76, 82
 Pagani 17, 196
 Palermo 88, 90, 98, 176
 Parigi 196
 Parma 105
 Pasavia 139, 140
 Pelplin 115
 Pérouse 10
 Perugia 185
 Pescocostanzo 185
 Pfaffenberg 141
 Pienza 173
 Polonia 109, 110, 119, 127, 129,
 130, 131, 135, 137, 143, 146,
 149, 151, 152, 155-157, 159;
 Grande Polonia 112, 116
 Pont-de-Veyle 5
 Popayán 245, 246
- Portogallo 19, 58
 Poznań 142
 Praga 11, 16, 70
 Prato 185
 Preci 206
 Pribon 24
 Prussia 113
 Putte 56
- Ratisbona 139-142
 Regenstauf 141
 Rewir 121
 Rimini 171
 Riobamba 245
 Ripa di Fagnano 185
 Ripa Transone 176
 Rocca di Cambio 185
 Rocca di Mezzo 185
 Roermond 38, 82
 Röhlinghausen 115, 116
 Röhren, 19
 Roma 13, 14, 42, 68, 93, 96, 104,
 114, 148, 149, 158, 175-177,
 185, 205-208, 230, 245-247
 Rosenheim 160
 Rotthausen 116
 Rottenburg 156
 Rovigo 167
 Ruhrgebiet 113, 114
 Rumersheim 10
 Rumillies 3-5, 8-10, 17-20, 30,
 66
 Russia 161
 Rybnik 120
- Saarbrücken 121
 Sachsenhausen 122
 Saint-Ghislain 11

- Saint-Trond 3, 5, 8, 11-13, 16-22, 24, 25, 27, 30, 31, 33-37, 39-42, 47, 54-56, 61, 63, 65, 75, 83
 Saint-Truiden, vedi: Saint-Trond
 Salerno 191, 194, 195, 208-210, 212, 214
 Sambuca 93
 San Demetrio 185
 San Donato 186
 Sant'Agata di Puglia 193, 195
 Sant'Andrea 232
 Sant'Angelo a Cupolo 184
 Sant'Usanio 185
 Sassonia, 7, 109, 113
 Scala 163
 Schalke 116
 Schiavi 185
 Schwäbisch Gmünd 133
 Schwäbisch Hall 133
 Sциacca 88, 89, 93, 94, 104
 Scifelli 19, 184-188, 199, 201, 204, 205
 Sergiopoli 97
 Serravalle 173
 Sevilla (Colombia) 245
 Siberia 161
 Sicilia 8, 86, 87, 93, 94, 97, 99, 100; Regno di Sicilia 86, 100
 Siculiana 88, 93
 Sindelfingen 154-156
 Slesia 112, 119, 120
 Sion 10
 Sittard 29, 33, 82
 Soignies 5
 Sora 186
 Spagna 6
 Spello 185
 Splawa 121
 Spoleto 192
 St-Nicolas 10
 Stati Uniti d'America 10, 23, 62, 66
 Stato Pontificio 184, 206, 208, 220, 228
 Ste-Anne-de-Beaupré 59
 Steenart 20, 21, 30
 Steinhaldenfeld 156
 Stoccarda 109, 153-157, 159, 161
 Strasburgo 15, 61
 Straubing 141
 Stutthof 122
 Suriname 55
 Svizzera 5, 17, 36, 58
 Świecie 122
 Szczedrzyk 120
 Terranera 185
 Theux 29
 Thimister 29
 Tilburg 76
 Tilff 47-51
 Tione 185
 Torino 176
 Toruń 121
 Tournai 3, 5, 6, 8, 10, 11, 18, 20-22, 24, 25, 27, 31, 33, 34, 39, 41-44, 47, 56, 58, 60, 63, 65, 68
 Treviso 173
 Triberg 10
 Tropea 202
 Tuchów 110
 Turawasee 120
 Turingia 109

- Uccle 41
Ückendorf 116
Ucraina 59
Ulm 133
Umbria 185
Unterjettingen 155
Unterglaubheim 135
Uterahrei 140
- Vaals 16 29, 33, 114
Valencia 176
Valguarnera 88
Valkenburg 29, 33
Valsainte 10, 16, 33
Varsavia 110, 155
Velletri 186, 196
Veneto 99, 173, 174, 179
Venezia 105, 163-181
Venlo 38, 82
Venray 17
Veroli 184
Verviers 29
- Vienna 4-6, 12, 13, 16-18, 20,
23, 29, 35, 58, 59, 61-63,
66-68, 70, 158
Vilbel 119
Villa Sant'Angelo 185
Villargiroud 16
Vuissens 37
- Waiblingen 155
Wanne 116
Wattenscheid 116
Weert 38
Weinhaus 13, 17, 29, 58
Westfalen 109, 112-118, 161
Winnenden 155
Witten 117
Wuppertal 160
Württemberg 113
- Zaire 59
Zamość 122
Zappendorf 117
Zichem 68
-

SUMMARIUM HUIUS FASCICULI

STUDIA

BECO, Jean, C.SS.R., Les Rédemptoristes en Belgique: 1ère partie: Les débuts (1831-1841)	3-83
RUSSO, Giuseppe, C.SS.R., Luigi Pirandello e i Redentoristi	85-108
BRUDZISZ, Marian, C.SS.R., Die Polenseelsorge der Polnischen Redemptoristen in Deutschland.....	109-161
PELUSI, Simonetta, Dall'Oratorio di San Filippo Neri ai Reden- toristi. La Biblioteca di Santa Maria della Consolazione di Venezia	163-181

DE VITA COTIDIANA REDEMPTORISTARUM STUDIA ET DOCUMENTA

ORLANDI, Giuseppe, C.SS.R., La farmacopea del missionario. Il <i>Ricettario</i> di Vincenzo Gagliardi C.SS.R. (1763-1841) ...	183-244
CÓRDOBA CHAVES, Álvaro, In memoriam: P. Hernán Arboleda Valencia, C.SS.R. (1920-2006)	245-247
INDICI DEI NOMI	249-260
INDICE DEI LUOGHI	261-267
SUMMARIUM	269
